Mauro Biglino

Le Dieu de la Bible vient des étoiles

De la traduction littérale des codex hébraïques initiaux

Mauro Biglino

Le dieu de la Bible vient des étoiles

De la traduction littérale des codex hébraïques initiaux

traduit de l'italien par Guylaine Chaigneau

Éditions NOUVELLE TERRE
- Le monde en d'autres perspectives -

L'édition originale du présent ouvrage a été publiée en 2011 en Italie
par *Uno Editori*, Via Italo Calvino, 17 / I-10043 ORBASSANO (TO)
www.unoeditori.com
sous le titre *Il dio alieno della Bibbia -*
Dalla traduzione letterale degli antichi codici ebraici,
sous l'I.S.B.N. 978-88-9762-307-6

I.S.B.N. 978-2-918470-12-0
2011, Uno Editori
2014, Éditions Nouvelle Terre, pour la traduction française - 1re édition
– Ldt. "Glujeau Vihan" / F-29590 LOPÉREC / Tél. : 02.98.81.47.86 –
e-mail : contact@editionsnouvelleterre.com
www.editionsnouvelleterre.com

Table des matières

Pour Ceux qui l'Auront Lu et Pour Ceux qui ne l'Auront pas Lu…

- Un livre d'histoire ?
- L'élaboration de la Bible
- Importance de la traduction littérale
- Bref résumé explicatif
- La Genèse semble confirmer les origines extraterrestres de l'homme
- Bases conceptuelles

2 רוח [ruàch] L'"Esprit" ?

3 אלהים [Elohìm]

- Significations possibles d'Elohìm

4 נפלים [Nephilìm] Descendus, Tombés, ou Bien… ?

- Le troisième inconvénient
- En résumé…

5 אדם [Adàm) La Double Création de l'Homme

- Le [tselèm] (צלם)
- Teema-[Tselèm], Tiit-[Afàr]
- L'ADN, l'argile et la science moderne
- [Nishmàt chajim], le souffle de vie
- Pour conclure

6 Monothéisme, Monolâtrie, ou Autre Chose ?

- Le beau-père de Moïse et Yahvé
- Moïse rencontre Yahvé
- Moïse parle de Yahvé
- Yahvé parle de lui
- Une première et courte réflexion…
- Josué et le nouveau choix
- Le polythéisme, les Elohìm et l'Église
- Ils étaient non seulement nombreux, mais…
- Le nom de Yahvé
- Questions

En guise de synthèse…
Le “sacré” matérialiste et le concept d’“anarchie”51
7 עם סגלה [segullàh am] Un Peuple Valant Propriété
Parallèle sumérien
Un choix à valeur universelle ?
Les Hébreux étaient-ils les seuls sémites ?
Et si les Sumériens ?
Noé, fils “choisi et programmé” des gardiens ?
Les tribus d’Israël
En conclusion…
8 אלהים et עלת [Elohìm et olòt] Les Elohìm et la Chair Grillée
עלת [olà], “Holocauste”
Noé
Moïse
Caïn et Abel
קטרת [ketorèt], “Parfum brûlé”
Un mélange erroné ?
Questions inévitables…
… et réponses possibles
Les questions qui alimentent notre curiosité
La chair brûlée
Les essences végétales
En conclusion
9 מלאכים [malakhìm) Des Anges ?
Le Catéchisme de l’Église Catholique
Les Hiérarchies angéliques dans la tradition
Les [malakhìm] dans l’Ancien Testament
Flavius Josèphe, sphères célestes et… une incroyable vision
Conclusion…
10 שטן [satàn] Satan – Lucifer
Satan
Satan – homme

Satan – ange
En guise de synthèse…
Lucifer
Le Lucifer d'Ézéchiel
Le Lucifer d'Isaïe
Et il n'y a pas que l'Église…
Pour conclure…
11 כרבים [kerubìm] Les Chérubins Sont-ils des Anges ?
Sont-ils similaires aux [karibu] assyro-babyloniens ?
Les Chérubins dans l'Ancien Testament
Liste complète de leurs caractéristiques
Des questions justifiées
12 כרבים ארון הברית [berìt-ha-aròn kerubìm] Les Chérubins de l'Arche d'Alliance
1. L'Arche d'Alliance
2. Le Propitiatoire
3. Les Chérubins
Deux clefs de lecture possibles
Première hypothèse
Respecter les modes et les temps
Seconde hypothèse
Pour conclure…
13 אליה [Eliàh] Élie : le Miracle Chimique
Les prêtres de Baal et la chimie
Explication possible…
… et hypothèse alternative
Pour conclure… de la réalité du récit à l'élaboration religieuse
14 עדן [eden] Le Péché et la Condamnation
Genèse 2 8 et suivants
Le péché originel ?
Bien et Mal
Le serpent tentateur
Pour conclure

15 Le Dieu de la Bible Vient des Étoiles
Ce DIEU QUI VIENT DES ÉTOILES est-il encore ici ou a-t-il quitté les lieux ?
Annexe
Glossaire général
Bibliographie
Notes de bas de page

Introduction

Il est pour commencer nécessaire de dire que cette publication représente le prolongement naturel du précédent travail, intitulé :

La Bible comme vous ne l'avez jamais lue

- Les dieux sont-ils venus des étoiles ? -

*(En français : éditions Atlantes-Interkeltia, **www.interkeltia.com**)*

Nous citerons par conséquent cet ouvrage dans les pages où l'on rencontre des points importants, qui ne seront évidemment plus traités dans la mesure où ils auront déjà fait l'objet d'un développement spécifique.

Beaucoup d'écrits abordent le thème d'éventuels contacts avec des civilisations extraterrestres – des ouvrages qui ont formulé l'hypothèse que de telles civilisations seraient à l'origine de notre naissance et de notre évolution physiologique comme culturelle. Cette richissime production livresque aborde ce sujet en citant et analysant certains passages de l'Ancien Testament sur la base de traductions connues de versions de la bible que nous possédons tous.

Mais il est possible d'en savoir plus, de fouiller le sujet et de transformer les hypothèses en certitudes établies pour parvenir à des réponses précises.

Partant de l'Ancien Testament, ces pages approfondissent le récit pour ce qui n'a pas été mis en évidence à ce jour ou alors, pire encore, volontairement oublié ou interprété autrement afin de nous occulter ce qui pourrait s'y révéler dérangeant.

Sans aucune présomption de détenir la vérité, nous présentons ici les découvertes supplémentaires ayant découlé d'un examen minutieux du récit biblique, tel que nous le lisons dans des codex hébraïques plus anciens, à savoir la *Biblia Hebraica Stut-tgartensia* rédigée sur la base du Codex massorétique de Leningrad.

À l'instar de ce qui a été fait dans le travail qui précède, tous les passages dans lesquels figurent clairement des contenus inhabituels, inattendus et extraordinaires, ou faisant carrément référence à des éléments issus d'un éventuel autre monde, sont restitués dans la langue originale avec la traduction littérale comportant un "mot à mot" très fidèle. Cette traduction utilise un tableau où il est directement fait référence au texte original, ce qui offre au lecteur la possibilité d'avoir directement accès au texte de la Bible.

Ce travail découle de la volonté de conduire une analyse du texte en faisant appel à l'éventuel sens originel des racines conso-nantiques qui fondent les mots hébraïques – un sens qui est indiqué dans les dictionnaires d'hébreu et d'araméen bibliques, ainsi que dans les études étymologiques et lexicographiques de la langue hébraïque de l'Ancien Testament. Cette étude est totalement inhérente à la méthode qui caractérise toute la pensée hébraïque, nourrie de discussions continuellement ouvertes et d'interprétations infinies, selon la conviction, comme dit le Talmud, que "la Tora n'est pas dans les cieux"[1],

une affirmation qui s'appuie sur l'interprétation indépendante des rabbins à propos de l'intervention divine.

La nécessité d'analyser sans relâche et de comparer continuellement les convictions de chacun, a mené à la construction d'une tradition qui vit de commentaires et d'interprétations concurrentes, et qui est donc sans cesse en question – toujours mouvante et critique, trouvant dans l'adage populaire "Un Hébreu deux idées, deux Hébreux cinq idées" une représentation synthétique qui l'exprime parfaitement.

Essayons ainsi, avec respect et humilité, de nous caler dans cette liberté d'analyse à travers un travail que caractérisent des choix précis : texte hébraïque original, littéralité des traductions, importance et typologie des passages cités, mais surtout, volonté de s'en tenir à la plus grande cohérence possible dans nos déductions.

Après avoir étudié de nombreux examens philologiques minutieux menés au fil des siècles et débouchant rarement sur des résultats certains et universellement acceptés, nous avons été incités à leur préférer une attitude privilégiant la possibilité de distinguer un fil conducteur sous-jacent aux différents récits bibliques. Un examen mené *a posteriori* sur le travail effectué nous confirme l'utilité d'un tel choix pour maintenir une ligne de lecture, qui relève de cohérences logiques susceptibles d'expliquer ce que la philologie – surtout quand elle est conditionnée par différentes formes de la pensée théologique – finit souvent par laisser irrésolu.

Nous dirons ainsi à l'intention des universitaires férus de recherches qu'on ne trouvera dans ces lignes pas d'examens minutieux sur l'éventualité que telle expression doive être considérée comme une "proposition se référant à l'onomastique" ou une "proposition à antécédent nominal" ou encore une "proposition à sens corrélatif"…

Nous ne nous sommes pas non plus préoccupés de savoir définitivement si la valeur sémantique était prioritaire ou pas dans les comparaisons de caractéristiques grammatico-syntaxiques dont s'occupe souvent l'exégèse traditionnelle.

Nous avons surtout cherché à lire le texte avec la conviction que celui qui l'a écrit ne se posait pas de questions de ce genre, mais avait l'intention de raconter ce qu'il avait vu et entendu dire, avec un étonnement et une stupeur inévitables quant aux contenus traités ici. Quels ne furent pas non plus nos étonnement et stupeur lors de cette investigation, que nous vous souhaitons également passionnante et – surtout – en phase avec le lecteur qui appréhende le sujet pour la première fois.

Il s'agit évidemment d'un choix personnel et par conséquent discutable, mais il est annoncé ici afin qu'il soit bien clair pour nos lecteurs que ce travail a pour caractéristique, entre autres, de privilégier une vision synoptique, la "chirurgie" philologique se consacrant au contraire à l'analyse spécialisée. Dans ce but, différents passages bibliques figurent en tant qu'exemple dans un même chapitre, afin de faire ressortir la correspondance des contenus et de mettre en évidence qu'ils se confirment mutuellement selon un tableau qui va lentement se composer au fur et à mesure de nos recherches.

Nous nous devons par ailleurs d'exprimer cette remarque qui ne se veut pas nécessairement polémique, mais que nous pensons être incontournable : tous ceux – ou presque – qui se sont penchés sur la Bible et ont écrit l'histoire du peuple d'Israël, sont des théologiens et non des historiens qualifiés. Les protocoles d'étude traditionnels ont

ainsi principalement débouché sur l'élaboration de nombreuses "théologies" qui sont, souvent, clairement et inévitablement contradictoires : la pensée religieuse et la nécessité d'en affirmer la substance surviennent toujours *avant* la nécessité de déterminer la vérité historique. Trois grandes religions au moins se basent sur l'Ancien Testament ; au sein de celles-ci se sont développés des courants de pensée qui ont, au fil de l'Histoire, cherché à s'annuler les uns les autres en se reprochant mutuellement leur manque de fondements. En l'absence de vérités certaines et universellement acceptées, la clef de lecture fournie ici pourra ainsi largement être considérée comme l'une des multiples possibles – de nature à stimuler des études ultérieures. Rappelons en outre, pour ce qui est des incertitudes dont se parent nécessairement les localisations géographiques et autres datations d'événements, que les études officielles et universitaires en sont continuellement émail-lées. Dans ces études, les différences telles que les relèvent les divers spécialistes que sont Feuerstein, Kak et Frawley, nous font penser qu'il existe des problèmes considérables dans des domaines auxquels la croyance commune attribue des connaissances précises. Un exemple très clair en est l'un des sujets les plus répandus que tout le monde étudie, où ils relèvent que dans les reconstitutions des chronologies des Pharaons… *"The dates given by Egyptologists for Menes, […] range from 5867 B.C. […] to 2224 B.C." ("Les dates que donnent les égyptologues pour Ménès […] vont de 5867 av. J.-C. […] à 2224 av. J.-C.")* ; on note ainsi qu'il y a une variation de 2500 ans (!!!) entre différents égyptologues pour la datation de l'unification des Haute et Basse Égypte qu'a opérée Ménès[2].

Rappelons-nous aussi que la date du début de l'occupation progressive du continent américain était passée des premières "certitudes", qui la plaçaient autour d'il y a 10 à 12.000 ans, aux théories actuelles qui la font remonter à environ 20 ou 30.000 ans en arrière.

Nous pouvons ainsi procéder sereinement : il reste encore beaucoup à découvrir, et la recherche doit nécessairement avancer avec cette conviction que ce que nous nous imaginons connaître à ce jour pourrait bien ne pas correspondre à la vérité.

Indications de lecture

1) Passages cités en hébreu avec leur traduction littérale

Dans la restitution du texte hébraïque, ne sont indiquées que les consonnes, pour tenir compte de la source initiale telle qu'elle était avant l'intervention de vocalisation effectuée par les "massorètes" et les "pointeurs" (On se reportera pour ces deux derniers termes à l'entrée "Massorètes" du glossaire à la fin du présent ouvrage).

Dans les cas où nous avons voulu rendre la prononciation de la langue hébraïque, nous avons choisi de ne pas utiliser les symboles phonétiques officiels, car ils resteraient de toute façon incompréhensibles pour les non-initiés. On a donc reproduit les sons le plus fidèle possible, en n'utilisant que les voyelles et consonnes courantes de la langue française strictement nécessaires pour rendre le son, qui sera inséré entre deux crochets, par ex. : עלת [*olôt*].

Nous sommes ainsi convaincus que les experts en phonétique et translittération comprendront les raisons de ce choix.

Le Tableau qui suit donne un exemple de ce qu'on aura voulu fournir au lecteur :

– la première ligne contient le texte hébraïque non vocalisé qui est lu de la droite vers la gauche ;

– la deuxième ligne contient la traduction littérale, elle aussi lue de droite à gauche.

את-האדמה	עוד	לקלל
terre-la	encore	maudire-à

2) Termes sumériens et akkadiens

Comme déjà dit pour l'hébreu, nous avons choisi d'utiliser un graphisme simplifié pour la transcription des termes appartenant aux langues sumérienne et akkadienne, et ce, sans avoir recours aux symboles ou aux divisions des termes en leurs composants, afin d'en rendre la lecture fluide sans générer de confusions.

3) *Elohìm,* **singulier ou pluriel**

Un chapitre entier est consacré au vocable *Elohìm,* et nous nous contenterons préalablement de fournir ici une précision strictement fonctionnelle.

Le terme contient la désinence hébraïque du pluriel sauf que dans divers chapitres, il lui est souvent associé un article et/ou un verbe au singulier.

La Bible fait ainsi et nous avons, ici aussi, fait de même, entendant dans ces cas attribuer l'action à *"celui" des Elohìm qui a défini le pacte d'alliance avec Moïse et le peuple qu'il a rassemblé.*

Par conséquent, quand on dit que l'Elohìm a accompli une certaine action, on comprend qu'elle a été accomplie par *celui des Elohìm qui était connu des Hébreux sous le nom de Yahvé* et qui avait un rapport spécifique avec eux.

Nous avons ainsi voulu éviter l'utilisation alternée de *Il* (singulier) et *Elohìm* (pluriel)

susceptible de générer de la confusion. Nous avons enfin délibérément choisi décrire le terme avec sa majuscule initiale, même si l'exactitude grammaticale voudrait qu'on utilisât une minuscule, sauf qu'une tradition désormais acquise a fait de cette pratique une habitude et nous nous y sommes donc adaptés.

4) Pour ne pas induire de confusion chez le lecteur, nous avons, pour le texte français, choisi de conserver les vocalisations les plus récurrentes, ou les plus communes dans les versets hébraïques cités, sans distinguer les diverses constructions grammaticales présentes dans le texte massorétique (forme absolue, forme construite) : nous avons par exemple toujours utilisé *kevôd* et *Yahvé,* sans les alterner avec *kavod* et *Yéhva.*

La signification des termes ne souffrira aucunement de ce choix.

Conseil à nos amis lecteurs

Il arrive souvent qu'une fois terminée la lecture des chapitres dits *normaux* d'un ouvrage, on saute les sections additionnelles complémentaires, les considérant comme de simples appendices à valeur secondaire qu'on ne consultera ainsi qu'en cas de nécessité particulière.

Voilà qui serait en la circonstance bien malavisé.

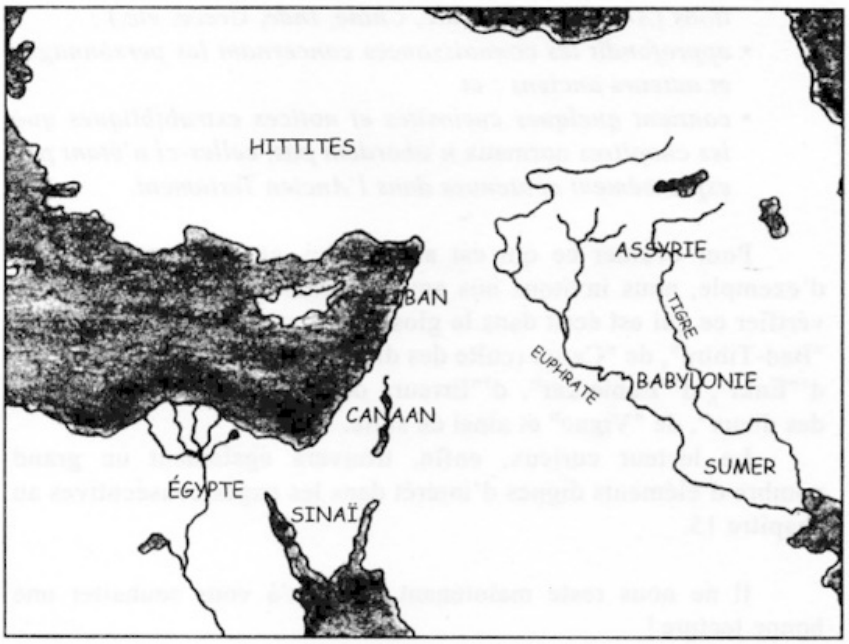
Le glossaire est fondamentalement une partie véritablement constitutive du livre, ce dernier y trouvant un complément utile du fait des informations qu'il ajoute, à savoir :

- *qu'il enrichit la connaissance du monde des Sumériens/Sémites d'où il semblerait que tout provienne ;*
- *mentionne les parallèles avec les autres cultures et civilisations (Amérique Centrale, Chine, Inde, Grèce, etc.) ;*
- *approfondit les connaissances concernant les personnages et auteurs anciens ; et*
- *contient quelques curiosités et notices extrabibliques que les chapitres normaux n'abordent pas, celles-ci n'étant pas expressément contenues dans l'Ancien Testament.*

Pour évaluer ce qui est affirmé ici, et uniquement à titre d'exemple, nous invitons nos amis lecteurs qui le souhaiteront à vérifier ce qui est écrit dans le glossaire à propos d'"Asarluhi", de "Bad-Tibira", de "Cargo (culte des dieux)", de "Déluge", d'"Éden", d'"Enki", d'"Enmerkar", d'"Erreurs de la Bible", d'"Immortalité des dieux", de "Vigne" et ainsi de suite.

Le lecteur curieux, enfin, trouvera également un grand nombre d'éléments dignes d'intérêt dans les pages consécutives au chapitre 15.

Il ne nous reste maintenant plus qu'à vous souhaiter une bonne lecture !



1. Les lieux où tout s'est déroulé.

Pour Ceux qui l'Auront Lu et Pour Ceux qui ne l'Auront pas Lu…

…L'ouvrage précédent étant souvent cité en note de bas de page de ce livre, il peut être utile d'avoir une *synthèse* des concepts, hypothèses et analyses qui constituent le fondement de tout ce qui va suivre.

Ceux qui connaissent le livre en question se remémoreront facilement les thèmes abordés et pourront tout aussi facilement suivre la progression de notre propos.

Ceux qui ne le connaissent pas trouveront ici une sorte de *résumé* conçu dans un double but : permettre d'entrer rapidement dans le "vif du sujet" et comprendre la pensée de l'auteur, base tacite de toutes les hypothèses et réflexions présentées ici, continuellement dérivée d'un travail de traduction littérale de l'hébreu massorétique que contient le Codex de Leningrad[3].

Un livre d'histoire ?

La Bible a fait l'objet des plus diverses clefs de lecture, généralement compréhensibles, mais parfois aussi excessivement fantaisistes ; elle a ainsi donné naissance à des interprétations théologiques, allégoriques, métaphoriques, théosophiques, anthroposophiques, ésotérico-initiatiques, psychanalytiques et autres.

Chaque interprète, personne individuelle ou église établie a souvent procédé de manière à trouver dans les textes des confirmations des doctrines et idées auxquelles il adhérait, et sur lesquelles on a quelquefois aussi édifié des structures complètes de pouvoir. Nous pensons aux luttes menées tout au long des siècles, dès les premières décennies de l'ère chrétienne, entre les divers groupes qui se disputaient, et se disputent encore, le contrôle des consciences et l'administration de la "vérité" doctrinale. Nous pensons ici aux nombreuses "théologies", d'ailleurs souvent élaborées sur un mode excessivement conflictuel, présentes dans les trois religions qui ont toutes leurs racines dans l'Ancien Testament. Dans le développement des différentes doctrines, les interprètes font fréquemment en sorte que les textes se plient à leurs exigences, et le sens qu'ils leur donnent est ainsi lu à la lumière d'une "vérité" dont l'origine semble parfois être proprement *externe* aux textes eux-mêmes.

La réalité, cependant, semble souvent dépasser toutes les volontés imaginables d'interprétation ; elle finit parfois par s'imposer en dépit de ceux qui veulent la ramener

sur certains sentiers choisis, adaptés aux convictions qu'ils entendent véhiculer.

Déjà Rashi de Troyes – l'un des plus grands exégètes hébreux (X^{e}-XIe s. av. J.-C.) – avait abordé ce problème essentiel, et véritablement déterminant à nos yeux au regard des hypothèses développées dans ce travail. Il a affirmé qu'on pouvait attribuer jusqu'à 70 significations différentes aux mots de la Toràh, une pour chacune des 70 langues en lesquelles la langue humaine originelle était subdivisée du temps de la construction de la Tour de Babel, sauf qu'il y a – dit justement ce commentateur – une signification que ces mots "ne peuvent pas ne pas avoir" : celle qui est "littérale".

Il s'agit bien de cela : démontrer que les auteurs de la Bible ont voulu nous dire *exactement* ce qu'ils nous ont dit, sans malice aucune, ni mystère qui ne se dévoilerait qu'à travers des voies obscures et périlleuses.

Il est un acronyme qui renferme immanquablement les quatre méthodes générales qu'on peut adopter pour étudier la Toràh, c'est [*pardès*], un terme qui désigne le "verger".

Cet acronyme est composé des initiales *\peshàt\,* laquelle contient une signification littérale élémentaire et son explication, *[rèmez],* qui désigne l'indice qu'on dérive d'acronymes ou de valeurs numériques, [*derùsh*], à savoir l'interprétation homilétique, et enfin [*sod*], l'ensemble des hypothétiques secrets auxquels mène la Kabbale. On s'en tiendra ici à la première des quatre méthodes, dans la conviction que tout ce qu'affirme Rashi quant à la *présence certaine de la signification littérale* est valide.

En faisant ce choix, nous respectons surtout les intentions de l'Elohìm lui-même, qui affirmait parler clairement avec Moïse *(Nb* **12** 8) :

בחידת	ולא	פה אל-פה
énigme-avec	non-et	face-à face

Essayons alors de faire un exercice simple : considérons l'Ancien Testament comme un livre d'histoire, un texte dans lequel divers auteurs d'un peuple ont voulu raconter leur saga. Ayant en tête les précisions indiquées dans l'introduction concernant la "chirurgie" des philologues, procédons en appliquant à l'ensemble des livres qui renvoient à l'Ancien Testament les caractéristiques de *toute* analyse historiographique : nous devrons ainsi considérer qu'ils contiendront certainement des vérités, mais aussi des faux sens, des erreurs, des oublis accidentels ou des dissimulations voulues ; certains événements seront exagérés et la mention de certains autres sera omise ; les faits historiques pourront enfin être interprétés en fonction des objectifs et des messages que l'auteur entendait véhiculer… Un livre d'histoire classique, en somme, qui ne se distingue en général pas de ceux que nous connaissons aujourd'hui.

À ce propos, certaines personnes ont demandé après la publication de l'ouvrage précédent : • Mais comment est-il possible d'obtenir de telles thèses en partant d'un texte aussi incertain, écrit dans une langue dont la polysémie induit continuellement des problèmes d'interprétation ?

Prenons fait et cause pour le doute fondamental contenu dans cette question, et adressons celle-ci aux théologiens qui ont depuis 2000 ans érigé sur ces "doutes" des "certitudes" dont émane un caractère "absolu", susceptibles de conditionner et déterminer les formes qu'adoptera la vie éternelle de quelques milliards d'hommes.

Nous n'avons quant à nous pas cette prétention et nous avancerons conformément à notre choix méthodologique, conscients que l'existence s'assimile souvent à un parcours d'obstacles.

Pour approfondir ce que nous présentons ici, nous devons nous rappeler qu'une des caractéristiques incontournables de chaque texte et de chaque époque est la suivante : *les auteurs écrivent en utilisant les catégories culturelles, conceptuelles et linguistiques dont ils disposent.*

Chaque auteur est en effet fils de son époque et emploie les instruments de communication que cette même époque met à sa disposition. Il sera en mesure de le faire avec plus ou moins d'habileté, mais il ne pourra par exemple pas utiliser des termes encore inconnus pour décrire des réalités nouvelles et extraordinaires.

Nous n'ignorons certes pas que divers courants tendent à considérer une grande partie des récits bibliques comme *mythiques* ; certains spécialistes nient même l'existence du personnage de Moïse et la véracité de tout ce que la Bible lui attribue.

Mais que la Bible soit surtout un livre d'histoire est désormais amplement démontré par des études historiques, et les preuves émaillant des documents issus d'autres peuples et autres fouilles archéologiques. De nombreuses parties de l'Ancien Testament autrefois regardées comme mythiques ou légendaires sont en train de trouver des confirmations : l'Exode notamment, qui s'associe aux fléaux d'Égypte et à la traversée "miraculeuse" de la mer, en est de ce point de vue un bon exemple.

Mais il y a d'autres exemples lumineux : combien étaient-ils donc, ceux qui considéraient l'existence de Ninive comme une légende que *seule* la Bible évoquait, avant que des fouilles ne la révélassent au grand jour ?

Ou combien y en avait-il ainsi à nier l'existence du peuple appelé *"Chittim"* dans la Bible avant qu'on ne découvrît la première ville hittite de Hattusa en Turquie ?

Le simple bon sens veut enfin que pour attribuer ou retirer l'attribut "légendaire", "mythique", "allégorique" et autres à certains récits de la Bible, il soit nécessaire d'user de prudence, car une découverte quelconque pourrait à tout moment révéler que ce que Ton croyait être le fruit de l'imagination corresponde au contraire à la réalité.

C'est bien ce qu'il est advenu de certains des récits que recèlent les livres bibliques, qui ont postérieurement été corroborés par la découverte de stèles et d'inscriptions venant d'autres peuples : le *2e Livre des Rois* (**18**:13) fait allusion au siège victorieux mené par Sennachérib devant les villes de Judée en 701 av. J.-C., tout comme une stèle excavée à Korsabad, dont les reliefs mettent en évidence l'assaut de la ville judéenne de Lakish, d'où Sennachérib envoya son commandant à Jérusalem avec une demande de reddition (2 *R* **18** 19 et s.). Ou encore la découverte du site assyrien que la Bible connaissait en tant que *Resen,* la "grande cité" *(Gn* **10** 12), qui s'avérait être un centre d'élevage de chevaux, le terme hébraïque *resen* (דסן) désignant justement une "bride", ou "mors de cheval".

L'interprétation de la Bible en tant que livre d'histoire est en train de suivre la même évolution que l'interprétation des Védas. De contenants traditionnels d'allégories et de mythes, les Védas sont désormais en train de devenir pour les spécialistes d'authentiques et véritables textes de chroniques historiques, pleins de souvenirs d'événements dont

l'archéologie va produire autant de témoignages que de confirmations[4].

L'élaboration de la Bible

La naissance d'un "livre d'histoire" comme la Bible n'a pas été le produit d'un événement bref et spécifique, résultant d'une inspiration unique, mais plutôt le fruit d'une longue évolution qui se prolonge sur plusieurs siècles.

On a, à la base des cinq premiers livres – le *Pentateuque* pour les chrétiens, la *Toràh* pour les juifs –, diverses traditions ou sources, à savoir : • *jahwiste,* composition qui remonte au Xe siècle av. J.-C. ; • *élohiste,* rédigée autour des IXe et VIIIe siècles av. J.-C. ; • *deutéronimiste,* composée pendant la seconde moitié du VIIe siècle et révisée à la fin du siècle suivant ; • *sacerdotale,* composée entre 550 et 500 av. J.-C.

Il convient de dire au passage que la version sumérienne de l'Épopée de la Création – traitée par la Bible en de nombreuses occasions – a probablement été écrite vers 3000 av. J.-C.

On avait originellement des récits qui circulaient sur des sujets spécifiques comme les vies des patriarches, les histoires d'esclavage et de libération, de nomadisme dans le désert et autres ; les premiers documents écrits furent sans doute rédigés entre les XIIe et XIe siècles av. J.-C.

La rédaction biblique primitive utilisait ce qu'on appelle l'"'écriture continue" qui prévoit de n'écrire que les consonnes, les mots n'étant séparés par aucun espace.

L'insertion des signes vocaliques n'arrive qu'après une longue période de gestation et un travail tout aussi long effectué par les Massorètes[5] de différentes écoles : une mission qui s'est essentiellement terminée au Xe siècle *après J.-C.*.

La division en chapitres fût introduite autour du XIIIe siècle ap. J.-C., et c'est seulement à partir de 1528 que l'on commence à numéroter les versets.

Il s'agit par conséquent d'une œuvre qui a évolué sur un temps très long au cours duquel on l'a racontée, transmise oralement en parties séparées, écrite, vue, revue, perdue, retrouvée, écrite à nouveau, relue et ensuite rendue d'une certaine manière "intouchable", avec l'apposition des signes vocaliques qui en ont définitivement fixé le sens.

Les spécialistes voudront bien nous excuser pour la sécheresse de notre synthèse, mais ce livre étant destiné à être largement diffusé, il ne prévoit pas l'analyse approfondie de toute l'histoire qui a abouti à la version du *Codex* de Leningrad, la plus ancienne, celle qui est universellement acceptée et constitue notre texte de référence.

Importance de la traduction littérale

Nous avons donc deux présupposés méthodologiques : d'une part, l'importance de la signification *littérale* du texte et d'autre part, l'état des instruments de communication utilisés par celui qui écrivait dans le contexte historique d'alors.

Ceci étant accepté, nous respectons autant Rashi de Troyes que l'Elohìm. Ce sont leurs indications qui vont nous aider à traduire le texte selon son sens *littéral.* Conscients de la polysémie qui caractérise la langue hébraïque, on peut être certain que des possibilités d'erreur sont toujours envisageables.

Mais ce risque potentiel ne doit pas nous arrêter dans notre tentative de comprendre. Bien que nous soyons convaincus que chaque hypothèse est évidemment aussi susceptible d'être confirmée que démentie, elle est quoi qu'il arrive toujours utile parce qu'elle tend dans tous les cas à stimuler la recherche du *libre penseur.*

Nous avons peu parlé du fait que les auteurs se sont de tout temps appuyés sur les références culturelles, conceptuelles et linguistiques dont ils disposaient, et nous savons qu'il en est toujours ainsi, sauf situation rarissime et extraordinaire.

Il en résulte de ce fait un aspect important : pour décrire ce qui échappait à l'expérience commune, représenter ce qui était extraordinaire, merveilleux, terrifiant, voire même incompréhensible, les auteurs bibliques devaient faire usage d'expressions du langage quotidien. Ils avaient quelquefois la nécessité de raconter à leurs "lecteurs" des événements qui étaient d'un autre ordre que celui de la réalité, des phénomènes qui "dépassaient de loin" leurs connaissances et capacité de compréhension. Nous savons par exemple que tout ce qui était inhérent au vol ne pouvait être défini qu'à travers la terminologie propre au monde des "oiseaux" ; tout ce qui émettait une forme quelconque d'énergie visible était défini comme "ardent" ou "enflammé" ; les projections impromptues de lumière ou autres reflets étaient nécessairement des "éclairs" ; chaque grondement, vacarme ou bruit produit par un moyen quelconque était identifié comme le "tonnerre" ou le son produit par de grandes masses d'eau ; chaque instrument d'observation, éventuellement de forme arrondie, était bien évidemment un "œil".

Pour mieux comprendre ce qui est affirmé ici, il suffit de penser à la manière dont les indigènes d'Amérique centrale ou les Indiens nord-américains appelaient les fusils que portaient dans un premier temps les Espagnols, puis les Anglais : les "cannes tonnerre" ; ou souvenons-nous simplement du "cheval de fer", l'expression par laquelle ils définissaient le train, un système de transport inconnu qui ne pouvait verbalement être représenté qu'en le comparant au moyen de locomotion en usage, à savoir le cheval.

Partant, la lecture de la Bible dans la forme plus ancienne définie par les Massorètes et sa traduction littérale nous amène alors à faire d'importantes découvertes. L'extraordinaire (ce qui suscite l'étonnement) prend forme et nous dévoile par conséquent aussi une chose à laquelle nous ne nous attendions assurément pas, une chose qui semble confirmer ce que l'on avait auparavant pu considérer comme une simple conjecture.

Bref résumé explicatif

Il faut pourtant également souligner que l'analyse des textes révèle, si elle est faite en profondeur, l'inattendu autant directement qu'indirectement. Celui qui suit avec curiosité, sérieux et motivation les sujets dont on traite ici – et a lu l'ouvrage précédent –, connaît ne serait-ce que les célèbres visions des chars célestes d'Ézéchiel *(Ez* **1** 1 et s.), l'épisode du soi-disant "enlèvement" d'Élie *(2 R* **2** 1 et s.), et la vision moins connue de Zacharie (*Za* **5** 1-11), qui renvoie, si on la décrit concrètement, à la représentation d'Objets Volants Non (mieux) Identifiés ("OVNI", ou *"UFO"* si vous préférez, ou bien encore, comme l'Église les appelle dans le *Lexicon recentis latinitatis,* "*RIV*" *: Res Inexplicatae Volantes).* Mais c'est la *confirmation indirecte* qui est presque toujours abandonnée dans ces cas, alors qu'elle n'est non seulement pas la moins importante, mais peut en outre être définie comme élément de *preuve fondamentale.*

La manière dont les disciples d'Élie se comportent et ce qu'ils font après sa montée au ciel dans un char volant nous dit que ce comportement n'était cohérent "que dans le cas d'un véritable enlèvement" et qu'on ne pourrait absolument pas l'expliquer différemment.

Il est par exemple important de tenir compte des mots de Zacharie qui, après avoir vu les objets volants et les femmes qui le pilotaient, définit un lien précis entre ces OVNIS et la terre de Shin'ar (Sumer) que Sitchin nous dit être le lieu où tout est né, car c'était la base terrestre d'origine des OVNIS et de leurs pilotes.

Les conséquences liées à la manifestation de la "gloire de Dieu" à Moïse *(Ex* **33** 1 et s.) sont tout aussi fondamentales, sachant que le terme hébraïque [*kevôd]* ne renvoie pas à des concepts d'ordre abstrait (comme les Grecs l'interprètent de façon erronée, auxquels la tradition a emboîté le pas) mais à un "quelque chose" que nous pourrions assimiler à un avion, un char d'assaut, un transport de troupes, *etc.* Nous savons en fait qu'il s'agissait probablement de l'objet volant sur lequel se déplaçait ce Dieu/Elohìm/Yahvé qui parlait avec Moïse[6].

Tous ces thèmes ont été traités dans l'ouvrage précédent ; mais que penser des campements des Elohìm sur lesquels tombe Jacob et de ce qui s'en dira par la suite ?!

Et aussi du comportement des "anges" [*malakim*], qui vont à la rencontre d'Abraham et de Loth (*Gn* **18** 1 et s.) ? Cela ne s'explique qu'en acceptant l'idée que ces êtres étaient plutôt des individus de chair et d'os, dotés de toutes les caractéristiques typiques de personnes indubitablement supérieures aux hommes de par leurs connaissances et technologies, sauf qu'ils partageaient avec ces derniers des exigences quotidiennes comme manger, se reposer, se laver, dormir, *etc.*

Mais nous reviendrons sur ces personnages dans des chapitres spécifiques.

Tous ces éléments examinés un par un constituent justement un *témoignage indirect* : les contenus de ces récits seraient incompréhensibles s'ils étaient simplement considérés dans le cadre d'expériences oniriques, extatiques, mystiques… et encore moins s'il s'agissait d'un cadre allégorique. Nous continuons en réalité à nous conformer à Rashi de

Troyes en rappelant qu'il existe d'autres contenus constitutifs d'un témoignage indirect, donc valide et peu suspect, car ne renvoyant pas à des questions d'interprétation.

Il n'y a selon nous pas que ces visions pour répondre à la question de l'existence des OVNIS à l'époque où le peuple hébreu s'est formé.

Il y a d'autres éléments qui désignent clairement l'évidence.

Le concept de "bénédiction" a au cours des siècles fait l'objet d'une longue évolution qui l'a amené à endosser (représenter) un sens spirituel, sauf qu'il s'agissait initialement d'un acte. Ce sens entièrement et exclusivement matériel révélait des aspects importants de la personnalité des Elohìm (Dieu ?) et des buts de leurs actions.

De la même manière, les Dix Commandements qui nous ont été enseignés ne sont pas ceux sur lesquels l'Elohìm (Dieu ?) dit expressément vouloir fonder son Alliance. Ceux qu'on nous a enseignés possèdent une composante éthique qui permet la construction d'une pensée religieuse telle qu'on l'entend communément. Les Commandements que l'Elohìm fait graver dans la pierre et qu'il inscrit comme étant fondamentaux ne peuvent être utilisés dans cette finalité : personne n'adhérerait à une religion fondée sur ce type de règles (voir l'ouvrage précédent).

L'El (l'un des Elohìm) des Hébreux avait en réalité d'autres intentions : la religion et la théologie n'intéressaient pas du tout ce voyageur de l'espace qui n'aimait guère parler de lui, pas plus qu'il ne ressentait l'envie de se dépeindre aux hommes. Ceux-ci savaient bien qui il était, et toutes les vicissitudes qui émaillent leurs rapports mutuels démontrent à quel point la question théologique n'avait non seulement aucune influence, mais était de surcroît carrément inexistante. Ce qui comptait, c'était le respect du pacte qui était proposé et que les Hébreux avaient également le loisir de ne pas accepter : cette possibilité de "ne pas accepter" est un aspect qu'on ne rappelle jamais. Il constitue pourtant une autre de nos preuves indirectes, car en le proposant, il ne se positionnait pas en tant que Dieu absolu et transcendant à qui l'on ne pouvait pas dire non, mais plutôt en tant qu'un individu indubitablement très puissant, à qui l'on pouvait néanmoins refuser son consentement. Sauf qu'après avoir répondu par oui, le peuple s'est formellement engagé à respecter les clauses édictées. Et il nous faut rappeler ici que la confirmation de ce "oui" a été demandée par Josué et donnée par le peuple lors de la conquête de la Terre promise ; Josué leur rappelle une nouvelle fois *(Jos* 24 14-25) qu'ils peuvent encore refuser et librement choisir de suivre *d'autres* Elohìm, tous bien là, actifs et puissants : autant d'éventuels "dieux" à servir, donc (nous y reviendrons dans le chapitre consacré au monothéisme).

Autant de dieux puissants jouissant assurément, eux aussi, d'une très grande longévité, *sans* pourtant être immortels !

C'est là un contenu dangereux et inacceptable – dont on ne parle *jamais* –, mais c'est la Bible qui nous l'offre, si clairement que c'en est déconcertant, dans le *Livre des Psaumes,* lequel dépeint une assemblée où ces êtres (dieux ?) sont durement réprimandés par leur chef, totalement insatisfait de leur manière de gouverner. Il leur fait des reproches et les enjoint de ne pas les oublier, sinon "ils mourront comme tous les autres hommes" malgré tout, même s'ils jouissent de prérogatives particulières et du pouvoir de gouvernance. Dans ce passage, celui qui dirige l'assemblée utilise le terme *"Adàm"*, qui

n'est jamais un nom propre, mais un nom générique servant à désigner l'espèce de ceux qui proviennent de l'*Adàmah* (la Terre comprise en tant que planète).

La Bible affirme par conséquent clairement – sous réserve d'interprétation erronée – que *les Elohìm mourraient comme les Terrestres* : nous ne saurions en douter étant donné *qu'il est certain que les extraterrestres ne sont pas immortels.*

Mais nous n'en avons pas encore fini.

La Genèse semble confirmer les origines extraterrestres de l'homme

Celui qui fait une traduction littérale du récit de la "formation" de l'homme devra s'attendre à une surprise de taille.

Ce n'est pas un hasard si c'est le terme "formation" qui est utilisé : c'est en réalité de cela qu'il s'agit, et pas de "création".

Certains versets spécifiques confirment les récits que Sitchin attribue aux Sumériens et représentent une synthèse admirable de ces récits. Comme nous l'avons expliqué sur le mode analytique dans notre précédent écrit, les préfixes utilisés, les termes désignant "image et ressemblance" induisent, à l'inverse des interprétations traditionnelles, que nous avons été "formés" en utilisant ce "quelque chose de matériel qui contenait l'image des Elohìm", lequel "a été prélevé sur les Elohìm eux-mêmes". Nous connaissons aujourd'hui tous très bien "ce qui contient notre image" (empreinte) et savons également que cela peut être "prélevé" (pour être réimplanté) : l'ADN.

Les auteurs bibliques nous racontent tout ceci en utilisant de manière très claire les instruments conceptuels et linguistiques dont ils disposaient pour relater un événement de ce type – tout bonnement extraordinaire : tel est bien ce que nous narre la traduction littérale[7] !

La théologie traditionnelle réinterprète ce récit sur le mode religieux et agit de la même façon avec le second récit de la création de l'homme, où il semblerait que Dieu utilise de l'argile : ces deux passages de la Bible sont lus de façon allégorique et spiritualiste, mais nous verrons plus loin dans un chapitre particulier que ces deux récits sont potentiellement caractérisés par une concrétude et une cohérence propres à annuler des différences qui ne seraient qu'apparentes.

Bases conceptuelles

Le présent travail s'appuie donc sur quelques hypothèses de parcours que nous pouvons synthétiser comme suit : • la partie plus ancienne de la Bible est essentiellement

un livre d'histoire qui narre les origines de l'humanité et les péripéties successives d'un peuple qui a établi une relation/alliance avec *l'un des* Elohìm ; • l'homme est le fruit d'une *hybridation génétique* ; • cette hybridation génétique a été effectuée par des individus *physiologiquement similaires* à nous, mais dotés de connaissances et de technologies incomparablement *supérieures* ; – ces individus étaient connus sous divers noms et regroupés en hiérarchies : selon les rôles occupés, ils sont définis en tant qu'*Elohìm, nephilìm, Anakin, Emim, Zamzummim, Malakìm, Rephaim, Baal* dans la Bible ; *Anunnaki, Igigi, Dingir* par les Sumériens ; *Ilu* par les Akkadiens ; *Neteru* par les Égyptiens ; et *Viracochas* par les cultures méso-américaines ; – loin d'être considérés comme des dieux, ils suscitaient en réalité, à l'origine, un respect et une soumission qui n'étaient dus qu'à leur grand pouvoir ; – il est certain que leur longévité était *supérieure* à celle des terrestres, mais ils n'étaient absolument *pas immortels* ; – leur but était de *produire une race de travailleurs/serviteurs* qu'ils utiliseraient ; – ils ne s'occupaient pas de sujets tels que la religion dans le sens moderne du terme, la spiritualité, l'Au-delà et autres, mais avaient comme objectif fondamental de définir des structures de pouvoir réparties sur différents territoires où se sont ensuite développées diverses civilisations ; – ils ont veillé à faire culturellement évoluer cette nouvelle race hybride (*Homo sapiens*) à travers la diffusion contrôlée de connaissances de nature civile, juridique, agronomique, astronomique, mathématique, architecturale, littéraire, politico-administrative, artisanale et globalement technico-scientifique ; • les *anges* dont parle la religion traditionnelle étaient en réalité des *messagers ordinaires en chair et en os* qui avaient pour mission de servir d'intermédiaires et de surveiller la nouvelle espèce ; • l'Ancien Testament représente souvent la synthèse de récits sumériens qui s'avèrent beaucoup plus précis et circonstanciés ; • l'Ancien Testament a été écrit par un peuple qui était selon toute probabilité de descendance sumérienne, comme nous tenterons ultérieurement de le prouver.

Nous reviendrons sur beaucoup de ces sujets dans les prochains chapitres en les abordant de manière spécifique, ou en en faisant les corollaires d'un corpus d'analyses à caractère plus général.

Il s'agit ainsi d'hypothèses circonstanciées et documentées qui s'appuient sur une analyse précise des textes bibliques, tout en restant des *hypothèses* qui attendent par conséquent d'être confirmées ou démenties, tout en étant néanmoins susceptibles de soulever des questions auxquelles on ne peut selon nous plus se soustraire.

Ce type d'évaluation sera de plus en plus répandu dans les années à venir, ce qui fait que celui qui voudra s'en tenir aux interprétations traditionnelles en aura certes les opportunité et liberté, sauf qu'il ne pourra plus faire semblant d'ignorer l'existence *d'autres possibilités.*

Un exemple qui démontre l'inévitable nécessité de s'ouvrir à des découvertes aussi nouvelles que surprenantes est symbolisé par la déclaration qu'a faite le chef du Département d'Archéologie de l'Université du Caire, le docteur Ala Shaheen[8]. Lors d'une intervention publique, ce dernier a affirmé que la théorie selon laquelle *les anciens Égyptiens auraient été aidés par des extraterrestres pour construire les pyramides les plus datées* – celles de Gizeh – pourrait bien être vraie. Un délégué polonais, monsieur Marek Novak, a alors soulevé d'autres questions, dont celle de savoir si les pyramides pourraient

encore contenir de la technologie extraterrestre, voire même un OVNI, ce à quoi le docteur Shaheen a répondu : “Je ne peux pas le confirmer ou le démentir, mais il y a quelque chose à l’intérieur de la pyramide qui *n’est pas* de ce monde”.

Dans la Bible également, on parle de quelque chose qui n’est pas de ce monde !

”Nicht die Wahrheit, in deren Besitz irgendein Mensch ist oder zu sein vermeinet, sondern die aufrichtige Mühe, die er angewandt hat, hinter die Wahrheit zu kommen, macht den Wert des Menschen.

Denn nicht durch den Besitz, sondern durch die Nachforschung der Wahrheit erweitern sich seine Kräfte, worin allein seine immer wachsende Vollkommenheit bestehet.

Der Besitz macht ruhig, träge, stolz.„

“Ce n ’est pas la vérité qu’un individu quelconque possède ou pense posséder, mais l’effort sincère qu’il a fourni pour l’effleurer, qui détermine la valeur de l’Homme.

Car ce n’est pas en possédant la vérité, mais en la cherchant que grandissent des forces qui, seules, feront sa croissante perfection.

La possession ne nous vaut ainsi que tranquillité, paresse et arrogance.”

Gotthold Ephraim Lessing

2 רוח [ruàch] L'"Esprit" ?

Notre vœu est ici, dans ce chapitre, de montrer un exemple. Sa valeur particulière, relative au paradigme qu'il évoque, nous aidera à initier un premier pas dans cette accession au "vif du sujet" que nous évoquions plus haut.

Nous avons précédemment dit que tout ce qui traversait rapidement l'air ne pouvait être décrit que comme une forme de "vent". Le terme hébreu רוח [*ruàch*] est porteur d'une signification très concrète et désigne le "vent", le "souffle", la "respiration", l'"air en mouvement", le "vent de tempête" et s'étend donc à ce qui voyage rapidement dans l'espace aérien. Dans l'élaboration théologique et spirituelle qui a suivi, il a endossé le sens d'"esprit" dans l'aspect spécifique que nous connaissons tous, une valeur qui ne lui était probablement pas propre à l'origine. L'utilisation du terme "esprit" s'affirme à partir de la version des Septante, à savoir la traduction en grec effectuée au IIIe siècle av. J.-C : les auteurs d'Alexandrie ont donné la signification de *pneuma* à *[ruàch],* qui signifie "souffle, vent, respiration et souffle de vie" ainsi que, par extension, "âme et esprit".

[ruàch] revient souvent dans la Bible, et son abandon dans les langues modernes dépend toujours de la conception religieuse qui sous-tend l'interprétation du texte biblique.

Voyons quelques exemples utiles pour comprendre pourquoi cette clef de lecture était souvent fallacieuse, et en quelque sorte irrespectueuse du caractère concret qui a présidé à la rédaction des récits de l'Ancien Testament par leurs auteurs.

Dans *1 R* **18** 11-12, Abdias, le superviseur du palais du roi Achab, parle avec Élie et lui dit clairement que :

לא-אדע	אשר	על	ישאך	יהוה	ורוח
Je saurai-ne pas	que	(dessus) sur	te-transportera	yahvé	de-[*ruàch*]-et

L'évènement complet de "l'enlèvement" du prophète par les Elohìm sur leur char céleste a été décrit dans l'ouvrage précédent, et nous n'y reviendrons par conséquent pas ; nous ne pouvons cependant pas ignorer le caractère concret de cette expression, qui se réfère à un transport réel et authentique.

Dans *2 S* **22** 11, nous avons Yahvé qui chevauche un chérubin et qui est vu en perspective par rapport aux ailes du [ruàch] :

ויעף	על-כרוב	וירכב
Je vole-et	chérubin (un)-sur	je chevauche-et

על-כנפי-רוח	וירא
[*ruàch*]-de-(ailes)latérales-parties-sur	vu-fut-et

La scène est claire : nous avons ici un chérubin sur lequel est assis Yahvé ; il l'utilise

pour voler[9], et cet ensemble homme-machine est vu par rapport à un autre élément faisant toile de fond, le *[ruàch]* doté d'ailes, qui sert ainsi d'arrière-plan.

On peut trouver d'autres exemples dans divers passages d'*Ézéchiel (Ez* **8** 3 ; **37** 1 **; 43** 4-6)…

Dans ces situations – mais on pourrait encore en citer beaucoup d'autres si nécessaire –, le terme *[ruàch]* indique clairement un objet matériel, également capable de transporter un individu sur de longues distances : dans *Ezéchiel* **8** 3, le prophète voyage même de Babylone à Jérusalem !

• Mais qu'était donc cet objet insuffisamment identifié, qui a été décrit d'une certaine façon et interprété d'une autre ?

Commençons notre recherche dans un passé reculé.

Dans l'ouvrage *The Ancient Hebrew Language and Alphabet*[10] nous trouvons la plus ancienne représentation pictographique de toutes les lettresde l'alphabet hébreu. Selon cette forme particulière, le terme רוח [*ruàch*] serait représenté par trois signes qui se suivent…

	lettre	pictogramme	signification
ר	resh (r)		Tête d'homme : haut, premier, début, loi, commandement
ו	vav (u)		Pieu de la tente : ajouter, unir, rendre sûr et stable
ח	hèt (ch)	Il y a trois représentations possibles :	Corde entrelacée (ADN ?), homme tourné vers le haut, partie latérale de la tente des nomades : désigne le dedans et le dehors, garder et/ou révéler, souffle de la vie, séparation, moitié, flèche, fronde

Le terme serait en conséquence formé de trois lettres dont la représentation pictographique hébraïque ancienne renvoie à des concepts que nous pouvons résumer de la façon suivante : "Commandement supérieur" – "normes, lois" – "certitude, stabilité" – "domicile" – "observation, révélation" – "souffle de la vie" – "division" – "armes de jet".

Ces images appartiennent aux cultures sémitiques anciennes et cananéennes, bien antérieures à la culture hébraïque, il est donc difficile d'en déduire avec certitude une synthèse des valeurs qui leur étaient à l'origine attribuées ; l'impression qui s'en dégage est néanmoins une représentation du רוח [*ruàch*] et de ses attributs qui correspond bien à la *concrétude des descriptions,* dont l'évidence nous apparaît sans cesse dans notre lecture de l'Ancien Testament.

Ce vocable nous renvoie directement aux “vents” qu’évoquent les histoires sumériennes lorsqu’elles nous décrivent la cosmogonie, et en particulier les événements qui ont mené à la formation du système solaire : les planètes, leurs orbites et les “destins” s’étant entrecroisés lors des différentes phases des luttes gravitationnelles qui ont bouleversé notre système naissant…

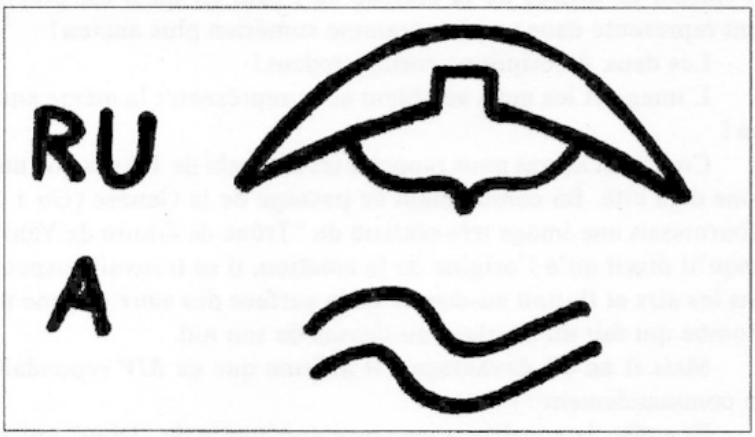
Ces récits ont attentivement été examinés par divers universitaires spécialistes du sujet et largement décrits dans certains textes cités dans la bibliographie (B. Russo, Z. Sitchin, A. Demontis), nous n’allons par conséquent pas les reprendre, et nous contenter de ce très bref aperçu : le système solaire s’est formé à travers toute une série de positionnements, de collisions, de définitions d’orbites, et de transformations parfois spectaculaires des étoiles… Une longue et violente succession d’événements cosmiques, lesquels sont à l’origine de chaque planète et des satellites qui lui correspondent, dans les positions que nous leur connaissons aujourd’hui.

Les Sumériens ont décrit ces événements en employant des expressions colorées et spectaculaires, voire même dramatiques. Ils ont souvent utilisé le terme “vents” pour désigner les satellites qui accompagnaient, et accompagnent encore aujourd’hui, les grandes planètes dans leur parcours. Les “vents”, dont découle selon toute probabilité le concept associé au terme hébreu [*ruàch*], étaient donc des objets matériels, concrets, précis, identifiables et voyageant dans l’espace !

Mais la cosmologie n’apporte pas toutes les réponses concernant ce sujet précis et les parallèles établis avec les textes hébreux.

C’est là un élément qui permettra d’approfondir ultérieurement la question dans son entier, et de clarifier de manière encore plus évidente le caractère potentiellement concret de la signification de [*ruàch*].

Ce mot a en réalité des origines beaucoup plus anciennes que la représentation hébraïque que nous avons mentionnée ; il prend ses racines dans la langue sumérienne, dans laquelle le son *“RU-A”* était rendu par un pictogramme parfaitement explicite[11] :



Le dessin contient deux éléments : un objet supérieur (son *“RU”),* lequel se trouve au-dessus d’une masse d’eau (son “*A*“).

Ne sachant pas avec certitude à quoi il est fait référence, nous utiliserons un sigle directement pris dans le *Lexicon recentis latinitatis* publié par la Libreria Editrice Vaticana, et nous l’appellerons *“R.I.V”,* à savoir *“Res Inexplicata Volans”.* Car nous

pouvons au moins être sûrs de ce qui suit : cette “chose insuffisamment identifiée” se trouve manifestement suspendue au-dessus d’une masse d’eau, et il nous semble véritablement voir les ailes auxquelles se réfère le verset *2 S* **22** 11 cité plus haut.

Mais quelle n’est pas notre surprise en vérifiant ce que dit la Bible de ce [*ruàch*], qui fait déjà son apparition au tout début.

Le verset 2 du premier chapitre du *Livre de la Genèse* dit ainsi :

המים	על-פני	מרחפת	אלהים	רוח
eaux-les	de-faces-sur	planant	Elohìm	de-[*ruàch*]

Le verbe [*rachàf*] - dont le terme מרחפת *[merachéfet*] constitue le participe – signifie “trembler” *(Gn* **23** 9), “vibrer”, et cette façon particulière qu’ont les rapaces de voler dans les airs sans battre des ailes en planant, portés par les courants *(Dt* **32** 11); voilà pourquoi nous pouvons facilement imaginer ce “vent” des Elohìm qui flottait au-dessus de la surface de l’eau, tel qu’il est précisément représenté dans ce pictogramme sumérien plus ancien !

Les deux descriptions correspondent !

L’image et les mots semblent nous représenter la même situation !

Comment ne pas nous rappeler ici ce Rashi de Troyes que nous avons déjà cité. En commentant ce passage de la Genèse *(Gn* **1** 2), 11 fournissait une image très réaliste du “Trône de Gloire de Yahvé” lorsqu’il disait qu’à l’origine de la création, il se trouvait suspendu dans les airs et flottait au-dessus de la surface des eaux comme une colombe qui fait du surplace au-dessus de son nid.

Mais il en dit davantage : il affirme que ce *RIV* répondait à son commandement[12] !

Et enfin, la soi-disant présence spirituelle de “Dieu” qui volait comme une colombe était aussi pour ce commentateur hébreu “quelque chose” de réel externe à “Dieu”, un instrument dont il se servait pour se déplacer “en le commandant”.

Par conséquent, nous sommes pour le moins autorisés à émettre l’hypothèse que le terme [*ruàch*] a eu une signification bien différente de celle que la tradition religieuse a par la suite utilisée.

Rabbi Matityahu Clark[13], l’un des plus illustres experts de la langue hébraïque, a dirigé l’édition d’un “Dictionnaire étymologique de l’hébreu biblique”[14] et il y attribue avant tout les significations suivantes aux racines רוח (citation littérale) : • *Force* (“force”) *open* (“ouvrir”) *space* (“espace”) *spread* “(étendu”, “ouvert”, “déployé”).

• Il indique dans la parti “*Explanation/Commentary”* (“Explications/Commentaires”) : *forcing space, leaving spaces, winnowing, wind, direction, power.*

La signification de *forcing space* est selon lui attribuée de façon spécifique à la *Genèse* **1** 2, là où le texte dit que le *Ruàch* des Elohìm était מרחפת [*merachéfet*] “flottant, vibrant” au-dessus de la surface de l’eau. Rappelons-nous encore que la racine [*rachàf*], d’où provient le participe que nous venons juste d’examiner, indique dans un autre passage de la Bible l’acte de “planer en survolant” propre aux oiseaux : dans le

Deutéronome **32** 11, l'auteur biblique décrit l'activité de Yahvé qui protège son peuple et compare son action au vol de l'aigle qui plane sur sa nichée en l'encourageant.

• Dans la partie *"Gradational Variant"* ("Gradations du sens"), il indique : *force space, separate, impact.*

Nous avons donc à l'origine une série de valeurs sémantiques qui renvoient de manière claire et concrète au concept d'un espace dans lequel on se déplace, à l'action de forcer cet espace, au fait de se mouvoir dans une certaine direction, à l'idée du vent, à l'impact, *etc.*

Les Sumériens et le texte biblique concourent par conséquent à fournir une image suffisamment claire de ce *R.I. V.* (OVNI) et, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, notre regard particulier appliqué à d'autres passages nous conduira une nouvelle fois à la reconstruction d'une image du [*ruàch*], qui nous semble avoir bien peu de choses en commun avec l'"esprit" tel qu'on l'entend communément.

Tout ce que nous avons dit ici s'avère être extraordinairement cohérent avec la façon dont Yahvé est représenté, son rapport avec les Hébreux et, plus généralement, avec la description des vicissitudes que narre la Bible, continuellement concrètes, matérielles et exemptes de cette trame spirituelle qu'on leur a *postérieurement* cousue sur le dos.

3 אלהים [Elohìm]

Étant donné que nous parlons, tout au long du livre, continuellement des Elohìm, de leurs caractéristiques, de leur personnalité, de ce qu'ils disent et de la manière dont ils agissent et se déplacent, il pourra sembler étrange de leur dédier ici des pages spécifiques.

Mais il existe à cela une raison – que l'on appelle l'incertitude.

Celui qui se consacre aux contenus bibliques et utilise ce terme, sait par convention que celui-ci se réfère à "Dieu", ou considère alors comme acquises un certain nombre d'autres soi-disant certitudes, ou bien propose enfin des clefs de lecture d'un autre type.

Beaucoup savent qu'*Elohìm* est le pluriel d'*El* ; beaucoup soutiennent qu'*Elohìm* dérive d*'Elohà,* un mot féminin qui indiquerait la dualité ontologique de "Dieu" ; les religions disent quant à elles qu'*Elohìm* indique en réalité le "Dieu" unique, le principe universel…

En sommes-nous bien sûr ?

Existe-t-il ici des informations absolument certaines et indiscutables ?

Significations possibles d'Elohìm

Considérant quelques-unes des hypothèses formulées par les universitaires et par les textes que nous pourrons définir comme "académiques", nous comprendrons alors que lorsqu'on aborde ces thèmes, le *doute* doit toujours être considéré comme la référence fondamentale, nous pourrions même dire la référence *obligatoire.*

1. Les dictionnaires d'hébreu biblique attribuent à ce terme quelques-unes des significations suivantes : • "Gouverneurs"

• "Juges"

• "Dieux"

• "Êtres surhumains"

• "Anges"

• "Fils de Dieu"

• "Hommes forts"

• "Dieu" ou "divinité" (s'il est considéré comme un pluriel d'intensité) • "Êtres similaires à Dieu"

2. Le vocable *Elohà* est traduit par "Dieu" : il est selon certains le féminin singulier d'où dériverait *Elohìm,* alors que le terme *Elohà* représente pour d'autres une forme provenant d*'Elohìm,* élaborée postérieurement.

Il est aussi utilisé pour indiquer un “dieu étranger”.

3. *El* est normalement considéré comme le singulier *d’Elohìm* sauf que les deux termes sont pour certains distincts et tous deux primitifs : *El* se réfère dans ce cas au concept de “fort”, “puissant”, d’“objet de crainte”, de “quelqu’un ou quelque chose que l’on doit rejoindre”.

El signifierait également “chef, seigneur”.

4. Nous relèverons enfin que le terme *Elohìm* est souvent précédé d’un article : cet élément grammatical démontre qu’il ne s’agit pas d’un nom propre, mais de la désignation d’une catégorie d’individus.

Les dictionnaires d’hébreu/araméen biblique et les travaux d’étymologie et de lexicographie hébraïques cités dans la bibliographie rendent compte de toutes ces différences d’interprétation. L’inévitabilité du doute établie, nous nous trouvons nécessairement face à un choix : ne pouvant savoir quoi que ce soit avec certitude, que faut-il alors faire ?

Celui qui se sent libre dans sa recherche peut appliquer la classification élaborée par les partisans de la doctrine du σκέπτομαι *[sképtomai],* improprement définis comme des “sceptiques”, c’est-à-dire des penseurs qui mettent tout en doute. C’était au contraire des chercheurs infatigables qui, forts de leur sagesse concrète, soutenaient que le doute qui nous guide ne peut pas et ne doit pas être un frein. Il est de toute façon fondamental d’avancer et, en l’absence de vérités certaines, le guide qui éclaire la route de celui qui cherche sans relâche se trouve ainsi dans le “vraisemblable”.

Cette orientation ayant notre plein assentiment, c’est donc celle-ci que nous suivrons.

La juste compréhension que nécessite la résolution de la difficile question du sens d*’Elohìm* prend donc sa source dans l’analyse des différents contextes, un regard d’ensemble sur les récits qui contiennent le vocable en question, l’examen global des comportements et attitudes dont on les parait, comme le contexte temporel lui-même, et dans l’observation des comportements et attitudes que les gens manifestent face à eux. L’ensemble de ces données donne une indubitable vraisemblance à l’hypothèse qui considère *Elohìm* comme un terme désignant une pluralité d’individus. Si *Elohìm* indiquait en réalité le Principe unique et universel, plusieurs dizaines de passages bibliques, pour ne pas dire l’œuvre que forment toutes les chroniques historiques de l’Ancien Testament, resteraient incompréhensibles. Ce dernier contribue par ses récits à régler la question en présentant clairement les Elohìm comme une pluralité d’individus (nous le verrons mieux dans le chapitre consacré au monothéisme).

Les interprétations religieuses et plus généralement spiritualistes se voient contraintes, et ce n’est pas un hasard, de définir de nombreux chapitres comme “métaphoriques, allégoriques, poétiques, pédagogiques, mythiques, ésotériques, etc.” Cette définition serait acceptable à condition d’introduire deux catégories herméneutiques qui sont en fait souvent utilisées pour désigner ce qu’on ne comprend pas : le “mystère de la foi” et la “dissimulation ésotérico-initiatique”.

Respectant ces divers points de vue, notre méthode déclarée consiste à tenir compte du caractère concret de la langue hébraïque et à suivre ce qu’exprime l’Elohìm connu sous le

nom de “*Yahvé”,* qui déclare de manière tout à fait claire “ne pas parler par énigmes”.

Et c’est encore une fois la vision d’ensemble de ces passages qui facilite notre compréhension, tout en offrant une éventuelle solution aux questions que la simple analyse philologique laisse inévitablement ouvertes.

”Alle Wahrheit durchläuft drei Stufen. Zuerst wird sie lächerlich gemacht oder verzerrt. Dann wird sie bekämpft. Und schließlich wird sie als selbstverständlich angenommen.„

“Toute vérité passe par trois étapes. D’abord, on l’écarte ou la tourne en ridicule, puis on la combat et, pour finir, on l’accepte comme allant tout à fait de soi.”

Arthur Schopenhauer

4 נפלים [Nephilìm] Descendus, Tombés, ou Bien… ?

Nous avons largement parlé des [*nephilìm*] dans notre précédent ouvrage, et nous considérerons par conséquent comme déjà connues les données bibliques afférentes à leur présentation et à leur présence parmi les peuples de l'époque.

Nous allons maintenant introduire un nouvel élément d'interprétation et demanderons ainsi quelque patience au lecteur lors des premières pages de ce chapitre concernant la synthèse d'une de ces diatribes philologiques tortueuses, mais parfois nécessaires pour appréhender la fluidité du sujet. Celui qui, ne détenant pas de vérités certaines et se positionnant comme un curieux en perpétuelle recherche, doit aussi considérer à leur juste valeur les antagonismes naissant en marge des diverses hypothèses que la recherche – académique ou alternative – met à notre disposition. Cela n'est guère toujours facile dans l'immense amas d'informations continuellement disponibles, mais on y arrive parfois comme nous le montre le terme en question. Nous pouvons dire avec certitude que le vocable נפלים [*nephilìm*] est entré dans l'usage commun et est ainsi connu de tous ceux qui sont un tant soit peu familiers de la Bible, et surtout des clefs de lecture dites "alternatives" de l'Ancien Testament et des textes sumériens comme akkadiens. Sa diffusion est sans aucun doute due à l'interprétation qu'en a donnée Zécharia Sitchin, sumérologue aussi célèbre que controversé qui a élaboré l'hypothèse de la planète Nibiru, de ses habitants et de leur création de l'homme. Ceux-ci seraient ainsi passés par l'ingénierie génétique, une thèse que nous avons résumée au début de ce livre.

Un chapitre de notre précédent ouvrage était consacré à la façon dont la Bible présente ces Géants – individus de taille extraordinaire – dans les divers passages où ils sont expressément nommés. Nous n'y reviendrons donc pas ici, mais compléterons ces données en évoquant la potentielle incertitude dont souffre l'interprétation de ce vocable biblique. Nous utiliserons pour cela les travaux menés par Alessandro Demontis[16], un grand connaisseur et spécialiste de Sitchin.

Pour ceux qui ne seraient pas familiers de ses travaux, il a fort bien synthétisé les termes d'une diatribe dont la résolution définitive semble difficile, voire impossible. On peut ainsi partir de ses observations pour examiner ce qu'affirment les enseignants de la langue hébraïque, mais surtout pour introduire ici un élément nouveau, susceptible de stimuler des recherches ultérieures. Sitchin définit en substance les [*nephillm]* comme "ceux qui sont descendus" et les identifie en particulier aux Igigi, un groupe de "divinités" appartenant à la sphère des Anunnaki gouvernant les peuples sumériens et assyro-babyloniens[17]. La Bible nous en fournit une première évocation dans l'introduction au récit du Déluge universel. Elle associe un comportement particulièrement condamnable à ces membres des classes intermédiaires, qui appartiennent à la hiérarchie des gouvernants.

Les rédacteurs de la Genèse nous racontent *(Gn* 6 2) que :

וירא	בני-האלהים	את-בנות	האדם
virent-ils-Et	Elohìm-des-fils	de-filles	adam-l'

כי	טבת	הנה	ויקחו
que	(bonnes) belles	elles	prirent-ils-et

להם	נשים	מכל
leurs-pour	(filles)femmes	(toutes) tout-(entre)de

אשר	בחרו
que (celles)	choisirent-ils

Précisons dans le même temps que le terme טבת [*tovôt]* est habituellement traduit par “belles”, mais il signifie aussi “bonnes” au sens de “capables, adaptées” (comme dans l’expression “bonne à rien”, par exemple, voulant dire “incapable, inadaptée”). Eh bien, ces filles ont dû apparaître comme “bonnes”, c’est-à-dire propres à constituer des couples et à former des familles, bref, adaptées à des rapports sexuels et donc à la reproduction.

Le texte continue en expliquant la rage et le sentiment d’amertume et de déception du “Dieu suprême” qui, voyant ce retour à la barbarie, décide de faire disparaître l’humanité de la surface de la Terre à l’aide du déluge.

Le rédacteur de la Genèse insère cependant ici une annotation qui nous intéresse : une sorte d’incise qui donne un contexte temporel à cet événement spécifique et à une situation plus générale.

Employant une expression plutôt familière il nous dit (v. 4) :

הנפלים	היו	בארץ	בימים
nephilìm-les	étaient	terre-la-sur	jours-les-dans

ההם	וגם	אחרי-כן	אשר
là-ceux	aussi-et	(ce)ainsi-après	que

יבאו	בני	האלהים
(entrés-étaient)entrèrent-ils	fils-les	Elohìm-des

אל-בנות	האדם	וילדו
de-filles-les(chez)	l'adàm	accouché-avaient-elles-et

להם	המה	הגברים
d'eux	eux	(héros, vaillants)forts-les

אשר	מעולם	אנשי	השם
qui	toujours-depuis	de-hommes	(célèbres)nom

Une première difficulté du texte est le peu de clarté qui préside à l’insertion de cette incise. Aucun élément ne permet vraiment de comprendre avec une certitude absolue si

les [*nephilìm*] ont été le produit d'unions ou s'ils existaient indépendamment de celles-ci. S'ils avaient été le produit de croisements, nous aurions dû trouver une expression indiquant clairement qu'ils étaient présents "seulement après". Nous lisons cependant qu'ils étaient présents "en ces jours-là" et "aussi après", ce qui nous autorise à penser que leur présence était antérieure, ou du moins simultanée – sans en être directement la conséquence – aux unions entre les deux espèces.

Le lecteur de cette époque n'avait évidemment pas ce genre de doutes : pour lui les événements racontés et les références temporelles devaient être factuellement évidents. Cette incise représentait un simple rappel de quelque chose de connu qui ne nécessitait donc pas plus d'explications – malheureusement pour nous !

Mais la remarque est d'autant plus stimulante si nous considérons que le problème n'est pas seulement d'ordre temporel – étaient-ils déjà ou sont-ils le produit de croisements ? –, mais concerne également la signification même du terme [*nephilìm*] qui nous intéresse ici.

Contrairement à ce que nous venons juste de révéler du texte biblique littéral, nous remarquons que le *Livre des Jubilés*[18], qui appartient à la littérature hébraïque extrabiblique, dit expressément (**5** 1) qu'ils étaient *fils de ces unions.* L'écrivain juif romanisé Flavius Josèphe[19] nous parle de cet événement dans son livre *Les Antiquités juives* (**1** 73), où il dit que les "anges de Dieu" s'unirent à des femmes et qu'il en naquit des fils impies, orgueilleux, arrogants et ne se fiant qu'à leur puissance : il souligne qu'ils avaient toutes les caractéristiques que les Grecs attribuaient aux "géants". Pour d'autres, ils furent réellement des Grecs, le mot hébreu dont nous parlons ici étant à traduire par γιγατες, "géants", dans la "Version des *Septante*"[20].

La racine hébraïque du verbe *[nafàl],* d'où dérive selon Sitchin le terme *[nephilìm],* indique "tomber", "se mouvoir d'un lieu plus haut vers un lieu plus bas", "venir en bas" ; le verset cité pourrait par conséquent mieux être traduit par la phrase : "Il y avait à cette époque-là, sur la Terre, ceux qui étaient tombés, descendus".

Avec ces nouveaux termes, la difficulté d'interprétation serait moins apparente, car, en ne les traitant pas de "géants", il ne serait pas nécessaire d'en établir l'origine, de chercher à comprendre s'ils étaient ou non le produit des nouveaux croisements : la Bible nous dit simplement qu'il y avait encore à ce moment-là, sur la Terre, ceux qui "étaient descendus" des cieux.

Une autre interprétation probable pourrait indiquer que ces êtres venus du ciel avaient consommé des unions inappropriées, initiant ainsi une dégénérescence de la pureté originelle : il s'agirait en conséquence d'individus déchus, de dieux "bâtards contaminés" par ces unions inappropriées, d'"êtres corrompus, pervers, impurs, voués à la fornication, réprouvés, fils de la prostitution", pour utiliser les expressions du *Livre éthiopien d'Enoch*[21].

Mais ce n'est pas tout.

Nous savons qu'il existe une notable différence sémantique entre "tomber" et "descendre, venir en bas" : le verbe "descendre" porte clairement en lui un caractère intentionnel qui n'est en revanche pas présent dans l'acte de "tomber", l'action étant dans

ce cas subie. Michael Heiser, de l'Université du Wisconsin, met opportunément l'accent sur cet aspect[22]. Il soutient[23] – en synthétisant à l'extrême – que [*nephilìm*] ne dérive pas de [*nafàl*], car sa vocalisation diffère des habituelles dérivations de cette racine, l'intention inhérente à "descendre" ne pouvant donc pas lui être attribuée. Il soutient qu'une lecture correcte supposait l'insertion d'un "j" long entre "ph" et "1", et il en déduit ainsi que le terme ne pouvait qu'indiquer un nom masculin pluriel ou un participe présent masculin pluriel, et qu'il aurait de toute façon dû, dans ce dernier cas, se vocaliser et donc se lire [*nophelìm*]. Il fait en outre remarquer que les Hébreux indiquent toujours l'acte de descendre avec le verbe [*yaràd*], mais sans tenir compte du fait que ce verbe a également une forme, (*hofàl*), qui sert à indiquer l'acte non intentionnel de "tomber" ou d'être "amené en bas". Si l'on en croit par conséquent ce professeur, la distinction entre les deux verbes ne peut pas être considérée comme aussi claire.

Notre spécialiste poursuit, et termine en soutenant que le terme [*nephilìm*] dérive probablement d'une racine verbale araméenne et non hébraïque ; mais nous ajouterons à ce propos l'une de nos réflexions en fin de chapitre, laquelle servira à introduire de nouveaux éléments de recherche, ainsi qu'à émettre l'hypothèse d'une correspondance avec ce que nous ont laissé les Grecs.

Ronald S. Hendel, un enseignant de l'Université de Berkeley, nous donne son point de vue en expliquant que l'usage du verbe [*nafàl*] pour "tomber" est présent en d'autres points de la Bible, et il nous affirme que [*nephilìm*] représente la forme "*qatil"* du verbe, qui peut par conséquent être vue comme le passif adjectival de la racine [*nafàl*] avec le sens de "tomber"[24] : il s'agirait pour résumer d'une sorte d'adjectif conjugué.

Ce spécialiste cite par contre un passage du chapitre 32 *à'Ezéchiel,* où le verbe [*nafàl*] indique clairement une descente volontaire qu'effectuent des guerriers. Il ne semble donc pas exagéré d'étendre la signification de [*nephilìm*] et de lui attribuer, comme pour [*yaràd*], la valeur d'un "tomber involontaire" d'une part, et celle d'un "descendre en mode intentionnel" de l'autre.

La diatribe est sans solution : les deux positions restent inconciliables, et nous en terminerons là avec notre analyse philologique détaillée, dont nous imaginons bien qu'elle a pu ennuyer plus d'un lecteur…

Le troisième inconvénient

Laissant de côté la complexité de ces analyses, nous nous permettrons d'insérer un troisième élément qui trouve sa justification dans le fait que l'on connaisse mieux les théories sur les possibles origines extraterrestres de la civilisation humaine qui sont en train de se répandre. Notre diatribe se verra ainsi augmentée d'une réflexion sur un fait établi : les Grecs ne se sont quant à eux pas occupés des variantes de sens, à savoir qu'ils ne se sont guère inquiétés de savoir s'il s'agissait d'une chute ou d'une descente volontaire, traduisant directement le terme [*nephilìm*] par yiyaxeç, "géants".

Ils écrivent ainsi, dans *LXX, Gn* **6** 4: οι δε γιγαντες ησαν επι της γης εν ταις η εραις

εκειναις και ετ᾽ εκεινο

Les géants étaient sur la terre dans les jours ceux-là et après cela…

Ils respectent ainsi la traduction littérale du verset entier, préalablement soulignée au début de notre chapitre, et les définissent simplement comme des “géants”, une affirmation catégorique sans nuances d’interprétation, qui nous amène cependant à nous interroger : pourquoi [*nephilìm*] signifie-t-il “γιγατες” pour eux ?

La langue araméenne recèle le terme נפילא [*nephilà*], un nom propre qui désigne la constellation d’Orion, et il est vrai que les études qui tendent à mettre cette constellation en corrélation avec la naissance de la civilisation humaine sont excessivement nombreuses. .

Selon une multiplicité d’hypothèses formulées par des auteurs tels que Von Däniken, Hancock, Bauval, Faiia, Collins[25], etc., elle est assimilée au lieu d’origine possible des extraterrestres qui sont intervenus sur notre planète. Si l’on en croit de telles théories, le souvenir de cette provenance serait enregistré dans de nombreuses réalisations architecturales disséminées dans des sites, que diverses populations de différents continents considèrent comme sacrés.

La plus connue se trouve évidemment dans la plaine de Gizeh, où la disposition des trois grandes pyramides par rapport au Nil refléterait l’emplacement des trois étoiles de la ceinture d’Orion par rapport à la Voie lactée. Il y a ensuite les pyramides mayas de la Vallée des morts de Teotihuacán, au Mexique, auxquelles s’ajoutent encore les constructions des mesas (haut plateau) des Indiens hopis d’Arizona, qui paraissent avoir été positionnées avec l’intention précise de reproduire ces images célestes sur leur territoire. Nous n’affirmerons pas d’emblée au lecteur qu’il s’agit là de certitudes, nous sommes pour l’instant en train de nous occuper de la Bible. Nous ne sommes par conséquent pas tenus de valider ou pas la crédibilité de ces thèses. Nous ne pouvons cependant pas ignorer qu’entre des éléments apparemment séparés, on relève des coïncidences que nous nous contenterons pour le moment de définir comme de simples *curiosités.*

Poursuivant l’argumentation que nous sommes en train de développer, nous devons rappeler qu’Orion, dans la mythologie grecque, était non seulement un “géant” originaire de Béotie, mais aussi le fils de Poséidon. Grand chasseur, il sortait toujours accompagné de son chien Sirius, que l’on a fait correspondre à α *Canis Majoris,* l’étoile qui en accompagne le voyage dans la sphère céleste : celle-ci est très lumineuse et clairement visible sous l’étoile Saiph (K *Orionis*). Amoureux des Pléiades – les filles d’Atlante –, il commença à les importuner, et la déesse Artémis qui s’était à son tour éprise de lui le fit tuer par un scorpion. Zeus découvrant ce qui était arrivé, se mit en colère et foudroya le scorpion, puis décida de faire monter ce héros au ciel. Depuis, sa constellation resplendit dans la nuit dans une continuelle tentative de rejoindre les Pléiades – un groupe d’étoiles inscrit dans la constellation du Taureau – qui le précèdent dans leur parcours céleste.

Hébreu, araméen et mythologie grecque se croisent ici en nous fournissant une possibilité d’interprétation incluant diverses significations et une hypothétique clef de lecture.

En résumé…

• Pour les Grecs, Orion était un géant aux dimensions colossales.

• Il existe en araméen le terme נפילא **[*nephilà*],** qui s'assimile au personnage et à la constellation.

• Le terme araméen [*nephilà*], endossant la terminaison hébraïque du masculin pluriel, devient [*nephilìm*].

• Les Grecs ont traduit [*nephilìm*] par "géants"…

• Si le singulier נפילא [*nephilà*] est Orion, le pluriel pourrait-il en être *Orioni, Orioniani, Orioniti* ? S'agissait-il réellement de ceux-là ? Est-ce à cela que les auteurs bibliques se référaient ?

• Les Grecs avaient-ils compris cela ? En les définissant en tant que yiyaxeç, "géants", entendaient-ils faire le lien avec le géant Orion dont ils auraient pu provenir ?

• Les Grecs en savaient-ils davantage ou leur connaissance était-elle différente ? Cette question est légitime quand on sait que les sages septante qui ont produit la version grecque ont utilisé un *texte original différent* du texte massorétique : la tradition rabbinique a en réalité tendance à ne pas reconnaître la version propre à la *Septuaginta,* tirée de textes consonantiques distincts de ceux utilisés par les massorètes de Tibériade. Cet élément, qui mérite d'être souligné, génère de nombreuses réflexions, lesquelles sont également liées à des thèmes que le présent ouvrage ne traite pas.[26]

Nous n'avons évidemment pas de réponses assurées ; il est facile de comprendre que le résumé d'hypothèses rapporté ici n'est pour le moment que la marque d'une simple curiosité, et qu'il ne prétend donc pas au statut de vérité. Ces coïncidences sont cependant résolument stimulantes et semblent pour le moins nous enjoindre à cultiver ces hypothèses et à les approfondir encore.

Nous savons en réalité que dans un ensemble de contenus où la fluidité représente la principale caractéristique, toute conjecture ayant eu un minimum de fondement peut se révéler utile, car elle stimule autant les défenseurs que les détracteurs, tous pareillement engagés dans une vérification visant à la démentir ou à la confirmer : quoi qu'il en soit, la libre avancée de la connaissance en tirera toujours avantage.

5 אדם [Adàm) La Double Création de l'Homme

La Bible nous relate la création de l'homme à deux moments différents en nous exposant les deux manières dont "Dieu" est intervenu, ce qui nous donne ainsi une double description.

Ces deux interventions semblent totalement distinctes et sont apparemment tellement incompatibles que l'exégèse classique les attribue à deux traditions différentes, reconnaissant une sorte de contraste irrémédiable entre les divers rédacteurs de l'Ancien Testament.

Ces deux traditions distinctes sont caractérisées par la façon dont leurs auteurs désignent "Dieu" : dans la *Genèse* **1** 26, l'auteur utilise le terme générique d*'Elohìm,* alors que dans la *Genèse* **2** 7, l'acte de création est spécifiquement attribué à *Yahvé.* Dans le premier cas, le texte explique en réalité que les Elohìm décident de créer l'Adàm "à leur image et à leur ressemblance", alors que dans le second, il est précisé que Yahvé a utilisé de "l'argile" en lui insufflant "le souffle de la vie".

Nous parlons donc de traditions différentes et supposons que les auteurs qui s'en remettaient à l'une ou à l'autre, avaient effectivement agi de manière totalement autonome en rapportant des récits anciens caractérisés par des origines différentes, lesquels étaient donc tout simplement incompatibles.

Il était ainsi nécessaire de trouver des concordances sur divers plans, d'introduire des concepts délaissant la concrétude de ces récits, allant même jusqu'à la supprimer arbitrairement, et ce, au nom d'une vision autre dont nous sommes d'avis qu'elle ne relevait pas, pour le coup, des auteurs bibliques.

Nous essayons ici de réfuter la position de ceux qui affirment que la Bible propose des récits exemplaires pour révéler des réalités supérieures difficilement exprimables. Encore une fois, "nous faisons comme si" la Bible relatait fidèlement ce qu'elle voulait représenter.

L'analyse détaillée de deux passages va nous révéler que l'attitude aussi condescendante que suffisante avec laquelle de nombreux commentateurs acceptent et expliquent ces divergences n'est absolument pas justifiée. Ces deux passages, en effet, nous narrent exactement le même événement, le même acte concret accompli par les Elohìm, parmi lesquels il y a évidemment aussi celui qu'on connaît sous le nom de *Yahvé.*

Précisons que le récit de la formation d'Ève qui a suivi est, lui, unique, et nous n'y reviendrons pas ici, l'ayant traité dans notre précédent ouvrage[27].

La nécessité d'analyser parallèlement les deux passages relatifs à la création de l'homme-mâle nous contraindra par contre à synthétiser ce que nous avons déjà amplement développé concernant ce qui précède la partie *Genèse* **1** 26 et suivantes.

Genèse 1 **26-28**

Ces deux versets contiennent la première version de la création de l'homme et disent ceci :

אדם	נעשה	אלהים	ויאמר
homme	faisons	: Elohìm	disait-il-E

כדמותנו	בצלמנו
notre-ressemblance-comme	nous-de-image-avec

Le rédacteur semble ensuite avoir besoin de souligner un aspect particulier ; il ne doit pas y avoir de doute et il précise ainsi par deux fois dans le verset suivant (**1** 27) :

בצלמו	את-האדם	אלהים	ויברא
son-image-avec	homme-l'	Elohìm	fit-il-E

אתו	ברא	אלהים	בצלם
lui	fit-il	Elohìm	de-image-avec

אתם	ברא	ונקבה	זכר
eux	fit-il	femelle-et	mâle

L'auteur veut être sûr que le lecteur ait bien compris que les Elohìm ont fait l'homme en utilisant leur [*tselèm*] (צלם)

• Mais qu'est-ce que le [*tselèm*] (צלם)?

• Et pourquoi semblait-il si important de *souligner deux autres fois* cette particularité ?

Avant d'examiner la signification de cette racine sémitique, mettons l'accent sur ce que nous raconte la Bible : comment la décision fut prise par les Elohìm et comment ceux-ci se sont dit "faisons", utilisant une forme verbale qu'on définit comme *cohortative.*

Cette forme grammaticale a la valeur d'une exhortation, une invitation à agir, une sollicitation, une sorte de "Allez, mettons-nous au travail, avançons…".

Il est ainsi certain que la question du pluriel qu'induit le terme *Elohìm* ne saurait être résolue de manière trop élémentaire.

Se fondant sur divers documents, l'hypothèse de départ de toute notre recherche est la conviction que "Elohìm" représente effectivement plusieurs personnes. Nous savons par ailleurs que les commentateurs du passé n'avaient pas non plus sous-évalué cette question et qu'ils ont de diverses manières cherché à fournir une explication à cette réalité inacceptable pour le monothéisme : les Syriens parleront d'un conseil tenu en présence d'"assemblées très élevées" ; d'autres soutiendront qu'"il parle avec les Anges", et Basile de Césarée dira quant à lui : "comment peut-il parler ainsi s'il n'a pas quelqu'un qui travaille avec lui ?".

Il est certain que les Sumériens permettent une lecture plus facile de ce pluriel lorsqu'ils rendent très simplement compte des propos d'Enki avec lequel ils devaient collaborer pour démarrer cette expérimentation. Ils nous relatent par la suite très honnêtement ce qu'on donné les tentatives répétées faites par les Anunnaki, avec des

résultats manifestement peu édifiants pour des “dieux” que la tradition continue à vouloir décrire comme omniscients et omnipotents[28]…

Le [*tselèm*] (צלם)

Rappelons-nous que les Sumériens disaient, selon Sitchin, que l’homme avait été élaboré en purifiant le sang de jeunes mâles Anunnaki afin d’en extraire ce qui devait ensuite être inséré dans l’hominidé choisi.

Les auteurs bibliques utilisent le terme [*tselèm*], qui *ne désigne pas le concept abstrait d’“image”* tel que l’interprètent la littérature religieuse et la théologie traditionnelle. Il définit en réalité spécifiquement “quelque chose de matériel qui contient l’image”, une *“complete form”* relate l’*Etymological Dictionary*[29]...

Dans le texte biblique, les deux termes qui indiquent l’image et la ressemblance sont en outre précédés par deux préfixes, à savoir ב (*be*) et כ (*ki),* dont les sens respectifs impliquaient une différence significative : • ב (*be*) signifie “avec, au moyen de… ” ; • כ (*ki)* signifie “comme, selon… “

Le préfixe ב (*be*) est préposé au terme [*tselèm*], ce dont il peut être déduit que nous aurions été créés non pas “à l’image” des Elohìm, mais “avec quelque chose de matériel qui contient l’image” des Elohìm.

Une belle et substantielle différence !

Tel est cet élément concret et inédit, toujours “oublié” par les interprétations religieuses traditionnelles, parce qu’incompatible avec la doctrine.

À noter en outre ce que disait également la *Genèse,* que toutes les créatures “ont été faites selon leur espèce”, ce qui n’est pas affirmé pour l’homme : au terme de cette intervention “divine” son espèce est différente de celle qui était proprement la sienne à l’origine !

Mais il y a davantage (et gardons toujours à l’esprit, en poursuivant plus avant, les récits des Sumériens décrivant comment cet élément à insérer était extrait du sang purifié des Anunnaki…). En réalité, le vocable [*tselèm*] n’indique pas seulement quelque chose de concret et de matériel, mais il inclut aussi – d’après le sens original de la racine sémitique – le concept de “coupé et tenu à l’écart de… “. Le dictionnaire d’hébreu et d’araméen bibliques *Brown-Driver-Briggs Hebrew and English Lexicon*[30] mentionne pour [*tselèm*] l’indication suivante : “*something cut out*”, c’est-à-dire quelque chose de coupé et tenu à l’écart de. La racine verbale צלם [*tsalàm*] est traduite par *“cut off”,* “couper et enlever”. Et *qu’est-ce donc qui contient l’image de quelqu’un et peut être “coupé et enlevé / coupé et tenu à l’écart / extrait”* ?

Une réponse nous vient immédiatement à l’esprit : *l’ADN* !

S’il en va ainsi, nous comprenons effectivement pourquoi le rédacteur de la *Genèse* avait senti la nécessité de répéter par deux fois que nous avions été faits “avec le [*tselèm*] des Elohìm”… Il voulait être certain que le lecteur comprendrait le *caractère concret* de l’événement, l’extraordinaire d’un acte issu d’une décision des Elohìm d’introduire

quelque chose de “vraiment eux” dans cette créature, qui a ainsi directement reçu sa vie, son nouveau souffle vital, des “dieux”.

Serait-ce alors cet “extraordinaire” – si difficilement acceptable – qui aurait entraîné d’importants commentateurs hébreux de l’antiquité à soutenir que le récit de la création de l’homme ne devait être lu et expliqué qu’à quelques individus susceptibles de le comprendre ?

Genèse 2 **7**

Comme il l’a déjà été dit, le second récit de la création de l’homme semblerait contenir une manière de faire incompatible avec l’action des Elohìm que nous venons de décrire.

Selon une vision traditionnelle, il s’agirait d’une sorte d’histoire allégorique dans laquelle Dieu est représenté comme un potier qui modèle l’homme en utilisant de l’argile, sauf que nous verrons que le contenu et la forme des paroles bibliques nous renvoient peut-être à des actions bien plus concrètes et réelles.

Voici ce que dit textuellement ce verset :

את-האדם	אלהים	יהוה	ויצר
homme-l’	Elohìm	Yahvé	forma-et

מן-האדמה	עפר
Terre-la-de	(sèche-terre, poudre) matière

Ainsi, l’Elohìm appelé *Yahvé* forme l’homme en utilisant un “quelque chose” qui se trouve sur la planète Terre : nous noterons d’emblée la correspondance entre [*adàm*] “homme” et [*adamàh*] “Terre”, qui fait penser à la similitude entre “terre” et “terrestre”.

Teema-[*Tselèm*], *Tiit*-[*Afàr*]

La tradition a toujours voulu restituer le vocable עפר [*afàr*] à l’aide du mot “poudre” ou “argile”, un sens qu’il a en effet également, sauf que sons sens original rappelle plus celui, plus large, d’une *“earthy substance”*, une “substance terrienne”[31], un quelque chose appartenant à la Terre qui, provenant d’elle, peut être pris pour opérer dans le sens voulu.

L’auteur hébreu aura probablement repris un vocable suméro-akkadien dont la signification est double… Mais il est nécessaire de procéder ici par ordre.

Les textes que nous connaissons sous les intitulés d’*Épopée d’Atrahasis* ou d’*Épopée de Gilgamesh,* nous racontent que les Anunnaki décidèrent de former un être qui travaillerait à leur place et qu’ils utiliseraient pour ce faire le *Teema,* une substance qui serait extraite du sang de leurs représentants mâles jeunes, et qu’ils le mélangeraient avec le *Tiit* de l’*Abzu.*

Le *Teema* désigne l’essence vitale, ce qui fait de quelqu’un ce qu’il est.

Ce *Tiit,* nous allons en parler.

Utilisant le langage biblique, nous dirons qu'ils ont prélevé le *[tselèm]* des Elohìm pour le greffer sur le *Tiit* de la partie basse de la Terre : l'hémisphère sud, justement connu sous le nom *d'Abzu.*

Mais que signifie le *Tiit* ?

Ce mot désigne l'argile ainsi que "ce qui est avec la vie", "ce qui contient la forme".

Les auteurs hébreux ont par conséquent restitué cette partie du récit avec le mot עפר *[afàr]* qui désigne l'argile, cette formation minérale particulière qui peut contenir et maintenir la forme.

Nous sommes maintenant en mesure de résumer les passages qui unifient les deux récits bibliques : *Le* Teema-[Tselèm] *(l'ADN) des Anunnaki-Elohìm est uni avec le* Tiit-[afàr] *(l'ADN hominidé) disponible sur la Terre* (Adamàh) *et on obtient ainsi le* Lulu *(mélangé)* – Adàm *(terrestre).*

L'alternative étant : *Le* Tiit *peut renvoyer au contenant où est accompli le processus du mélange.*

Nous faisons dans l'encadré qui suit une synthèse du rôle de catalyseur que peut jouer l'argile, les Sumériens nous expliquant que les Anunnaki avaient modelé des récipients à l'intérieur desquels s'effectuait l'intervention : *l'implantation génétique de l'ADN des "dieux" mâles au sein de l'ovule d'hominidé femelle se faisait vraiment dans un récipient d'argile* spécialement réalisé à cet effet. Dans la Maison de la Vie, la "déesse" Ninmah crée un contenant en argile, le façonne en lui attribuant la fonction d'un bain purificateur propre à recevoir l'élaboration d'un mélange, puis l'opération est répétée pour des greffes successives : sont pris quatorze morceaux d'argile, sept morceaux étant placés à droite, les sept autres à gauche ; c'est dans ces contenants façonnés avec de l'argile que Ninmah introduisait les ovules de femelles bipèdes pour ensuite les associer au sang purifié des Anunnaki mâles (*Atrahasis).*

L'argile mentionnée dans la Bible n'est donc pas un simple élément symbolique et elle peut donc véritablement avoir deux attributions : "ce qui contient la forme" au sens de l'ADN terrestre et/ou "ce qui contient la forme" au sens de ce récipient catalyseur de l'implantation génétique.

Il nous est évidemment possible d'opérer un choix motivé et documenté quelle que soit l'option, mais ce qui est intéressant à noter, c'est encore une fois l'éventuel *caractère concret* de tout ce qui a été transmis concernant la formation de l'*adàm/lulu.* Ce dernier terme est porteur d'une signification dont B. Russo a parfaitement fait la synthèse à partir de l'origine du sumérien *Lu* signifiant "quelqu'un, quiconque" : *Lulu* désignerait par conséquent "celui qui est mélangé" ainsi que "le primitif".[32]

Russo fait ainsi valoir que la nouvelle créature n'était pas un individu unique, mais un individu *indéfini* appartenant à une espèce. Nous pensons qu'il en va de même pour [*adàm*], souvent précédé d'un article, et qu'il indique le *générique* terrestre, à savoir l'ensemble des individus produits en utilisant l'essence vitale déjà présente sur la Terre.

L'ADN, l'argile et la science moderne

Le rapprochement fonctionnel entre ADN et argile n'est pas aussi étrange qu'il peut y paraître.

Nous rapportons ici la synthèse d'un certain nombre d'études (parmi toutes celles disponibles) où nous découvrons que *l'interaction de l'argile et de l'ADN a constitué une phase essentielle de la formation de la vie sur Terre.*

> Les argiles furent nécessaires pour : • concentrer les produits présents dans la chaude soupe primordiale ou alors protéger l'ADN issu de l'espace arrivé sur la planète ; • protéger les structures génétiques des destructions opérées par les rayons UV et X ; • catalyser la polymérisation de nouveaux composants jusqu'à obtenir des molécules plus complexes ; • garantir à l'ADN le maintient de sa capacité à transformer des cellules bactériennes.

La science moderne a vérifié que les complexes ADN-argile étaient résistants à l'attaque des nucléases et ne perdaient pas leurs potentialités génétiques ; l'ADN absorbé peut ainsi être englobé par de nouvelles cellules. Ce type d'échange génétique peut concerner un ADN extracellulaire de même sorte, c'est-à-dire provenant de cellules de la même espèce que celle qui est concernée, ou bien un ADN de type différent provenant d'autres espèces, y compris d'espèces végétales.

La science utilise en outre les complexes argile-ADN en tant que moule pour l'"amplification aléatoire d'ADN polymorphe" (RAPD = *Random Amplified Polymorphic DNA),* de même qu'elle a remarqué ses propriétés de catalyseur dans les processus de combinaison et de recombinaison de l'ARN.

Bien que nous ne nous occupions pas ici de génétique, tout ce qui précède suffit à comprendre que le rapport substantiel qu'établit le terme akkadien *Tiit* – traduit en hébreu par [*afàr*] – entre l'argile et "ce qui contient l'essence", peut avoir sens un précis et témoigner d'une connaissance que l'on possédait dans le passé, qui aurait aujourd'hui été récupérée par les sciences biologiques et génétiques contemporaines.

Il suffira à ceux qui désireraient approfondir cette thématique de faire une recherche en ligne avec les termes "ADN argile" ou *"DNA clay"* sur un quelconque moteur de recherche : il existe à ce sujet une très vaste documentation[33].

[*Nishmàt chajim*], le souffle de vie

Revenons au verset que nous sommes en train d'examiner pour y relever des éléments de confirmation supplémentaires.

Après avoir formé l'*[adàm]* avec l'argile, Yahvé :

חיים	נשמת	באפיו	ויפת
vivants	de-respiration	narines-ses-dans	souffla-et

עיה	לנפש	האדם	וחיה
vivante	gorge-comme	homme-l'	fut-et

C'est ici la comparaison avec les termes suméro-akkadiens, d'où dérivent ces récits bibliques de la création, qui vient de nouveau à notre secours.

Ces interventions d'ingénierie génétique furent réalisées par les Anunnakis dans ce que nous définirons comme un *laboratoire*, et qu'eux-mêmes appelaient "*Bit-Shimti*" ou simplement "*Shimti*", des termes qui signifient "lieu dans lequel est soufflé le souffle de vie"[34]. Cette précision sur le souffle ne saurait être fortuite : le lieu dans lequel on créait les nouveaux vivants était associé à la respiration, élément fondamental et primordial de la vie. *Le nouveau "mélange", comme tout nouveau-né, acquérait le statut de "vivant" à partir du moment où il commençait à respirer* et c'était son "créateur" qui lui fournissait cette possibilité, en le façonnant à travers le procédé que nous avons vu.

Le terme sumérien *Shimti* était en outre traduit par le mésopotamien *naphishtu,* lequel correspond à l'hébreu נפש [*nephèsh*], l'avant-dernier mot du verset cité ci-dessus, qui signifie "gorge, cou, personne, respiration, quelqu'un…". *Après l'intervention, l'[adàm] devient par conséquent une "personne" dotée de la nouvelle vie introduite par le "créateur", qui lui instille le souffle de cette nouvelle vie.*

Tel est ce que racontent les Sumériens, et tel est bien ce que confirme la *Genèse.*

Pour conclure

Nous nous sommes interrogés dans ce chapitre sur l'*apparente incompatibilité* entre les deux récits bibliques de la création de l'homme, et il nous semble à présent possible d'affirmer qu'ils *paraissent concorder* : l'événement concerné y est décrit avec une terminologie dont les formes diffèrent, mais qui renvoie essentiellement aux mêmes éléments.

Ils ne sont donc pas en contradiction et ne se réfèrent pas à des histoires, des allégories ou des mythes distincts.

Les Elohìm, parmi lesquels nous comptons celui connu sous le nom de Yahvé, *décident à la faveur d'une décision collégiale de créer la nouvelle espèce vivante en partant des éléments matériels dont ils disposent* : • *Tiit-[Afàr] (Gn* **2** 7) : l'ADN des espèces déjà présentes dans l'hémisphère sud de la Terre (*Abzu*) et/ou le contenant dans lequel est réalisée l'implantation ; • *Teema-[Tselèm] (Gn* **1** 26-28) : leur ADN, l'élément "divin" qui est implanté dans celui des hominidés.

Point de symbolique, ici, point d'allégories, et point de nécessité d'introduction de catégories herméneutiques particulières : *nous serions face au récit d'une intervention*

d'ingénierie génétique où sont indiqués les deux patrimoines chromosomiques impliqués. L'union de ces deux éléments produit la nouvelle espèce : le *Lulu-[Adàm],* l'*Homo sapiens,* qui vit de la nouvelle vie *[nishmàt chajìm*] qui lui a été donnée par le "créateur".

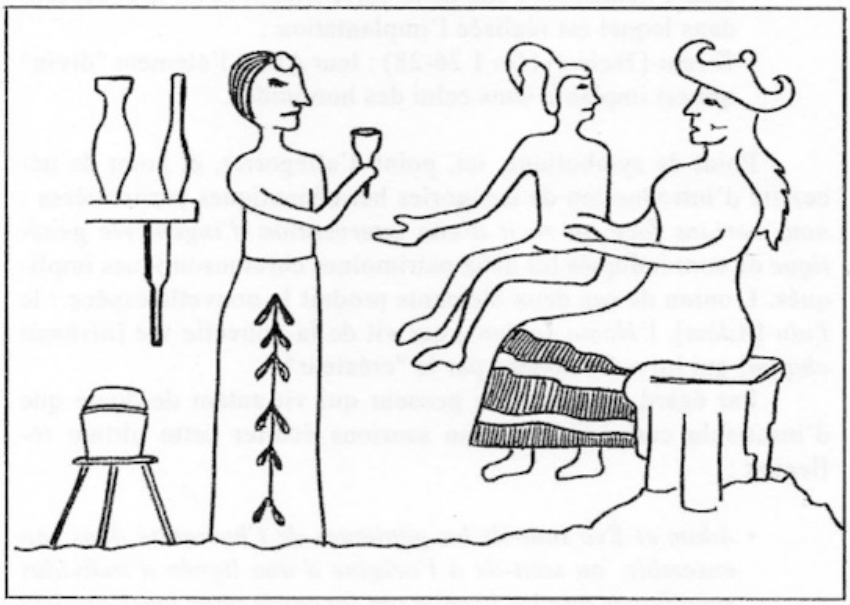
Par égard pour le libre penseur qui vit autant de doute que d'insatiable curiosité, nous ne saurions écarter cette ultime réflexion : • *Adam et Ève sont-ils les géniteurs de l'humanité dans son ensemble, ou sont-ils à l'origine d'une lignée d'individus spécifiques que les Elohìm ont façonnés pour leurs propres besoins ?*

Cette question trouve sa justification sur la base de tout ce qui est écrit dans la *Genèse* **4** 14-17, où il nous est dit que Caïn, chassé par la présence de Yahvé, manifesta sa crainte d'être tué par "le premier venu qu'il rencontrerait" et qu'ensuite, une fois arrivé au pays de Nod, il eut un fils du nom d'*Énok* et devint "constructeur de ville".

Demandons-nous à présent : • *Qui* pouvait le tuer, s'il n'existait pas d'autres hommes ?

• *Pour qui* a-t-il construit une ville, s'il n'existait pas de gens pour la peupler ?

Notre recherche ne s'arrête bien évidemment pas ici.



2. Reproduction d'un sceau sumérien avec des divinités regardant une fiole et le probable produit de leur "expérimentation".

“Si toutes les réponses étaient déjà données, le futur serait scellé.”

“Le four d’Akhnai –

Une discussion du Talmud sur la catastrophe”

par **Ha Keillàh,** année **XXXV-175**

6 Monothéisme, Monolâtrie, ou Autre Chose ?

Cette interrogation n'est pas sans importance, car si le monothéisme des religions occidentales est un fait indiscutable, nous ne pouvons pas en dire autant de l'Ancien Testament.

Traditionnellement, la théologie part du principe que Moïse a été le fondateur du monothéisme juif sur lequel tout le reste s'est développé : nous en reparlerons bientôt. Nous voudrions auparavant souligner à quel point le polythéisme a été le contexte naturel qui a vu naître et évoluer la pensée religieuse des populations anciennes : les cultures que nous définissons comme "primitives" connaissaient véritablement une multitude de divinités.

Pour ces cultures, le concept de "divinité unique" était pratiquement inexistant, et ces nombreux dieux possédaient des particularités qui les définissaient individuellement : ils étaient essentiellement spécialisés dans les différentes branches du savoir et des applications pratiques.

L'homme dit "primitif se trouvait devant un véritable panthéon, structuré en une hiérarchie précise que caractérisaient différents niveaux de connaissance et de pouvoir. Il identifiait chacune des "divinités" de cette multiplicité complexe et les différenciait lors de ses prières, choisissant celle à qui il savait devoir s'adresser selon les exigences à satisfaire. Il est dit que ce sont ces mêmes "divinités" qui ont transmis à l'homme le respect de ces niveaux hiérarchiques ; ainsi – ces divers peuples l'affirmant explicitement -ce sont toujours les "divinités" qui ont effectué les choix et transmis à l'homme les connaissances théoriques et techniques nécessaires à la mise en marche d'un processus de civilisation.

Selon l'approche géographique du contexte qui nous occupe, nous pouvons d'emblée dire que la "Terre entre les deux fleuves" (la Mésopotamie) est considérée comme le berceau de la civilisation. C'est là que nous retrouvons les plus anciens documents concernant ces récits que nous continuons à définir comme des "mythes", mais que l'évolution des recherches nous contraint de plus en plus à considérer comme des histoires vraies et bien réelles, bien qu'elles soient racontées avec les outils culturels, conceptuels et linguistiques des peuples de cette époque.

Des tablettes cunéiformes retrouvées par milliers dans l'actuel Irak contiennent les récits des exploits des "divinités" sumériennes, qui remontent à un passé assurément lointain : des "divinités" que nous connaissons sous l'appellation d'*"Anunnaki",* auxquelles correspondent les *Neteru* des Égyptiens, les *Ilu* des cultures sémitiques orientales et les *Elohìm* ou *Baal* de ces peuples sémites occidentaux, parmi lesquels on compte les protagonistes des événements vétérotestamentaires. Il est indiscutable que les "divinités" sont toujours nombreuses, distinctes et individuellement identifiables.

Souvenez-vous que nous ne continuons à utiliser le terme "divinité" que pour sacrifier

à la coutume en usage dans les textes dits “normaux”, *tout en étant bien conscients que de tels individus n’avaient rien à voir avec ce concept de “divin” répandu dans notre culture.*

Selon ce que l’on pense communément, le premier exemple de monothéisme de l’histoire du monde antique semble remonter au XIVe siècle av. J.-C. Il serait le fruit d’une soi-disant “révolution amarnienne” accomplie par le pharaon Aménophis IV (XVIIIe dynastie) qui aurait introduit le culte du Dieu unique Aton pour le substituer au polythéisme majoritaire. Ce pharaon aurait même construit une ville appelée *Tell el Amarna,* spécialement dédiée au nouveau courant de pensée et s’était fait appeler *Akhenaton* en hommage à la divinité solaire pour laquelle il tenta d’instaurer un culte unique.

C’est là une thèse encore très répandue, même si quelques égyptologues commencent à remettre totalement en question cette construction historique. En attendant des études universitaires plus fouillées, nous continuerons malgré tout à la considérer comme valide, car elle va nous être utile pour la suite de notre cheminement, toujours soumis à la littéralité du texte biblique.

Considérant comme acquise cette illustration d’un pharaon monothéiste, il faut ainsi savoir qu’on est même allé jusqu’à assimiler Moïse à cet Akhenaton.

Dans le monde de l’histoire non officielle, d’autres hypothèses ont également affleuré, comme celle qui ne voit pas en Moïse le pharaon Akhenaton, mais plutôt le grand prêtre du culte d’Aton.

Sigmund Freud lui-même relève dans *L’homme Moïse et la religion monothéisme – Trois essais* une similitude entre le culte du dieu-soleil égyptien et le culte monothéiste israélite.

Moïse est considéré comme un Égyptien extrêmement proche du pharaon Akhenaton, dont il partageait les convictions religieuses ; il aurait même été une sorte de grand prêtre de ce culte. Après la mort du pharaon et la restauration du polythéisme, il aurait décidé de quitter l’Égypte accompagné de ses disciples, toujours fidèles au culte d’Aton, et d’une population sémite présente dans les provinces où il avait pu exercer une certaine influence.

Pour être plus précis et toujours selon cette thèse, la charge sacerdotale était désignée par le terme “*Yahùd*“, d’où serait dérivé le nom *“Yahudlm-Yehudim-juif”* désignant les disciples de Moïse qui se sont enfuis d’Égypte avec lui[35]. A ce propos, sont également mentionnées des analogies entre le soi-disant *Hymne au Soleil* attribué à Akhenaton, et les contenus du Psaume 104. Mais le présent ouvrage n’a pas pour tâche d’aborder ces théories, et nous nous contenterons ici d’observer qu’elles prennent toutes leur origine dans ce présupposé essentiel – auquel adhère également la religion traditionnelle – qui dit en substance que *Moïse était un monothéiste et qu’il fut le fondateur du monothéisme judaïque dont a par la suite découlé le christianisme.*

• Pouvons-nous en être certains ?

Le beau-père de Moïse et Yahvé

Le chapitre 3 du livre de l'*Exode* décrit la rencontre formelle entre Moïse et l'Elohìm qui deviendra ensuite, sous le nom de Yahvé, le seigneur du peuple d'Israël.

Moïse est en train de faire paître les troupeaux d'ovins de son beau-père Jéthro, dont la Bible dit qu'il est prêtre de Madiân, un territoire que nous situons à l'est du golfe d'Aqaba, entre la partie nord-est de la péninsule du Sinaï et l'actuelle Arabie. Ce toponyme est présent également dans des sources extrabibliques comme Ptolémée, Gerolamo, Eusèbe de Césarée et Flavius Josèphe : les mentions qu'ils en font permettent de donner une bonne approximation du site antique habité de Madiân, proche de l'oasis d'El-Deb ou de Mogarir Shuayb, qui abritait une source où Moïse puisait de l'eau pour ses troupeaux, ainsi qu'une une grotte dont la tradition dit que Jéthro (Shuayb) y rencontrait son *El* (singulier *d'Elohìm*)[36].

Ce prêtre est aussi appelé [*Reu-El*], "ami de *El" (Ex* **2** 18), et sa personnalité, ses paroles et comportements nous permettent déjà de commencer à nous en faire une première idée ou, du moins, à considérer la possibilité que le "Dieu" d'Israël est un "Dieu" unique.

Quand Moïse réussit finalement à faire sortir d'Égypte cette population hétéroclite qui deviendra par la suite le peuple d'Israël, il se dirige alors vers ces territoires qu'il connaît très bien pour les avoir parcourus pendant ses années de fuite – lorsqu'il était recherché pour un assassinat qu'il avait commis en Égypte – et au cours desquelles il avait rencontré Zippora, sa future femme, et le père de celle-ci, ce même Jéthro/Reuel *(Ex* **2** 17 et s.). C'est sur ce territoire qui lui était familier qu'il rencontra son beau-père *(Ex* **18** 5 et s.) qui, prenant connaissance de l'aide fournie par Yahvé lors du déroulement de tous ces événements, lui offrit un holocauste en remerciement et déclara *(Ex* **18** 11) :

כי-גדול	ידעתי	עתה
grand(plus)-que	je sais	maintenant

מכל-האלהים	יהוה
Elohìm-les-tous-de	Yahvé

Ainsi Reuel dit que Yahvé est le plus grand des Elohìm et qu'il en a donné la preuve à travers les actions accomplies pour faire sortir le peuple d'Égypte : la comparaison entre lui et les autres "dieux" est ici très claire ; une comparaison dont Yahvé sort gagnant du fait qu'il ait montré ce qu'il savait faire, plutôt que pour la raison qu'il serait unique, chose qui n'est même pas mentionnée dans les paroles du prêtre.

Dans notre précédent ouvrage[37], le chapitre consacré au [*kevòd]* aborde un moment semblable où "Dieu" doit montrer qu'il est doté de la puissance nécessaire pour faire ce qu'il promet, et être ainsi en mesure d'aller jusqu'au bout de ses résolutions, même s'il se trouve en lutte ouverte avec ses collègues/rivaux, vers lesquels le peuple sait pouvoir se tourner à tout moment, comme il le fera souvent dans son histoire.

Reuel, un prêtre Nous ne devons pas nous laisser tromper par des siècles de coutumes religieuses qui nous ont présenté le personnage du prêtre sous un jour qui n'a presque rien

à voir avec ce à quoi se réfèrent les cultures moyen-orientales de cette époque.

Chez les Sumériens, on définissait le prêtre en tant qu'*Ensi* et ses fonctions étaient celles d'un "Gouverneur", ou "Gouverneur provincial". C'était en somme une sorte de représentant local du "Dieu/Anunnaki" qui gouvernait ce territoire. Les fonctions de *VEnsi* correspondaient à celles du personnage défini par le terme akkadien *"ishakku" (Isaac* dans la Bible). En langue sémitique occidentale, le prêtre était un כהן [*cohèn*], un terme qui désignait la tâche de "celui qui assurait un service en qualité de chef"[38] ; c'était donc une sorte de prince exerçant ses fonctions pour le compte du seigneur du territoire.

Ce n'est en réalité pas par le plus pur des hasards que Moïse rencontre son beau-père après sa sortie d'Égypte, celui-là même qui lui fournira des indications précises sur la façon d'organiser cet ensemble de tribus qu'il a pour tâche de transformer en nation.

Jéthro/Reuel - *[cohèn]* "prêtre/substitut" pour le compte de l'Elohìm local, et donc expert dans l'art de gouverner – transmet à son gendre toutes les informations nécessaires *(Ex* **18** 13 et s.) : • Moïse devra jouer le rôle d'intermédiaire entre le peuple et l'Elohìm ; • il devra informer l'Elohìm des diverses questions à résoudre ; • il devra transmettre les lois et décrets au peuple ; • il devra choisir des hommes vertueux – qui craignent l'Elohìm – au sein du peuple et devra les nommer chefs de groupes de différentes tailles (de dizaines, de cinquantaines, de centaines et de milliers de personnes) ; • ceux-ci devront administrer la vie quotidienne et la justice en résolvant personnellement les problèmes mineurs et en ne demandant son intervention que pour des questions majeures.

Nous sommes ici face à une véritable *organisation pyramidale* qui avait pour fonction d'administrer plusieurs milliers de personnes : voilà donc ce dont le "prêtre" Jéthro/Reuel s'occupait, une tâche dans laquelle il était spécialisé.

Moïse rencontre Yahvé

Sachant que pour son beau-père également, la multiplicité des "dieux" est un fait absolument *normal,* voyons quand et comment Moïse rencontre personnellement Yahvé.

Revenons en arrière à partir du chapitre 18 de l'*Exode* et reprenons le chapitre 3, où il est relaté que Moïse, berger du troupeau d'ovins de Jéthro/Reuel, a conduit les animaux au-delà du désert jusqu'à arriver au mont sur lequel résidait Yahvé.

Nous savons pour l'instant que cet Elohìm vivait sur une montagne précise : l'Horeb/Horev *(Ex* **3** 1). Nous ne nous attarderons pas ici à analyser sa localisation probable, mais un faisceau d'indices mis à jour à travers l'étude minutieuse du parcours qu'a suivi ce peuple à travers le désert, situe précisément l'Horeb/Horev aux confins du territoire de Madiân dont nous avons parlé plus haut, c'est-à-dire à l'est-nord-est de la péninsule du Sinaï.

La Bible dit qu'arrivé sur place, un *[malàkh]* de Yahvé se présenta à lui, à savoir *un porte-parole ou émissaire: l'un des individus qui faisaient fonction de messagers entre les Elohìm et les hommes,* et que la tradition identifie comme *des anges.*

Dans notre ouvrage précédent, nous avons mis en évidence que ces [*malakhìm*] étaient des individus en chair et en os qui se déplaçaient à pied, avaient besoin de manger et de dormir, se salissaient, devaient se laver et pouvaient également être physiquement agressés par les hommes : rien à voir, donc, avec ces personnages angéliques exemplaires que la tradition a par la suite conçus ! (Nous y reviendrons plus exhaustivement dans des chapitres spécifiques). Dans le passage considéré (*Ex* **3**), nous sommes en présence d'un de ces messagers, et l'épisode qui le concerne semble tiré du scénario d'un film, tant les détails évoqués sont précis et vivants.

Il faut dire au passage que lorsque la tradition religieuse narre cet événement, elle le présente comme une apparition relevant du surnaturel ; mais il suffit de suivre les actions accomplies par Moïse avec un peu d'attention, pour comprendre que *nous sommes face à un événement réel et concret.* Celui-ci est bien conscient du fait qu'il ne s'agit pas d'une "apparition" : il sait qu'il est en présence d'une personne physique tout en étant simultanément confronté à un phénomène indiscutablement étrange.

Ce *[malàkh] (Ex* **3** 2) se trouve :

הסנה	מתוך	בלבת-אש
ronces-de-fourré-le	de-milieu-au	feu-de-flamme-dans

Le récit se poursuivant ainsi :

באש	בער	הסנה
feu-le-dans	brûlant	ronces-de-fourré-le

אכל	איננו	והסנה
consumé-n'étant-pas		ronces-de-fourré-le-et

Nous avons donc un fourré de ronces qui brûle sans se consumer !

Mais était-ce vraiment un fourré de ronces ?!

Le terme כהן *[sené]* est traditionnellement traduit par "fourré de ronces, buisson", mais il possède également un autre sens, celui de "crête rocheuse", et il y a un passage de la Bible où il désigne de fait une structure rocheuse précise *(1 S* **14** 4). Dans son sens originel, sa racine renvoie en effet aux qualificatifs "hérissé" et "pointu" : ceux-ci peuvent justement être attribués à un arbuste aussi bien qu'à une formation géologique très anguleuse.

Nous avons peu d'information sur le fait que le mont Horeb/ Horev désignât le lieu où résidait Yahvé ; nous savons en outre que cet Elohìm était souvent associé à des monts (Sinaï, Horeb, Or/Ar, Séir). Nous aimerions ainsi bien savoir ce à quoi Moïse se réfère quand il dit dans le *Deutéronome* **33** 16 que Yahvé est :

סנה	שכני
ronces-de-fourrés	(sur, dans)de-résidant

D'après les versions traditionnelles, Moïse déclarerait que son Elohìm vit dans un buisson !

Il se souvient du premier lieu où il l'a rencontré, et les versions traditionnelles restent

cohérentes, conservant toujours cette traduction de “fourré de ronces” pour *[sené]* .

Nous resterons également cohérents dans la traduction des deux passages, mais il nous semble plus facile d’imaginer que Yahvé avait une résidence permanente – à moins que ce ne fût celle qu’il préférait – sur la crête rocheuse du mont qui, et ce n’est pas un hasard, est assimilée à son domicile. La possibilité qu’offre la double traduction “fourré de ronces/crête-rocheuse” nous apparaît sans hésitation comme une lecture plus acceptable : frappée au coin du bon sens, elle ne suppose pas d’envolées fantaisistes particulières. Il ne s’agit pour autant pas d’une simple interprétation subjective, la confirmation nous venant du même Yahvé, qui s’adresse à Moïse avec un ordre précis où il dit textuellement *(Ex* **3** 12), “quand tu auras fait sortir le peuple hors d’Égypte”…

הזה	ההר	על	את-האלהים	תצבדון
celui-ci	mont-le	sur	Elohìm-le	servirez-vous

Ce mont-là est donc son domicile et il doit y être servi : un ordre concret, clair et précis. Inutile de le servir dans le “fourré de ronces” qui – sur la base de la version que nous remettons en question – serait le domicile que lui attribuerait Moïse. Nous pouvons par conséquent imaginer que ce qui brûle soit une partie de la crête rocheuse et – comme nous le verrons ultérieurement dans le chapitre consacré au miracle chimique d’Élie – il n’est pas difficile de se figurer un terrain rocheux qui brûle sans se consumer, celui-ci étant imprégné de substances huileuses inflammables, susceptibles de prendre feu au moment où l’un de ces moyens de transport qu’utilisent les [*malakim*] ou les Elohìm se pose (atterrit). Et comme nous venons de le voir, c’est bien un [*malàkh*] qui apparaît devant Moïse.

Il est possible d’en faire une petite démonstration : il suffit de répandre n’importe quel produit à base de bitume sur une pierre, d’approcher celle-ci d’une forte source de chaleur et on assistera à ce que Moïse voit sur l’Horeb/Horev : un feu qui brûle alors que la pierre reste apparemment intacte, du moins pendant un certain laps de temps, plus qu’il n’en faut pour permettre à la scène que nous avons sous les yeux de se dérouler.

Mais il ne s’agit pas là que d’hypothèses, les mêmes auteurs bibliques nous en fournissant plus loin la confirmation : • “Le matin du troisième jour, il y eut des grondements de tonnerre, des éclairs et un nuage dense sur *le mont*... tout le peuple eu peur… *le mont* était plein de fumée parce que Yahvé était descendu sur *le mont embrasé*…” *(Ex* **19** 16-19) ; • “…vous vous êtes approchés et êtes restés au pied *du mont* et *le mont* était embrasé…” *(Dt* **4** 11).

Après la première rencontre qui avait évidemment frappé Moïse par son aspect extraordinaire, la vue de la montagne embrasée devint une expérience habituelle, étant donné qu’elle se répétait à chaque fois que le “Dieu” se présentait à lui. Et c’était toujours le *mont* qui brûlait, le fourré de ronces n’étant plus mentionné.

Poursuivant le récit, la Bible rapporte que, de l’endroit où il se trouve, Moïse ne voit pas bien les choses ; il se dit alors *(Ex* **3** 3) : “Je veux pouvoir me déplacer (je veux pouvoir faire un détour) et je verrai ce grand spectacle, car le fourré de ronces (la crête rocheuse) ne se consume pas”. C’est le mode cohortatif qui est utilisé pour le verbe des phrases prononcées – אסרה-נא *[na-asurà],* “je veux pouvoir me déplacer”] – une indication

de la façon dont Moïse s'exhortait lui-même à "faire un détour" afin d'accéder à une meilleure place, car celle où il se trouvait ne lui permettait pas de bien voir ! Nous dirions familièrement : "Laisse-moi me mettre un peu plus loin pour mieux voir ça".

• Est-il possible qu'il dût se mouvoir *physiquement* pour voir facilement une apparition d'ordre surnaturel ou spirituel ?

• Est-il possible qu'il dût se déplacer si ce qui devait être vu se trouvait simplement dans un buisson ?

Cela paraît peu crédible et assez improbable, mais ce n'est pas tout, car Yahvé entre lui-même en scène à ce moment-là et observe Moïse en train de se déplacer. Il l'appelle de la crête rocheuse, lui intime l'ordre de s'arrêter et s'identifie *(Ex* **3** 4 et suiv.). On relève en même temps que le *fourré de ronces* (?) était sans doute surchargé étant donné qu'on y constate la présence d'au moins deux individus, le *[malàkh]* et Yahvé, que les traducteurs modernes ont maintes fois identifiés. Il s'agit cependant d'un choix qui n'est pas clairement établi par le texte, qui peut évoquer deux sujets distincts : le [*malàkh*] qui se présente à Moïse et Yahvé qui parle.

S'ils étaient effectivement deux, on peut se demander dans quelle partie du fourré de ronces était caché Yahvé, étant donné que la vision initiale concernait seulement le [*malàkh*] !

Immédiatement après, pourtant, nous apercevons dans cette partie du récit deux éléments qui nous permettent de faire la lumière sur tout ce qui est en train de se produire.

L'ordre de s'arrêter et de ne pas fouler cet endroit est avant tout motivé par le fait qu'il s'agit d'un périmètre קדש [*kodèsc*] "sacré". Nous reviendrons sur ce point dans le dernier paragraphe de ce chapitre ; on précisera cependant que le sens original du terme *[kodèsc]* désignait quelque chose qu'on définissait comme "séparé, dédié à…, mis à part pour…, réservé à…" et par conséquent interdit à ceux qui n'y étaient d'une façon ou d'une autre pas invités, préposés ou expressément autorisés. Cette définition du "sacré" ne préfigurait donc pas ces valeurs de sainteté, spiritualité et transcendance qui lui ont par la suite été attribuées.

Yahvé dit en substance à Moïse que ce territoire (mont, chaîne rocheuse) est le sien et qu'il ne peut donc être violé. Le gouverneur/ seigneur du lieu ne voulait à l'évidence pas d'intrus chez lui !

Le second élément concerne plus directement le thème du présent chapitre : Yahvé doit s'identifier.

• Est-il honnêtement vraisemblable que le "Dieu" unique, universel, spirituel, transcendant, ait besoin de se faire reconnaître ?

C'est en effet ce qui advient, mais ce qui frappe particulièrement le lecteur attentif, c'est la "carte d'identité" ou, mieux, le *"curriculum vitae*" qu'il doit présenter à Moïse, à

	אביך	אלהי	אנכי
	père-ton	de-Elohìm	je
יצחק	אלהי	אברהם	אלהי
Isaac	de-Elohìm	Abraham	de-Elohìm
		יעקב	ואלהי
		Jacob	de-Elohìm-et

qui il dit *(Ex* **3** 6) :

Il ne dit pas simplement “je suis Dieu” comme on pourrait s’y attendre à l’occasion d’une entrevue entre le “Dieu” unique et l’initiateur du monothéisme dans l’histoire de la pensée religieuse de l’humanité. Yahvé désire – à moins qu’il ne le *doive* – spécifier que c’est bien “lui” qui est cet Elohìm qui a parlé avec les patriarches ; il est ainsi celui qui a choisi de conclure un pacte avec eux[39] et il est donc vraiment – parmi tant d’autres Elohìm possibles – celui qui s’intéresse au peuple d’Israël.

L’exégèse que fait à ce propos le bibliste jésuite Alviero Niccacci[40] est intéressante : il y mentionne le caractère unique de la structure grammaticale du nom *Yahvé* dans *Ex* **3** 14, une construction qui pourrait attribuer à l’hébreu *[ehiè ashèr ehiè]* – qui suscite autant la discussion chez les philologues que chez les théologiens -le sens de “Je serai ce que j’étais”. S’étant ouvert à cette hypothèse et ayant examiné de nombreuses sources égyptiennes et juives, ce spécialiste souligne que le terme hébraïque témoigne de cette continuité temporelle reliant passé et futur. Celle-ci souligne ainsi du point de vue linguistique tout ce qui a été découvert ici à travers une analyse plus globale du contexte où cet Elohìm s’exprime et agit. Il est pour lui nécessaire de s’identifier en donnant la garantie de la continuité de son être : cet Elohìm, “toujours le même”, qui s’est présenté dans le passé, qui est aujourd’hui présent ici et continuera à l’être dans le futur, toujours désireux – et surtout capable – de tenir les promesses et engagements scellés dans un pacte d’Alliance maintes fois proposé et rétabli.

Nous reviendrons sur ce thème pour émettre une autre hypothèse d’interprétation, mais permettez-nous ici une remarque qui pourrait sembler banale sans vouloir l’être : elle n’est en effet motivée que par la volonté de comprendre le caractère concret des événements narrés en leur appliquant une vision plus générale.

En lisant et en relisant le passage où Moïse demande à cet Elohìm de s’identifier par un nom (*Ex* **3** 13-17), il s’est au fil des ans formé l’impression qu’il répond à la demande de Moïse par une affirmation très simple qui indiquerait que “lui est celui de toujours”, son propre nom n’étant en réalité pas véritablement important. Moïse et le peuple ne doivent par conséquent pas s’en inquiéter, ils doivent seulement reconnaître dans tout cela que “lui” est bien celui qui a proposé l’alliance et que c’est “lui” – toujours le même – qui continuera à tenir ce qu’il a promis, à la condition que le peuple en fasse de même.

Dans le verset 14, il dit expressément “Je suis celui que je suis”, notre hypothèse étant, en lisant entre les lignes : “l’important, c’est que chacun fasse ce qui est prévu dans le cadre du pacte que nous sommes en train de définir”.

Quoi qu’il en soit, il n’introduit le nom de *YHWH* qui le définit personnellement que

		לעלם	זה-שמי
		toujours-pour	nom-mon-ceci

דר	לדר	זכרי	וזה
génération	génération-pour	souvenir-mon	ceci-et

dans le verset suivant :

L'affirmation est claire, son nom est *Yahvé* et c'est ainsi qu'il doit être mémorisé. Mais comme déjà dit, nous reviendrons sur cette question pour en fournir une autre hypothèse de lecture. Notons pour le moment que ce "Dieu" se présente en étant obligé de se faire reconnaître, puis avance des propositions qui l'opposeront inévitablement à ses autres collègues/antagonistes qui sont ses concurrents pour le contrôle de peuples et de territoires au Moyen-Orient.

Tout semble être si naturel dans les descriptions de ces événements successifs, qu'on peut aisément en déduire que *la multiplicité des "dieux" est quelque chose de tout à fait normal pour Moïse.*

Moïse parle de Yahvé

Le livre du *Deutéronome* est connu dans les milieux ecclésiastiques hébreux sous le titre plus approprié de [*Devarim*] "Paroles". Il contient en effet une série d'homélies attribuées à Moïse où l'on célèbre l'importance des lois, la passion qui entoure le choix de l'alliance avec l'Elohìm et la joie de recevoir la Terre promise.

Toute la structure du livre reprend le modèle des traités d'alliance passés entre les seigneurs et leurs vassaux : il souligne les présupposés historiques qui justifient le pacte, puis dresse une liste des devoirs qui en constituent le contenu, et il rappelle enfin les conséquences positives ou négatives qui en découleront selon que les normes qu'il prévoit seront respectées ou non.

Moïse évoque l'Elohìm plusieurs fois dans ses discours à travers une représentation qui semble ne pas pouvoir être vraiment définie comme "monothéiste".

En voici quelques exemples :

Dt 6 **14**

C'est une véritable intimidation que Moïse lance ici au peuple :

אחרים	אלהים	אחרי	תלכון	לא
autres	Elohìm	derrière	pas-marcherez	ne-vous

סביכותיכם	אשר	העמים	מאלהי
vous-(de)autour	qui	peuples-des	Elohìm-parmi

Nous avons ici une affirmation explicite – nul besoin de l'interpréter – où l'on parle de l'existence d'autres Elohìm qui gouvernent les populations avoisinantes ; leur présence est

ensuite confirmée par l'attitude de Yahvé, dont Moïse dit immédiatement après(verset 15) :

אלהיך	יהוה	קנא	אל
Elohìm-ton	Yahvé	jaloux	El

Nous avons bien lu : *Yahvé, Elohìm du peuple d'Israël, est un El (singulier) jaloux !*

• Mais comment peut-on être jaloux s'il n'y a pas de rivaux ?

• Peut-on craindre la concurrence de quelqu'un qui n'existe pas ?

Il est affirmé qu'il s'agit d'une jalousie réelle et concrète, profondément vécue, car les effets sont dramatiques : la trahison est punie de mort.

> • Si nous pensons que les autres dieux furent de pures inventions humaines et que lui était le seul et l'unique, aurait-il éventuellement eu quelque difficulté à le démontrer de manière évidente et indiscutable ?

Nous ne pouvons pas oublier que "lui" avait dû se présenter à Moïse muni d'un *curriculum vitae* qui l'identifiait avec précision par rapport à tant d'autres Elohìm possibles.

Tout est cohérent : *les Elohìm sont nombreux, le choix des peuples est potentiellement libre, et cet El singulier est donc susceptible d'éprouver de la jalousie envers des rivaux.*

Nous connaissons même les noms de certains d'entre eux : *Kemosh* pour les Moabites, *Milcom* pour les Ammonites, *Hadad* pour les Araméens, *Melqart* pour les Tyriens, *Shadrapa* (un "dieu" médecin) pour les Phéniciens…

Dt 7 **17**

L'ordre de servir exclusivement cet Elohìm est réitéré et Moïse rappelle qu'Israël devra "exterminer tous les peuples que Yahvé lui livrera… et qu'il ne devra pas servir leur Elohìm".

En admettant qu'il fût l'unique et l'universel, nous avons ici un "Dieu" qui serait porteur d'un dessein pour le moins préoccupant quant à son rapport avec l'humanité : il choisit un peuple, puis l'oblige à exterminer tous les autres à partir du moment où ceux-ci font obstacle à la réalisation de ses objectifs.

Mais nous savons qu'il n'en est heureusement rien : nous sommes en effet en train de découvrir qu'il s'agissait d'un petit seigneur local.

Sa petitesse et sa faiblesse étaient telles qu'elles le poussaient à imposer, comme nous allons le voir, des ordres aussi cruels qu'inhumains : la nécessité de conserver le pouvoir prévalait sur toute autre considération.

Dt 13 **7 et s.**

Moïse décrit quelques situations hypothétiques, en indiquant la façon de se comporter au cas où elles seraient avérées : • Dans les versets 7-12 :

> Si ton frère, ton fils, ta fille, la femme, l'ami, t'incitent en secret en disant "Allons servir d'autres dieux parmi les divinités des peuples environnants" […] tu ne l'écouteras pas […] tu ne l'épargneras pas […] tu devras le tuer […] ta main sera la première à se lever contre lui pour le mettre à mort […] tout Israël l'apprendra, aura

peur et ne commettra plus une action malveillante comme celle-là ; • Dans les versets 13-17 :

> Si tu entends que dans une ville […] sont tués des hommes malveillants qui ont séduit les habitants en disant “Allons servir d’autres dieux” […] tu enquêteras, tu examineras, tu interrogeras avec attention […] et si la chose est certaine […] tu dois passer les habitants de cette ville au fil de l’épée […] ainsi que son bétail […] tu brûleras la ville tout entière…

C’est donc à ce point-là que cet Elohìm avait peur d’être abandonné par ses fidèles ! Il fallait à tout prix rester fidèle, même si des proches étaient massacrés, les habitants de villes entières passés au fil de l’épée, avec l’épouvante que cela suscite. Il est impossible de ne pas reconnaître que le fait de trahir représentait un danger absolument réel, et que le comportement de cet Elohìm reflétait les choix et attitudes propres aux despotes de tout temps.

Dt 32 **17**

Moïse souligne les péchés du peuple et en pointe quelques-uns du doigt qu’il estime être d’une gravité particulière. Il accuse dans ce passage les Israélites de provoquer la jalousie de Yahvé, car :

אלה	לא	לשדים	יזבחו
Eloha	non	[*shedìm*]-des-à	sacrifices-font-ils

ידעום	לא	אלהים
eux-connaissent	ne pas(que)	Elohìm

באו	מקרב	חדשים
venus-sont	(peu)près-de	nouveaux

אבתיכם	שערום	לא
vos pères	connurent-ils	ne-pas

Ce verset est particulièrement riche en informations qui n’ont pas été retenues pour ce qu’elles étaient logiquement. Nous sommes ici confrontés à la énième mention explicite d’une jalousie que provoquerait la trahison, sauf que celle-ci s’exercerait cette fois au profit d’entités différentes, voire de rang carrément inférieur. Ce sont en effet, comme le précise le verset, des individus bien définis *[shedim]* qui ne sont pas des Elohìm : le terme, normalement traduit par “démons”, rappelle les *“shedu”* assyro-babyloniens missionnés pour jouer les intermédiaires entre l’homme et ses supérieurs. Il s’agissait probablement de gardiens d’un rang inférieur, le culte qui leur était voué étant ainsi particulièrement répréhensible[41].

Nous apprenons en outre que de nouveaux Elohìm sont depuis peu entrés en scène : ils sont pratiquement inconnus et les patriarches en ignoraient également l’existence.

Il est évident que nos Elohìm se déplaçaient, exploraient la région à la recherche d’individus à soumettre qui les serviraient : rien qui diffère du comportement de tant de petits seigneurs médiévaux – et pas seulement eux – en quête de nouvelles populations et autres territoires sur lesquels régner.

Yahvé parle de lui

Nous aborderons bientôt la question du nom et nous nous contenterons donc de fournir ici quelques indications que “Dieu” donne sur l’attitude à avoir quant à sa supposée *unicité.*

Dans les chapitres 19 à 40 du livre de l’*Exode,* Yahvé parle à Moïse sur la montagne et édicté une série d’ordres, de normes et de règles qui constituent un véritable corpus législatif conçu sur le modèle des alliances militaires. Ce complexe de lois monumental trouve son fondement dans l’affirmation du chapitre 6 mentionné plus haut, où il dit au verset 7 : “Je vous prendrai pour mon peuple et je serai pour vous comme un Elohìm”.

Est en réalité énoncé le concept d’un choix qui unit – à travers un lien spécifique et exclusif - *un* peuple à *un* membre du groupe des Elohìm.

Dans le chapitre 20, apparaît une nouvelle fois cette nécessité que nous avons déjà évoquée de s’identifier et de se présenter, sauf qu’elle est ici exprimée selon une formulation qui la rend encore plus claire et plus compréhensible.

On peut lire dans *Exode* **20** 2-3 : “Je (suis) Yahvé ton Elohìm qui t’a fait sortir de la terre d’Égypte”…

על-פני	אחרים	אלהים	יהיה-לך	לא
mes-visages-sur	autres	Elohìm	toi-à-pas-sera	ne-il

La construction hébraïque du verbe *être* avec la préposition “à” (être-à…) signifie “avoir”. Yahvé, après s’être identifié, soumet le peuple à l’obligation impérative de ne pas avoir d’autres “dieux” au-dessus de lui ; les Israélites ne devront pas les représenter ni s’incliner devant eux, car Yahvé confirme à nouveau que (*Ex* **20** 5) :

קנא	אל	אלהיך	יהוה	אנכי
jaloux	El	Elohìm-ton	Yahvé	moi

Il affirme lui-même que d’autres Elohìm existent et que ceux-ci constituent un danger pour lui : on pourra encore une fois remarquer qu’il a clairement des rivaux susceptibles d’éveiller sa jalousie. Un danger concret qu’il tente de conjurer à travers une terrible menace : il punira cette faute de père en fils jusqu’aux troisième et quatrième générations.

Et qui est donc la cible de tant de sévérité ?

Ce sont, pour les versions traditionnelles, “ceux qui le haïssent”, sauf que le verbe mentionné dans le verset 5, שנא *[sanà],* ne va pas jusque-là : il n’a en effet que le sens d’un acte de “rejet et de prise de distances”. Pour être puni, il n’était donc pas nécessaire d’aller jusqu’à le haïr, il suffisait de s’éloigner de lui et de le rejeter en se tournant vers d’autres “dieux”.

La gravité de la peine prévue prouve bien que le risque qu’un tel acte survienne était très concret !

Une première et courte réflexion…

Ayant établi que Moïse ne se présentait pas comme *monothéiste,* il nous faudrait également dire qu'il ne s'agissait pas non plus d'un *monolâtre* à strictement parler. Le terme "monolâtrie" désigne l'adoration d'un seul "Dieu" qu'on préfère à d'autres. Cette définition présuppose néanmoins la foi dans l'existence de divinités telles qu'on les entend habituellement. Mais l'approche littérale de la Bible nous met face à une situation différente. L'Elohìm qui se faisait appeler Yahvé n'était pas l'un des nombreux "dieux" d'une religion polythéiste, mais plutôt un membre appartenant au groupe des Anunnaki/Igigi *Neteru* Ilanu/ Elohìm : des individus de chair et d'os qui sont arrivés sur Terre, ont façonné l'homme à leur ressemblance en utilisant le *[tzelèm],* à savoir ce "quelque chose de matériel qui contient leur image", et lui ont enfin transmis tout ce qui était nécessaire pour créer une culture et une civilisation.

Moïse ne fut donc pas plus un monothéiste qu'un monolâtre, mais plutôt *un habile stratège qui décida de définir un pacte avec l'un des nombreux "seigneurs" locaux possibles de son temps.*

Josué et le nouveau choix

Si nous admettons que Moïse n'a pas été monothéiste, que pouvons-nous alors dire de ses successeurs, et en particulier de celui qui a pris le commandement des opérations après sa mort ?

En quoi, ou en qui croyait Josué ?

Dans le chapitre 24 du livre qui porte son nom, nous avons un récit résolument édifiant. Josué mobilise toutes les tribus d'Israël, les rassemble sur le territoire de Sichem et convoque en particulier les anciens, les chefs, les juges et les officiers pour qu'ils se présentent devant l'Elohìm. Face à l'assemblée réunie, il fait brièvement l'historique de tout ce qui est advenu jusque-là depuis l'appel d'Abraham : l'arrivée à Canaan, l'origine de leur descendance à travers Isaac et Jacob, le séjour en Égypte, la libération, les toutes premières luttes victorieuses contre les peuples qui tentaient de s'opposer au passage des Hébreux, la traversée du Jourdain, et la conquête de la ville de Jéricho et des premiers territoires de ladite "Terre promise".

Ayant terminé d'énumérer les exploits accomplis avec l'aide de leur Elohìm, Josué s'adresse au peuple en disant *(Jos* **24** 14 et s.) : "Craignez Yahvé et servez-le […] éloignez les Elohìm que servirent vos pères au-delà du fleuve et en Égypte, et servez Yahvé".

Josué nous informe ici en même temps que les patriarches servaient initialement d'autres Elohìm sur leur terre d'origine (*Mésopotamie* : "au-delà du fleuve"), mais aussi pendant les siècles passés en Égypte.

Il poursuit ensuite avec une affirmation qui laisserait assurément perplexe un monothéiste convaincu (verset 15) : “S’il ne vous paraît pas bon de servir Yahvé, …”

בחרו	לכם	היום	את-מי	תעבדון
choisissez	vous-pour	aujourd’hui	qui	servirez-vous

אם	את-אלהים	אשר-עבדו	אבותיכם	אשר בעבר
	Elohìm(les)	servent-qui	pères vos	que de-partie-en

הנהר	ואם	את-אלהי	האמרי
fleuve-le	(ou bien)si-et	de-Elohìm-les	Amoréens-les

אשר	אתם	ישבים	בארצם
que	vous	habitants	terre-leur-dans

Les possibilités de choix étaient donc multiples, nombreux étant les “dieux” à qui l’on pouvait se fier : les Elohìm que les pères avaient servi en Mésopotamie et qui continuaient à gouverner ces peuples, les Elohìm de la région où les Hébreux avaient à l’origine commencé à résider après le début de la conquête de Canaan ou, enfin, l’option constituée par Yahvé.

Après avoir mis le peuple face à cette triple possibilité et à la nécessité de choisir, Josué annonce clairement la décision qu’il a déjà prise :

אנכי	וביתי	נעבד	את-יהוה
je	maison-ma-et	servirons	Yahvé

Le choix est incontestablement réaliste, possible et concret ; Josué et sa famille l’ont accompli – c’est maintenant au tour du peuple.

Nous comprenons qu’il ne s’agit pas d’un pur expédient rhétorique quand, dans les versets suivants, le peuple affirme lui aussi vouloir suivre Yahvé. C’est à ce moment-là que Josué rappelle les conséquences et les responsabilités qui découlent de cette décision en disant : “Vous êtes témoins contre vous-mêmes, vous qui avez choisi Yahvé pour le servir”. Le choix est fait ; la responsabilité naît au moment où la réponse est formulée et l’engagement prononcé de façon explicite.

Les versets 25 et 26 énumèrent la succession d’actes qui suivent habituellement la formalisation d’une alliance normale : Josué conclut un pacte avec le peuple, impose un statut et une règle à Sichem, écrit le tout dans le livre de la Loi des Elohìm et, enfin, fait ériger une pierre sous le térébinthe présent dans l’espace réservé à Yahvé, en tant que témoignage éternel de l’engagement souscrit. Sont ainsi posés tous les actes qui constituent le corollaire habituel de la formalisation d’un pacte entre un seigneur et ses vassaux ou sujets.

Le premier choix n’était plus d’actualité pour le peuple d’Israël : Abraham avait répondu positivement à la proposition de quitter sa terre pour aller en Canaan. Le peuple avait choisi de suivre Moïse qui promettait de le faire sortir d’Égypte avec l’aide de l’Elohìm en question, et il avait une nouvelle fois décidé, lors de ses pérégrinations dans le désert, de servir ce même Elohìm après l’avoir abandonné et mis en doute qu’il fût vraiment capable tenir ses promesses…

L'alternance d'adhésions et d'abandons, de périodes de fidélité et de trahison, ainsi que de rétractations et de choix reconfirmés témoignent du fait que Moïse, Josué et tout le peuple étaient bien conscients de pouvoir changer d'avis à n'importe quel moment : les Elohìm auxquels ils pouvaient s'adresser pour offrir leurs services en échange d'aide et de protection étaient indiscutablement nombreux.

Nous ne devons pas oublier un élément qui est clairement rapporté dans la Bible – à un point tel que c'en est désarmant : ces choix étaient exclusivement motivés par *l'intérêt* !

On décidait de rester avec l'Elohìm qui paraissait offrir les meilleures garanties du moment !

Le monothéisme n'avait guère sa place dans un tel contexte.

Le polythéisme, les Elohìm et l'Église

Cette position restera constante dans l'histoire du peuple d'Israël et exigera de continuelles interventions dont la littérature prophétique représente la voix forte et désespérée : un incessant rappel à respecter le pacte signé avec cet Elohìm spécifique..

Avant la réforme religieuse du roi Josiah (648-609 av. J.-C.), Yahvé n'était non seulement pas un "Dieu" unique, mais il était même bien loin d'être ne serait-ce qu'un "Dieu" exclusif : les cultes pratiqués étaient voués à Anat, Tammouz, Ashera… (Dans le chapitre dédié au miracle d'Élie, nous parlerons du culte rendu à Baal, le seigneur des régions du Nord). Ces cultes prétendument "païens" furent abolis sous le roi Ezéchias (715-687 av. J.-C.), mais se verront prestement réintroduits par son successeur Manassé (687-642 av. J.-C.), qui "vénéra toute l'armée des cieux et la servit […] il construisit des autels à toute l'armée des cieux sur deux parvis du temple de Yahvé…" (2 *R* **21** 3-4)

Le prophète Isaïe, qui connaissait également cette *armée des deux,* la différencie clairement des royautés terrestres lorsqu'il se souvient que *(Is* **24** 21) : "Et il arrivera en ce jour-là, que Yahvé punira l'armée…"

המרום	במרום
haut-le	haut-le-dans

Ainsi que nous le comprenons, la punition aura même une localisation précise, car chacun sera frappé dans son domaine de compétence : ceux du haut en haut et ceux de la terre sur terre.

On peut par conséquent dire que *le monothéisme n 'était pas non plus une option envisageable.* Il est possible qu'une telle affirmation soit acceptée avec une certaine sérénité dans l'avenir, car même l'Église a depuis quelques années commencé à changer d'orientation par rapport à la théologie traditionnelle. Mgr. Corrado Balducci – déjà porte-

parole du Vatican pour l'étude de la vie extraterrestre – a soutenu que les extraterrestres existaient et qu'il n'y avait pas de doute que la Bible en parlât. Il a résolument déclaré dans une interview[42] : Ne pas croire aux UFO et à la présence d'autres êtres vivants serait pécher [*sic !*]. Leur existence est non seulement prouvée par près d'un million de témoignages, parmi lesquels ceux de nombreux scientifiques athées, mais elle est également confirmée par *certains passages des Écritures saintes qui mettent par endroits en lumière la présence d'extraterrestres.*

Et il a ajouté:

> Le Psaume 23 proclame : "Du Seigneur est la Terre, l'univers et ses habitants". Maintenant, pourquoi l'auteur de ce Psaume aurait-il voulu, après avoir cité la Terre, également évoquer l'univers avec "ses habitants" ? Cela veut dire que *la présence d'autres êtres vivants est une certitude. La théologie elle-même est en accord avec cette thèse.*
>
> Un exégète, le père Aristide Serra, professeur à l'Université Marianum de Rome, a quant à lui indiqué que "dans le mot *univers",* mentionné 66 fois dans la Bible, "l'existence d'autres mondes habités est donnée pour *implicite et évidente".*
>
> D'autres théologiens rappellent que cette même certitude vaut également pour le Psaume 95, dont le verset 3 affirme :

אל	גדול	יהוה	על-כל-אלהים
El	grand	Yahvé	Elohim-tous-sur

Yahvé est par conséquent un *El* (singulier d*'Elohìm)* et les Hébreux le voyaient tout simplement comme *supérieur* aux autres, et *non comme l'unique !*

Le cardinal Niccolo Cusano, un philosophe et savant du XVe siècle, soutenait qu'il n'existait aucune étoile dont on aurait pu exclure qu'elle abritât d'autres êtres, même s'ils étaient différents de nous.

Le père Angelo Secchi, un jésuite et astronome disparu en 1876, écrivait qu'il était aussi absurde de considérer les mondes qui nous entourent comme de vastes déserts inhabités, que de chercher le sens de notre univers dans le petit monde que nous habitons.

Le révérend Dessauer de Monaco, qui participait à un congrès de théologie et de sociologie, affirma que la Terre suscitait l'intérêt d'êtres intelligents issus d'autres planètes, en ajoutant que *les hommes devaient se préparer à rencontrer de tels êtres.*

L'astronome jésuite José Gabriel Funes, directeur de l'Observatoire du Vatican, déclare expressément être fermement convaincu de l'existence de la vie extraterrestre et affirme même que nous rencontrerons un jour les "aliens" en tant que "frères".

Pour conclure, *nous pensons quant à nous que la rencontre avec, ces frères "aliens"* prédite par l'astronaute Funes et le révérend Dessauer *s'est fort probablement déjà produite, la Bible nous ayant fourni des explications à ce propos.*

Ainsi, *même l'Eglise* – bien que *mezzo-vocce* et sans y insister plus que cela - *a reconnu que la Bible parle tout à fait de cette pluralité d'individus, ce à quoi nous ajouterons que les auteurs bibliques ne les considéraient pas comme des "dieux" au sens*

que nous donnons généralement à ce terme.

Ils étaient non seulement nombreux, mais…

Nous allons ici brièvement faire allusion à un sujet que nous avons abordé dans notre précédent ouvrage[43] : le contenu du Psaume 82 (83).

Le texte décrit une assemblée de “dieux” présidée par l’un d’entre eux. Ce dernier est en train de les réprimander pour leur comportement totalement inacceptable quant à leur manière d’administrer leur pouvoir vis-à-vis des hommes. L’Elohìm qui préside l’entrevue rappelle à ses “collègues” qu’ils doivent respecter la justice, et les réprimande car ils prononcent des sentences injustes et se rangent au parti des cruels. Il leur rappelle leurs devoirs – défendre le faible, le pauvre et l’orphelin, penser aux indigents – et, pour l’essentiel, de suivre les préceptes inscrits dans les règles établies par les Anunnakis, destinées aux gestionnaires du pouvoir qu’ils ont eu le soin de nommer.

Ces rappels étant faits, le président de l’assemblée affirme sur un ton aussi péremptoire que menaçant (versets 6-7) :

אני-אמרתי	אלהים	אתם	ובני
(dit-j’ai)dis-Je	Elohìm	vous	de-enfant-et

עליון	כלכם
(haut-en-trouve-se-qui, élevé)très haut	tous-vous

אכן	כאדם	תמותון
(certitude-avec)pourtant	adam-(un)comme	mourrez-vous

וכאחד	השרים	תפלו
de-un-comme-et	(notables)chefs-les	tomberez-vous

C’est exactement cela !

Les Elohìm sont non seulement nombreux et appelés à gouverner divers peuples, mais ils sont en outre tôt ou tard destinés à mourir! Ce sont eux-mêmes qui le disent. Celui qui préside l’assemblée le dit pour leur rappeler que même si ce sont des Elohìm (*seigneurs du haut*), ils ne bénéficient pas pour autant de droits particuliers ou de privilèges extraordinaires.

Il est certain que ce sont eux qui commandent et qui détiennent le pouvoir, étant des gardiens (souvenons-nous du terme par lequel les Sumériens appelaient leur terre, *“Kiengir”,* c’est-à-dire “la terre des gardiens”), mais cela ne les rend pas vraiment différents de leurs créatures : *ils ne doivent pas oublier qu’ils sont eux aussi mortels* et de passage, à l’instar de tous les puissants de la Terre qu’ils ont eux-mêmes institués en tant que leurs représentants !

Sans qu’il soit par conséquent possible de le lire autrement, toute hypothèse fantaisiste étant exclue, tout cela ne peut très simplement et très clairement pas vouloir dire autre chose que : *les Elohìm meurent comme tous les Adàm !*

Ce ne sera certes pas une surprise pour les tenants de l'hypothèse d'une longévité probablement considérable des Anunnaki/Elohìm – peut-être même très importante en termes d'années terrestres –, mais comme il s'agissait d'individus en chair et en os, ceux-ci mourraient également.

Et quelle n'est pourtant pas notre stupéfaction de voir que *c'est la Bible elle-même qui nous le dit !*

Le sujet évoqué ici nous conduit à une conclusion qui nous paraît incontournable.

Les doctrines monothéistes soutiennent que quand la Bible emploie le terme *Elohìm* au pluriel, elle se réfère – sans l'ombre d'un doute – au "Dieu" unique : s'il en était ainsi, les mêmes religions devraient reconnaître qu'il est – sans l'ombre d'un doute – dit dans la Bible que "Dieu" meurt, sauf que dans certains cas le terme *Elohìm* désigne "Dieu", alors que dans d'autres… Mais une telle incertitude ne deviendrait-elle pas vite insoutenable, même pour les partisans les plus convaincus de la vérité de la foi ?

S'il était pour finir vrai que le terme *Elohìm* désigne le Dieu unique, tout le récit de ce Psaume et cet extrait spécifique constitueraient une situation d'un comique assurément étrange, voire paradoxale, au point même de susciter une certaine inquiétude chez le lecteur : on se trouverait alors ici face à un Dieu pour le moins bizarre qui se convoquerait lui-même en assemblée, parlerait en ne s'adressant qu'à lui-même, et se réprimanderait sévèrement en se rappelant à lui-même qu'il est destiné à mourir !

Le nom de *Yahvé*

Étant entendu qu'"il" était probablement l'un de ces nombreux dieux, nous ne pouvons pas nous dispenser d'examiner le nom dont cet Elohìm voulait que Moïse l'affublât. Un nom qu'on a défini comme : "le nom par excellence, le grand nom, le seul nom, le nom glorieux et terrifiant, le nom caché et mystérieux, etc."

Moïse est le porte-parole de ce Seigneur auprès du peuple. Mais comme il ne le considère pas comme "Dieu" au sens religieux du terme, il a envie de savoir de qui il s'agit ; il doit ainsi connaître son nom afin de pouvoir le communiquer lui-même à ceux qui devront le suivre.

L'Elohìm répond à sa demande comme suit *(Ex* **3** 14-15) :

אהיה	אשר	אהיה
[*ehié*	*ashèr*	*ehié*]

Puis il ajoute : "Tu diras aux enfants d'Israël : אהיה *[ehié]* m'a envoyé vers vous".

Il précise alors mieux la façon dont il se présente en introduisant le tétragramme ; il dit en effet :

אבתיכם	אלהי	יהוה
pères-vos	de-Elohìm	YHWH

… "Elohìm d'Abraham, Elohìm d'Isaac, Elohìm de Jacob m'a envoyé vers vous".

Enfin, il affirme : זה-שמי [*i-shem-ze*], ceci (est) mon nom".

Il nous faut par conséquent imaginer que son nom est formé par les quatre lettres *YHWH,* même si celles-ci s'avèrent être étroitement liées à la définition précédente *[ehié ashèr ehié]* sur laquelle nous reviendrons.

Il n'était pas sûr de lui en se présentant une première fois avec ce nom. Il devait nécessairement s'être présenté ainsi auparavant, étant donné que les patriarches antédiluviens connaissaient le tétragramme *YHWH* : la *Genèse* **4** 26 dit en effet que c'est (seulement) du temps d'Énos (petit-fils d'Adàm) que :

יהוה	בשם	לקרא	הוחל
YHWH	de-nom-(avec)par	invoquer-à	commença-on

Cela nous amène à nous poser une question :

• Adam, Ève, Caïn et leur autre fils Seth (père d'Énos) n'invoquaient-ils pas YHWH ? Ne s'adressaient-ils pas à lui de quelque façon que se soit ? L'appelaient-ils différemment ? N'en connaissaient-ils pas le nom ?

N'ayant pas de réponses, nous ne pouvons donc pas faire autrement que de prendre acte de cette étrangeté née d'une affirmation on ne peut plus péremptoire : cela ne commence qu'à partir de là !

Nous pouvons en outre nous demander *dans quelle langue* était prononcé ce son, *car il est évident qu'au temps d'Adam et de ses fils et petit-fils, la langue hébraïque n'existait pas.* Nous ne pouvons pas non plus imaginer que la situation avait changé au temps de Moïse.

• Quelle langue parlaient-ils, lui et les gens qui l'ont suivi hors d'Égypte ?

• Ces gens appartenaient depuis des siècles à des familles qui résidaient en Égypte. Quelle langue pouvaient-ils bien parler si ce n'est une forme d'égyptien de l'époque ?

Dans la meilleure des hypothèses, ils parlaient peut-être une forme d'amoréen très répandue à cette époque, ou d'araméen qui était lentement en train de s'imposer.

Mais nous en doutons fortement, car tout porte à penser qu'il s'agissait de l'égyptien.

Nous sommes donc confrontés à *un tétragramme qui a été écrit dans la Bible plusieurs siècles après qu'il ait été prononcé, étant rapporté avec les consonnes d'une langue qui n'existait pas encore lorsqu'il a été formulé.*

• S'agit-il par conséquent d'une invention originale des Hébreux ?

• Est-ce là le produit fantaisiste du monothéisme de la classe sacerdotale dite "de Jérusalem" ?

Nous pouvons sans hésiter répondre ici par la négative.

Exception faite de ce qui a été formulé à Moïse, *la connaissance du tétragramme* est en effet également *documentée par des sources extrabibliques.* Dans l'antique région qui

correspond aujourd'hui au Liban et à la Syrie, et avant que les Hébreux n'apparaissent en Palestine, s'était développée une civilisation de *culture ougaritique,* ainsi nommée d'après Ougarit, son centre urbain le plus important, l'équivalent de l'actuelle Ras Shamra qui donne sur la Méditerranée. Les archéologues y ont retrouvé des *ostraca,* des pots en céramique recouverts d'écrits issus de cette civilisation. Sur certains d'entre eux, on s'adresse à des voyageurs s'apprêtant à descendre vers le sud, auxquels il est dit : "Il vous est possible d'accompagner Yahvé du Temàn et sa Asheràh".

Dans ces écrits apparemment anodins, on trouve en réalité deux indications surprenantes. La culture ougaritique connaissait avant tout Yahvé en tant que "seigneur du Temàn", un terme qui désigne le sud en langue sémite : on sait qu'Israël et le Sinaï se trouvent au sud par rapport au Liban et à la Syrie. Nous nous trouvons par conséquent dans la région où Moïse rencontre son Elohìm, les voyageurs qui y voyageaient étant confiés à la protection de ce "Seigneur" qui gouvernait cette région.

Mais il est également dit que l'Elohìm appelé "Yahvé" avait une *Asheràh,* à savoir une "compagne". L'existence d'une compagne est aussi attestée dans la sphère plus restreinte des Hébreux, et pas seulement à travers les nombreuses statuettes représentant une "divinité" féminine présente dans presque toutes les localités de la Palestine ayant fait l'objet de fouilles archéologiques.

On a en effet découvert des éléments très importants à ce propos à Kuntillet Ajrud, un site localisé au sud entre le Négev et le Sinaï. Il s'agit d'un sanctuaire encore actif entre les IXe et VIIIe siècles av. J.-C., occupé par des israélites qui y exerçaient la fonction de prophète : on y a trouvé des invocations adressées à Yahvé et à sa "parèdre", à nouveau connue sous le nom d'*Asheràh.* Les juifs égyptiens résidant à Éléphantine (Égypte) pouvaient encore très facilement s'adresser à Yahvé et à sa compagne Anat-Yahu au Ve siècle av. J.-C. Un ensemble de circonstances, donc, – dont les traces sont autant géographiques qu'historiques – parfaitement cohérentes avec ce personnage et les agissements des Anunnaki : *des gouverneurs qui s'étaient chacun attribué des régions sur lesquelles ils régnaient avec leurs consorts respectifs.*

L'archéologie et la paléographie nous ont aussi permis de vérifier l'existence du nom de Yahvé jusqu'aux IIIe et IIe millénaires av. J.-C. dans la région sise au sud de la Palestine (le Négev et le Sinaï), et ce, sous les formes *Ja/Ya, Jaw/Yaw, Jahu/Yahu, Jah/Yah.* Il s'agissait donc d'un gouverneur (Dieu ?) qui y était localement connu et adoré. Nous avons déjà rappelé que Jethro/Reuel, qui a justement officié dans ces régions, était un prêtre au service du "Dieu" local.

Toujours dans le cadre de la culture ougaritique, il existe un fragment de céramique concernant le cycle de Baal, où il est écrit que : "*Le nom de mon fils est YAW*"[44].

Sont en outre propres aux millénaires en question des inscriptions comportant le tétragramme de Yahvé (*YHWH*), ainsi que le terme écrit *Yawrad,* qui signifie "descente"[45] (donc *fort longtemps avant* Moïse et l'exode des Hébreux).

L'épigraphie amoréenne de Mari (Mésopotamie), datant des environs du XVIIIe siècle av. J.-C., est émaillée de documents incluant des noms composés avec *YAHWI* ou *YAWI,* ou bien aussi tout simplement *YA*.

La persistance du culte à ce gouverneur local est enfin documentée pour les siècles qui suivent au moment où Porfirio (un historien phénicien du IIIe siècle a. J.-C.) écrira une nouvelle fois qu'un dieu du nom d'Ieuœ (*Ieuo*) était vénéré à Berito (Beyrouth).

Nous sommes par conséquent face à un culte présent dans cette région depuis le début du IIe millénaire av. J.-C. au bas mot, autant suivi par les populations nomades que par les sédentaires : *ce gouverneur local était donc bien connu par quiconque fréquentait cette zone géographique assujettie à son contrôle.*

On se pose également depuis longtemps la question de sa prononciation. Sans entrer dans le détail technique d'analyses philologiques, nous rapporterons tout ce qui à trait à la double lecture que nous connaissons tous et sur laquelle beaucoup s'interrogent, y compris les courants de pensée habituels : • Faut-il lire *Yahvé* ou *Jéhova*/Géova ?

Jéhova se forme en utilisant les voyelles du mot [*adonàj*] qui signifie "seigneur".

Étant donné qu'il est totalement prohibé de prononcer le nom de "Dieu", toutes les occurrences du tétragramme (YHWH) présentes dans le texte biblique, qu'on prononce avec le "o" et avec le "a", doivent se lire [*adonàj*] ; quand il est en revanche déjà précédé d'*[adonàj],* il adopte les voyelles du mot *Elohìm* et devient alors *Jehwih*[46].

Le sujet est donc complexe. Nous nous appuierons sur ces remarques pour émettre une hypothèse qui prend en compte l'affirmation déjà exprimée selon laquelle *l'explication la plus simple est parfois celle qui s'approche le plus de la vérité.*

Depuis de très nombreuses décennies, voire même depuis des siècles, on se dispute sur le sens possible du terme *Yahvé* et de l'affirmation qui lui est associée dans l'énoncé *[ehié ashèr ehié*]. Des spécialistes de diverses origines nous ont donné des interprétations tirées d'une exégèse aussi attentive que millimétrée de ce nom – mais peut-être faudrait-il dire… de cette *phrase* (verbale avec un sens corrélatif, si l'on s'en réfère à l'onomastique).

Question difficile, car sur le plan syntaxique également, cette expression n'a pas d'équivalent dans tout l'Ancien Testament[47].

Questions

L'habitude aidant, nous allons nous poser quelques questions marquées au coin du *bon sens* : • Étant donné sa présence sous des formes variées dans des données ne concernant pas Moïse, pourrait-on imaginer que le terme *Yahvé* ne soit pas interprétable en hébreu, du fait qu'il ne soit qu'une transposition du seul son de ce nom dans cette langue ?

• Serait-il possible que Moïse et les auteurs bibliques n'aient rien fait d'autre que de chercher à reproduire ce son par écrit avec les consonnes dont ils disposaient ?

• Qu'arriverait-il si un Occidental disait simplement son nom à une population possédant un système d'écriture totalement différent du nôtre, où l'on n'emploierait éventuellement que des consonnes ?

• Comment serait graphiquement représenté un tel son, on ne peut plus éloigné de ceux dont la population à l'habitude ?

• Quel type d'analyses, de déductions, d'hypothèses, *etc.* produirait donc un universitaire qui trouverait en outre ce nom de nombreux siècles plus tard, sans avoir de références précises, de documents de l'époque et de spécifications sur son origine ?

La façon dont on interprète la langue hébraïque nous met face à une situation particulière. Il semblerait ici qu'on se soit fondé sur la pensée théologique pour définir des écrits et ce qu'il faudrait logiquement en comprendre.

Nous serions donc confrontés à une véritable *inversion* du processus "écriture > compréhension du contenu > élaboration théologique" qui nous paraîtrait bien plus logique.

Ce n'est donc pas, dans ce cas, la langue qui aurait été à l'origine de l'élaboration théologique, mais la théologie qui aurait conditionné le lexique, particulièrement au moment où celui-ci fut vocalisé et ainsi fixé de manière définitive.

Le professeur Giovanni Garbini (un professeur titulaire en philologie sémitique à l'université La Sapienza de Rome) souligne que : Les résultats de nos recherches montrent […] les transformations subies par chacun des mots qui ont vu leur signification se modifier en fonction des exigences idéologiques de chacun des auteurs bibliques. Dans la phase finale de la rédaction des textes, ces exigences n'avaient plus grand-chose à voir avec celles du début du Ier millénaire av. J.-C.[48].

Pourrait-on éventuellement imaginer – parmi les multiples hypothèses souvent inconciliables émises au fil les siècles – que le terme *Yahvé,* également connu de populations ne dépendant pas de la pensée mosaïque et différemment traduit dans leurs lexiques respectifs, ne soit pas autre chose que le vrai nom de cet Elohìm ?

Le tétragramme YHWH – dont ont découlé d'interminables développements philologique, religieux, initiatique et ésotérique, ainsi que moult pratiques et exercices mystiques et kabbalistiques -*pourrait n 'être rien de plus que le résultat des modalités qu'autorisaient les langues de l'époque pour reproduire le son d'une langue certainement très éloignée et très différente des parlers locaux : celle dans laquelle l'Elohìm prononçait en réalité son nom.* La *Catholic Encyclopedia* - publiée dans *"The New Advent CD-ROM"* –, explique les innombrables difficultés inhérentes à la tentative, toujours en cours, de fournir une interprétation claire, certaine et univoque du nom complet de "Dieu". "Je suis ce que je suis", "Je suis celui que je suis", "Je serai celui que je serai", "Je serai celui que j'étais…" ne sont que quelques-unes des nombreuses solutions proposées au fil du temps pour restituer ce que cet Elohìm aura voulu indiquer avec l'[*ehiè ashèr ehié*] qui précède l'annonce du nom *YHWH* de l'*Exode* **3** 14-15.

Une étude menée par C. O'Brien[49] offre une autre possibilité qui fait valoir que l'*[ashèr]* central pourrait ne pas être un pronom relatif, mais un terme dérivé du sumérien *[ash]* signifiant "un, premier", une lecture qui fait supposer à ce spécialiste (chargé de cours au Christ's College de Cambridge) que l'Elohìm aurait affirmé "Je suis le premier (des Elohìm)" : une clef de lecture qui confirmerait la thèse qui est la nôtre quant à la

multiplicité des “dieux”.

Mais si l’on considère attentivement l’histoire de l’exégèse, on en est inévitablement amené à conclure que les questions sont nombreuses : ne serait-ce déjà que les origines possibles du tétragramme (indo-européennes, chaldéennes, égyptiennes, akkadiennes, protosémitiques, *etc.* ?), auxquelles s’ajoute la complexité du problème de la prononciation, sans oublier, enfin, toutes les possibles constructions grammaticales d’où naissent nécessairement des hypothèses de traduction aussi variées que différentes.

Nous avons déjà mentionné celle qu’a forgée le bibliste Niccacci et nous n’avons nulle intention de l’approfondir, notre cheminement étant peu susceptible d’intégrer un type d’approche qui n’a guère produit de consensus au fil des siècles. On retiendra une fois de plus à sa juste valeur ce qu’écrit le professeur Garbini à ce propos, relevant qu’”[…] il est impossible de parvenir à la connaissance de l’hébreu tel qu’il était parlé à l’époque pré-éxilique, ne serait-ce que du point de vue de la prononciation” et, plus important encore, que “nous connaissons l’hébreu tel qu’il a été reconstruit à la fin du Ier millénaire apr. J.-C. […] (reconstruction qu’on doit aux massorètes) où l’important n’était pas de connaitre l’articulation linguistique de ces textes, mais leur contenu idéologique […].”[50]

Face à autant d’incertitudes et à de tels conditionnements, il n’est pas difficile d’imaginer que *la reconstruction de la signification du tétragramme ait elle-même été grevée par la volonté d’attribuer une valeur théologique à ce qui n’en avait initialement peut-être aucune.*

La nécessité ou la volonté de lui trouver, ou créer coûte que coûte un sens précis ne serait née que par la suite, inspirée de réflexions malavisées et de contenus relevant du religieux : ceux-là mêmes qui semblent aujourd’hui encore conditionner une grande partie des exégètes.

Partisans du maintien du doute, nous pensons tout de même que nous pourrions bien être proches de la vérité en supposant que *les massorètes et leurs épigones avaient cherché – et cherchent encore aujourd’hui – à extraire un message quel qu’il fût d’un terme qui ne voulait lui-même rien dire d’autre que le seul sens qui lui fût opposable : celui d’un nom propre !*

Essayons d’oublier un instant que ce thème s’inscrit dans un texte considéré comme *sacré* par une grande partie de la culture occidentale, et posons-nous des questions tel que nous en avons l’habitude, dans un esprit libéré de siècles de conditionnement : • Qu’arriverait-il si une culture quelconque – que nous considérerions comme primitive par rapport à la nôtre –, dotée d’un système d’écriture, reproduisait par écrit le son du nom FRANCESCO, ou quelqu’autre nom propre appartenant à un occidental ?

• Qu’arriverait-il si, après quelques décennies, leurs “sages”, partant des signes écrits – qui seraient en l’occurrence le fruit d’une simple transcription de sons de consonnes comme FRNCSC –, voulaient en extraire ou y retrouver un sens quelconque ?

• Que produiraient ces exégètes s’ils se soumettaient à la tentation d’y trouver coûte que coûte un sens ?

• Et les spécialistes qui dans le futur s’occuperaient de cette culture,

comprendraient-ils que les sons avec lesquels le nom FRANCESCO a été retranscrit (“FRNCSC” par exemple) appartenaient à une langue totalement étrangère (disons “alien”) à celle dans laquelle ils ont été écrits ?

• Ces spécialistes seraient-ils disposés à accepter l’idée que la recherche d’un sens dans la langue spécifique de cette population serait vouée à l’échec, ou bien déboucherait au mieux sur la formulation d’une infinité de théories où il serait impossible de discerner la vérité ?

• Combien d’entre eux seraient disposés à accepter l’idée que l’hypothétique Occidental qui s’est présenté à cette population ait simplement prononcé le nom “Francesco” sans autre but que de communiquer avec celle-ci ?

• Si la recherche était effectuée plusieurs siècles après que ce nom eût été communiqué et écrit, combien seraient ainsi en mesure d’en expliquer la *véritable origine* ?

Un exemple concret de tout ce qui aurait pu arriver est illustré par ce qu’on appelle le “Culte du cargo”, un phénomène qu’il a été possible d’étudier du fait qu’il soit né et se soit développé au siècle dernier, dans des circonstances, donc, quasi inespérées pour les anthropologues. Ceux-ci ont ainsi eu l’opportunité d’analyser l’origine et le développement d’une forme de pensée magico-religieuse, qui comporte un certain nombre d’analogies avec tout ce que nous sommes présentement en train d’examiner.

Le glossaire fournissant une description de ce culte à l’entrée “Cargo (culte du)”, nous nous bornerons ici à synthétiser cet événement qui pourrait constituer un parallèle intéressant avec l’objet de notre étude.

Dans les années 1930-1940, des soldats américains se sont envolés pour les îles Vanuatu (à l’époque les Nouvelles-Hébrides). Ils avaient pour tâche de défendre l’archipel contre une éventuelle invasion japonaise. L’un de ces militaires était de couleur et les habitants de l’archipel, particulièrement frappés par sa peau foncée, se mirent à le considérer comme un être divin : attendant son retour, ils lui ont dédié un temple et ont gardé quelques objets qui lui avaient appartenu en tant que reliques ; le chef d’alors de cette tribu raconta même avoir rêvé de cet Américain/dieu après son départ et fut considéré à partir de là comme un “prophète du dieu”.

Une fois que ce soldat s’en fût allé, ils ont commencé à adorer cette “divinité” sous le nom de *“Jonfram”*. Il reste malheureusement quelques incertitudes sur l’origine du nom lui-même, dans la mesure où l’on n’a pas réussi à établir s’il était né de l’image d’un Américain unique qui se serait appelé *John Frum,* ou si ce nom découlait du fait qu’il se fût présenté comme *“John from America”* : quoi qu’il en soit et une fois parti, les locaux auraient mémorisé et conservé le son *Jonfrum/Jonfrom/Jonfram* en en faisant le nom de ce “dieu” singulier arrivé d’en haut avec quantités de biens à sa disposition.

Sur l’île de Tanna, on célèbre chaque année au mois de février le “Johnfram Day”, lors duquel les participants défilent habillés de chemises portant l’inscription “T-A USA” (*Tanna USA Army) :* l’événement se célèbre le 15e jour du mois, car ils pensent que ce “Dieu” reviendra justement à ce moment-là sans que l’année soit précisée.

Un culte s’est ainsi vu associer un nom propre et une phrase qui semblent être devenus

le nom d'un "Dieu" - *"Jonfram"* - dans la bouche des habitants des îles Vanuatu, un terme créé par les insulaires pour identifier leur nouvelle "divinité", mais qui ne signifie absolument rien dans leur langue !

• Pourrait-on penser que c'est le sort qui a échu au terme *"Yahvé"* ?

• Ne serions-nous pas proches de la vérité en le considérant comme la représentation lexicale du son qu'a émis l'Elohìm en prononçant son nom dans une langue on ne peut plus éloignée et différente du parler de ce peuple et des auteurs bibliques ?

• La première fois que ce nom a été prononcé à l'époque d'Énos (*Gn* **4** 26), l'hébreu n'existait pas non plus, et il faut également savoir que l'hébreu n'était pas encore né quand Moïse l'entendit : quelle langue pouvaient donc parler ces gens dont les familles vivaient depuis des siècles en Égypte et que Moïse avait fait sortir de ce pays ? L'amoréen, l'araméen ou l'égyptien ?

C'est à nouveau le professeur Garbini qui répond à cette question : "Les tribus israélites […] devaient parler une forme donnée d'araméen" !

• *En quoi serait-il important de s'interroger sur ce que pouvait signifier ce terme-là en "hébreu", lequel était prononcé alors que cette langue n'était même pas parlée ?*

En guise de synthèse…

Les hypothèses que nous avons formulées correspondent bien au personnage de l'Elohìm tel qu'il émerge de notre recherche : un individu en chair et en os ne se souciant pas de théologie ou de spiritualité, et qui n'avait donc pas non plus la nécessité ou la volonté d'attribuer à son nom une signification ou une valeur particulière : il ne faut pas oublier qu'il affirme expressément "ne pas parler par énigmes" *(Nb* **12** 8).

C'est à la demande de Moïse qu'il aurait répondu en employant des termes susceptibles d'être interprétés de la sorte : Moïse et le peuple doivent reconnaitre qu'"il" est celui qui a proposé l'alliance et qu'"il" continuera toujours à tenir ses promesses, à la condition que le peuple en fasse autant. Une sorte de : "Je suis celui que je suis et vous, n'en demandez pas plus et faites seulement ce que vous avez à faire".

On aurait ici, sans en être plus surpris, le comportement typique d'un contractant en position de force qui passerait un accord avec un partenaire indéniablement soumis. Il faut dire que l'attitude de notre Elohìm constitue dans l'histoire de ce peuple un véritable témoignage de cette supériorité écrasante, laquelle se doublerait même d'une sorte de continuelle arrogance, au point que toute désobéissance était sévèrement punie.

Il n'y a qu'une vision erronée des choses qui attribue le contenu de cette alliance à une négociation ou à deux parties qui se seraient librement arrangées sur celui-ci : *dans la Bible, nous avons la transmission en bloc de directives auxquelles on ne pouvait qu'obéir* – une véritable imposition de règles et d'ordres indiscutables, qui n'a d'alliance que le

nom.

Si la réalité est au fond celle que nous sommes ici en train de supposer, *le tétragramme YHWH pourrait n'avoir aucun sens dans la langue, l'hébreu, dans laquelle on l'a écrit, et n'être, comme pour le Culte du Cargo, que la simple restitution lexicale et phonétique des sons caractérisant un nom propre issu d'une autre langue.* Un nom à propos duquel la tradition qui a suivi a continuellement travaillé à la découverte ou à la définition *ex novo* de contenus, significations et autres indications à caractère théologique, ontologique, métaphysique, etc., celles-là mêmes dont nous avons bien vu qu'elles étaient totalement absentes de la pensée, des choix, des objectifs et des façons de faire de l'Elohìm qui disait s'appeler *Yahvé.*

Il y a eu une telle variété de clefs de lecture à voir le jour au fil des années, qu'il nous semble que celle que nous avons présentée ici est tout aussi respectable que tout ce qu'ont pu nous proposer les philologues, exégètes et autres théologiens.

L'avenir nous dira peut-être ce qu'il en est réellement ; c'est du moins ce nous voulons l'espérer.

Le "sacré" matérialiste et le concept d'"anarchie"[51]

La réflexion sur le nom de *Yahvé* ne doit pas nous faire oublier qu'il s'agissait d'un des Elohìm, l'objet de notre chapitre étant le monothéisme.

Nous y revenons ici en en consacrant la dernière partie à un concept qui pourrait paraître hors sujet. Nous verrons en réalité que le fait d'être anarchique était en lien étroit avec l'absence d'une élaboration théologique fondée sur le concept d'un "Dieu" unique et spirituel.

Il faut d'abord préciser que nous exposerons ici une clef de lecture très particulière issue de *L'anarchia del sacro* : une manière d'approcher les questions qui provient de l'habitude d'effectuer des traductions de l'hébreu en cherchant des possibilités de sens original et en se libérant des interprétations qu'on y superpose, lesquelles surchargent en général les textes dits *sacrés.*

Il va ici être indispensable de souligner un certain nombre de choses.

Lorsque sont abordés des thèmes concernant le sacré, la spiritualité et l'hypothèse d'une transcendance, il est absolument nécessaire de comprendre la posture de celui qui écrit, de façon à ne pas tout comprendre de travers : les contenus et le vécu qu'ils déterminent sont en effet trop sensibles.

Celui qui écrit ici lit l'Ancien Testament de la même façon qu'il lit des écrits similaires issus d'autres formes de pensée religieuse – comme le *Livre des morts tibétain* ou *égyptien,* voire peut-être même *ougaritique* –, sans élever celui-ci ou à celui-là au rang de vérité absolue : une attitude due au fait d'être conscient que la vérité se dérobe

continuellement, comme le démontre l'histoire de toutes les religions du monde.

Celui qui écrit ici se définit donc comme *agnostique* : il estime ne pas savoir, et n'a par conséquent pas de vérités à protéger, se contentant de toujours chercher en utilisant les instruments dont il dispose, convaincu qu'une authentique recherche s'enracine dans le doute et le questionnement. Chaque fois qu'il développe une hypothèse, il empreinte donc les différentes voies possibles qui restent, même les plus inattendues. Ainsi la pratique du σκέπτομαι *[sképtomaï],* non pas comprise en tant qu'exercice du doute comme fin en soi (scepticisme destructeur), mais comme une attitude constructive qui tend à ne pas céder à des illusions qu'on pense acceptables parce qu'elles semblent répondre à des questions fondamentales.

Celui qui écrit ici, enfin, parle du "sacré" en s'en tenant au sens originel d'un terme dont il est dit – aussi bien concrètement que métaphoriquement – qu'il s'agit de quelque chose de "défini", qui était physiquement ou intellectuellement circonscrit dans le but d'être "séparé et dédié à…". Nous verrons bientôt à quel point cette signification était liée à la pensée hébraïque, et plus particulièrement à l'Ancien Testament.

Cette définition du "sacré" ne présupposait initialement pas des valeurs comme la sainteté, la spiritualité, la transcendance, etc., lesquelles lui ont été spécifiquement attribuées à la suite de son insertion dans la sphère religieuse.

Pour en donner un exemple banal mais éclairant, nous dirons que l'emplacement qu'un orateur occupe dans la salle où il parle est "sacré" pour autant qu'il soit identifié, séparé du parterre, réservé à celui qui remplit une fonction précise et interdit aux autres personnes présentes. Si un membre du public se montre désireux d'investir cet endroit, il est gentiment invité à occuper les places qui lui sont destinées : on se souviendra en passant que Romulus manqua quelque peu de courtoisie vis-à-vis de son jumeau, qui avait osé franchir le sillon par lequel il avait défini le terrain choisi comme "sacré", le rendant ainsi inviolable.

Ce "sacré" ne relève pas et ne peut pas relever d'un principe unique et absolu ; il s'agit d'un "sacré" qui est continuellement défini et précisé, qu'on acceptera conventionnellement et respectera par la suite, sous peine de subir diverses conséquences plus ou moins graves, de la simple invitation à s'éloigner à une mort irréparable.

Un agneau devient "sacré" quand il est choisi au sein du troupeau pour être destiné (consacré) à un rite ; une aire devient "sacrée" quand on la choisit, la délimite par une enceinte et la destine à des fonctions spécifiques.

Rappelons ici ce que nous avons dit dans les pages précédentes quant au territoire "sacré" qui se trouve sur le mont Oreb/ Orev : c'est une zone réservée à l'Elohìm et inaccessible aux étrangers.

Dans la présentation du *Lévitique* dirigée par monseigneur Gianfranco Ravasi, il est écrit que : Le concept de *saint* ou *sacré* que sous-tend cette vision théologique est aussi précieux que dangereux […]. Précieux, car […] il distingue nettement la sphère de Dieu de celle du créé […]. Dangereux, car il peut induire une séparation excessive entre le sacré et le profane, rendant en pratique impur et inutile tout ce qui se trouve en dehors de l'aire sacrée, et uniquement pur et précieux ce qu'elle englobe […] c'est un danger qui pointe ça et là dans le livre du Lévitique surtout quand […] on en arrive à une sorte de

matérialisme sacré[52].

Une citation qui souligne également le danger de l'intégrisme, qui tend à reléguer dans une zone sombre et impure tout ce qui ne serait pas un acte rituel accompli selon les règles.

Étant donné que l'acte rituel mal accompli peut conduire à la mort[53], nous n'avons pour notre part pas de doute à ce propos : la vision matérialiste du sacré représente indubitablement un danger pour l'homme de foi, mais elle relève de la plus pure normalité dénuée de toute problématique pour celui qui adopte une lecture laïque et exempte de fascination des textes bibliques.

Le "sacré" au sens de valeur spirituelle, transcendante et absolue en vient évidemment à être remis en question. Nous sommes en effet face à un "sacré" relatif et donc obligatoirement anarchique, à savoir qu'il ne se réfère pas à un principe qui s'impose de lui-même avec une évidence indiscutable.

La pensée hébraïque est imprégnée de cette valeur spécifique ; les livres de l'Ancien Testament qui en relatent les origines sont porteurs de cette "anarchie du sacré", au point que Ghershom Scholem pouvait affirmer, bien qu'il fût profondément kabbaliste, que celui qui trouve une quelconque vision spirituelle de Dieu dans la Torah est victime d'une illusion[54].

La lecture littérale des textes des origines de ladite "religion hébraïque" permet carrément – conformément à ce qui a été dit plus haut sur les façons dont on peut éventuellement chercher la vérité -d'en arriver à la conclusion que "Dieu" n'existe pas : nombreux sont les penseurs hébreux qui ont ainsi fait leur cette affirmation apparemment inacceptable.

Amenant cette synthèse à un extrême – tout en voyant bien la nécessité d'approfondir les choses et de les articuler plus largement – nous pouvons ici nous remettre en mémoire quelques exemples indicatifs : • Baruch Spinoza affirme que *"Deus sive natura"* ("Dieu, c'est-à-dire la nature") en définissant une identification de fait qui exclut l'existence d'un "dieu" séparé[55] ; • une thèse kabbalistique relève la parfaite correspondance gématrique entre les termes *Elohìm* et *Hatevàh* (Dieu et La Nature), allant jusqu'à les estimer identiques en niant ainsi toute possibilité, ne serait-ce que théorique, de transcendance[56] ; • Arturo Schwartz, un expert en kabbale et en alchimie, se définit comme "hébreu et athée" sans mettre aucune contradiction dans cet apparent paradoxe[57].

Nous croyons pouvoir dire que l'hébreu n'est pas une religion de *foi,* mais une religion de *fidélité* : fidélité à un pacte librement souscrit qui n'est devenu contraignant qu'après avoir été librement accepté.

Il ne s'agit donc pas de cette vérité fabriquée par les systèmes religieux eux-mêmes et qu'ils considèrent comme indiscutable ; ce n'est pas cette vérité que les Grecs appelaient *épistémique* parce que capable de s'imposer par elle-même ; c'est une vérité qui garde un aspect "relatif" en ce qu'elle peut constamment être remise en question, comme ce fut maintes fois le cas dans l'histoire de la formation du peuple d'Israël que nous narre la Bible.

Ce comportement illustre remarquablement le concept du “sacré” tel que nous l’exposons ici.

La nourriture *[kashèr]* par exemple, est une nourriture sacrée parce qu’“adaptée à la consommation” – c’est le sens de ce terme – et non parce qu’elle est dotée de quelque valeur “autre”, dont on ne sait en réalité rien d’autre que ce que lui attribuent de nombreux interprètes fantaisistes, souvent peu respectueux du sens littéral.

Le *shabbàth* est sacré, car “séparé” des autres jours : le samedi on s’abstient d’accomplir quelque activité que ce soit indiquant que l’homme domine la nature ; cette attitude, qui sépare ce jour-là de tous les autres, constitue le fondement de l’identité hébraïque[58].

De là cette éventuelle *anarchie,* sans doute inévitable.

On s’abstiendra cependant de commettre l’erreur d’interpréter ce terme selon le sens qui l’associe en général presque toujours à une situation que caractérise le désordre, la violence, le chaos social, l’absence de règles morales ou ne serait-ce que civiles, le désordre intérieur et autres. Rien de tout cela n’est présent dans l’Ancien Testament, c’est plutôt une sorte de pôle inverse que nous trouvons ici : *la tradition hébraïque est potentiellement anarchique, parce qu’elle refuse le principe d’une autorité irrationnelle, figée, arbitraire et elle-même génératrice de chaos*[59].

La pensée hébraïque tend vers un ordre rationnel qui est chaque fois analysé, accepté, fondé sur la connaissance expérimentale et non sur une foi aveugle en d’“autres” vérités, seraient-elles définies en tant que dogmes, auxquelles on ne peut se référer qu’en les acceptant ou en les refusant.

Erich Fromm avait déjà mis en évidence le caractère antidogmatique de la loi hébraïque, une particularité qui vient de la détermination à penser par soi-même et du fait de ne pas se soumettre à une autorité supérieure sans motivations rationnelles précises. De là aussi *l’originalité de la religion hébraïque, qui ne prévoit pas le personnage de l’intermédiaire entre l’homme et une divinité supérieure* : le Rabbin n’est pas un Prêtre, dont l’initiation/consécration est vue dans le Christianisme comme pourvoyeuse de pouvoirs particuliers susceptibles d’“agir” sur les fidèles (le baptême, la confirmation, l’onction, etc.). Le Rabbin est celui qui étudie et cherche à comprendre les termes d’une Alliance afin d’en garantir le respect, lequel renvoie de toute façon toujours à la responsabilité simultanée de la personne et du peuple.

Il n’est pas sans intérêt de souligner ici qu’un *[midràsh]* très intéressant semble approfondir ce qui est relaté dans les chapitres 32 et 33 du *Deutéronome,* lorsqu’il rappelle que Dieu (l’Elohìm) avait présenté la Torah à d’autres peuples, et que ce n’est qu’après leur refus qu’il avait choisi de la proposer à Israël ! Ce peuple l’accepta en déclarant qu’il donnait toujours plus d’importance au “faire” : la praxis, donc, avant la théorie !

Les mots de Martin Buber et de Ludwig Wittgenstein trouvent ici un écho, eux qui soutenaient que nous n’avons pas besoin de parler de “Dieu”, parce qu’avec Lui, nous devons agir. Trouvent pareillement un écho, ici, les paroles d’un ami juif – un pratiquant fidèle rencontré lors d’une visite de la synagogue – qui me disait : “Nous ne savons pas grand-chose de ce qui nous attend après la mort, car notre dieu ne nous en a jamais

vraiment parlé. La récompense pour avoir été un homme juste sera donc pour nous, à la fin de notre vie… d'avoir été un homme juste."

Être des justes : agir dans le respect d'une Alliance librement consentie.

Cette liberté de choix – qui n'est possible que lorsqu'existe une *anarchie authentique* (absence d'un principe absolu propre à s'imposer de par son évidence) – n'a pas été concédée qu'à l'origine et ainsi vue comme une opportunité unique et irrévocable, mais s'est constamment représentée dans l'histoire d'Israël : souvenons-nous du libre choix proposé par Josué, qui comportait une possibilité de refus.

D'autre part, et par-delà même l'existence de ce supposé monothéisme que la prêtrise de Jérusalem entend imposer, des témoignages prouvent que des cultes à d'autres "divinités" furent abondamment pratiqués – et tolérés –, autant dans le royaume du Nord que dans celui du Sud *(2 R* **10** ; *2 R* **23**) ; jusqu'à l'époque de Josias au moins (fin du VIIe siècle av. J.-C.), le culte de Yahvé ne sera absolument pas exclusif.

Ce comportement confirme l'absence d'une vision initialement monothéiste, lequel s'inscrit en même temps dans ce concept d'"anarchie" attribuable à un peuple considéré comme "sacré" (choisi et séparé des autres peuples, ainsi qu'il l'est expliqué dans le chapitre intitulé "Un peuple valant propriété"), et ce, sans être dessaisi de principes qui ne figurent pas dans une libre adhésion à un pacte.

Cette manière de vivre sans se soumettre à un principe absolu représente l'anarchie propre à l'hébreu : un instrument quotidien de respect de sa propre pensée comme de celle d'autrui dans leur perpétuel et inéluctable devenir, toujours susceptibles d'analyses, de critiques et de réflexions.

La Bible nous dit que les Hébreux critiquaient ouvertement leur Elohìm, et leurs cogitations les amenaient souvent à en suivre d'autres, pour ensuite revenir sur leur décision et recommencer à le servir. La Liberté – avec son refus intrinsèque de tout autoritarisme – et la détermination à "couper les cheveux en quatre" étaient clairement désignées comme des conditions nécessaires pour espérer comprendre des textes. Elles constituaient cette méthode d'étude des écrits talmudiques qui était considérée comme l'une des 48 vertus nécessaires pour l'apprentissage de la Torah ; il s'agissait de procéder à l'étude en étant toujours au moins deux, afin qu'un exercice dialectique pût continuellement être possible, où l'on voyait comme une difficulté *[kushià]* un argument qui promettait de mettre fin à un débat interprétatif, alors qu'un argument qui remettait tout en question était considéré comme une sorte de solution, [*terùtz*][60].

L'Ancien Testament est par conséquent le résultat de ce type de mentalité, et nous savons ici que si on le considère comme un *livre d'histoire,* il nous réserve bien des surprises, et pas des moindres.

7 עם סגלה [segullàh am] Un Peuple Valant Propriété

Le concept de “peuple élu” est extrêmement sensible, parce qu’une interprétation erronée ou une représentation parcellaire conduisent aisément à soutenir des thèses qui vont plutôt le dénaturer. Il se prête à des lectures instrumentales susceptibles d’être, hélas, parfois utilisées pour justifier des positions inévitablement racistes dans un sens ou dans l’autre – de l’intérieur des “élus” vers l’extérieur et vice versa –, avec toutes les conséquences dramatiques dont témoigne l’histoire et qu’elle place encore sous nos yeux.

Une analyse scrupuleuse des origines de ce concept peut déboucher sur le désamorçage d’une bombe toujours prête à exploser, avec plus ou moins de dégâts selon les moments de l’histoire où survient la déflagration.

Comme c’est souvent le cas, la vérité, en rendant libre, supprime les fondements sur lesquels on a échafaudé des thèses conflictuelles, et renvoie à une réalité à travers laquelle on comprend la nécessité de réviser des positions traditionnelles aussi courantes que mal renseignées. Voyons avant toute chose comment ce concept est perçu du côté des penseurs juifs qui en défendent la validité, et quelles en sont les conséquences. On a par exemple écrit – non sans raison d’ailleurs – que “depuis deux millénaires, l’Église a prétendu se substituer à Israël en tant que peuple élu, en s’inventant des doctrines humaines et des interprétations erronées, reniant ainsi ses propres racines hébraïques et vidant le message apostolique de son caractère hébraïque.”[61] Pour se prévaloir de cette appropriation indue, l’Église a dû se confronter à l’impossibilité évidente de concilier les prophéties bibliques avec la prétendue vérité de la religion chrétienne. Elle a, ce faisant, tenté de résoudre la question en prenant le prétexte d’une histoire véritablement inventée, mais dénuée de tout fondement : une théorie faisant la distinction entre un Israël physique (le peuple effectif) et un Israël spirituel, à savoir l’Église elle-même, qui serait devenue l’ultime et unique récipiendaire des promesses faites à l’Israël physique.

Les Hébreux soulignent à juste titre que la solution de ce problème ne peut être trouvée que dans les écritures, qui parlent sans équivoque d’un seul peuple élu, constitué de deux entités séparées et bien distinctes : la Maison de Juda et la Maison d’Israël, les seules reconnues comme légitimes pour composer l’Assemblée d’Israël.

Cette question n’est, comme nous pouvons le voir, guère facile à résoudre.

Mais l’hypothèse que nous développons dans ce livre pourra peut-être contribuer à y apporter quelque éclairage, comme à expliquer que ce “choix/élection” d’un peuple parmi d’autres donne une éventuelle clef de lecture bien moins vertueuse que ce que l’on pense communément. Nous dirons en outre que c’est là un choix qui a été dicté par des motivations qui ne relèvent pas vraiment d’objectifs religieux et/ou spirituel élevés : notre hypothèse suppose en effet l’existence de *divers Elohìm rivaux qui se disputaient le contrôle de régions situées dans ce qu’on appelle le “croissant fertile”*.

C’est uniquement de ceux-ci dont la Bible semble traiter.

Quand et comment se passe ainsi ce “choix/élection” ?

Lisons ici un passage dont on ne tient jamais assez compte, et qui n’est surtout jamais analysé en s’en tenant aux actions attribuées à chacun des protagonistes concernés. La vision monothéiste vise en effet à simplifier et à annuler les questions que l’on pourrait éventuellement se poser, en invoquant quelque chose d’unique qui ne l’est peut-être pas.

Le chapitre 32 du *Deutéronome* est connu en tant que “Cantique de Moïse” : il célèbre la grandeur de Yahvé et en magnifie les réalisations, en rappelant exhaustivement ce qu’il a accompli dans toute l’histoire de la création, mais surtout ce qu’il a fait pour Israël.

Dans toute cette composition, “Dieu” correspond au terme יהוה, *Yahvé,* souvent accompagné d’un attribut qui l’identifie comme un représentant spécifique du groupe des Elohìm : אלהינו [*elohénu*] “notre seigneur”,“celui des Elohìm qui est nôtre”. Il est aussi appelé אל [*el*] ou אלוה [*elohà*], vocables qui désignent au singulier l’un des membres du groupe des Elohìm (mais nous en avons parlé dans le chapitre concerné) : Yahvé est donc l’Elohìm spécifique qui gouverne le peuple de Moïse.

Dans le verset 8, le sujet en action semble cependant ne pas être le même : il n’est plus appelé Yahvé. Ce passage décrit quelqu’un qui est en train d’effectuer une tâche normalement réservée aux gouverneurs en chef, et Moïse abandonne pour le coup toutes les autres définitions pour utiliser un terme désignant une claire position hiérarchique : עליון [*Elion*], “haut, supérieur, le plus haut”.

Mais passons à la lecture de ce passage (*Dt* **32** 8) :

גוים	עליון	בהנחל
nations/peuples	Elion	hériter-faire-(quand)en
אדם	בני	בהפרידו
adàm	de-enfants	il-séparer-(quand)en
עמים	גבלת	יצב
peuples	de-frontières/territoires	établit/posa
ישראל	בני	למספר
Israël	de-enfants	de-nombre-(selon)pour

La première partie du verset affirme clairement que l’*[Elion]* (“celui qui se trouve dessus”) considère les גוים *[goyim],* c’est-à-dire les étrangers, comme un héritage à distribuer, un ensemble de biens/peuples, dont nous pouvons penser qu’il avait la faculté d’en disposer et pour lesquels il pouvait ainsi librement prendre des décisions, y compris celle de les diviser et d’en désigner l’héritier.

Dans la Bible le terme *[elion]* est souvent un adjectif qui désigne “quelqu’un ou quelque chose qui se trouve dessus, en haut, qui est supérieur”. Nous avons divers exemples d’utilisation avec cette qualification particulière : • Dans *Dt* **26** 19, la définition de “supérieur” par rapport à d’autres est claire : dans ce verset spécifique, [*elion]* est utilisé pour définir le peuple d’Israël qui “[…] au-dessus de toutes les nations […] en honneur, en nom, et en gloire” ; • Dans *Ez* **41** 7, il désigne le “plan *[elion]* supérieur” d’une maison ; • Dans *Jos* **16** 5, *1 Ch* **7** 24 et *2 Ch* **8** 5, il désigne une localité de la frontière, [*Bet-Horôn*], qui est divisée en une partie *[elion]* “supérieure” et une partie

“inférieure” ; • Dans *Is* **36** 2, on se réfère à une piscine définie comme *[elionà]* supérieure.

Nous savons par conséquent qu’*[elion]* n’est pas le nom d’un individu, mais un terme qui désigne une position, une fonction ou une qualité : retournons ainsi avec cette information au chapitre 32 du *Deutéronome* pour poursuivre la lecture des versets 9-12.

L’attribution de l’héritage faite par “celui qui se trouve dessus”, a provoqué une division des nations que nous découvrons ci-après :

עמו	יהוה	חלק	כי
peuple-son	Yahvé	de-portion/partie	une

נחלתו	חבל	יעקב
héritage-son	de-territoire/corde	Jacob

Le terme חבל [*chevèl*] signifie “corde” et indique par extension une “portion de territoire mesurée avec une corde”, donc une zone précise délimitée par des frontières. On lit dans le verset que la région et le peuple qui descend de Jacob sont devenus l’héritage personnel de Yahvé, et ce, à la suite de la répartition opérée par le “supérieur”.

Immédiatement après, poursuivant son récit, Moïse rapporte que Yahvé :

מידבר	בארץ	ימצאהו
désert	terre-en	trouve-le-il

ישמן	ילל	ובתהו
désert/désolation	hurlant	forme-de-absence-en-et

יצרנהו	יבוננהו	יסבבנהו
garde-le/protège-le-il	lui-de-s’occupe-il	entoure-l’-il

עינו	כאיצון
yeux-ses	de-prunelle-la-comme

Ainsi, Yahvé trouve Jacob et son territoire, *“seulement et exclusivement celui-là”,* et il s’en occupe en en prenant le plus grand soin : *mais seulement et uniquement de ce dernier.*

Rien à voir, par conséquent, avec un choix qui aurait un caractère universel et dont la finalité ultime serait l’accession de l’humanité entière à un message majeur par l’intermédiaire d’une nation choisie par la grâce du destin : il s’agit au contraire d’une petite nation choisie chez l’un de ces nombreux Elohìm qui, comme tous ses collègues “dieux”, s’occupe de la région qui lui a été assignée, où il doit tirer le meilleur parti de son existence sur la planète Terre.

Le verset 11 qui suit nous révèle que Yahvé se comporte comme un aigle qui veille sur son nid – il déploie ses ailes et le prend, le soutient sur son pennage, puis le texte nous

précise que (verset 12) :

ינחנו	בדד	יהוה	
conduit-le	seul-tout	Yahvé	
נכר	אל	עמו	ואין
étranger	El	lui-avec	point-et

C'est là une affirmation extrêmement importante : l'*El* (le singulier probable d'*Elohìm)* qui s'appelait *Yahvé* s'occupait "tout seul" de ce peuple-là ; il n'avait pas, et ne réclamait pas l'assistance de ses "collègues".

Mais on se demande alors : • Pourquoi préciser un tel détail, s'il n'existe absolument pas *d'autres* Elohìm ?

L'affirmation est nécessaire parce que la Bible stipule clairement dans plusieurs passages qu'il en existe d'"autres", et que ce sont des "dieux" étrangers, autrement dit des Elohìm qui ont de toute évidence reçu d'autres régions et d'autres peuples en héritage.

Tel qu'il l'est dit dans le titre,ce peuple est en effet la propriété de cet Elohìm particulier : עם סגלה *[segullà am],* une expression qui désigne "la propriété personnelle", un El ayant *son* peuple.

Ce concept est répété avec insistance dans le *Deutéronome* 7 6, et on y lit une nouvelle fois que ce peuple-là est סגלה *[segullà]* "propriété" de Yahvé et qu'il lui est קדוש, *[kadòsc],* "consacré" et donc réservé de manière exclusive[62].

Parallèle sumérien

Synthétisé à l'extrême, ce passage du *Deutéronome* rappelle un document cunéiforme connu des sumérologues officiels sous le titre d'"Enki et l'ordre du monde". Les traductions effectuées par d'éminents chercheurs[63] nous renvoient à l'époque où le dirigeant Anunnaki connu sous le nom *à'Enki* définit le sort du monde terrestre en veillant à l'organiser de manière on ne peut plus détaillée et précise.

Nous ne ferons pas ici une présentation de ce texte – nous vous renvoyons pour cela à l'ouvrage de G. Pettinato[64] –, mais nous relèverons de quelle manière ce "Dieu" s'est présenté comme supérieur aux autres, étant ainsi habilité à définir le sort des divers territoires respectivement appelés : "Sumer", "Ur", "Meluhha", "Dil-mun", "Elam", "Marhasi", "Martu", "Tigre et Euphrate", "la région marécageuse", "la mer" et autres.

Cette définition d'un ordre mondial s'accompagne en outre de l'attribution de différentes responsabilités à chacun des Anunnaki qui lui est soumis. Ces derniers se voient respectivement confier le devoir exclusif de développer les différentes activités qui forment la trame des civilisations : l'agriculture, l'élevage des moutons, le tissage, les constructions, *etc.*

Ce qui est curieux, c'est que les Sumériens ont si bien raconté ces événements, qu'ils n'ont pas omis de rapporter également *certains comportements peu exemplaires de ces*

“dieux” : ils relatent en effet qu’ils étaient mécontents à propos de ces attributions, qu’ils se querellaient entre eux pour des problèmes de compétences, certains se plaignant même de se retrouver exclus…

Mais cela ne nous surprendra pas, étant donné leur nature incontestablement… “humanoïde” !

Meluhha/Melukhkha Parmi les différentes localités mentionnées dans les textes cunéiformes, impossible de passer Meluhha sous silence. Les experts la situent traditionnellement dans la région placée entre l’Iran et l’Afghanistan. Certains[65] s’aventurent encore plus loin et assimilent Meluhha/Melukhkha à la partie plus méridionale de la civilisation d’Harappa ; celle-ci constitue avec Mohenjo-Daro, l’un des plus importants témoignages de l’imposante culture védique-indo-aryenne ayant fleuri aux IVe et IIIe millénaires av. J.-C. le long des rives de l’Indus jusqu’aux côtes de la mer d’Arabie. Cette région correspond à l’actuel Pakistan, et les références précises que contiennent ces textes cunéiformes témoignent de l’étendue probable de l’aire géographique où les zones d’influence ont été réparties entre divers Anunnaki.

Notre intérêt s’avive en outre lorsque nous découvrons que l’origine des populations dravidiennes qui habitaient les régions en question est attribuée à Manu, le pendant hindou du Noé biblique qui repeupla la Terre après le grand déluge.

Cela pourrait être une confirmation supplémentaire du fait que ce serait ces individus venus des cieux qui auraient fait fleurir la civilisation sur toute la planète.

Un choix à valeur universelle ?

Dans la division des peuples effectuée par “celui qui se trouve au-dessus” *[Elion],* le territoire de Jacob est donc la partie assignée à celui des Elohìm qu’on appelait *Yahvé.* Cela nous amène ainsi à penser que les *autres régions* ont constitué l’héritage d’autres Elohìm, tel que nous l’avons déduit dans le chapitre consacré au monothéisme et à la monolâtrie. Rappelons à ce propos, une fois de plus, les noms de ces derniers : *Kemosh* pour les Moabites, *Milcom* pour les Ammonites, *Hadad* pour les Araméens et *Melquart* pour les Tyriens.

Il est maintenant facile de comprendre qu’une assignation de ce type ne saurait nous autoriser à dire que la définition du peuple élu en tant que tel relève d’un acte à valeur absolue : ce peuple a été choisi par – mais il vaudrait mieux dire “assigné à” – l’un des Elohìm, d’autres peuples représentant ainsi l’héritage d’autres Elohìm ; ces peuples ont donc fait l’objet d’*autres choix,* c’est-à-dire d’autres “élections”, au sein desquelles il devient prétentieux d’établir une échelle hiérarchique. Si nous réussissons un court instant à nous libérer des conditionnements issus de 2000 ans de théologie et de siècles d’enseignement religieux, et que nous considérons cette situation avec le détachement nécessaire, nous comprenons bien que ce “choix” dont dérive la définition de “peuple élu” résulte d’une conviction monothéiste qui a mûri au fil des siècles jusqu’à faire de Yahvé le Dieu unique.

Cette construction monothéiste a d'abord été le fait de la sphère hébraïque, pour se voir ultérieurement transformée, revue et réélaborée par les nombreux courants théologiques des mondes chrétien et islamique. Mais comme on peut le voir dans le chapitre concerné, le monothéisme n'existait pas à l'époque de la formation du peuple hébreu : Yahvé n'était donc que l'un des divers "dieux" possibles.

Cette première observation ayant été faite, un certain nombre de questions se posent :
• Qui pourrait définir une hiérarchie de valeurs dans l'attribution/choix des différents peuples concernant ces divers "dieux" ?

• Qui pourrait au fond dire que ce *Yahvé du Témân* (à savoir du Sud : Sinaï et Arava) était supérieur à *Baal Zaphon* (le Seigneur du Nord, à savoir le Liban), *Ashur* ou *Marduk* (les "dieux" Elohìm/Anunnaki qui gouvernaient les régions d'Assyrie et de Babylonie) ?

• Et que dire des "dieux" auxquels on avait attribué les régions d'Extrême-Orient ou du continent américain et dont nous parlent les peuples qui s'y trouvaient ?

Chacun d'eux avait un "héritage" (un royaume ou zone d'influence et de commandement) et toutes les chroniques anciennes (Bible comprise) nous racontent avec moult détails que ces "dieux" ne se contentaient pas de l'héritage obtenu, mais luttaient continuellement entre eux pour étendre leur sphère de domination.

Chacun des peuples gouvernés était donc un peuple "élu" pour un certain "dieu", une divinité (Elohìm/Anunnaki/Neteru/Viracochas/Deva…) qui veillait sur lui et se faisait servir par ce dernier : il existait par conséquent de nombreux "dieux" avec leurs peuples "élus" respectifs.

Le signe du choix Dans la *Genèse* 17 9-12, l'Elohìm dit que la מולה *[mulà* ou *milà*] "circoncision" sera le signe de son alliance avec le peuple qui descendra d'Avrahàm.

La tradition explique le choix de circoncire l'organe génital par le fait que "Dieu", concomitamment au précepte de la *mulà,* avait ordonné à Abraham d'être "complet" *(Gn* **17** 1), l'ablation du prépuce étant la seule qui ne constituât pas véritablement une mutilation.

On ne peut cependant s'empêcher de remarquer un autre aspect que la tradition ne souligne pas : il résulte de la circoncision que c'est un signe physique, clair et caché – mais éventuellement vérifiable. On pouvait ainsi maintenir les membres de l'alliance ainsi identifiés sous contrôle, ainsi que leur nombre, comme nous l'avons déjà relevé dans le précédent ouvrage en examinant l'histoire de Sodome et Gomorrhe. Et l'on ne saurait non plus omettre de remarquer à quel point les paroles de l'émetteur de cette obligation étaient importantes ; c'est en effet le même Yahvé qui a affirmé, sans erreur d'interprétation possible (*Gn* **17** 11) :

וביניכם	ביני	ברית	לאות	והיה
vous-entre-et	moi-entre	alliance	d'-signe-(comme)pour	sera-il-et

Comme si cela n'était pas suffisamment clair, il donne dans le verset 14 qui suit un ordre d'une extrême sévérité, proclamant littéralement : "Un mâle non circoncis […] il

sera retranché de son peuple : il a rompu mon alliance”.

Le doute n’est pas permis : le prépuce excisé est le signe fondamental de l’appartenance à cet ensemble d’alliés, et celui qui ne le porte pas est *éliminé* (occis ?).

Nous n’ignorons certes pas que cette intervention sur le prépuce était également importante du point de vue hygiénique, pour un mode de vie où il n’était guère facile de procéder à la toilette intime la plus élémentaire. Mais il n’y a pas de contradiction entre ces deux aspects. Nous sommes ici en présence de deux objectifs atteints à travers un acte unique : un contrôle aisé de l’appartenance et une mesure sanitaire.

Concernant les préoccupations d’ordre sanitaire que cet Elohìm avait vis-à-vis de ces individus, on remarque un élément qui nous interroge. Il stipule dans le verset 12 que *l’intervention doit être faite au huitième jour qui suit la naissance* : pourquoi donc le huitième en particulier ?

Le texte biblique ne nous fournit guère d’explications précises, mais les connaissances médicales ayant progressé, on peut peut-être y voir la réponse suivante : huit jours exactement après la naissance d’un être humain, son sang atteste de la présence de phylloquinone – ou vitamine K, une substance antihémorragique – à des niveaux très élevés, selon une quantité qu’il ne retrouvera plus tout au long de son existence. La circoncision engendrant une perte de sang notable, ce huitième jour représente ainsi le moment le moins risqué, où la cicatrisation sera justement la plus rapide du fait de ce niveau élevé d’antihémorragiques dans le sang. Force nous est d’en conclure que *cette prescription précise aura été donnée par quelqu’un qui connaissait à l’évidence certains mécanismes de la physiologie humaine.* Et on peut affirmer qu’il les connaissait d’autant mieux que l’homme était fait “à sa ressemblance et avec le [*tzelèm]”,* à savoir avec ce “quelque chose de matériel qui contenait son image”, tel que la Bible le dit elle-même[66]. Notre hypothèse suppose en effet que les deux espèces avaient des physiologies similaires, comme nous le verrons également dans le chapitre consacré aux substances odorantes spéciales que cet Elohìm se faisait confectionner. Une telle clef de lecture nous apparaît encore une fois comme logique et concrète à travers ce qu’on en comprend d’emblée : elle n’exige ainsi pas d’interprétation particulière.

Les Hébreux étaient-ils les seuls sémites ?

Nous allons maintenant introduire un nouvel élément qui éclairera davantage encore notre progression.

Dans la *Genèse* **10** 21, il est précisément écrit que :

כל-בני-עבר	אבי	שם
[*Evèr*]-[*bené*]-[*col*]	[*avì*]	[*Shem*]
Evèr-de-enfants-tous	de-père	Sem -

Ainsi, de Sem *[Shem]* descend *Éber* (*Evèr*) qui a à son tour deux fils, Ioqtân et Péleg.

On lit à propos de Péleg cette remarque intéressante : il est dit de lui qu'on l'appelait ainsi, car *(Gn* **10** 25) :

הארץ	נפלגה	בימיו
terre-la	divisée-était	lui-de-jours-dans

Cette affirmation trouve son fondement dans le fait que le nom *Péleg* est dérivé du verbe [*palàg*], qui signifie justement "diviser".

Essayons maintenant de nous remettre les idées en place en réunissant ce que la Torah nous dit "littéralement" à travers une succession d'événements : • Shem (Sem) est le père fondateur des Hébreux (les enfants de Éber/Evèr) *(Gn* **10** 21) ; • Éber (Evèr) est l'arrière-petit-fils de Shem (Sem) *(Gn* **1** 24) ; • Péleg est le fils direct d'Éber/Evèr (*Gn* **10** 25) ;

• la Terre est divisée à l'époque de Péleg (*Gn* **10** 25) ; • lors de la division de la Terre, c'est l'Elohìm qui se nomme Yahvé qui hérite du peuple des Hébreux qu'il trouve déjà formé et en train d'errer dans le désert, comme nous l'avons vu plus haut *(Dt* **32** 9-12).

Nous progressons ici patiemment, captivés par ce qui se révèle à nos yeux.

Le chapitre 10 de la Genèse nous est connu sous l'appellation de "Peuplement de la Terre" ; on y mentionne les descendants du patriarche rescapé du déluge, en expliquant comment l'humanité s'est reformée grâce à ce dernier. Y est incluse la généalogie des descendants de Noé répartis en familles qui se sont dispersées sur la Terre après le déluge (*Gn* **10** 32). Il y a également, outre les Hébreux – dont il est question dans toute la narration biblique –, des peuples qui les combattront farouchement sous la conduite de leurs "dieux" respectifs : les Béalim, les Elohìm étrangers, les Anunnaki, les Ilu, les Neteru, etc., conformément aux dénominations que les différentes cultures ont attribuées à leurs "gouvernants venus des deux".

Mais cet élément nous pousse à suivre une voie dont l'issue, que nous introduisons par deux questions, pourra sembler totalement surprenante : • Les Hébreux étaient-ils les seuls sémites ?

• Qu'en est-il des Sumériens ?

Lisons les textes et tentons de formuler un certain nombre de réponses.

Première observation : nous sommes tous habitués à penser que le peuple hébreu est officiellement né avec Abraham, mais nous nous trouvons depuis peu devant une affirmation précise : il est éponyme d'Éber (Evèr).

Pourquoi ?

Eber est l'ancêtre de nombreux peuples, sa descendance se divisant en au moins deux lignées séparées, représentées par ses deux fils : Péleg et Ioqtân. Les descendants d'Ioqtân sont nombreux et se répartissent par la suite entre l'Afrique et l'Orient, mais nous en reparlerons bientôt. De Péleg descend par contre [*Abràm*], qui sera changé en [*Avrahàm*], car il aura une descendance importante *(Gn* 17 5).

Arrivés à ce verset, les Hébreux descendent ainsi d'[*Abrahàm*], sauf que nous avons précédemment vu qu'Éber (Evèr) est sans aucun doute le premier de la lignée.

Nous sommes par conséquent devant une éventuelle contradiction. Pourtant, la Bible nous fournit elle-même la réponse quand elle dit dans *Genèse* **14** 13 qu'une personne se hâte pour porter une nouvelle :

לאברם	העברי
Avràm-à	hébreu-l'

C'est ainsi la *Genèse* qui nous révèle qu'Abraham était lui-même déjà un hébreu, du fait de son appartenance à la lignée de עבר *[Evèr]* que mentionne la *Genèse* **10** 21 : l'ethnie des Hébreux existait donc même avant Abraham.

Nous avons en effet vu que les descendants d'Evèr étaient nombreux et nous notons donc ici une donnée essentielle : les descendants d'Abraham n'étaient pas les seuls à être hébreux !

עבר Evèr

Selon l'*Etymological Dictionary of Biblical Hebrew*[67], la racine עבר [*avàr*] signifie littéralement en hébreu biblique "passer outre, faire une traversée vers un autre lieu".

Son champ sémantique s'étend ensuite à d'autres significations qui renvoient toujours à son sens original.

D'après *The Ancient Hebrew Language and Alphabet*[68], le vocable עבר est représenté par les trois pictogrammes suivants : *(tableau page suivante)*

	lettre	pictogramme	signification
ע	ain (son guttural)		Œil : regarder porter attention, couvrir
ב	bet (b)		Maison : famille, interne
ר	resh (r)		Maison : haut, premier, début, loi, commandement

Ces pictogrammes mis ensemble pourraient par conséquent faire penser à un sens comme "attention portée à la famille par le père fondateur".

L'histoire des peuples de l'époque d'Abraham est malheureusement encore confuse, et nous n'avons pour le moment pas de certitudes historiques ni de documents démonstratifs. Elles évoquent des ensembles de peuples répartis entre l'Égypte et la Mésopotamie, qu'on appelait *Hébreux,* ou encore *Apiru,* et qui ne possédaient pas de territoires bien définis : ils vivaient au contact des principales villes États du Moyen-Orient et se déplaçaient souvent en Égypte pour des motifs commerciaux, pour y passer les périodes de famine les plus difficiles, ou encore afin de s'y établir.

Il semble ensuite qu'il y ait en particulier eu des nomades des montagnes connus comme les *Shasu,* commandés par une élite dont les membres s'appelaient *Sabei* et auxquels aurait appartenu le roi biblique Melchisedeck, pour le compte de qui Abraham a combattu et vaincu une coalition de rois venus d'Orient *(Gn* **14**).

L'hypothèse est ici de rigueur, car il est de ce fait probable que les Hébreux, ou Apiru, n'étaient initialement pas uniquement des descendants directs d'Israël (Jacob), mais représentaient un grand nombre d'individus qui incluaient aussi des peuples que la Bible définit comme des ennemis implacables des Hébreux : nous nous référons par exemple ici aux Amonites et aux Moabites.

Nous prions nos lecteurs de ne pas s'inquiéter de l'éventuelle difficulté à mémoriser tout ce qui est démêlé ici, car nous clorons le tout par une conclusion aussi claire que synthétique.

Ayant établi que la définition des Hébreux vaut pour un ensemble de peuples qui va bien au-delà de la stricte descendance d'Abraham, nous poursuivons ici avec l'épisode dit de 1'"élection", qui va officiellement du verset 1 au verset 3 de la *Genèse* **12** : Yahvé appelle Avràm pour lui dire de s'éloigner de la terre de ses pères et lui promet de lui donner une grande nation en échange.

La promesse est par la suite répétée dans la *Genèse* **17** 4-7, où Yahvé revient choisir Avràm pour réaliser son dessein : c'est à cette occasion que le nom du patriarche devient *Avrahàm.*

La Bible nous parle de huit enfants – un conçu avec la servante égyptienne Agar et six avec Qeturàh –, mais elle met l'accent sur Isaac, le fils conçu avec Saraï, qui est de sang hébreu et appartient en cela à la même famille d'origine. À partir d'Isaac, le récit des vicissitudes du peuple ne concerne plus tous les descendants d'Avrahàm, mais seulement ceux issus de ce fils, né au sein du groupe génétique que constitue cette famille.

Le choix de maintenir la pureté du sang se poursuit avec les descendants : Avrahàm invite Isaac à trouver une épouse au sein de la famille *(Gn* **24** 3-4) et deux fils naissent de ce mariage, Esaù et Jacob. Esaù épouse des femmes cananéennes, ce qui lui vaut parallèlement d'être exclu de la descendance officielle, alors que Jacob accepte de choisir une épouse dans la famille de son père *(Gn* **28** 1-5).

Jacob, qui maintiendra ainsi la pureté génétique, prend alors le nom d'*Israël,* et c'est précisément à partir de ce moment-là que tous ses descendants se définiront continuellement comme "enfants d'Israël". Il n'y aura par conséquent que les Israélites à conserver la stricte identité hébraïque – il est cependant dit qu'ils ne se qualifiaient pas mutuellement d'"*Ivri*"(Hébreux) : c'était les autres peuples qui les appelaient ainsi, les termes *Hébreu* et *Israélite* devenant synonymes avec le temps.

Il faut que les experts sachent ici que nous n'approfondirons délibérément pas plus les questions épineuses qui surgissent à l'examen de la documentation extrabiblique, laquelle mentionne des origines différentes pour Abraham et sa famille : nous avons choisi de rester fidèles au texte biblique et nous nous en tiendrons donc à ce dernier.

Et si les Sumériens ?

Le monde universitaire international est désormais largement convaincu d'une chose :

les Sumériens étaient un peuple doté de connaissances extraordinaires[69]. De toutes les cultures qui se sont répandues sur la planète, ils ont largement été les premiers dans tous les domaines du savoir : l'écriture, la littérature, l'agronomie avec des systèmes idoines en matière d'irrigation, la géométrie, la métallurgie, l'astronomie et le calendrier, les unités de mesure, la législation civile et pénale, le gouvernement et l'administration civils, la fiscalité, la comptabilité, les systèmes de transport, la musique et la danse, l'éducation et l'instruction scolaire, *etc.*

Ils avaient des dizaines de termes pour désigner le pétrole et ses dérivés.

Dans le domaine de la construction, ils ont fait preuve d'une maîtrise extraordinaire, ce dont la Bible nous donne également confirmation *(Gn* 11 1-4).

La science moderne a démontré par des essais en laboratoire que les briques d'argile cuites sont cinq fois plus résistantes que celles séchées au soleil : leurs constructions tenaient compte de ces données, les briques séchées étant utilisées pour construire la structure de base, alors que les briques cuites au four servaient pour les parties des édifices soumises à des sollicitations particulières comme les grands escaliers, les éléments architecturaux proéminents et les structures particulièrement exposées aux agents atmosphériques. Le tout était ensuite maintenu par du bitume qui servait de ciment.

Il n'est pas difficile de comprendre que c'était un peuple qui ne pouvait pas passer inaperçu. Les lecteurs les plus attentifs de la Bible, cependant, auront assurément noté ce que le sumérologue Samuel Noah Kramer[70] a souligné, à savoir que l'Ancien Testament mentionne incidemment la terre de Shinàr (*Gn* **10** 10 ; *Za* **5** 11), qui est assimilée à Sumer, mais ne parle jamais expressément des Sumériens.

Dans ce qui est appelé "Le peuplement de la Terre" (*Gn* **10**), sont répertoriés tous les peuples qui habitaient dans les régions du Moyen-Orient, et pas seulement là-bas (les Égyptiens, les Assyriens, les Babyloniens, les Cananéens, les Philistins, les Urites, les Hittites, les Moabites, les Éthiopiens, les Amoréens, les Héviens, les Akkadiens, ceux de Chypre, Rhodes, Tarsis, Ofir…), on n'y trouve cependant pas trace des Sumériens.

- Comment a-t-il été possible d'oublier le peuple même auquel l'Ancien Testament fait référence dans une grande partie de ses contenus originaux[71] ?!
- S'agirait-il là d'un oubli aussi incompréhensible qu'impardonnable ?

Le sumérologue S. N. Kramer nous rapporte les travaux de son maître Poebel, qu'il avait recueilli dans un article qui affirme en substance que les Hébreux sont en réalité les descendants directs des Sumériens[72]. *La Bible ne les cite pas expressément, car quand elle parle des Hébreux, elle parle en réalité d'une branche qui descend en droite ligne du peuple qui a apporté la civilisation au monde.*

Les Sumériens étaient-ils donc des Sémites ?!

Essayons de répondre à l'aide de la Bible elle-même.

Nous savons (*Gn* **10** 21 et suiv.) que Shem (Sem), fils de Noé, a eu divers enfants qui ont engendré des populations que l'histoire connaît parfaitement : Ashur, Elam, Aram…

Éber (Evèr) premier de la lignée des Hébreux, représente la descendance de l'un de

ces enfants.

Les spécialistes cités relèvent un certain nombre d'aspects hautement intéressants, dignes de la plus extrême attention[73] : • Le texte exact dont témoignent les écrits cunéiformes originaux fait état de *Shumer* et non de *Sumer* ; • la Bible utilise pour le nom *Sem* la consonne *"j" [scin],* et la lecture exacte en est *"Shem"* ; • Le vocable hébreu *[shem],* qui veut dire "nom", correspond à l'akkadien *[shumu],* car le "e" de l'hébreu équivaut à la voyelle "u" de l'écriture cunéiforme ; • Le mot *Shumer* était prononcé *Shumi* ou *Shum*.

Nous ajouterons aux remarques faites par ces universitaires que : • Les Shumériens avaient leur territoire d'élection en Mésopotamie (à l'est de la Palestine) ; • La patrie d'origine du patriarche Avràm est située en Mésopotamie *(Gn* **15** 7 et **24** 10) ; nous savons que c'est un descendant d'Evèr, et que son fils Isaac perpétue une descendance génétiquement pure ; • Les usages matrimoniaux suivis par Abraham, Isaac et Jacob pour garantir la descendance correspondaient exactement à ceux des gouvernants sumériens et, encore plus tôt, à ceux des Anunnaki, qui garantissaient la descendance de la dynastie à travers le mariage avec une femme appartenant à la même famille, de manière à maintenir le patrimoine génétique ; il s'agissait en général d'une demi-sœur et, respectant pleinement ces usages dynastiques, Avràm dit expressément dans la *Genèse* **20** 12 : "Sara est fille de mon père, mais non fille de ma mère, et elle est devenue ma femme". Est-ce un hasard si les usages matrimoniaux suivis par Abraham et par sa famille correspondaient à ceux des gouvernants sumériens et, plus loin encore, à ceux des Anunnaki[74] ?

• Le nom d'*Isaac* est dérivé de l'akkadien (dérivé du sumérien) "*Ishakku*" : un titre qui indiquait la plus haute autorité de la ville[75]. Ceci nous laisse penser que la famille d'Abraham occupait une position de pouvoir au sein de la société d'où il est ensuite parti pour aller s'installer sur le territoire dont son Elohìm s'était vu attribuer pour lui-même et pour Abraham. Est-ce encore un hasard si le nom d'un des patriarches fondateurs du peuple, Isaac, était dérivé d'un terme akkadien désignant une haute charge administrative[76] ?

Après toutes ces indications, il manque un élément pour compléter le tableau : la question du territoire où vivaient les Sumériens, le sud de la Mésopotamie, situé à l'est de la Palestine.

C'est encore une fois la Bible qui vient à notre secours, précisément là où elle répertorie les enfants de Ioqtân, nous disant que *(Gn* **10** 29-30) :

	ממשא	מושבם	ויהי
	Mesha-de	domicile-leur	fut-et

הקדם	הר	ספרה	כאכה
orient-l'	de-mont	Sephar-à(jusque)	à-venir-(pour)en

Les enfants de Ioqtân occupèrent par conséquent Mesha, sans doute l'équivalent de l'actuelle Arabie, qui s'étendait le long de la péninsule arabique jusqu'à Sephar, qui est aujourd'hui la chaîne de montagnes du Zufâr faisant face à la mer d'Arabie.

Nous ne savons pas avec certitude si la dernière partie du verset indique que Sephar est un mont qui se trouve à l'est, ou si les enfants de Ioqtân ont atteint une nouvelle chaîne de montagnes – sans plus de précision – qui se trouve elle aussi à l'est ; quoi qu'il en soit, la Bible nous dit clairement qu'une partie de la descendance de Shem s'est déplacée vers l'est.

Souvenons-nous au passage que Ioqtân était le fils d'Evèr, et donc officiellement "hébreu", exactement comme les enfants d'Abraham qui descendaient de Péleg, le frère de Ioqtân.

Nous nous sommes jusqu'ici occupés de la descendance des enfants de Noé, en nous référant en particulier à la descendance de Sem et à la nécessité de maintenir une certaine pureté génétique via des mariages célébrés dans un cadre familial, et donc contrôlés.

De ce point de vue cependant, Noé recèle lui-même un aspect curieux qui nous amène plus avant dans notre recherche sur la signification de l'hypothétique "élection" d'un peuple.

Noé, fils "choisi et programmé" des gardiens ?

Dans le livre apocryphe d'Enoch, on nous relate que la femme de Lamek, le petit-fils d'Enoch, accoucha d'un enfant dont l'aspect engendra d'emblée des doutes chez son père : la peau du nouveau-né n'avait pas la même couleur que celle des natifs du lieu, elle était blanche et rosée ; ses cheveux étaient blancs et ses yeux si beaux qu'il semblait en émaner de la lumière. Lamek dit alors à Mathusalem, son père, qu'il avait mis au monde un fils qui ne ressemblait pas aux êtres humains, mais aux enfants des "anges". Lamek suspectait en fait que son fils avait été conçu par l'un des "Gardiens". Mathusalem demanda alors des explications à son père Enoch, qui le tranquillisa, assurant que le bébé était vraiment de Lamek et qu'il devrait s'appeler Noé.

Dans ce qu'on appelle le "Livre des Géants", découvert parmi les manuscrits de Qumram, l'épilogue nous fournit une indication qui mérite réflexion. On raconte dans le chapitre CVI que Lamek, à la vue de ce bébé si différent, fut pris de peur et s'enfuit chez son père Mathusalem, l'invitant à aller voir Énoch pour lui demander des explications, parce que, aux dires de Lamek, "son domicile est avec les gardiens".

Rappelons à ce point du récit que la Bible canonique rapporte à propos du patriarche Énoch *(Gn* 5 22-24) que : Il marcha [*de long en large*] trois cents ans avec les Elohìm après avoir engendré Metusclàch [*Mathusalem*] ; et il engendra des fils et des filles, et tous les jours *[temps]* d'Enoch furent trois cent soixante-cinq années, et Énoch marcha *[de long en large]* avec les Elohìm et il ne [fut plus] parce que Elohìm le prit près de lui.

On précise pas moins de deux fois dans le texte qu'Énoch marchait avec les Elohìm, et le verbe, employé selon une construction particulière, indique l'intensité et la répétitivité de l'action. On peut ainsi lui donner le sens très parlant d'une déambulation "de long en large" : l'auteur nous dit en substance qu'il s'agissait d'un accompagnement constant et

répété. Le *Livre de la Genèse* est d'un autre côté très laconique dans sa description de l'événement, qui est en revanche relaté avec force détails dans les livres apocryphes du patriarche. On trouve dans ces derniers les descriptions des voyages qu'il accomplit, accompagné d'anges assimilés à des "Surveillants" (un terme qui rappelle les *Gardiens* de Sumer et les *Neteru* de l'Égypte…).

Faisons-en une courte analyse : • Enoch monte au ciel dans une maison merveilleuse, où il rencontre la Grande Gloire de Dieu ; • il est amené dans différents lieux, parfois même souterrains ; • il vole dans une région désertique dominée par le feu ; • il se déplace ensuite dans différentes directions jusqu'aux confins de la Terre ; • il reçoit des "Surveillants" un corpus de connaissances astronomiques relatives à l'ordre du cosmos, au soleil, à la lune et à ses phases, à l'année lunaire, aux vents (connaissances dont disposaient largement les Elohìm, du fait de leur qualité de voyageurs de l'espace).

Nous comprenons maintenant pourquoi Lamek voulait connaître l'avis d'Énoch : celui-ci était particulièrement familier du monde des seigneurs du haut. Il les accompagnait régulièrement et il partait avec eux tout en restant vivant. C'était là une tradition répandue, aussi connue qu'acceptée, laquelle a même été reprise par *L'Ecclésiaste* (**44** 16) ainsi que par le Nouveau Testament dans l'É*pître aux Hébreux* (**11** 5).

Énoch reçoit par conséquent son fils Mathusalem et lui demande la raison de sa visite. Ce dernier explique que Lamek a eu un fils dont l'aspect est différent de celui des hommes, sa crainte qu'il ne soit pas son fils, mais celui d'un des "gardiens" semblant ainsi avoir quelque fondement.

Au cours du récit, Enoch rassure Mathusalem et met l'accent sur le fait que ce fils particulier est destiné à être sauvé tandis que tous les hommes mourront sur Terre.

Nous apprenons ici à propos de ce bébé, qui affiche de par son aspect une incroyable ressemblance avec les "gardiens", qu'il a fait l'objet d'un certain nombre de projets : l'humanité et la vie sur Terre vont être rétablies à travers lui et ses descendants !

Noé représente donc un choix précis qui concerne la totalité de l'humanité future !

Revenons après cette excursion extrabiblique à notre texte, pour mettre en évidence quelques éléments susceptibles de prendre des significations intéressantes et surtout nouvelles, à la lumière de ce que nous venons juste de dire du patriarche Enoch qui "marchait de long en large" avec les Elohìm.

Le livre de la *Genèse* (chap. 6) parle des unions entre les fils des Elohìm et les filles des Adam ; il décrit ce "mélange" sexuel comme ayant des conséquences néfastes pour le genre humain : le croisement entre les deux races n'est pas du tout du goût de "Dieu" (versets 3-5 et 13).

Nous disposons pour l'instant des éléments suivants : • Le croisement des races est un fait totalement répréhensible et néfaste ; • "Dieu" décide d'exterminer l'homme à l'aide du déluge ; • Noé est selon Énoch destiné à réengendrer l'humanité.

Poursuivons avec deux affirmations très importantes : Voici d'abord comment Noé est défini *(Gn* **6** 9)…

בדרתיו	תמים	צדיק	איש
lui-de-générations-parmi	intègre(parfait)	juste	homme

Ce verset est habituellement interprété selon une connotation exclusivement morale, sauf que certains termes permettent ici d'introduire une autre clef de lecture. Le terme תמים [*tamim*] du verset 9 signifie "entier, complet, sans imperfections, sans défauts", et il est plusieurs fois utilisé dans l'Ancien Testament avec ce sens *(Gn* **10** 13, *Ex* **12** 5 et autres).

Il est dérivé du verbe [*tamàm*], qui veut dire "être accompli, ne pas avoir de parties manquantes…".

Étant donné que les "mélanges" sexuels prohibés avaient engendré moult imperfections et avaient de toute façon entraîné la perte de la pureté originelle, il semblerait que nous soyons ici devant un individu dont l'intégrité génétique est particulièrement marquée.

• Ses caractéristiques physiques particulières prouvent-elles éventuellement sa différence substantielle ("intègre parmi ses générations" dit le verset) d'avec le reste du genre humain, qui n'était au contraire plus aussi "génétiquement intègre" que les Elohìm l'auraient voulu ?

• Était-il vraiment le produit d'une insémination artificielle réalisée sur Bitenosh, la femme de Lamek ?

Le nom de Noé dérive du verbe [*nùch*] qui signifie "rester" : il désigne par conséquent celui qui dont le sort serait de survivre à la destruction totale, et ce, probablement dès qu'il fut conçu de cette manière peu ordinaire.

On lit ensuite que *(Gn* **6** 11) :

האלהים	לפני	הארץ	ותשחת
Elohìm-les	de-face-la-devant	terre-la	corrompue-était-s'-et

Ce passage dit que la Terre s'était "corrompue", ce verbe ayant le sens premier de "s'être abîmé de manière irréversible"[77].

Nous savons bien que les indignités morales sont quoiqu'il arrive toujours réversibles, pardonnables et rachetables ; même le pire des pécheurs est susceptible de trouver son chemin de rédemption.

• Qu'était-il donc arrivé de si grave pour que cela soit vu comme "non réversible" ?

• Ce processus de "métissage" avait-il éventuellement atteint un point de non-retour – par conséquent inacceptable pour l'Elohìm qui voyait ainsi son important travail de programmation génétique compromis pour une espèce qu'il avait créée, et qui devait rester distincte de celle des "créateurs" ?

• Serait-ce là l'origine du désir de tout effacer et de recommencer avec une "semence pure" ?

Difficile d'en être sûrs, mais l'événement de l'arche destinée à sauver les espèces

vivantes va ici nous fournir d'autres indices.

Les Elohìm demandent à Noé *(Gn* 6 14-19) de construire une arche :

שנים	מכל-בשר	ומכל-החי
deux	chair-chaque-de	vivant-chaque-de-et
אל-התבה	תביא	מכלs
(caisse)l'arche-dans	entrer-feras-tu	(tous)chaque-de

Notre hypothèse est que Noé était vu comme génétiquement intègre (ou avait été conçu génétiquement intègre) et avait pour but précis de rétablir la pureté génétique.

• Vu la difficulté logistique que représenteraient l'embarquement et la cohabitation de centaines d'animaux et de centaines d'espèces végétales sur ce grand bateau, pourrions-nous envisager qu'une pureté génétique ait "simplement" été rétablie à travers la conservation de l'ADN des différentes espèces concernées ?

• Noé a dû introduire שנים [*shnàim*], "deux", à savoir un couple pour chaque espèce vivante : qu'est-ce que l'ADN sinon un couple d'hélices abritant les caractéristiques d'un être vivant ?

• Noé aurait-il ainsi amené avec lui les patrimoines génétiques des différentes espèces ? (Voir "Vigne" dans le glossaire) • Serait-ce ce que les auteurs anciens ont voulu nous dire à l'aide des concepts et instruments linguistiques dont ils disposaient à l'époque ?

• Est-il permis de penser que l'arche de Noé aurait été le précurseur de ce qui se passe aujourd'hui avec les projets *"Frozen Ark"* et *"Svalbard Global Seed Vault"*, qui visent à préserver des graines végétales et l'ADN d'animaux en prévision d'événements catastrophiques susceptibles de menacer la vie sur Terre[78] ?

Impossible de répondre ici de manière certaine et documentée – du moins en ce qui nous concerne. Pourtant, la signification littérale des termes et les associations logiques observées ne permettent pas d'éliminer une telle possibilité sur la foi de vagues suppositions.

Les tribus d'Israël

Les auteurs bibliques ont raconté l'histoire du peuple d'Israël sur un mode clairement idéologique, à l'évidence empreint de nationalisme. De tels objectifs leur imposaient ainsi de décrire une structure ethnique et civile unitaire et cohérente, affichant une continuité temporelle et géographique susceptible de donner à ce peuple son caractère d'unicité issu d'un choix, d'une élection qui n'aurait concerné que ce peuple.

Mais les différents auteurs qui sont intervenus dans le texte sont-ils vraiment arrivés à leurs fins ?

Nous n'allons ici n'en examiner qu'un aspect, en vous renvoyant à des travaux à venir

pour une analyse plus large et plus complète.

La question est : existait-il vraiment 12 tribus[79] ?

Dans le livre des *Nombres* **1**, nous avons une liste des représentants de chaque tribu qui devront s'occuper du recensement du peuple dans le désert, les tribus citées étant : Ruben, Siméon, Juda, Issakar, Zabulon, Joseph, Benjamin, Dane, Asher, Gad, Nephthali.

Les tribus officielles sont ainsi au nombre de 11.

L'auteur biblique divise ensuite la tribu de Joseph pour en constituer deux, liées à ses deux fils, Ephraïm et Manassé.

Notre nombre passe à 12.

La tribu de Lévi n'est cependant pas incluse dans ce recensement, alors qu'elle est fondamentale pour ce qui est des fonctions qu'elle assume auprès de l'Elohìm.

Avec Lévi, on a finalement des tribus qui sont au nombre de 13.

Mais il nous faut imaginer que Lévi reste en dehors du compte, car elles devaient nécessairement être au nombre de 12.

Cet escamotage se répète dans *Deutéronome* **33** ; Moïse bénit les tribus et y inclut cette fois celle de Lévi en ne tenant cependant pas compte de celle de Siméon : il continue de cette façon de respecter le nombre 12, qui devait vraiment être important. Les auteurs bibliques devaient à nouveau le faire apparaître par un moyen ou par un autre.

Pourquoi ? Ce qui suit nous paraît être l'hypothèse la plus plausible.

Le choix du 12 était probablement lié à la subdivision de l'année en 12 mois ainsi qu'à la nécessité d'attribuer mois par mois à chaque district territorial la tâche de procurer nourriture et services à la cour de Jérusalem : cette rotation se faisant sur 12 mois, chaque circonscription aurait dû assumer cette charge.

Dans les différents passages bibliques, il fallait en réalité concilier la division du territoire opérée lors de l'établissement de ce royaume avec l'époque où ce peuple s'est constitué. C'est pour cette raison que les tribus *devaient* être 12 : ce nombre devait être constant et trouver ainsi une justification historique prenant sa source dans cette époque initiale.

Pourtant, les nombres ne reviennent pas toujours ; cette nécessité a fréquemment échappé aux auteurs eux-mêmes et les nombres se montrent ainsi souvent rétifs et difficilement manipulables.

Dans *Le livre des Juges* **1**, les tribus sont une nouvelle fois répertoriées dans l'ordre suivant : Juda, Siméon, Benjamin, Joseph, Manassé, Ephraïm, Zabulon, Asher, Nephthali et Dane.

On notera qu'on a aussi bien cité Joseph que ses deux fils, Ephraïm et Manassé, sauf qu'avec leur présence simultanée, et injustifiée, nous obtenons un total de 10 tribus qui, si l'on enlève Joseph comme on devrait le faire pour être cohérent, finissent par être 9.

Où sont donc passés Ruben, Issakar, Gad et Lévi ? Nos tribus seraient avec eux à nouveau au nombre de 13, ou même de 14 si nous voulions conserver Joseph avec ses

deux fils, comme l'a fait l'auteur biblique.

Mais ce même *Livre des Juges* présente une autre étrangeté ; le chapitre 5, intitulé "Cantique de Debora", est sans doute, dans l'absolu, le plus ancien des textes bibliques. Il fait l'apologie des entreprises de l'Elohìm et d'une bataille qui s'est avérée être une victoire pour les enfants d'Israël, une bataille qui implique cependant 6 tribus qui sont, dans l'ordre : Ephraïm, Benjamin, Machir, Zabulon, Issakar et Nephthali.

Les versets 16-18, qui représentent en réalité un ajout ultérieur, probablement fait dans l'intention d'introduire un correctif, citent d'autres tribus que le texte antérieur ne semblait pas connaître : Ruben, Galaad, Dane et Asher.

Cette correction fait que les tribus sont au nombre de 10, et nous en avons également deux autres qui sont citées sous des noms inconnus des autres listes : *Machir* et *Galaad,* lesquels devraient correspondre à Manassé et à Gad.

Où sont cette fois passés Siméon et Lévi ?

Ont-elles été victimes de la malédiction prononcée contre elles dans la *Genèse* 49 5-7 ? Dans ces versets, l'Elohìm s'élève contre le comportement particulièrement violent des membres de ces deux tribus et prédit leur dispersion à l'intérieur du territoire d'Israël.

S'il en est ainsi, nous restons à 10, c'est-à-dire à celles qui sont effectivement citées dans le Cantique.

Nous avons une confirmation supplémentaire de cette instabilité numérique et du chiffre réel des tribus à partir de *1 R* **11** 31-32. Ces versets se réfèrent à Jéroboam, fils de Nebath, un homme de valeur qui était au service de Salomon, qui l'avait placé à la tête du recrutement des forces armées.

Alors qu'il voyageait en dehors de Jérusalem, il rencontra le prophète Ahias qui lui communiqua les intentions de Yahvé : l'Elohìm a décidé d'interrompre le règne de Salomon en lui laissant une seule tribu. Cette indication est accompagnée d'un geste fortement symbolique : Ahias déchire son manteau en 12 morceaux et dit à Jéroboam d'en prendre 10, ce qui correspond aux 10 tribus que Yahvé lui attribuera après les avoir enlevées à Salomon. Le calcul est simple : 10 tribus à Jéroboam et une seule (Juda) à Salomon, le total est donc de 11 tribus.

Le calcul est simple, mais il n'aboutit encore une fois pas à 12 tribus.

L'explication se trouve probablement dans le fait que les Hébreux ne représentaient pas uniquement ceux qui avaient suivi Moïse hors d'Égypte, mais, comme l'écrit Giovanni Garbini, un professeur de philologie sémitique, également… : … des réfugiés qui vivaient en marge de la société avec un statut ambigu, ces Hébreux (les Babyloniens les appelaient *khabiru)* étant particulièrement nombreux dans des zones et lors de périodes de perturbations politiques et sociales majeures, précisément du type de celles qui favoriseront l'établissement d'un certain nombre de tribus israélites en Palestine.

En plus de cela, "Les Hébreux étaient ceux qui étaient cachés dans les cavernes, lesquels aidèrent Jonathan, fils de Saül, lors de son attaque contre le campement philistin (*1 S* **14** 11)"[80].

Mais ce n'est pas tout : Nephthali, Galaad et Zabulon ne sont en réalité rien d'autre

que des termes géographiques désignant des territoires annexes de l'empire assyrien. Il n'est pas non plus certain que ceux-ci appartenaient effectivement à l'état hébreu du Nord, et qu'ils furent habités par les Hébreux comme le souligne le même Garbini.

L'Elohìm connu sous le nom de *Yahvé* profita du règne de ces périodes de confusion et de l'absence de pouvoir qui les caractérisait pour conquérir ce territoire, pour lequel il avait des objectifs précis depuis l'époque d'Abraham. Nous devons pour le moins considérer que l'unicité du peuple élu, son nombre de tribus et leur type, de même que sa subdivision précise et fonctionnelle en 12 ensembles ont peut-être plus été le fait d'un ardent désir du nationalisme israélite que celui d'une réalité historique avérée et documentée.

Le peuple des Hébreux comportait indiscutablement plus de subdivisions et d'aspects hétéroclites que ce que cette idéologie nationaliste avait tenté de restituer. C'est là une constatation qui devrait nous inciter à réfléchir sur tous ces courants de pensée qui basent la vérité et l'établissement de certitudes sur les nombres : théologiens, kabbalistes, ésotéristes et autres.

Le nombre 12 est en effet vu comme porteur d'une haute valeur symbolique : le fait que ces tribus aient également "réellement" été 12 constituerait une sorte de confirmation supplémentaire.

Certaines constructions interprétatives ont entièrement été érigées sur le 12 parce que c'était absolument ce qu'elles voulaient faire : il fallait ainsi que le 12 ressorte !

Mais ce que nous dit la réalité historique, c'est que ces tribus n'étaient probablement pas 12, ce nombre étant le fruit d'une modification effectuée a posteriori *dans le but d'élaborer une certaine perspective que l'histoire prouve n'avoir initialement été qu'une division territoriale purement fonctionnelle* et ainsi exempte de toutes ces significations qu'on a voulu lui trouver et lui attribuer.

C'est toujours la prudence qui est de rigueur quand on prétend construire des vérités d'un ordre différent à partir de certains textes, qu'elles soient théologiques, kabbalistiques ou plus généralement ésotériques ou initiatiques.

En conclusion…

Voici maintenant la synthèse clarificatrice que nous avons promise plus haut, avec les hypothèses suivantes en guise de conclusions : • La première humanité se "mélange" avec l'espèce des créateurs, ce qui provoque une réaction violente des seigneurs suprêmes qui décident de l'éliminer.

• Noé est délibérément conçu "intègre" dans l'objectif de restaurer la pureté génétique sur la planète Terre.

• Sem/Shem naît de Noé.

• L'akkadien *Shum* de *Shumer* correspond (?) au *Shem* de *Genèse* 10 21.

• Par conséquent, tous les enfants de Shem (Sem), c'est-à-dire les Sémites, pourraient en réalité être les enfants de Shum, c'est-à-dire les Shumériens/Sumériens.

• Éber descend de Shem, de même que les Hébreux.

• D'Éber descendent aussi bien Péleg (et Abraham) que Ioqtân, ainsi que les peuples déplacés vers l'est que ce dernier a engendrés.

• La division entre les différents "seigneurs d'en haut" est faite du temps de Péleg. Yahvé devient propriétaire du territoire sur lequel s'installeront Abraham et sa descendance. C'est avec eux que Yahvé établira son pacte d'Alliance exclusif.

À titre de pure curiosité, citons encore une affirmation de Garbini qui fournit une confirmation indirecte à cet *éventuel rapprochement entre Hébreux et Sumériens* : après avoir analysé le chapitre 10 du livre de la *Genèse,* il relève que ce texte – connu en tant que "Le peuplement de la terre" – représente "plus un abrégé d'histoire que d'ethnographie linguistique" et qu'à partir de là, "il apparaît quoi qu'il en soit clairement que les Hébreux, qui s'identifiaient à Éber […], se sentaient quelque affinité avec les habitants de la Syrie et de la Mésopotamie"[81].

Nous ne pensons pas que l'intention du professeur Garbini ait été de faire le rapprochement que nous sommes en train d'opérer ici, ce qui n'empêche que sa réflexion d'ordre général reste intéressante.

Nous espérons que les hypothèses formulées feront plus tard l'objet d'autres approfondissements de la part des sumérologues. En ce qui nous concerne, nous les voyons présentement comme susceptibles d'expliquer pourquoi la Bible ne nomme jamais les Sumériens, et utiles pour comprendre la formation de divers peuples dans les territoires qui nous intéressent. C'est à dessein que nous parlons d'*espoir,* car nous n'oublions pas la problématique qui a été considérée au début de ce chapitre : l'existence de nombreux et dangereux éléments racistes liés au concept de l'*élection* et à l'antisémitisme. S'il était en effet démontré que les Sumériens étaient des Sémites, il conviendrait également de faire le pas suivant, un pas qu'il était peut-être trop difficile de faire et d'accepter culturellement dans les décennies passées.

Il faudrait ainsi déduire l'état de fait suivant de ce qui ressort de la Bible : *le peuple qui* – avec l'intervention des "dieux" Anunnaki/Elohìm/Ilu – *a donné naissance à la civilisation humaine connue de l'histoire et documentée, est celui des Sémites, sans omettre l'aspect hétéroclite qui domine sa complexité ethnique.*[*]

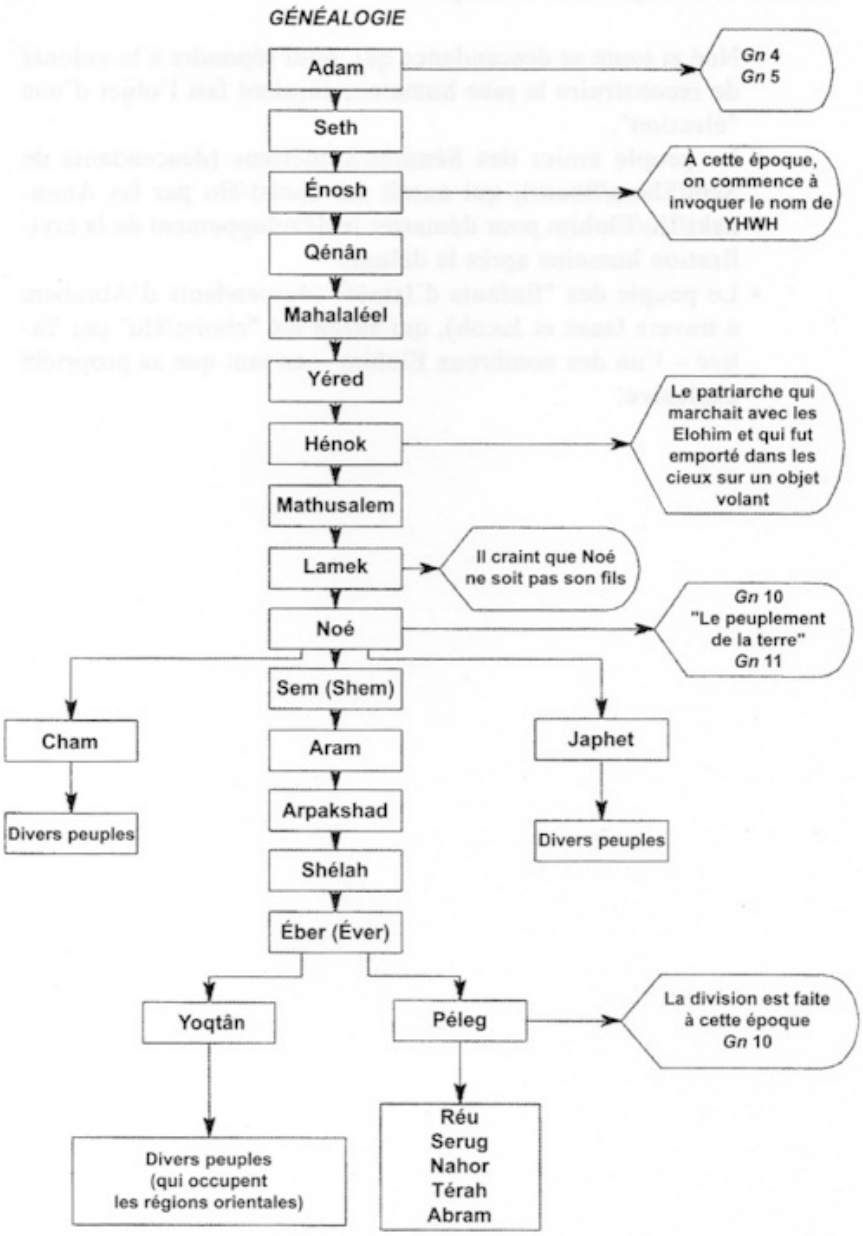
Les Hébreux ne constitueraient par conséquent que la partie des Sémites choisie par l'Elohìm qui était connu sous le nom de *Yahvé.* Ce "Dieu" gouvernait la région du Sinaï et du Madiân, où il entra en contact avec Moïse *(Ez* **3**), avec qui *il définit un pacte ayant pour objet la conquête définitive d'un territoire sur lequel régnaient d'autres Elohìm, ses collègues et rivaux : la fameuse Terre promise.*

Pour apporter maintenant une conclusion au thème de ce chapitre, nous pouvons ainsi parler de différents choix, ou bien de différentes typologies d'"élection" dont les Hébreux auraient respectivement fait l'objet dans le temps : • Noé et toute sa descendance qui, pour répondre à la volonté de reconstruire la race humaine, auraient fait l'objet d'une

“élection”.

• Le peuple entier des Sémites/Sumériens (descendants de Sem/Shem/Shum), qui aurait été choisi/élu par les Anunnaki/Ilu/Elohìm pour démarrer le développement de la civilisation humaine après le déluge.

• Le peuple des “Enfants d’Israël” (descendants d’Abraham à travers Isaac et Jacob), qui aurait été “choisi/élu” par Yahvé – l’un des nombreux Elohìm – en tant que sa propriété exclusive.



”[…] Many other Biblical references, previously dismissed as incredible or imaginative, have meantime been substantiated.„

“[…] De nombreuses références bibliques qui avaient auparavant été rejetées parce qu ’incroyables ou relevant de l’imagination, se sont depuis révélées authentiques. “

Georg Feuerstein[82]

8 אלהים et עלת [Elohìm et olòt] Les Elohìm et la Chair Grillée

Nous citerons souvent le livre du *Lévitique,* l'un des livres les moins lu de l'Ancien Testament. Nous en indiquons ci-après les caractéristiques fondamentales : il a essentiellement été élaboré à partir de la pensée sacerdotale et présente toute la structure générale de la législation religieuse et sociale du peuple d'Israël, laquelle est codifiée sur le concept fondamental du "sacré", sur lequel nous nous sommes déjà brièvement arrêtés dans le chapitre sur le monothéisme.

Souvenons-nous de ce que Mgr. Ravasi écrivait pour présenter ce texte spécifique de l'Ancien Testament : Le concept de *saint* ou *sacré* que sous-tend cette vision théologique est aussi précieux que dangereux […]. Précieux, car […] il distingue nettement la sphère de Dieu de celle du créé […]. Dangereux, car il peut induire une séparation excessive entre le sacré et le profane, rendant en pratique impur et inutile tout ce qui se trouve en dehors de Taire sacrée, et uniquement pur et précieux ce qu'elle englobe […] c'est un danger qui pointe ça et là dans le livre du Lévitique surtout quand […] on en arrive à une sorte de matérialisme sacré[83].

Ce prélat poursuit en mettant l'accent sur le risque de confiner au domaine de l'impureté tout ce qui ne serait pas un acte rituel accompli selon les règles.

Un rite célébré de manière incorrecte peut en effet entraîner la mort[84]. Nous n'avons ainsi plus de doute : la vision matérialiste du sacré, que notre prélat présente comme un risque pour l'homme de foi, est parfaitement normale pour celui qui fait une lecture laïque de l'Ancien Testament.

Le matérialisme sacré est en effet ce qui caractérise essentiellement le thème que nous abordons ici.

Quand nous nous rapprochons du texte ancien, nous rencontrons nécessairement des termes que la tradition religieuse a interprétés selon des significations qui ont pendant des siècles été adaptées à une vision globale : celle qui nous présente un "Dieu" spirituel, transcendant, auquel l'homme s'adresse avec déférence. Il accomplirait ce faisant des actes dont la valeur symbolique s'assimilerait à la volonté d'élever l'élément spirituel humain au contact de son homologue et créateur divin.

• Mais est-ce *exactement cela* que l'Ancien Testament nous relate ?

Nous sommes ici devant une représentation qui paraît cohérente tant que l'analyse reste à un niveau superficiel, et tant que le sens littéral des termes ne fait pas ressortir une contradiction qui devient d'emblée difficile à éliminer. Ce genre d'aspect contradictoire est récurrent dans tous les livres qui contiennent l'histoire des origines de la pensée judéo-chrétienne : dans ce chapitre, nous nous référons en particulier à *un élément spécifique dont on ne tient jamais compte,* car il est donné pour acquis en ayant été métabolisé par le sens commun pour devenir la version que nous connaissons tous.

Il semblerait pourtant que les faits soient différents.

Nous faisons allusion aux passages de la Bible où Ton souligne avec une extraordinaire précision – et avec le caractère concret que Ton reconnaît aux auteurs hébreux anciens – que *les Elohìm aimaient inhaler des parfums spécifiques,* ou même, comme nous allons bientôt mieux le voir, *des odeurs particulières et pas nécessairement agréables.*

עלת [olà], "Holocauste"

Dans la *Genèse* 8 18-21, le récit nous décrit ce qui s'est passé à la fin du Déluge universel : Noé s'assure que les eaux se sont retirées, il fait sortir de l'Arche sa femme, ses fils avec leurs femmes respectives, et tous les animaux, chacun selon son espèce… En premier lieu, le patriarche biblique éprouve la nécessité d'ériger un autel sur lequel offrir des sacrifices : le verset 20 dit qu'il offre des holocaustes, עלת *[olôt],* d'animaux et de volatiles. L'hébreu désigne par le terme עלת *[olà]* le sacrifice consistant à brûler totalement la victime sans rien en laisser ; il ne restait ainsi pas de parties à consommer ou à offrir : *l'objet de l'offrande était exclusivement donné à travers la fumée ou, pour être plus précis, à travers l'odeur.* Le terme *[olà]* inclut le sens du verbe *[alà]* "monter" et du substantif *[kol]* qui désigne la totalité : c'était par conséquent un sacrifice par lequel *la victime devait "totalement" se transformer en fumée.* La racine de la consonne hébraïque renvoie au sens concret et physique de "s'élever", de "monter vers le haut", qui définit la caractéristique fondamentale de l'acte accompli[85].

Le vocable français "holocauste" conserve totalement ce sens étant donné qu'il dérive du terme grec, ολόκαυστος *[olókaustos],* qui veut dire "ce qui a été entièrement brûlé et desséché" par le feu. L'état physique de ce qui était obtenu lors de la phase d'exécution était donc important : savoir ce que signifient littéralement les possibles effets *réels* produits sur les Elohìm par cette fumée nous aide ensuite à en comprendre les raisons.

Nous soulignons l'adjectif "réel", car ce que nous dit la Bible diverge de ce que nous savons communément. Dans les récits plus anciens, un tel sacrifice était significatif d'un hommage ou il accompagnait alors une supplication, et c'est seulement avec le passage des siècles qu'il a aussi pris une valeur expiatoire[86] : il servait ainsi initialement à faciliter la relation avec les Elohìm, à leur rendre hommage pour gagner leurs bonnes grâces afin de les rendre amicaux et de les mettre en de bonnes dispositions pour accepter d'éventuelles demandes présentées par l'offrant. On adoptait par conséquent à leur égard le comportement typique d'un individu quelconque qui vise à gagner les faveurs du puissant de service et lui fait don de quelque chose qu'il apprécie particulièrement, ou qui peut, comme nous allons le voir, lui être *utile.*

Pour comprendre ce qui est dit, nous allons lire quelques passages de la Torah où l'on peut examiner les indications précises que "Dieu" a fournies au sujet des holocaustes et d'autres types d'offrandes. Certains passages nous permettent avant tout de vérifier les effets déclarés des vapeurs aromatiques provenant de ces rites, et ce qu'elles produisaient sur les Elohìm, ceux qui sont traditionnellement considérés comme "Dieu".

Noé

Comme il l'est dit ci-dessus, nous assistons dans le chapitre 8 du livre de la *Genèse* au sacrifice accomplit par Noé en l'honneur de l'Elohìm. Nous lisons au verset 21 que :

וירח	יהוה	את-ריח	הניחח
inhala-et	Yahvé	odeur	[*nichochà*]-le
ויאמר	אל-לבו		לא-אסף
disait-et	cœur-son-(dans)à		pas-continuerai-ne-je
לקלל	עוד		את-האדמה
maudire-à	encore		terre-la

(Nous n'avons ici pas traduit le terme *[nichochà],* car il fera bientôt l'objet d'une analyse où nous verrons qu'il représente une clef d'interprétation fort utile pour comprendre le comportement véritablement étrange d'un "Dieu" qui désire sentir des odeurs bien *définies*).

L'Elohìm continue en manifestant sa détermination à ne plus frapper les êtres vivants sur la planète du fait de l'homme, bien qu'il affirme dans le même verset avoir pris acte de ce que l'Adam est mauvais par nature.

En attendant d'analyser les effets *réels* de la fumée de l'holocauste, nous ne pouvons nous empêcher ici de noter deux éléments curieux : 1. Le rapport direct de cause à effet qui semble être clairement indiqué dans les versets : il inhale la fumée et s'adoucit instantanément vis-à-vis de cette lignée humaine qu'il avait peu de temps avant décidé d'exterminer ; 2. la représentation d'une pensée que Yahvé ne formule qu'en son for intérieur sans la communiquer à Noé : qui en a eu connaissance, et comment, étant donné qu'on la retrouve dans le récit ?

Nous lisons en outre qu'il prend acte de la méchanceté intrinsèque de l'homme, et nous nous demandons ainsi : • Ce Dieu "omniscient et spirituel" ne connaissait-il pas déjà les imperfections et méchanceté de l'homme, étant donné qu'il l'avait lui-même façonné "à son image" ?

• Devait-il exterminer "chaque créature existant sur la face de la Terre" *(Gn* **7** 23) avant de s'apercevoir de cette évidente réalité ?

• Sa connaissance de la Création aurait-elle éventuellement été *limitée,* à l'instar de celle que nous, humains, possédons ?

Nous avons examiné, dans notre précédent ouvrage[87], de quelle façon les Elohìm ont façonné l'Adam et nous ne nous étonnerons par conséquent pas du fait qu'ils aient si mal évalué les conséquences de leur intervention génétique sur cette planète. Il est probable que leur priorité ait été d'observer, d'étudier et de comprendre des effets qu'ils n'étaient pas en mesure de contrôler totalement.

Mais revenons à l'analyse du thème spécifique de ce chapitre.

Moïse

Dans le livre du Lévitique, nous lisons dans le chapitre 1 que l'Elohìm connu sous le nom de *Yahvé* convoque Moïse et lui parle "de la tente de la rencontre" (**1** 1), à savoir un lieu physique bien précis. Il lui donne quelques directives au sujet des sacrifices: il lui dit que les animaux destinés aux holocaustes doivent être תמים *[tamim],* "complets, entiers, sans défauts", et qu'ils doivent être brûlés אל-פתח אהל מועד *[moèd ohèl petàch-el] (Lv* **1** 3), "à la porte de la tente de la rencontre" ; il indique un lieu déterminé et en explique également la raison :

לרצנו	אתו	יקריב
lui-de-acceptation-pour	ceci	approcher-fera

יהוה	לפני
Yahvé	de-face-la-devant

Le terme רצון [*retzôn*], "acceptation", indique quelque chose qui plaît, qu'on sous-entend être agréable, une faveur, de la bienveillance, une possibilité d'accueil, qui correspond au désir de quelqu'un : en lisant le texte, nous comprenons que pour être accepté, le sacrifice devait avoir des caractéristiques précises, aussi bien en termes d'objet consumé que de lieu où il devait être exécuté.

Le premier sens étymologique de [*retzôn*] que nous donne le Rabbin M. Clark[88] renvoie à la nécessité de "satisfaire" une volonté. Nous ne sommes par conséquent pas en présence d'un parfum qui procure un plaisir sensoriel tel qu'on le comprend généralement lorsqu'on pense à des substances odorantes et autres essences particulièrement agréables. Nous nous trouvons au contraire devant un acte précis qui doit être accompli dans un lieu tout aussi précis, afin qu'il puisse correspondre au bon vouloir de cet individu particulier connu en tant que *Yahvé,* lequel appartient au groupe des Elohìm.

Il résulte de ces indications que ce sacrifice a lui-même une efficacité *physique* qui ne peut être garantie que par l'accomplissement d'actes *bien définis.* Il ne transparaît pas ici de sens symbolique. Pour que ce soit le cas, sans doute suffirait-il de brûler quelque chose qui produirait la fumée propre à rappeler l'idée d'un esprit s'élevant vers son dieu.

Les règles attribuées à l'opération sont très précises : immoler l'animal en présence de l'Elohìm, répandre le sang pour ne pas le brûler, couper la victime en morceaux, préparer le feu avec le bois, mettre les morceaux dans le feu et procéder à l'holocauste.

Nous comprenons bien qu'une succession d'actes aussi précise ne laisse pas d'étonner si l'on considère que tout cela n'avait qu'une valeur symbolique ou spirituelle.

Peut-être serions-nous en droit de supposer qu'il y avait un sens supplémentaire à une opération aussi méticuleuse ? Et nous lisons en effet que le respect précis de ces gestes avait un effet particulier (*Lv* **1** 9). Il s'agissait ainsi de :

אשה	עלה
de-feu-(avec)	de-offrande/holocauste
ליהוה	ריח-ניחוח
Yahvé-pour	[*nichochà*]-odeur

Nous retrouvons le terme *[nichochà*] dans un contexte où il nous est dit que *l'important, ce que ce "Dieu" apprécie, est sans aucun doute l'odeur émanant de l'offrande qui se consume dans le feu.*

Nous soulignons ici que *c'est l'odeur qui compte*, et pas la fumée qui s'élève dans le ciel en se dispersant dans les airs. Cet élément est reconfirmé au verset 13 et dans *Lv* **8** 21, qui reprennent essentiellement la même formulation, et dont nous comprenons que ce qui importe, c'est à chaque fois la production d'une odeur *[nichochà]* pour le Seigneur.

Nous sommes par conséquent en présence d'indications précises, de règles d'exécution claires et scrupuleuses et d'une succession de gestes à accomplir sans faillir.

• Dans quel but ?

Afin d'obtenir un effet toujours identique : produire une odeur qui est *[nichochà]* pour l'Elohìm à travers la combustion de la chair.

• Mais que signifie *[nichochà]* ?

Si l'on part du présupposé théologique que quand la Bible utilise le terme *Elohìm,* elle entend désigner le "Dieu" unique spirituel et transcendant, la tradition religieuse a toujours attribué une valeur purement symbolique à l'holocauste, soutenant en synthétisant à l'extrême que la fumée représente l'âme qui monte vers "Dieu" afin d'établir un lien avec lui, d'obtenir le pardon pour les fautes commises ou bien de jouir des faveurs demandées.

Un "Dieu" qui inhale des odeurs bien concrètes n'est effectivement guère compatible avec l'image que véhicule une théologie monothéiste ! Mais les auteurs bibliques n'avaient pas ce genre de vision préconçue et ne concevaient donc aucun scrupule à raconter ce qui nous paraîtrait inacceptable : *ce "Dieu" sentait et voulait précisément sentir ces odeurs-là !*

Conditionnée par la croyance spiritualiste-monothéiste, la tradition religieuse a constamment attribué au terme ניחוח *[nichochà]* le sens d'"apprécié, plaisant, suave…", alors que ce vocable hébraïque veut en réalité dire que cette odeur provoquait un résultat bien différent. Le terme signifie littéralement "relaxant, calmant, tranquillisant", et aussi "apaisant". Il provient de la forme verbale [*nuch*] qui signifie "être tranquille et détendu, se reposer, être paisible"[89]. Son étymologie renvoie en outre à "s'arrêter, cesser de bouger"[90]. Ce vocable contient ainsi des significations qui rappellent en premier lieu l'idée de tranquillité, de relaxation, de relâchement d'une tension…

Nous avons vu que les traductions traditionnelles mettent l'accent sur le sens générique de suavité et de plaisir, qui pourraient certes être associés à la relaxation, mais qui ne lui *sont pas* identiques. Les gens qui aiment les films d'horreur comprennent très bien cette différence : un film d'épouvante peut "plaire" à ceux qui aiment ce genre

cinématographique, sauf que ceux qui apprécient ces films éprouvent en réalité du plaisir dans le fait de vivre les tensions que cela provoque. *Plaisir* et *relaxation* donc, peuvent également *ne pas* coexister (un aspect qui sera particulièrement important plus loin, quand nous formulerons l'hypothèse concernant les raisons pour lesquelles les Elohìm trouvaient dans ces odeurs particulières matière à se tranquilliser en vue de se relaxer – l'occasion et le moyen d'apaiser d'éventuelles tensions).

Avant de poursuivre, nous nous permettrons ici une réflexion strictement personnelle et quelque peu amère : dans l'holocauste, on ne prévoyait pas de conserver certaines pièces pour les consommer ; ces Elohìm faisaient ainsi abattre des animaux *dans le seul but* de sentir des odeurs. La vie de l'animal n'avait pas d'autre valeur que celle de satisfaire cet étrange besoin dont nous comprendrons bientôt la possible raison.

Si nous voulions en tout cas accorder quelque crédit à l'aspect symbolique, il est franchement difficile d'imaginer un "Dieu" spirituel, omnipotent, omniscient et plein d'amour, qui ordonnerait l'abattage barbare d'animaux pour figurer une âme qui le rejoindrait. Cet aspect est encore plus difficile à accepter si l'on considère que nous sommes face à un ensemble de livres, la Torah, qui ignorent l'âme et ne l'évoquent jamais ; ils n'en parlent pas plus en termes de vie terrienne qu'en termes d'existence supraterrestre avec tout ce que la théologie élaborera par la suite quant à des récompenses ou punitions…

La valeur symbolique de cet acte barbare est donc résolument privée d'un présupposé indispensable : s'ils ne parlent jamais d'esprit, comment pourraient-ils en symboliser l'ascension sous une forme donnée ?

Il s'agit évidemment de bien autre chose, d'un *besoin concret*, pressant, si fort qu'il va jusqu'à justifier le meurtre d'animaux figurant le mode de subsistance d'un peuple qui les voyait littéralement "partir en fumée".

Il est également écrit que d'autres formes de sacrifice supposaient qu'une partie de la victime fût consommée par le sacrificateur lui-même ou par les prêtres, qui tiraient ainsi de ces rites une source de subsistance.

Mais en ce qui nous concerne, nous ne nous occuperons que de ce rituel particulier qui avait pour finalité de produire une "odeur".

Caïn et Abel

Nous profitons ici de l'hypothèse d'interprétation que nous sommes en train de développer pour lire un passage de l'Ancien Testament aussi connu que controversé : la première partie du récit de Caïn et Abel *(Gn* **4** 1-4) La *Genèse* nous dit qu'Abel devint pasteur de petit bétail pendant que Caïn cultivait le sol. Après quelque temps, Caïn offrit des fruits de la terre à Yahvé et Abel offrit des premiers-nés de son troupeau, et même de leur graisse.

Dans les versets 4 et 5, l'auteur biblique écrit :

יהוה	וישע
Yahvé	regarda-et
ואל-מנחתו	אל-הבל
lui-de-offrande-à-et	Abel-à

Or nous savons bien, à présent, que c'était la chair que cet Elohìm-là appréciait, car les fruits, légumes et autres céréales brûlés dans le feu ne produisaient évidemment pas l'effet désiré.

• Si ce sont pourtant les *intentions* qui importent lors d'un sacrifice d'offrande, comment "Dieu" aurait-il alors pu ne pas apprécier celles de Caïn ?

• Comment pouvait-il refuser l'offrande d'un agriculteur qui n'avait de toute évidence pas d'autre possibilité que de donner des fruits de la terre ?

• Quelle était la différence essentielle qui faisait qu'un don était appréciable et pas l'autre ?

Assurément pas la volonté de l'offrant, mais plutôt l'*efficacité réelle* du don qui représentait le seul aspect qui intéressât "Dieu" : il n'y avait que l'odeur de la chair qui fût garante des effets relaxants, calmants et tranquillisants que cet Elohìm recherchait et appréciait.

De nombreuses traductions rapportent que le Seigneur n'a pas apprécié l'offrande de Caïn, sauf que la Bible est ici très claire qui utilise, pour exprimer la réaction de Yahvé, le verbe [*scià*] qui signifie "observer attentivement, considérer".

Le sens de notre verset s'exprimerait donc de la façon suivante : Yahvé "observa attentivement/prit en considération" l'offrande d'Abel et "n'observa pas attentivement/ne prit pas en considération" l'offrande de Caïn. Ce qui veut dire qu'il se tournait vers ce qui lui procurait du plaisir et *a fortiori* qu'il satisfaisait peut-être, comme nous allons le voir, une exigence physique précise.

Il ne montra ce faisant aucun respect pour les intentions de Caïn, refusant simplement une offrande qui ne l'intéressait pas… et peut-être va-t-on maintenant savoir pourquoi !

קטרת [ketorèt], "Parfum brûlé"

Ce besoin aussi étrange qu'incompréhensible pouvait également être satisfait par d'autres moyens.

Nous avons, dans *Le Lévitique* **16** 13 et *L'Exode* **30** 27 et **30** 34-38, la description d'une autre substance odorante dont on remarque également qu'elle devait obligatoirement être produite par l'intermédiaire d'une combustion, qui représentait un élément récurrent et donc indispensable pour les effets qu'on en attendait.

Yahvé transmet à Moïse les indications qu'Aaron devra suivre pour entrer dans le temple-tente et rester en vie : y avait-il donc aussi un risque de mourir ?

Il fallait par conséquent faire très attention de bien suivre les ordres *(Lv* **16** 13) :

רנתן	את-הקטרת	על-האש
mettra-il	parfum-le	feu-le-sur

לפני	יהוה	וכסה
de-face-la-devant	Yahvé	couvrira-et

ענן	הקטרת	את-הכפרת
de-nuage	parfum-le	propitiatoire-le

אשר	על-העדות	ולא	ימות
que	témoignage-le-sur	ne-et	pas-mourra

Le terme [*ketorèt*] veut dire "offrande brûlée, parfum brûlé" et dans *L'Exode* **30** 34, l'Elohìm fournit également la recette pour composer le mélange capable de produire la fumée voulue :

קח-לך	סמים	נטף
toi-pour-prends	aromates/résines	styrax

ושחלת	וחלבנה	סמים
onyx-et	galbanum-et	aromates/résines

ולבנה	זכה	בד	בבד	יהיה
encens-et	pur	partie	partie-(en)avec	sera

En lisant attentivement les passages où ces règles rituelles sont données, on comprend également que le mélange adéquat devait être placé au bon endroit.

Le verset 36 continue avec d'autres prescriptions et fournit une indication précise sur le lieu où brûler le composé :

ושחקת	ממנה	הדק
écraseras-tu-et	ceci-de	poudre-rendre(pour)

ונתתה	ממנה	לפני
mettras/donneras-tu-et	ceci-de	de-face-la-devant

העדת	באהל	מועד
témoignage-le	de-tente-dans	rencontre

אשר	אועד	לך	שסה
(où)-que	rencontrera-me	toi-avec	là

Ce mélange comportant une part égale de chaque substance odorante ("partie avec partie") était tellement important que l'Elohìm en interdit la fabrication et tout usage qui ne serait pas celui qu'il prévoyait.

Cette interdiction était impérative : celui qui l'aurait enfreint aurait été mis à mort, et nous savons qu'il ne s'agissait pas là d'une simple menace *(Ex* **30** 37-38) :

והקטרת	אשר	תעשה
parfum-le-et	que	feras-tu
במתכנתה		
mesure/proportion-sa-(selon)comme		
לא	תעשו	לכם
ne-vous	pas-ferez	vous-pour
קדש	תהיה	לך	ליהוה
sacré	sera	toi-pour	Yahvé-pour

Il faut se rappeler que le terme קדש [*kodèsc*], normalement traduit par “sacré”, a dans l’hébreu des origines une signification totalement différente de celle qui lui est généralement attribuée dans son acception religieuse : il signifie en fait “séparé, mis à part, destiné à…”. Le dictionnaire étymologique déjà cité rapporte en tant que sens original de sa racine, l’acte de “préparer pour une tâche” ; ce qui était sacré était ainsi séparé du reste pour être spécifiquement destiné à une fonction particulière.

Pour nous résumer, cette substance odorante spéciale était produite pour remplir une fonction précise et était réservée à l’Elohìm ; personne ne devait en fabriquer pour soi sous peine de mort.

L’Exode **30** 38 est plus que jamais péremptoire :

איש	אשר-יעשה	כמוה
(celui)qui	fera-qui	ceci-comme
להריח	בה	
odeur-sentir-pour	ceci-(dans, avec)-de	
וניכרת	מעמיו	
retranché-sera-(alors)et	peuple-son-de	

Si nous songeons à l’interprétation traditionnelle, nous pouvons souligner ici un autre aspect qui reste incompréhensible :

- Cette fumée qui symboliserait l’esprit de l’offrant ne devrait-elle pas être utilisée par l’offrant lui-même ?!
- N’y a-t-il que “Dieu” qui puisse l’inhaler ?!

Dans les versets cités ci-dessus, nous avons vu que cette substance devait être composée à parts égales de quatre éléments aujourd’hui toujours connus de l’herboristerie médicinale, qui leur attribue les fonctions spécifiques suivantes : 1. נטף *Styrax* : il s’agit du *Styrax Officinalis,* utilisé en médecine naturelle pour ses propriétés antiseptiques et cicatrisantes ; il était connu dans l’antiquité comme médicament pour soigner les affections respiratoires.

2. שחלת *Onyx* : il s’agit dans ce cas d’un mollusque, l’*Unguis odoratus* (“Ongle odorant”), dont la coquille broyée et brûlée produit une odeur forte et très piquante.

Il est dit que le terme hébreu [*scechelèt*], “onyx”, signifie “remédier, rétablir” en araméen, ce qui nous renvoie à une possible fonction réparatrice d’une situation donnée.

3. חלבנה *Galbanum* : il s’agit d’une gomme résineuse extraite de la *Ferula galbanifera* ; elle a une odeur assez désagréable, et une saveur amère et brûlante. Elle est utilisée en médecine naturelle comme coadjuvant pour régulariser la respiration et comme relaxant après des accès de colère ; elle a également des vertus rééquilibrantes.

4. לבנה *Encens* : l’arbre à encens ou *Boswellia* est utilisé pour la fumigation ; il a des vertus antiseptiques, tranquillisantes et anxiolytiques. Les acides boswelliques ont des propriétés anti-inflammatoires et se sont également révélés utiles dans le traitement de l’asthme bronchique.

Le mélange constitué à parts égales des substances qui viennent d’être énumérées paraît donc avoir des finalités précises : *il agit comme antiseptique, anxiolytique et régulateur de la respiration.*

Il en émane en outre une odeur qui, vu la présence du galbanum et de l’onyx, s’avère être très forte, réellement particulière et pas vraiment agréable, du moins au sens commun de ce terme.

Un mélange erroné ?

Les chapitres 8 et 9 du *Lévitique* nous relatent un ensemble d’holocaustes qui ont pendant huit jours impliqué de nombreux animaux (béliers, veaux, agneaux…) avec lesquels une odeur *[nichochà]* a continuellement été produite pour cet Elohìm (**8** 21 ; **8** 28). Le but de cette petite hécatombe était de purifier le temple-tente du désert et de procéder à la consécration de la famille d’Aaron pour la préparer à sa rencontre avec Yahvé.

Le verbe hébreu qui est normalement traduit par “consécration” est dérivé du verbe מלא [*malà*] qui signifie “être plein ou remplir”. L’expression spécifique “remplir la main” (*Lv* **8** 33) désignait l’acte d’installer quelqu’un dans une fonction.

Des charges précises devaient ainsi être assignées à Aaron et à ses fils, que nous connaissons nous-mêmes en tant que charges *sacerdotales.*

L’acte doit être formalisé le huitième jour, et il se produit alors un fait prodigieux (*Lv* **9** 23-24) : Yahvé se montre avec son [*kevôd*][91] à l’ensemble du peuple et immédiatement après, “un feu sortit de devant la face de Yahvé et brûla l’holocauste”.

Voyant cela, le peuple tombe face contre terre.

C’est cette fois l’Elohìm qui procède prioritairement à l’embrasement de ce qui était préparé, chose qu’il fait par une action qui frappe les centaines de personnes présentes.

Dans le chapitre 10 qui suit, les deux fils d’Aaron prennent une initiative qui leur sera fatale (*Lv* **10** 1-3). Nadab et Abihu prennent leurs deux récipients métalliques destinés à

recevoir les offrandes, y mettent le feu et les présentent à l'Elohìm ; le verset 1 nous dit qu'il s'agissait cependant d'un feu זרה *[zarà],* "étrange", qui ne leur avait pas été commandé.

Le terme *[zarà]* dérive de la racine [*zur*] et désigne un élément "étranger, séparé, différent" ; il recèle aussi le sens de "répugnant, écœurant"[92].

Ce geste de respect envers la divinité, cette offrande spontanée – susceptible, donc, d'être appréciée – s'avère au contraire être une imprudence aux conséquences dramatiques : l'Elohìm réagit immédiatement et "De devant la face de Yahvé jaillit alors un feu qui les dévora et ils périrent en présence de Yahvé" (*Lv* **10** 2)…

Comme nous l'avons déjà vu pour Caïn, nous avons là un "Dieu" qui ne tient pas du tout compte des *intentions* de ses fidèles serviteurs, et se contente de juger les effets concrets et matériels des gestes accomplis par les hommes : ils ne pouvaient pas et ne devaient pas se tromper !

Ce passage nous révèle des données précises qui nous en disent beaucoup sur la "personnalité" de cet Elohìm, la façon dont il considérait ses créatures et ses représentants, et surtout sur les objectifs qui motivaient réellement ses actions : *il suffisait en fait de commettre une erreur dans la conduite du rituel prescrit, d'offrir quelque chose de non-agréable,* c'est-à-dire de non *[nichochà], et l'on pouvait alors mourir brûlé vif.*

Nous verrons également une seconde hypothèse possible qui permet d'exonérer Yahvé – du moins dans le cas concerné – d'une telle cruauté, aussi intense qu'inexplicable (voir plus loin l'encadré "Respecter les modes et les temps" dans le chapitre sur les Chérubins et l'Arche d'Alliance).

Questions inévitables…

• Pourquoi abattre des animaux de façon barbare dans le seul but de faire de la fumée qui représenterait une "âme" dont nous ne savons cependant rien, étant donné que ce "Dieu" n'en parle jamais ?

• Pourquoi "égorger" de pauvres bêtes en les faisant mourir d'une hémorragie, dans le seul but d'expier des péchés dont ils n'étaient pas coupables ?

• Pourquoi "Dieu" avait-il du "plaisir (*nécessité*)" à sentir cette odeur précise émise en signe d'adoration, de supplication ou de remerciement ?

• Pourquoi faire tout cela "à la face", c'est-à-dire en la présence "physique" de Yahvé ?

• Pourquoi autant de précision dans ses indications ?

• Pourquoi autant de précision en ce qui concerne le positionnement ("à la porte de la tente", "sur le côté nord de l'autel devant Yahvé", "dans la tente de la réunion où je te rencontre") ?

• Pourquoi ce “Dieu” se souciait-il tant du fait que tout ait lieu selon des modalités spécifiques d’exécution ?

• Pourquoi devaient-ils tous faire en sorte que l’odeur fût physiquement perceptible par celui-ci ?

• L’aspect symbolique en aurait-il été changé si la fumée était montée librement dans le ciel ?

• Pourquoi cela ne fonctionnait-il pas si l’opération ne se produisait pas à l’endroit indiqué ?

• “Dieu” perdait-il quelque chose si la substance à brûler (qu’elle fût animale ou faite d’une matière végétale odorante) n’était pas préparée ou positionnée de manière adéquate ? N’était-il tout de même pas en mesure de reconnaître les intentions de l’offrant ?

• Pourquoi tuer celui qui se trompait dans les préparatifs ?

• Qu’arrivait-il de si grave qui justifiât un assassinat ?

• Était-ce bien ces modalités précises, et pas d’autres, qui garantissaient le fait que le processus fonctionnât efficacement ?

• Et enfin : pourquoi cette efficacité avait-elle une importance telle qu’elle exigeât des instructions nantie de détails de la sorte, auxquelles personne ne pouvait se soustraire ?

… et réponses possibles

Les explications traditionnelles ne réussissent pas à donner de réponses cohérentes : un “Dieu” spirituel n’est en effet guère compatible avec de tels comportements.

Nous ne pouvons pas non plus dire qu’il agissait ainsi pour satisfaire les exigences barbares d’un peuple qui ne connaissait pas encore tous les aspects éthiques et civils d’une culture évoluée : les nombreuses règles et normes qu’il fournit quant à la “formation” du peuple durant ses années de traversée du désert, nous indiquent que ces gens avaient ainsi moult valeurs morales et connaissaient l’importance de leur respect pour bien vivre en collectivité.

Ces indications rituelles n’avaient donc de sens pour lui, “Dieu”, pour cet Elohìm-là, que parce qu’il voulait sentir ces odeurs précises.

• Mais pourquoi ?

Une première réponse nous est donnée à travers un communiqué[93] de la NASA, l’organisme spatial américain familier des vols dans l’espace (ne serait-ce que pour faire le tour de la Terre), mais qui en sait également assez pour nous fournir des informations inattendues. Cet article publié en octobre 2008 nous permet de forger une hypothèse comparative qui fait suite aux questions que nous nous sommes posées.

Les astronautes de la NASA ayant accompli des voyages spatiaux pour mener des expérimentations ou effectuer des réparations, rapportent une donnée qui semble déconcertante – une vraie surprise ! Tous ont ainsi clairement perçu une odeur qui renvoie à deux situations précises, et ce, au moment où ils ont enlevé leurs combinaisons de sortie dans le vide : l'odeur typique de la viande cuite au grill associée à l'odeur spécifique du fer chauffé à la flamme.

Nous disposons par conséquent d'une donnée à laquelle nous ne nous attendions pas : ceux qui voyagent dans l'espace témoignent de perceptions olfactives très nettes.

Le 18 septembre 2006, Anousheh Ansari, l'opulente dirigeante d'une entreprise irano-américaine, a participé – en tant que touriste incluse dans l'équipage de l'*Expédition 14* du Soyouz TMA9 – à une expédition de huit jours à bord de la Station Spatiale Internationale. Au cours de la mission, elle a informé les lecteurs de son blog qu'elle avait perçu une odeur rappelant la "puanteur de petits gâteaux secs aux amandes qu'on aurait brûlés" (un rappel de l'odeur désagréable du galbanum et de l'onyx ?).

Le voyageur de l'espace expérimente ainsi des perceptions olfactives précises, nettes, si intenses qu'il s'en souvient, au point même que la NASA les introduise dans les programmes d'entraînement des astronautes. Steven Pearce, chimiste et directeur général de l'entreprise de parfumerie anglaise "Oméga Ingrédients", avait produit dans le passé l'odeur interne de la navette spatiale russe Mir, et il a déclaré lors d'un congrès scientifique dans une école de Manchester que la NASA l'avait contacté pour lui demander de mettre au point un parfum particulier qui reproduirait cette sorte d'"odeur de l'espace". Le chimiste raconte qu'il fut assez facile de reproduire l'odeur de la viande cuite au grill, mais qu'il avait en revanche été plus difficile d'imiter celle du métal incandescent. Quoi qu'il en soit, ces fragrances servent à rendre l'entraînement des personnes qui vont dans l'espace plus réaliste, et elles sont inhalées au moment où elles mettent leurs combinaisons pour être immergées dans de grandes piscines qui servent à simuler l'absence de gravité. Les astronautes s'habituent ainsi à sentir l'odeur qu'ils trouveront là-haut.

Le communiqué publié par *telegraph.co.uk* et… la puanteur des astronautes *"Space 'smells like fried steak ' "*

Published: 3:28PMBST {British Summer Time} *16 Oct 2008*

"Nasa has commissioned Steven Pearce, a chemist and managing director of fragrance manufacturing company Omega Ingredients, to recreate the smell of space in a laboratory.

His research will be used to help astronauts prepare for the conditions they will encounter in space.

Mr Pearce began working for Nasa in August and hopes to have recreated the smell of space by the end of the year.

He said : 'I did some work for an art exhibition in July, which was based entirely on smell and one of the things I created was the smell of the inside of the Mir space station.

'Nasa heard about it and contacted me to see if I could help them recreate the smell of space to help their astronauts.

'We have a few clues as to what space smells like. First of all, there were interviews with astronauts that we were given, when they had been outside and then returned to the space station and were de-suiting and taking off their helmets, they all reported quite particular odours.

'For them, what comes across is a smell of fried steak, hot metal and even welding a motorbike, one of them said.

'The suggestion to us has been that it's about creating realism for their training, so they train the astronauts in their suits by putting them in big water tanks to stimulate the loss of gravity and so it's just about making sure the whole thing is a realistic training exercise.

'We have already produced the smell of fried steak, but hot metal is proving more difficult. We think it's a high energy vibration in the molecule and that s what we 're trying to add to it now. '

Mr Pearce visited Moorside High School in Manchester today to discuss the project, as part of the Manchester Science Festival. "

***{Traduction}* = "L'espace a 'une odeur de steak grillé'"**

"La NASA a chargé Steven Pearce, chimiste et directeur général d''Omega Ingredients', une société de conception de parfums, de reproduire l'odeur de l'espace en laboratoire.

Ses recherches seront utilisées pour aider les astronautes à se préparer aux conditions qu'ils rencontreront dans l'espace.

S. Pearce a commencé à travailler pour la NASA en août et espère avoir reproduit l'odeur de l'espace à la fin de cette année.

'J'ai fait plusieurs réalisations pour une exposition entièrement consacrée aux odeurs qui s'est tenue en juillet, et l'une de ces créations était l'odeur qu'on sentait dans la station spatiale 'Mir'' a-t-il déclaré.

'La NASA en a entendu parler et m'a contacté pour savoir si je pourrais les aider à recréer l'odeur de l'espace pour bénéficier à leurs astronautes.

Nous avons un certain nombre d'indices quant à l'odeur de l'espace. Il y a tout d'abord les interviews d'astronautes qu'on nous a transmises où, de retour à la station spatiale après une sortie dans l'espace, ils ont unanimement témoignés d'odeurs tout à fait particulières au moment où ils ôtaient casques et combinaisons.

Ce qui leur vient tout de suite à l'esprit, c'est une odeur de steak grillé, de métal incandescent, voire même celle des soudures effectuées pour assembler une moto.

Ce qui nous a été suggéré, c'est qu'il s'agissait de créer un certain réalisme pour leurs entraînements ; ils entraînent par conséquent leurs astronautes en tenue en les immergeant dans de grands conteneurs d'eau pour simuler l'absence de gravité, et il s'agit ainsi de s'assurer que toute l'opération puisse s'assimiler à un exercice d'entraînement réaliste.

Nous avons déjà reproduit l'odeur de steak grillé, mais cela s'est avéré plus difficile pour le métal incandescent. Cette molécule vibre selon nous à de hautes fréquences, et c'est ce que nous allons maintenant tâcher de lui ajouter.'

S. Pearce s'est aujourd'hui rendu à la faculté de Moorside à Manchester pour commenter ce projet dans le cadre du Festival des Sciences de la ville."

———

L'explication de cette odeur nous renvoie à un phénomène bien connu. Dans l'espace, le renouvellement cellulaire des couches superficielles de l'épiderme s'accroît et *le nombre de cellules mortes augmente ainsi de façon exponentielle.* Quand les astronautes endossent leur combinaison pour travailler à l'extérieur, ces cellules se détachent sous l'effet normal du frottement et sont ensuite libérées au moment où la combinaison est enlevée à l'intérieur du vaisseau. Au contact de l'atmosphère artificielle riche en oxygène, les cellules mortes *subissent un processus d'oxydation très rapide qui produit cette forte odeur de chair brûlée : ce sont par conséquent les astronautes qui "puent", et pas l'espace !*

Mais revenons maintenant à la Bible…

Les questions qui alimentent notre curiosité

Il nous faut rappeler que nous sommes ici en train de traiter le moment où le peuple hébreu va se constituer dans le désert, Moïse ayant défini un pacte d'alliance avec l'*un des nombreux* Elohìm qui se partageaient le contrôle des régions moyen-orientales.

Nous sommes ainsi en train de chercher à comprendre ce plaisir étrange que les Elohìm éprouvaient en inhalant l'odeur de chairs brûlées lors des sacrifices.

Un examen attentif de l'évolution du concept de "sacrifice" révèle comment celui-ci s'est au fil des siècles transformé parallèlement *au concept de "Dieu", qui est progressivement passé d'un ensemble important d'individus concrets et mortels à un "Dieu" unique, spirituel, transcendant et immortel.*

C'est là une étude qui sort du cadre du présent ouvrage, lequel traite plutôt de l'époque des origines, à savoir celle où les hiérarchies sacerdotales n'avaient pas encore fait main basse sur les actes par lesquels "Dieu/Elohìm" définissait son rapport aux hommes.

Ces hiérarchies sacerdotales ne les avaient pas encore transformées en un ensemble de rites servant à garantir la diffusion de vérités qu'elles avaient élaborées.

Nous sommes ainsi en train d'évoluer au sein de ce que les récits des origines (les livres de la Torah) nous disent, tâchant de rester continuellement fidèles à la méthodologie que nous avions annoncée : *émettre l'hypothèse que la Bible est un livre d'histoire qui se contente de raconter les faits qui se sont produits,* et ce, *sans volonté d'en donner des interprétations théologiques.*

Nous avons vu dans le chapitre 5 et dans notre précédent ouvrage que *ces Elohìm nous ont probablement façonnés par le biais d'un processus d'ingénierie génétique* à la suite duquel l'espèce des Adàm est devenue très semblable à la leur. Nous savons que l'Elohìm appelé *Yahvé* voyageait fort probablement sur un *"kevod",* "un objet lourd" qui volait en ayant des effets mortels pour ceux qui s'en approchaient. Ces Elohìm partageaient avec les Adàm un grand nombre de ressentis de diverses sortes (intellectuels, émotionnels, passionnels, physiques, sensoriels et autres), ce qui nous donne maintenant la possibilité d'essayer de faire le lien entre NASA et Bible à travers un raisonnement élémentaire que nous exprimerons sous forme interrogative.

La chair brûlée

Concernant ce rite particulier, nous nous demanderons : • Si les Elohìm étaient des individus qui venaient de l'espace, combien de fois avaient-ils inhalé cette odeur particulière ?

• Était-ce là quelque chose qui leur était familier ?

• Était-ce là une odeur qui les relaxait parce qu'*elle leur rappelait leur univers appartenant à l'espace,* ou du moins une existence principalement passée dans des vaisseaux ?

• Cette situation peut-elle rappeler l'expression que nous utilisons nous-mêmes souvent quand, après un long voyage, nous apprécions de retrouver l'odeur de notre domicile ?

• Était-ce là une odeur qu'ils voulaient particulièrement sentir en entrant dans des lieux fermés ?

• Ou bien voulaient-ils, en faisant brûler cette chair, *masquer la "puanteur" émanant de leur propre peau* pour éviter que celui qui les rencontrait physiquement ne la sente ?

Ayant formulé ces hypothèses explicatives, nous voudrions compléter ces informations en rapportant brièvement une étude que nous a personnellement transmise le Dr. Massimo Barbetta – médecin, sumérologue, et spécialiste des religions anciennes –, qui a par la suite été publiée dans le mensuel *UFO Magazine*[94].

Partant du présupposé logique que si nous-mêmes, êtres humains, avons été faits avec "ce qui contient l'image des Elohìm", la physiologie des deux espèces étant néanmoins partiellement différente, ce médecin se demande *si les substances émises par de la chair et des corps gras brûlés ne pourraient pas avoir un effet proche de celui des endorphines sur la neurophysiologie des Elohìm.*

Notre médecin explique ainsi que : • Les endorphines sont des peptides qui produisent chez l'homme des effets sur la respiration, analgésiques et globalement sédatifs, ainsi qu'un fort affaiblissement et un engourdissement des capacités neurosensorielles s'accompagnant d'apathie et de léthargie. Elles augmentent

l'appétit, la soif et la sécrétion des hormones de croissance. Elles agissent positivement sur la thyroïde, sur la production d'hormones sexuelles et réduisent les réactions inflammatoires ; • elles engendrent l'euphorie, améliorent l'humeur et limitent les dommages causés par le stress sur les terminaisons nerveuses libres myélinisées ; • les voies par lesquelles elles peuvent être absorbées sont l'appareil gastro-entérique, la muqueuse nasale, les poumons et la voie parentérale ; • elles entrainent un phénomène d'accoutumance qui nécessite une répétition et une augmentation des doses pour un même effet.

Et il ajoute : "Des états similaires à ceux qu'engendrent les endorphines apparaissent également avec la *morphine,* dont la formule brute est $C_{17}H_{19}NO_3$, et avec l'*héroïne,* dont la formule brute est $C_{12}H_{23}NO_5$". Cette spécification de la structure moléculaire s'avère particulièrement intéressante, et le Dr. Barbetta souligne ainsi une donnée dont découlent des indications utiles : La composition des acides gras généralement connus part de l'acide butyrique, dont la formule brute est $C_4H_8O_2$, pour arriver à l'acide arachidonique, dont la formule brute est $C_{20}H_{32}O_2$, et à des chaînes encore plus longues et complexes comme les cires et les cholestérols, d'origine biologique.

Il apparaît clairement que l'existence d'un atome d'azote (N) et de quelques atomes d'oxygène (O) supplémentaires, tel qu'on le voit dans la composition de la morphine et de l'héroïne par rapport à celle des acides gras, pourrait être le fait d'une combustion mixte et incomplète du matériel lipidique et des chaînes protéiques – faites de divers acides aminés reliés entre eux – présents dans le gras et la chair des victimes sacrificielles, qui se consumaient entièrement sur la braise des autels lors de ces offrandes.

Notre médecin conclut enfin : Il semble par conséquent cohérent et théoriquement possible — autant biochimiquement que neurophysiologiquement – que cet étrange plaisir olfactif bien réel qu'éprouve continuellement Jahvé lors de la combustion des protéines et graisses animales des victimes sacrificielles, […] puisse être dû à la stimulation de systèmes endorphiniques particuliers et d'autres neurotransmetteurs chimiques aux mécanismes synaptiques inconnus, qui interagiraient avec la neurophysiologie d'un être vivant qui serait semblable à l'homme, sans pourtant lui ressembler complètement.

Pour nous résumer, nous avions dit du *[nichochà]* de la Bible qu'il représentait clairement un état de relaxation : ce dernier trouve ici une possible explication neurophysiologique documentée.

Les essences végétales

Les substances végétales et le mollusque concerné soulèvent les questions suivantes : • Les lieux fermés pouvaient-ils leur occasionner une quelconque difficulté respiratoire ?

• Quand ils se trouvaient dans l'atmosphère terrestre, subissaient-ils des altérations de leur rythme respiratoire qui leur auraient éventuellement occasionné un léger

essoufflement ?

• Les substances odorantes précitées ont une action spécifique sur la respiration : pouvaient-elles leur apporter une quelconque forme de soulagement ?

• Un être venu de l'espace éprouvait-il la nécessité de se protéger lorsqu'il se retrouvait au contact d'individus dont l'hygiène n'avait certainement rien d'exemplaire ?

• Pourrions-nous imaginer que les fumigations effectuées avec des arômes à action antiseptique avaient préventivement pour objectif de purifier un environnement où l'Elohìm se tiendrait par la suite ? (Ces méthodes s'utilisaient encore au Moyen-Âge, et on peut facilement penser que, s'agissant du désert – et en l'absence d'autres possibilités –, l'espace du temple-tente fût susceptible d'être "purifié" à travers ce processus empirique).

• L'ensemble du rituel qui prévoyait que ceux qui devaient entrer en contact avec lui lavent et nettoient leur corps, aurait-il servi à se prémunir contre d'éventuels agents de contamination ? (On sait qu'une contamination représente toujours un grand danger pour un individu dont le système immunitaire est différent).

En conclusion

Il ne s'agit évidemment là que de questions et d'hypothèses : il n'existe pas encore de preuves certaines. Ce questionnement nous aide pourtant à cheminer sur une voie qui va au-delà des incohérences que contiennent les explications traditionnelles. Nous y lisons par exemple que tout ce que la Bible enseigne sur les offrandes et les sacrifices se trouve au cœur même de l'histoire de la rédemption, et nous aide à comprendre qu'il est nécessaire de continuellement reconnaître le Seigneur comme miséricordieux[95]. Ou bien que "l'animal victime ou l'offrande végétale incarne le fidèle qui s'offre lui-même à la divinité pour établir un lien de communion avec elle."[96]

Il faut toujours se garder de cultiver quelque prétention que ce soit à détenir la vérité, et ce, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus démontrer le moindre doute raisonnable.

Pourtant, comme nous l'avons vu, le pauvre Hébreu qui entrait dans un processus d'identification totale au point d'essayer d'"inhaler" les mêmes odeurs, était mis à mort.

Il n'est par conséquent *pas facile de se débarrasser des interprétations de type "extraterrestre"* qui ont le mérite de coller au texte biblique, *sous le prétexte qu'elles seraient "fantaisistes"*. Il faut pourtant bien relever que *les élaborations théologiques semblent souvent incompatibles, voire même en contradiction totale avec ce qui est concrètement narré dans les récits des origines.*

Ce n'est pas un hasard si les commentateurs catholiques les plus attentifs se trouvent dans l'obligation d'admettre[97] que certains passages de la Torah – et en particulier du *Lévitique,* que nous avons souvent cité ici – contiennent des concepts "dangereux", car ils peuvent "progressivement faire perdre toute sa valeur à l'histoire dans laquelle Dieu se fait connaître".

Remémorons-nous en la faisant nôtre la définition déjà citée du “matérialisme sacré” qu’exprimait Mgr. Ravasi : nous sommes en effet d’avis qu’elle *définit précisément le comportement de l’Elohìm qui sacralisait des gestes et des rites en fonction de leur bon accomplissement fonctionnel et surtout de l’efficacité “matérielle” des effets attendus.*

Rappelons-nous aussi que le terme *[kodèsc, kadàsc*] signifiait “séparé, mis à part, destiné à…”, de même que “préparé pour une tâche, pour une fonction”.

Cet *aspect concret et matériel* que la vision religieuse traditionnelle définit comme “dangereux”, semble au contraire être *l’élément fondamental, sinon le seul que désire ce “Dieu”* : tout ce qui lui était extérieur – voire en contradiction avec lui – et autres finalités du même genre étaient effectivement vus comme inutiles ou carrément nuisibles, à tel point que l’on pouvait être occis pour en avoir été responsable.

L’Elohìm appelé *Yahvé* se faisait préparer des substances qu’il inhalait pour en concevoir un état de relaxation, une sorte de tranquillité qui devait lui être réservée et dont il avait besoin. Les fumées ainsi produites régulaient également sa respiration et avaient une action aseptisante sur l’espace entourant l’habitation qu’il s’était fait construire dans le désert pour les moments où il projetait d’entrer directement en contact avec les représentants du peuple. Tout cela est extrêmement concret et facile à comprendre si l’on songe aux conditions d’hygiène de cette époque, qui représentaient incontestablement un risque pour lui.

9 מלאכים [malakhìm) Des Anges ?

Même s'il n'est guère plaisant de se répéter, nous informons le lecteur que ce chapitre est la suite directe de ce qui a été écrit dans notre précédent ouvrage[98] – tel est le destin naturel du chercheur qui progresse, en espérant que ce lecteur ne nous en voudra pas.

Dans ce précédent ouvrage, nous avons traité le thème des anges ou, plus exactement, des personnages que la Bible identifie en tant que *[malakhìm]* ; l'analyse littérale menée sur les textes que contiennent les livres de la Genèse, de l'Exode, des Juges, de Samuel, des Rois, de Tobie et de Zacharie, nous avait amenés à conclure en guise de synthèse que ces "anges" marchent, peuvent être couverts de poussière et apprécier de se laver, se fatiguent et doivent se reposer, mangent même deux fois par jour, décident où passer la nuit et se défendent contre les agressions par des méthodes semblant être d'ordre technologique.

Les anges *[malakhìm]* rappellent pour l'essentiel les descriptions des Anunnaki/Igigi/Igigu sumériens : des individus dont la différence physique avec l'homme est évidente. Ils sont ainsi dotés de pouvoirs incontestablement supérieurs, mais ne sont pas omnipotents : ils montrent en effet leur vulnérabilité, peuvent être attaqués, et sont surtout sujets à des exigences physiologiques quotidiennes normales !

Nous avons également vu que la présence des [*malakhìm*] inspire souvent la peur et n'est quasiment jamais rassurante : beaucoup de ceux qui les croisent estiment ne pas pouvoir survivre à leur rencontre.

Nous sommes donc extrêmement loin des figures angéliques éthérées, candides, bonnes, douces, rassurantes et dévouées envers le peuple que la tradition religieuse présente encore aujourd'hui.

Nous sommes encore plus loin des élaborations théoriques ultérieures qui ont abouti à la définition d'une véritable hiérarchie angélique vue comme l'élément intermédiaire entre l'être humain constitué d'un corps et la spiritualité divine, hiérarchie dont nous reparlerons plus loin dans les chapitres consacrés aux Chérubins.

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant pour examiner ce que l'homme a élaboré au fil des siècles à partir du texte biblique : cela nous sera utile pour une comparaison que motive le vœu de connaître pour comprendre.

Nous rappellerons par souci de clarté que notre objectif n'est pas de déterminer "dans l'absolu" si des personnages angéliques existent ou pas, mais plutôt d'en évaluer la présence et la description dans l'Ancien Testament afin de les comparer avec ce que nous dit en général la tradition religieuse et spiritualiste.

Le Catéchisme de l'Église Catholique

Nous ne pouvons évidemment pas nous dispenser de rapporter avant toute chose ce

que l'Église dit dans ses documents officiels.

Dans le *Catéchisme de l'Église catholique* (section II, chapitre I, paragraphe 5), le personnage de l'ange est présenté dans des articles que nous rapportons ici textuellement (les points de suspension font partie du texte original)[99] : **328** L'existence des êtres spirituels, non corporels, que l'Écriture sainte nomme habituellement anges, est une vérité de foi. Le témoignage de l'Écriture est aussi net que l'unanimité de la Tradition.

> **329** Saint Augustin dit à leur sujet : "*'Angelus' officii nomen est, [...] non naturae. Quaeris nomen huius naturae, spiritus est, ex eo quod agit, angelus* – L***e terme 'Ange' désigne la fonction, non pas la nature. Tu demandes comment s'appelle cette nature ? – c'est l'es***prit. Tu en demandes la fonction ? – c'est un ange : c'est un esprit d'après ce qu'il est, c'est un 'ange' d'après ce qu'il fait." De tout leur être, les anges sont des serviteurs et messagers de Dieu. Parce qu'ils "contemplent constamment la face de mon Père qui est aux deux" (*Mt* **18** 10), ils sont "les ouvriers de sa parole, attentifs au son de sa parole" *(Ps* **103** 20).
>
> **330** En tant que créatures purement spirituelles, ils possèdent intelligence et volonté : ce sont des créatures personnelles et immortelles. Ils dépassent en perfection toutes les créatures visibles. L'éclat de leur gloire en témoigne.
>
> **331** Le Christ est le centre du monde angélique. Ce sont ses anges à lui : "Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous ces anges […]" (*Mt* **25** 31). Ils sont à Lui parce que créés par et pour lui : "Car c'est en lui qu'ont été créées toutes choses, dans les cieux et sur la Terre, les visibles et les invisibles : trônes, seigneuries, principautés, puissances. Tout a été créé par lui et pour lui" (*Col* **1** 16). Ils sont plus à Lui encore parce qu'il les a faits messagers de son dessein de salut : "Est-ce que tous ne sont pas des esprits chargés d'un ministère, envoyés en service pour ceux qui doivent hériter du salut ?" (*He* **1** 14).
>
> **332** Ils sont là dès la création et tout au long de l'histoire du salut, annonçant de loin ou de près ce salut et servant le dessein divin de sa réalisation : ils ferment le paradis terrestre, protègent Lot, sauvent Agar et son enfant, arrêtent la main d'Abraham, la loi est communiquée par leur ministère, ils conduisent le Peuple de Dieu, ils annoncent naissances et vocations, ils assistent les prophètes, pour ne citer que quelques exemples. Enfin, c'est l'ange Gabriel qui annonce la naissance du Précurseur et celle de Jésus lui-même.
>
> **333 De l'incarnation à l'ascension, la vie du Verbe incarné est entourée de l'adoration et du service des anges. Lorsque Dieu "introduit le Premier-né dans le monde, il dit : 'Que tous les anges de Dieu l'adorent'" (*He* 1 6). Leur chant de louange à la naissance du Christ n'a cessé de résonner dans la louange de l'Église : "Gloire à Dieu…" (Lc 2 14). Ils protègent l'enfance de Jésus, servent Jésus dans le désert, le réconfortent dans l'agonie, alors qu'il aurait pu être sauvé par eux de la main des ennemis comme jadis Israël. Ce sont encore les anges qui "évangélisent" en annonçant la Bonne Nouvelle de l'incarnation, et de la résurrection du Christ. Ils seront là au retour du Christ qu'ils annoncent, au service de son jugement.**
>
> **334** D'ici là, toute la vie de l'Église bénéficie de l'aide mystérieuse et puissante

des anges.

335 Dans sa liturgie, l'Église se joint aux anges pour adorer le Dieu trois fois saint, elle invoque leur assistance (ainsi dans *In paradisum deducant te angeli…* – au paradis les anges t'accompagnent – dans la liturgie des défunts, ou encore dans l'"Hymne des Chérubins" de la liturgie byzantine), elle fête plus particulièrement la mémoire de certains anges (Saint-Michel, Saint-Gabriel, Saint-Raphaël, les anges gardiens).

336 Du début de l'existence au trépas, la vie humaine est soumise à leur garde et à leur intercession. "Chaque fidèle a à ses côtés un ange en tant que protecteur et pasteur pour le conduire dans la vie". Dès ici-bas, la vie chrétienne participe dans la foi à la société bienheureuse des anges et des hommes unis en Dieu.

Les Hiérarchies angéliques dans la tradition

Essayons maintenant de synthétiser brièvement les textes des traditions les plus répandues, qui décrivent essentiellement l'existence de différents ordres d'anges. Ils se différencient entre eux à travers leurs positions hiérarchiques et les fonctions exercées. Chacun des ordres recevait des dons spécifiques de l'esprit divin, tels que la lumière, la science, le bien… avec pour tâche de les transmettre à l'homme.

Ces personnages forment un ensemble, les *neuf Chœurs angéliques,* regroupés en *trois Hiérarchies* : 1.Le premier Ordre, qui définit la Hiérarchie suprême, se compose des Séraphins, des Chérubins, et des Trônes.

2. Le second Ordre, qui représente la Hiérarchie moyenne, est constitué par les Dominations, les Vertus et les Puissances.

3. Le troisième et dernier Ordre forme la Hiérarchie inférieure, qui se compose des Principautés, des Archanges et des Anges.

Chaque groupe angélique possède des caractéristiques spécifiques que nous n'énumérerons pas ici. Nous rappellerons uniquement celles – des Anges et des Chérubins – qui nous intéressent davantage, car elles sont présentes dans l'Ancien Testament et font donc l'objet de notre analyse.

Tout d'abord, et parmi les multiples attributions qui leur sont assignées, il est par exemple dit qu'ils sont la voie vers le Verbe, le réceptacle parfait de la lumière divine. Ils servent de médiateurs pour nous communiquer la puissance de Dieu permettant la conversion des pécheurs. Ils transmettent la sagesse par la révélation des secrets divins. Ils manifestent la miséricorde par la glorification des hommes justes, et la justice par la condamnation des impies.

Ils sont un exemple à suivre pour éviter les punitions, pour combattre les vices, pour pouvoir aller au ciel, *etc.*

Face à ces descriptions, une première réflexion nous vient immédiatement à l'esprit :

la lecture du texte biblique les montre clairement comme des êtres avec des aspects physiques et comportementaux qui sont indéniablement loin d'être aussi exemplaires et élevés.

Nous allons maintenant nous poser les questions qui s'imposent : • Tout ce qui a été écrit sur eux est-il confirmé par les messagers des Elohìm que l'on trouve dans l'Ancien Testament ?

• Sommes-nous certains que cette vision correspond au contenu des textes qui relatent les vicissitudes survenues aux Adàm lors des périodes de l'histoire où ils se trouvaient encore en contact étroit avec les "dieux" et avec leurs "anges" ?

Fidèles à notre engagement, nous allons continuer notre lecture littérale des textes qui nous décrivent les histoires des *[malakhìm]*.

Les [*malakhìm*] dans l'Ancien Testament

Nous présentons ci-après quelques situations où ceux-ci interviennent, laissant ainsi au lecteur tout loisir de réfléchir par lui-même en appréhendant le réalisme qui préside aux paroles des auteurs bibliques.

Genèse, chapitre 16

Après, et en dépit des promesses d'une descendance aussi innombrable que des grains de sable, le patriarche Abraham et son épouse Saraï n'arrivent pas à avoir d'enfant. Déçue de voir passer le temps sans que cette promesse ne se réalise, Saraï décide de permettre à son époux de concevoir un enfant avec la servante égyptienne Agar. Il en fut ainsi, sauf qu'à peine enceinte, Agar s'enorgueillit et ne respecta plus son infériorité hiérarchique. Sa maîtresse ne comptant plus à ses yeux, celle-ci, avec la permission d'Abraham, l'oblige à partir.

L'esclave part errer dans le désert *(Gn* **16** 7) :

יהוה	מלאך	וימצאה
Yahvé	de-messager	trouva-et

במדבר	המים	על-עין
désert-le-dans	eaux-les	(source)œil-de-près

שור	בדרך	על-העין
Shur	de-chemin-sur	(source-la)œil-l'-de-près

Nous sommes devant une rencontre qui paraît fortuite, le [*malakh*] paraît lui-même être pris par surprise, mais semble pourtant la connaître personnellement ; il lui demande

	שרי	שפחת	הגר
	Saraï	de-esclave	Agar
תלכי	ואנה	באת	אי-מיזה
? (tu-vas)tu-iras	où-et	tu-viens	ceci-de-où

alors :

Ce messager connaît ainsi Agar, mais ne sait pas pourquoi elle se trouve là, ni où elle va. Elle devrait être au campement d'Abraham, et il lui ordonne alors de retourner servir sa maîtresse.

Il ne manque cependant pas de la rassurer : le fils qu'elle porte en son sein fait partie des projets de Yahvé. Il sera le premier de lignée d'un grand peuple, et il en a été ainsi : d'Ismaël descend en effet un ensemble d'individus qui sont généralement identifiés comme étant les Arabes nomades.

L'épilogue du récit se situe au chapitre 21, où Yahvé accomplit un nouveau choix concernant sa dynastie. Quand Saraï conçoit et met Isaac au monde avec l'aide de "dieu", Yahvé le choisit comme l'héritier véritable et premier de lignée de la nouvelle descendance qui ira occuper ladite "terre promise".

Un choix qui a des conséquences précises.

Tous deux ne peuvent pas être des héritiers. Antagonismes et divisions doivent être évités. Le pouvoir sur les biens et leur contrôle ne seront pas divisés.

Après la naissance de l'héritier légitime, Agar doit bien entendu quitter définitivement le campement ; pourtant, comme nous l'avons déjà dit, ce sera son fils qui sera quoi qu'il arrive le premier de lignée d'un grand peuple.

Nous n'avons pas de doutes sur le fait que chaque nouveau-né de la lignée d'Abraham devait avoir une valeur précieuse pour la stratégie qu'envisageait l'Elohìm gouvernant cette partie du Moyen-Orient !

Nous pouvons comprendre toute cette histoire comme une confirmation de ce qui sera dit dans le chapitre sur le choix des peuples : Yahvé devait réunir au fil du temps un ensemble d'individus destinés à occuper et gouverner les territoires qui lui avaient été assignés au moment de la division opérée par *[Eliòn], Ses messagers, des personnages concrets et matériels, agissaient en fonction d'objectifs stratégiques précis.*

Nous sommes en l'occurrence ici devant une situation concrète : il ne s'agit ni de visions ni de rêves. Quand Agar rencontre le *[malakh],* nous sommes devant un événement qui paraît fortuit, et qui est sans aucun doute *réel et concret.* Le messager n'arrive pas en volant et n'apparaît pas à la faveur d'une vision : il rencontre cette femme dans un endroit précis, lui parle en personne, lui pose des questions à travers lesquelles nous comprenons qu'il n'était lui-même pas totalement informé sur ce qui était en train de se passer… une rencontre normale avec un dialogue normal entre deux personnes *bien réelles.*

Genèse, chapitre 19

Étant donné l'importance de ce qui est décrit dans le chapitre 19 d*e La Genèse,* il nous paraît nécessaire d'en faire un rappel élémentaire : ces personnages d'anges

interviennent au cours de la guerre qui se termine par la destruction de Sodome et Gomorrhe -des personnages qui ont largement été étudiés dans l'ouvrage précédent, et nous n'y reviendrons donc pas.

Genèse, chapitre 22

On y narre l'histoire connue d'Abraham à qui Yahvé demande une preuve de fidélité particulièrement cruelle, on pourrait même dire totalement atroce et inhumaine : il lui impose de sacrifier son fils Isaac.

Abraham accepte, prépare tout le nécessaire et se met en route vers l'autel qui lui est indiqué. En s'approchant, son fils remarque, surpris, qu'il y manque un élément essentiel : la victime sacrificielle. Son père ne peut évidemment lui révéler que c'est justement lui qui est la victime désignée. Il le rassure alors en lui disant que c'est Yahvé lui-même qui la fournira.

Arrivé sur les lieux, Abraham construit l'autel, y dispose le bois, puis attache Isaac et le met sur l'autel en le positionnant sur le bois. Ayant aiguisé son couteau, il est sur le point de tuer son fils quand *(Gn* **22** 11) :

יהוה	מלאך	אליו	ויקרא
Yahvé	de-messager	lui-vers	rencontre-la-à-vint-et

אברהם	אברהם	ויאמר	מן-השמים
Abraham	Abraham	: dit-et	cieux-des

… le patriarche répond et l'ange lui ordonne alors de ne pas passer à l'acte : "Il n'est pas nécessaire que tu accomplisses le sacrifice". Abraham a réussi l'épreuve, et l'Elohìm sait qu'il peut compter sur un allié fidèle au point d'être prêt à offrir la vie de son fils sur une simple demande.

Le sacrifice se poursuit donc au détriment d'un bouc capturé dans le moment.

Nous avons ici une distinction précise entre deux personnages : l'Elohìm (l'article apparaissant également en hébreu), qui décide dans le verset 1 de mettre Abraham à l'épreuve, et un *[malakh]* qui descend du ciel à sa rencontre pour interrompre cet acte cruel.

La scène entière du dialogue, avec cette question et cette réponse, est évidente de simplicité : un "ange" appelle deux fois "Abraham, Abraham", celui-ci répond alors très naturellement "הנני" *[hinnéni],* "me voilà… je suis ici", et l'échange se poursuit en s'achevant par les promesses renouvelées de l'Elohìm concernant l'avenir d'Abraham et de sa descendance.

Dans ce passage, nous apprenons très clairement que "Dieu" ne connaît *a priori* pas les états d'âme de son allié et a par conséquent besoin de le mettre à l'épreuve à travers une demande *concrète,* aux conséquences dramatiques et donc particulièrement efficaces en termes probatoires. C'est seulement après avoir constaté qu'Abraham est disposé à tout – et après en avoir eu confirmation – que "Dieu" envoie son [*malakh*], messager, mettre fin à l'épreuve.

Cette séquence – la succession des actions et le nombre de personnages à intervenir –

serait absolument inutile si l'Elohìm était en mesure de lire dans les pensées d'Abraham et de communiquer avec lui par voie directe. Mais nous émettons l'hypothèse qu'"il" n'était pas substantiellement différent de gouvernants terrestres normaux, et il est bien connu que les puissants préfèrent souvent faire intervenir leurs intermédiaires.

Ce récit nous campe ainsi un Elohìm incapable de saisir les états d'âme de l'homme, qui utilise un [*malakh*] pour interrompre une action en cours : il n'y a donc ici aucune connotation spirituelle dans ce qui est promis ou dans la façon dont l'action se déroule.

Genèse, chapitre 28

Nous suggérons à notre ami lecteur de consulter directement ce passage où Jacob raconte avoir vu une échelle qui unissait la terre et le ciel sur laquelle montaient et descendaient des anges.

Il faut dire d'emblée que cette scène est souvent interprétée d'un point de vue ufologique. Bien que nous soyons essentiellement d'accord avec cette interprétation, nous respecterons le texte biblique, où il est expressément dit que Jacob dormait et qu'il s'agissait d'un rêve : étant donné que notre objectif n'est pas d'interpréter les rêves, nous omettrons d'analyser cette scène, à propos de laquelle le lecteur fera pourtant bien de se faire lui-même une opinion personnelle en se procurant une version quelconque de la Bible.

Genèse, chapitre 32

Dans les passages précédents, nous avons assisté à des actions que nous pourrions voir comme typiques des "anges" : ils ont fait ce que l'on attendait d'eux, à savoir qu'ils sont intervenus en tant qu'intermédiaires, porte-paroles, exécuteurs d'ordres venus d'en haut et autres.

Voyons maintenant un cas où ils sont au contraire présents sans rien faire !

Cette insignifiance réelle est précisément ce qui rend la situation particulièrement savoureuse, et surtout remarquable à la lumière de ce que nous sommes en train d'examiner ici. Il s'agit d'un événement tellement banal qu'il est toujours omis par les commentateurs, qui préfèrent interpréter l'extraordinaire. L'expérience nous a cependant appris que c'est souvent les événements de la vie ordinaire elle-même qui recèlent des preuves indirectes majeures.

Jacob s'est rendu sur la terre de ses pères pour choisir une épouse. Après une série de hauts et de bas et autres aventures déplaisantes, il en acquiert en réalité plus d'une et retourne au domicile de son père Isaac. On découvre au cours de ce voyage une manière de phrase en incise qui n'a aucun rapport avec ce dernier. Elle ne produit aucune conséquence manifeste, et sa présence dans le récit n'est donc pas vraiment justifiée.

C'est précisément en cela que réside toute sa valeur !

On lit dans le verset 2 que pendant que Jacob poursuivait son chemin :

אלהים	מלאכי	ויפגעו-בו
Elohim	de-messagers	lui-sur-tombent-et

En voyant les messagers, Jacob s'exclame :

זה	אלהים	מחנה
ceci	Elohìm	de-campement

…et décide ainsi de nommer ce lieu מחנים *[mahanayim],* terme qui est toujours traduit ou translitéré comme s'il s'agissait d'un nom propre (*Mahanayim*) alors qu'il renvoie au contraire au pluriel/duel de מחנה *[mahané],* qui signifie "campement".

La scène est par conséquent incroyablement concrète : les "anges" ne font rien de particulier, et il serait plus approprié de dire qu'ils vaquent à leurs affaires. Jacob arrive avec ses gens et son bétail. Les personnages en question "tombent sur lui" sans parler. Il les reconnaît, comprend qu'il est arrivé tout près d'un de leurs quartiers et décide alors de nommer le lieu ainsi.

Nous avions plus haut renoncé, par respect des règles, à interpréter un rêve : on découvre à l'inverse ici des éléments de réalité qu'on ne saurait négliger.

La racine du verbe פגע *[pagà],* "tomber sur", porte en elle le concept de "hasard, sort" ; le récit nous apprend donc avec une clarté qui se passe de toute interprétation que cette rencontre est survenue "par hasard" : aucun des acteurs ne s'y attendait, pas plus Jacob que les [*malakhìm*].

La présence de ces derniers, la constatation qu'il s'agit d'un campement des Elohìm et la construction particulière qui préside au nom que Jacob décide de donner à ce lieu – מחנים [*mahanayim*], avec la désinence de la forme duelle qu'on utilise toujours pour définir quelque chose qui existe en double –, nous autorise à émettre l'hypothèse que le patriarche biblique soit tombé sur un campement constitué de deux secteurs, l'un pour les Elohìm et l'autre pour les *[malakhìm],* qui n'avaient pas le même grade hiérarchique : on dirait de nos jours "les officiers et la troupe".

Si nous devions en effet traduire מחנים *[mahanayim]* – sans l'entendre comme le nom propre d'une localité – il nous faudrait écrire que Jacob a baptisé ce lieu "deux campements" ou "campement double". Et peut-être n'est-ce pas non plus un hasard si ce sont des membres de "la troupe", des *[malakhìm],* qui sont venus à la rencontre de ces étrangers soudainement arrivés. Leur seule présence a fait que Jacob et les siens ne se sont pas approchés davantage : il ne va pas plus loin et reprend sa route du fait que ces individus avaient un campement (voire deux) à cet endroit.

Il ne se passe rien. Les "anges" n'arrivent pas en volant, ils ne font pas les messagers, aucune action n'est menée, aucun ordre n'est donné, pas de visions ou de rêves… On note simplement une rencontre fortuite. Quelques [*malakhìm*] s'approchent sans qu'il y ait de contact direct, puis chacun se hâte de continuer à faire ce qu'il était en train de faire.

Ceux qui auront déjà fait l'expérience de manœuvres militaires n'auront aucun mal à imaginer la scène où des civils simplement curieux qui se sont approchés d'un camp provisoire, voient immédiatement intervenir des soldats pour leur en interdire l'accès. La plupart du temps, la seule vue de militaires montant la garde nous fait comprendre de ne pas aller plus loin. C'est bien ce qui semble avoir eu lieu pour Jacob, et ce, de la façon la plus normale du monde.

Si nous trouvons ce récit dans la Bible, ce n'est de toute évidence pas parce que Jacob

a été attaqué. La vision d'un campement des Elohìm ne devait guère être un événement ordinaire et le vieux patriarche appréciait ainsi de se souvenir d'une expérience en elle-même plutôt singulière : les [*malakhìm*] n'ont rien fait, pas plus qu'ils n'ont parlé, mais le "camp double", lui, est resté gravé dans sa mémoire.

L'Exode, chapitre 23

Le contenu des versets 20-30 est particulièrement significatif. Il y est traité de la stratégie que Yahvé entend adopter dans sa conquête de la terre promise à Moïse et à son peuple. Cette stratégie inclut un [*malakh*] , "messager", que Yahvé enverra au-devant d'eux avec pour tâche d'exercer une surveillance et de donner les instructions nécessaires. Ce [*malakh*] le précédera toujours et lui vouera une obéissance absolue ; en effet (*Ex* **23** 21) :

לפשעכם	ישא	לא
transgression-votre-pour	tolérance-pas-aura	n'

"Dieu" déclare une nouvelle fois que ce messager l'aidera dans sa conquête, qui devra se faire progressivement. Les peuples qu'ils rencontreront ne devront pas être trop rapidement chassés (verset 29), car la terre abandonnée se transformerait en désert et serait occupée par les bêtes sauvages. La pénétration du territoire s'opérera donc graduellement, à un rythme qui permettra une occupation progressive du terrain et le travail agricole nécessaire pour la production de nourriture (verset 30).

Nous avons ainsi un "Dieu" qui doit obligatoirement s'adapter aux rythmes de la nature, aux besoins quotidiens de toute une masse d'individus qui investit de nouvelles terres. Il n'accomplit pas les actes extraordinaires auxquels nous pourrions nous attendre de sa part pour résoudre, avec l'aide de sa puissance divine, les problèmes que pose une telle situation.

Dans le verset 27, il précise encore qu'il enverra son אימה *[emà],* "terreur", précéder le peuple, mais il n'est pas dit si ce terme est attribué au messager ou s'il représente un instrument qu'il aura avec lui ; cette "terreur" provoquera à l'évidence un tel désordre chez leurs adversaires qu'ils finiront par être capturés.

Yahvé se comporte par conséquent comme un stratège humain on ne peut plus ordinaire qui envoie un plénipotentiaire commander ses troupes sur la base d'une tactique aussi réelle qu'avisée, en étant également contraint de prévoir des aspects logistiques dont il ne peut faire abstraction.

Tout le récit est donc empreint d'un sain réalisme où la soi-disant omnipotence divine et la spiritualité angélique ne semblent guère avoir de place !

Le *[malakh],* "messager", et l'*[emà],* "terreur", représenteront dans cette guerre imminente des instruments fonctionnels.

1er Livre des Chroniques, chapitre 21

Dans le prochain chapitre, nous rapporterons un recensement que le roi David décide d'effectuer de manière complètement inopportune, en étant en totale contradiction avec la volonté de Yahvé (7 *Ch* **21** 1).

Nous allons ici analyser la partie du récit qui fait état d'un messager précisément envoyé pour exterminer les habitants de Jérusalem du fait de cette décision du souverain.

David s'adresse à Yahvé pour lui rappeler qu'il est l'unique responsable de la décision en question. Il lui demande ainsi de ne pas injustement frapper le peuple qui n'est nullement coupable. Soulignons d'emblée un fait pour le moins curieux : "Dieu" n'avait pas tout de suite compris qu'il n'y avait que David à vouloir ce recensement ; néanmoins et fort heureusement pour la ville, il se ravise et ordonne au messager de ne pas entreprendre la destruction prévue (verset 15).

L'action étant sur le point de commencer, David, "levant les yeux", voit le messager [*malakh*] *(1 Ch* 21 16) :

עמד	בין	הארע	ובין	השמים
tenant-se	entre	terre-la	entre-et	cieux-les

… et ayant en main un instrument appelé חרב [*kherèv*] qui est traduit par "épée", mais dont la racine comporte le sens de "brûler, mener à la ruine".[100] Nous ne savons pas bien ce dont il s'agissait, mais la Bible nous dit clairement que cette arme était נטויה *[netuià]* "tournée, pointée" vers la ville de Jérusalem, et donc prête à frapper et détruire.

Ce passage de la Bible précise que le messager se trouvait près de l'aire d'Ornân le Jébuséen et nous donne l'image d'un quotidien tout à fait habituel qui n'a rien à voir avec des visions ou des expériences oniriques. Ornân est en train de battre le grain avec ses fils. Il se tourne, voit le *[malakh],* et ses fils le voient aussi : tous sont terrifiés et se cachent immédiatement (versets 15 à 20).

Il n'y a pas de meilleure description pour témoigner de l'aspect et de l'attitude de ce personnage, qui devaient être franchement menaçants. Pointée vers Jérusalem, l'arme qui brûle et détruit inspire la terreur !

Le messager interrompt ce qu'il était sur le point de faire et (verset 18) ordonne à un certain Gad de dire à David qu'il doit monter sur l'aire d'Ornân pour y ériger un autel. David s'exécute, prépare le tout puis appelle Yahvé, qui ne tarde pas à se présenter (7 *Ch* **21** 26) :

ויענהו	באש	מן-השמים
répondit-et	feu-le-par	cieux-des-provenant

על	מזבח	העלה
sur	de-autel	holocauste-l'

Les personnes présentes voient que le messager remet son arme dans son fourreau (verset 27).

Le récit se termine ensuite par une remarque qui nous interroge encore plus. Le danger cesse, mais lors des jours qui suivent, David n'ose pas aller consulter Yahvé à son domicile, situé à cette époque sur le haut lieu de Gabaôn *(1 Ch* **21** 30) :

כי	נבעת	מפני
que-vu	terrifié-été-avait-il	de-face-la-par

חרב	מלאך	יהוה
de-(arme)épée-l'	de-messager	Yahvé

Il s'agissait véritablement une vision concrète et terrifiante !

Livre des Juges, chapitre 6

Pendant la période qui va de la mort de Josué à l'instauration de la monarchie, le peuple d'Israël est à plusieurs reprises gouverné par des chefs civils et militaires – communément appelés "Juges" – qui interviennent dans des circonstances déterminées pour libérer telle ou telle tribu des ennemis du moment ou de l'oppression subie de la part de peuples voisins.

L'un de ces chefs est Gédéon : un [*malakh*] envoyé par Yahvé répond à son appel et agit de façon très singulière.

Gédéon est en train de battre le grain ; le *[malakh]* de Yahvé arrive, s'arrête sous le térébinthe d'Ophra et le salue, lui annonçant qu'il a été décidé de lui confier la tâche de libérer Israël des mains des Madianites. Gédéon lui répond qu'il en est indigne et guère préparé, mais Yahvé le tranquillise en lui assurant qu'il sera avec lui. Gédéon, encore sous le choc, lui demande de ne pas s'éloigner, car il veut retourner prendre de la nourriture chez lui pour la lui offrir : le [*malakh*] lui promet qu'il l'attendra.

Deux questions se posent ici simultanément : • Qui pourrait bien songer à offrir de la nourriture à une vision spirituelle?

• Qui pourrait bien songer à demander à une vision spirituelle d'avoir un peu de patience pendant qu'il s'en va préparer de la nourriture avant de revenir ?

Gédéon (verset 19) retourne chez lui, prépare de la viande de chevreau et du pain, rejoint le [*malakh*] qui l'a attendu et lui offre la nourriture.

Il ce produit à ce moment-là un fait indiscutablement hors du commun : le *[malakh]* ordonne à Gédéon de mettre la viande et le pain sur un rocher, puis lui demande en outre de verser le jus de la viande par-dessus et… *(Jg* **6** 21) :

	יהוה	מלאך	וישלח
	Yahvé	de-messager	étendit-et
בידו	אשר	המשענת	את-קצה
main-sa-dans	que	bâton-le	de-extrémité
ובמצות		בבשר	ויגע
levain-sans-pains-les-(sur)dans-et		viande-la-(sur)dans	toucha-et
	מן-הצור	האש	ותעל
	roche-la-de	feu-le	monta-et

… le feu dévore la viande et les galettes, après quoi le messager s'en va.

La littéralité du texte ne laisse pas de stupéfier, mais nous ne pouvons prendre acte de ce qui s'est passé sans qu'il semble difficile, pour ne pas dire impossible d'interpréter le tout d'une manière autre que ce que nous dicte la réalité du récit.

Ce [*malakh*] utilise sans doute un "quelque chose" qui émet une flamme : une troublante similarité avec ce que nous lirons dans le chapitre sur le miracle d'Élie, où nous verrons "Dieu" produire une flamme de manière spontanée.

Livre d'Ézéchiel, chapitre 8

Il existe un passage de la Bible où la dévotion religieuse est telle qu'on veut à tout prix y trouver une présence angélique, ce qui pousse les interprètes à traduire des choses qui ne se trouvent pas dans le texte.

Dans les versets 1-3, le prophète nous décrit une rencontre avec ce que nous pouvons au mieux définir comme un "quelque chose" que les traductions habituelles rendent à peu près de la manière suivante : "Voici, il vit une forme d'aspect humain ; à partir de ce qui semblait être ses hanches et en dessous d'elles, il y avait du feu, et à partir des hanches et au-dessus d'elles, c'était scintillant comme le vermeil. Il me sembla qu'il étendit un bras, me saisit par les cheveux et un esprit me souleva entre ciel et terre".

Selon cette version universellement répandue, nous serions confrontés à une présence angélique anthropomorphe qui fait le geste pour le moins curieux d'étendre un bras pour saisir Ézéchiel par les cheveux et le soulever dans les airs.

Mais tel n'est pas le cas : le texte massorétique dit en effet… *(Ez* **8** 2) :

כמראה-אש	דמות	והנה
feu-de-apparence-comme	ressemblance	voilà-et

מתניו	ממראה
hanches-ses(deux)	de-apparence-d'

אש	ולמטה
feu	bas-vers-et

ולמעלה	וממתניו
haut-vers-et	hanches(deux)-ses-de-et

כמראה-זהר
scintillement-de-apparence-comme

החשמלה	כעין
(vermeil)ambre-l'	de-œil-comme

On peut tout d'abord remarquer qu'il n'y a pas ici la moindre trace de silhouette humaine : quelque chose arrive qui projette une forme d'énergie donnée (le feu) qui vient de sa partie inférieure, alors que sa partie haute scintille d'un éclat métallique.

Continuons maintenant avec le soi-disant geste de "saisir par les cheveux":

יד	תבנית	וישלח
main	de-modèle	étendit-et

ראשי	בציצת	ויקחני
tête-ma	de-composant(avec)pour	prit-me-et

רוח	אתי	ותשא
[*ruàch*]	moi	souleva-et

Le terme ציצת [*tzitzït*], qui est traduit par "cheveux", désigne très précisément un composant, une fermeture de vêtement ou aussi une barrette à cheveux. Pour le terme [*ruàch*], nous vous renvoyons à ce qui a été dit dans le chapitre concerné, tout en

rappelant ici pour en faciliter la lecture que ce terme définissait probablement quelque chose qui fendait rapidement l'air et les cieux sans évidemment l'assimiler à un volatile.

Le texte biblique nous dit donc littéralement que : • Un "quelque chose" flamboyant et lumineux se présente à Ezéchiel.

• Ce qui est identifié comme "quelque chose" émet parfois un "quelque chose" qui pourrait être un objet ou un dispositif capable de soulever une personne, et il est évident que le moyen le plus simple pour désigner un module de préhension difficile à décrire est de le comparer à une main humaine : "modèle de main", dit en effet le prophète.

• C'est tout le [*ruàch*] qui soulève le prophète et l'emmène.

Nous ne pouvons ici pas en dire plus, car il nous faudrait user d'une certaine fantaisie pour élaborer une image qui corresponde à cette description ; nous pouvons néanmoins en conclure qu'*il ne s'agissait certainement pas là d'un ange ayant une apparence humaine.*

Les événements se succédant, Ezéchiel est alors conduit à Jérusalem où ce qu'il voit le fait s'exclamer : "C'est là le כבוד *[kevòd]* de Yahvé".

Mais nous traiterons dans le chapitre consacré aux Chérubins ce qu'il adviendra par la suite.

Livre de Daniel *Le livre de Daniel* appartient à ce que l'on appelle la "littérature apocalyptique". Il a très probablement été composé vers le IIe siècle av. J.-C. et est rédigé en hébreu, en araméen et en grec. Il relate les événements survenus pendant l'exil babylonien (597 av. J.-C.), même si le contexte historique général dans lequel s'insèrent les faits est beaucoup plus étendu : approximativement de 600 à 160 av. J.-C.

Le texte recèle tant d'anomalies quant aux lieux, au contenu et au langage, que le canon biblique hébraïque ne le place plus parmi les livres prophétiques, mais simplement parmi les "écrits".

Les variations considérables au niveau du fond et de la forme, sans parler de la composition littéraire, révèlent qu'il s'agit du fruit d'un assemblage de parties préexistantes qui ont été remaniées. On trouve même, dans ses diverses éditions, des différences de contenu, tels des chapitres de la Bible grecque qui sont absents de la Bible hébraïque et autres.

En poursuivant notre analyse, nous sommes en outre conscients du fait que la littérature apocalyptique, à la différence de la littérature spécifiquement historique ou de la chronique littéraire, utilise des catégories et des langages – comme la vision et le symbole – qu'on peut difficilement utiliser pour décrire la réalité de manière concrète.

Tout cela influe lourdement sur l'analyse ; il n'empêche que ce livre est considéré comme "révélé" par le canon catholique, et utilisé en tant que "vérité de foi" pour définir des personnages angéliques.

Bien que rempli d'incertitudes, le livre est reconnu comme une référence pour définir la vérité absolue. Il est abondamment utilisé pour l'élaboration de l'angiologie traditionnelle, et il ne faudra donc pas s'étonner que nous l'utilisions ici pour formuler de simples hypothèses qui sont le fait d'un chercheur libéré de tout dogmatisme.

Nous allons par conséquent essayer d'en analyser certains passages pour y saisir les aspects touchant aux personnages angéliques dont il est ici question.

Le principal protagoniste en est le juge Daniel qui, de par le souvenir de ce qui est connu en tant que "visions", insuffle à son peuple l'espoir en un avenir où un Messie fera parvenir leur nation à sa libération définitive : c'est une sorte d'histoire théologique du monde à travers laquelle est transmise la certitude que "Dieu" réalisera ses desseins.

Daniel 4

Dn **4** 10 évoque la vision reçue par Nabuchodonosor, dont ce dernier demande l'interprétation à Daniel. On est quelque peu surpris de découvrir dans cette vision un terme qui renvoie à la présence d'individus parfaitement identifiés dans les récits sumériens : les vigilants.

Le texte nous dit que s'adresse à Nabuchodonosor :

נחת	מן-שמיא	וקדיש	עיר
descend	cieux-des	saint-et	vigilant

Il s'agit de l'annonce préalable d'une série de dispositions où il est indiqué que *(Dn* **4** 14) :

פתגמא	עירין	בגזרת
décision-la	vigilants	de-décret-par

Il existe ainsi un ensemble d'individus appartenant à la catégorie des "vigilants" qui décide de la répartition des règnes sur la Terre : il n'y a là aucune donnée qui permette d'en faire des "anges", et on ne peut les considérer comme tels que si nous nous en tenons aux caractéristiques que la tradition leur a attribuées.

Souvenons-nous que les Sumériens définissaient leur terre en tant que *"Kiengir*", à savoir "terre des gardiens, des vigilants", et que les Égyptiens connaissaient les "*neteru*", c'est-à-dire les "gardiens" des temps du commencement. Nous sommes certains de ne pas évaluer de telles correspondances à la légère, car il est impossible de les considérer comme de simples et vagues coïncidences.

On remarquera dans les récits de ces divers peuples la présence d'individus regroupés en entités décisionnelles, qui se voient confier des tâches précises, dont celles de répartir les gouvernances sur la Terre et de s'assurer du respect des dispositions prises, comme c'est justement le cas dans ce passage de la Bible.

Daniel 9

Nous ne savons pas avec certitude si le "vigilant" que nous avons évoqué est le même que l'individu qui apparaît au verset 21 du chapitre 9, défini par Daniel en tant que גבריאל [*ghevriel*], "Gabriel", avec qui nous allons maintenant faire connaissance.

Daniel raconte que pendant qu'il était en train de prier lors de l'oblation du soir, Gabriel s'est présenté à lui, et s'est approché pour lui parler, lui disant être venu pour tout lui dévoiler *(Dn* **9** 20-22).

Notre objectif n'est pas d'analyser ici les contenus des nombreuses révélations qu'il fait à Daniel, mais de nous occuper exclusivement de son personnage, en faisant état d'un détail pour le moins curieux de la description de sa présentation.

Nous remarquons tout d'abord que le terme [*ghevriel*] est normalement considéré comme un nom propre, mais nous ne pouvons pas passer sous silence le fait qu'il indique surtout un "statut", une position, qui signifie "homme fort de El". La racine [*ghevèr*] désigne en effet la situation propre à de celui qui jouit d'un pouvoir considérable : on pourrait imaginer un commandant ou un diplomate au grade élevé.

Sa position supposément supérieure dans une hiérarchie donnée pourrait se trouver justifiée par le fait qu'il s'agit déjà d'un individu "spécial" de par sa naissance. Nous reprendrons à ce propos un élément de ce qui a été dit dans le chapitre consacré aux [*nephilìm*] et soulignerons *Gn* 6 **4** qui relate les unions entre les fils des Elohìm et les filles des terrestres, lesquels :

הגברים	המה	להם	וילדו
forts-les	eux	eux-d'	accouché-avaient-elles-et

On nous dit ici que les fils de ces croisements étaient les גברים [*ghibborìm*], c'est-à-dire "les forts, les puissants". *[Ghibborìm]* est le pluriel de *[ghibbòr]* ; ne pourrions-nous pas, eu égard à גבר, sa racine consonantique, émettre l'hypothèse d'un lien éventuel entre "Ghevriel" et cette race semi-divine ? S'agissait-il d'un *[ghibbòr/ghevèr]* de l'El ? D'un homme de pouvoir du groupe des *[ghibborìm]* ou des *[ghevarìm],* pluriel de *[ghevèr]* ?

L'interrogation demeure, étant donné que nous ne possédons pas de réponse certaine, sauf que ce passage de la Bible nous fournit un nouvel élément de curiosité.

Les versions traditionnelles rapportent que Gabriel *(Dm* **9** 21) arrive "en volant rapidement". Le texte biblique contient en revanche une expression qui ne fait pas directement référence à un vol tout en y soulignant un aspect inattendu. Il y est en effet dit qu'il arriva :

ביעף	מעף
fatigue-de	fatigué-étant

Rien ne nous empêcherait également d'imaginer que le vol, ou le voyage en général l'avaient fatigué ; cette remarque plutôt singulière reste en tout cas définitivement acquise. Elle souligne la fatigue d'un individu qui a de tout temps été présenté comme étant indubitablement d'essence spirituelle.

Par ailleurs, l'étymologie de [101] יעף nous ramène à son sens initial de "s'efforcer en montant, s'efforcer jusqu'à l'épuisement", et nous serions ainsi dans la situation inverse de celle où il est en général question d'un vol rapide empreint de légèreté lors duquel Gabriel "descend".

Et même dans l'hypothèse où il se serait agi d'un *[ghevèr],* son fonctionnement physiologique n'était de toute façon pas différent de celui de n'importe quel corps matériel qui consomme de l'énergie pour se mouvoir.

Il apparaît à la lecture de ces versets que la représentation traditionnelle qui fait de cet être un personnage angélique arrivant en volant avec légèreté soit bien artificielle.

***Daniel* 10**

Nous avons pourtant d'autres situations où la tradition voit un ange, alors que la Bible semble se référer à une présence d'une autre espèce.

On nous dit dans le chapitre 10 qu'en l'an III du règne de Cyrus (536 av. J.-C.), une parole fut révélée à Daniel alors qu'il se trouvait avec d'autres au bord du grand fleuve, le Tigre. Il leva les yeux pour regarder. Voici *(Dn* **10** 5-6) :

בדים	לבוש	איש-אחד
lin	vêtu-étant	homme-un

qui avait :

• "les hanches ceintes d'or d'Uphaz", • "le corps comme une pierre de תרשיש *[Tharsis],* 'topaze'", • "les parties antérieures comme des ברק *[baràk],* 'éclairs'", • "les yeux comme des לפידי *[lafidé],* 'torches (éclairs) de feu'", • "les bras et les pieds comme l'œil du נחשת [*nechoscèt*], 'bronze poli'", • "la voix (le son) comme le son du המון *[hamòn],* 'tumulte (grondement produit par une multitude)'".

On notera d'emblée que cet individu n'est pas non plus identifié en tant que *[malakh],* bien que איש [*ìsc*] veuille dire "homme" : Daniel voit ainsi un individu dont l'aspect suggère qu'il porte une espèce d'habit entièrement brillant recouvert d'une tunique faite de lin.

Ces données nous incitent à revenir brièvement à l'histoire d'Ézéchiel, car le passage de Daniel que nous venons juste de lire recèle un rappel intéressant. Dans les chapitres 9 et 10, Ezéchiel décrit les mouvements du char de "Dieu" ; nous citerons cependant ici deux versets où la manifestation du char est associée à la présence de divers individus dont l'un correspond à ce que Daniel a contemplé. Ézéchiel voit en effet *(Ez* **9** 2) :

בדים	לבוש	איש-אחד
lin	vêtu-étant	homme-un

Comme dans le livre de Daniel, cet individu a lui aussi une position prééminente. Il porte à la ceinture une écritoire de scribe et on lui ordonne d'exécuter un certain nombre de tâches dans la ville de Jérusalem. Le texte souligne pas moins de deux fois qu'il est vêtu de lin. Le parallèle entre cet individu et celui que rencontre Daniel pourrait faire songer à un personnage portant une tenue particulière, un vêtement désignant probablement un officier de haut rang qui agit directement sous les ordres de Yahvé.

• Ezéchiel et Daniel ont-ils vu le même איש [*ìsc*], "homme" ? Un [*ghevèr*] de l'El ?

• Occupait-il par conséquent une position spéciale dans la hiérarchie des officiers auxquels on attribuait des fonctions particulièrement importantes et délicates ?

• Devait-il entretenir des contacts et transmettre des informations aux hommes du peuple sélectionnés pour être eux-mêmes les porte-paroles de la volonté de l'Elohìm, autrement dit les prophètes ? (Le terme "prophète", נביא *[navï]* en effet, et contrairement à ce que l'on croit souvent, ne désigne pas celui qui prédit le futur, mais "celui qui parle pour le compte de…").

Flavius Josèphe, sphères célestes et… une incroyable vision

Pour les articles sur l'historiographie judéo-chrétienne et sur son œuvre, prière de se reporter au glossaire en fin d'ouvrage. Nous voulons cependant rapporter ici un extrait tiré de son ouvrage, *Guerre des juifs*[102].

Il y traite d'un événement dont la description rappelle étonnamment certains des passages que nous avons croisés lors de notre étude exhaustive concernant la multiplicité des Elohìm.

De l'an 66 à l'an 70 apr. J.-C., Rome intervient pour réprimer les rebellions qui ont éclaté en Judée et à Jérusalem : le conflit s'achèvera avec la conquête et la destruction de la ville par l'armée romaine que commande par Titus.

L'œuvre citée narre ces événements et Flavius Josèphe écrit textuellement (*Livre VI,* chap. 5, pp. 296-299) : (296) Peu de jours après la fête, le vingt-et-un du mois d'Artemisios, on vit une apparition surhumaine, dépassant toute créance.

> (297) *Ce que je vais raconter paraîtrait même une fable, si des témoins oculaires ne m'en avaient informé [nous soulignons]* : du reste, les malheurs qui survinrent ensuite n'ont que trop répondu à ces présages.
>
> (298) On vit donc dans tout le pays, avant le coucher du soleil, des chars et des bataillons armés répandus dans les airs, s'élançant à travers les nuages et entourant les villes.
>
> (299) En outre, à la fête dite de la Pentecôte, les prêtres qui, suivant leur coutume, étaient entrés la nuit dans le Temple intérieur pour le service du culte, dirent qu'ils avaient perçu une secousse et du bruit, et entendu ensuite ces mots comme proférés par plusieurs voix : "Nous, on quitte les lieux."
>
> Nous ne pouvons ici nous empêcher de nous demander : • De qui Flavius Josèphe parle-t-il ici ?
>
> • Pourquoi affirme-t-il lui-même que ce qui a été vu était extraordinaire au point d'être incroyable ? "Par chance des témoignages existaient" : on a presque l'impression qu'il en est soulagé, le phénomène est par conséquent indéniable.
>
> • Qui compose cette armée céleste?
>
> • Qui sont les individus qui disent vouloir quitter ce lieu ?
>
> • Sont-ce les troupes des Elohìm et des [*malakhìm]* qui abandonnent définitivement leur mandat ?

Nous ne le savons pas avec certitude, mais il ne s'agirait pas là d'un événement isolé.

Dans les versets 289 et 290, Flavius Josèphe rappelle que dans le ciel s'était "d'abord" présenté…

> un astre semblable à une épée, une comète qui persista pendant une année. […] le peuple s'était rassemblé pour la fête des azymes […] à la neuvième heure de la nuit, une lumière éclaira l'autel et le Temple, assez brillante pour faire croire que c'était le jour, et ce phénomène dura une demi-heure.

On notera ici une précision temporelle quasi chronométrique dans la description de ces phénomènes liés aux troupes célestes et à ce que nous identifions au mieux comme des présences associée à des phénomènes extraordinaires.

Il faut supposer que les "vigilants" dont parle Daniel étaient encore présents à l'époque de Flavius Josèphe.

Conclusion…

Reprenons partiellement le début du chapitre pour en confirmer la validité à la lumière de ce que nous avons exposé dans notre développement.

Les anges [malakhìm] sont des individus concrets qui sont à l'évidence physiquement différents des hommes. Ils sont *dotés de pouvoirs supérieurs* et vivent dans des campements dont l'accès ne semble pas autorisé. Ils sont contraints de poser des questions lorsqu'ils font inopinément face à des situations imprévues. *Ils exercent différentes fonctions d'ordre tout à fait pratique. On trouve en outre parmi celles-ci le rôle de porte-parole de Yahvé dont ils transmettent des ordres, des indications et des projets que leurs interlocuteurs (les prophètes) doivent ensuite rapporter au peuple.*

Nous insisterons sur le fait que notre intention n'est pas de définir ou de nier "dans absolu" l'existence des anges en tant qu'entités spirituelles, mais seulement d'en connaître la représentation qu'en donne l'Ancien Testament.

Nous ne pouvons ainsi que rappeler l'inéluctable question à laquelle nous sommes une nouvelle fois confrontés : • Les écrits qu'ils ont suscités dans la littérature religieuse, spiritualiste et confessionnelle sont-ils *en adéquation* avec ces personnages des *[malakhìm]* qui interviennent dans l'Ancien Testament ?

“Wenn Gott in seiner Rechten alle Wahrheit und in seiner Linken den einzigen, immer regen Trieb nach Wahrheit, obschon mit dem Zusatze, mich immer und ewig zu irren, verschlossen hielte und spräche zu mir ’Wähle!, – ich fiele ihm mit Demut in seine Linke und sagte: ’Vater, gib!, Die reine Wahrheit ist ja doch nur für Dich allein!„

“Si Dieu tenait dans sa main droite toutes les vérités et dans sa main gauche, l’effort infatigable vers la vérité et qu’il me disait : ‘Choisis’, je saisirais sa main gauche en disant : ‘Père, donne-moi celle-ci ! La pure vérité n’est que pour toi seul. ’”

Gotthold Ephraim Lessing

10 שטן [satàn] Satan – Lucifer

Il s'agit probablement du plus célèbre des "anges", et la manière dont il est en même temps présenté et les caractéristiques qui lui sont attribuées en font sans doute aussi le plus incroyable d'entre eux. Il mérite de ce fait un chapitre à part.

Satan

Le nom de Satan est mentionné 18 fois dans l'Ancien Testament, mais nous sommes d'emblée contraints de dire que la majeure partie de ce que nous croyons ou pensons savoir sur lui *ne provient pas* de cet ouvrage-là. *L'imagerie habituelle le figure comme un démon* à la queue fourchue pourvu de cornes, la partie inférieure de son corps étant celle d'un bouc. Ce dernier détail *provient du fait que son image ait été assimilée à celle du dieu grec Pan, ce dernier ne constituant néanmoins que l'une de ces innombrables inventions totalement fantaisistes et dénuées de tout fondement.*

En hébreu, le terme "Satan", שטן, *[satàn],* signifie "adversaire" ; c'est un vocable à travers lequel une fonction précise est définie : celle de l'*antagoniste,* de la même manière que le terme *[malakh]*, "ange", désigne simplement la fonction de *messager.*

Le fait même qu'il soit souvent précédé de l'article, prouve au-delà de tout doute qu'il *ne s'agit pas d'un nom propre* attribué à une personne, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, et *il indique ainsi un statut ou une tâche comme il en va pour* "Elohìm" *et* "/tna-làkhim/".

Satan – homme

Quelques exemples vont clarifier ce que nous sommes ici en train d'affirmer. Loin d'être une tâche uniquement accomplie par un soi-disant "ange", nous verrons dans les passages cités que le terme שטן, [*satàn*], désigne sans aucun doute – et le plus souvent - une activité exercée par l'homme.

a) Dans le chapitre 29 du premier *Livre de Samuel,* l'israélite David est enrôlé aux côtés de l'armée des Philistins en qualité d'allié. Les chefs de celle-ci estiment cependant ne pas pouvoir lui faire suffisamment confiance et décident de renoncer à son appui en l'éloignant. Ils motivent leur décision en faisant remarquer qu'une fois chassé de leur rang (7 *S* **29** 4) :

לשטן	ולא-יהיה-לנו
adversaire-comme	nous-pour-pas-sera-ne-il-et

Leur comportement est compréhensible : ils n'ont pas l'intention de courir le risque de

le retrouver par surprise enrôlé aux côtés de la partie ennemie en cours de bataille : ils ne veulent pas l'avoir – lui et son armée – comme שטן *[satàn],* "adversaire".

b) Dans *1 R* **11** 14, il est dit qu'un dénommé Hadad, un Edomite, s'oppose à Salomon après la mort de David.

Le verset dit textuellement :

את-הדד	לשלמה	שטן	יהוה	ויקם
Hadad	Salomon-contre	adversaire	Yahvé	suscita-et

Ici également, 1 adversaire est sans nul doute un homme.

c) Dans *1 R* **11** 23, il est à nouveau dit que l'Elohìm suscita un certain Rezôn, fils d'Elyada, comme שטן *[satàn]* à Salomon.

d) Dans *2 S* **19** 23, David cherche à sauver la vie d'un certain Shiméï que d'autres voudraient au contraire condamner à mort et, s'adressant à eux pour les inviter à adhérer à sa demande, s'exclame :

לשטן	היום	כי-תהיו-לי
? adversaire(un)-comme	aujourd'hui	moi-pour-vous-serez-pourquoi

Nous sommes donc en présence de passages distincts où *le terme en question a un sens précis et se réfère sans nul doute à des hommes,* aussi bien seuls qu'en groupe.

Satan – ange

Ce même concept d'"adversaire" est conservé quand le terme est lié aux [*malakhìm*], les "anges".

a) Dans le *Livre de Job,* le personnage de שטן *[satàn]* prend une importance considérable et accomplit un certain nombre d'actions cruciales, qui peuvent se résumer au rôle d'accusateur et de tentateur vis-à-vis de l'homme pieux.

Il se comporte en ennemi avec Job, et ce, afin de démontrer que la dévotion de Job est exclusivement motivée par les richesses matérielles dont l'Elohìm lui permet de profiter.

Le chapitre 1 raconte que les fils de l'Elohìm se sont un jour présentés devant Yahvé, et que (*Jb* **1** 6) :

בתוכם	גם-השטן	ויבוא
eux-(avec)parmi	satan-le-aussi	vint-et

Nous notons ici la présence de l'article qui révèle pareillement dans ce cas que l'auteur biblique ne se réfère pas à un individu déterminé, mais à l'un des fils de l'Elohìm, justement celui qui s'apprête à exercer un rôle que nous pourrions assimiler à celui du *ministère public.*

Nous n'allons évidemment pas analyser toute l'histoire, à propos de laquelle nous renvoyons le lecteur au texte biblique. Nous nous permettrons toutefois d'en conseiller la

lecture, car elle est considérée dans l'absolu comme l'un des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale.

Nous nous contenterons de remarquer que dans les versets un, six et sept du chapitre 2, le terme שטן se trouve toujours précédé d'un article – השטן *[satàn-ha]* – pour indiquer qu'il *ne s'agit pas d'un nom propre, mais de la simple affirmation qu'un fils d'Elohìm est à ce moment-là en train d'exercer une fonction précise.*

Nous notons ici un élément nouveau et important : l'individu en question exerce une fonction éventuellement déplaisante et assurément dénuée de bienveillance à l'égard de Job ; elle est néanmoins *autorisée* – voire d'une certaine manière *sollicitée* – par Yahvé. Il n'agit donc pas en tant que prince d'un groupe de démons rebelles, n'étant lui-même pas un rebelle, mais *une sorte de personnage officiellement mandaté qui est là pour mettre un homme à l'épreuve ; il agit de plein accord avec son "chef", Yahvé,* qui lui indique de procéder librement en prenant toutefois garde de ne pas le tuer (2 6).

b) Dans *Zacharie* **3** 1-2, השטן *[satàn-ha],* une nouvelle fois avec l'article, accomplit une tâche déplaisante de la même eau. Il se trouve à la droite d'un [*malakh]* pour porter plainte contre le Grand prêtre Josué. Ces versets évoquent très brièvement une sorte de processus à travers lequel l'accusé se retrouve absout et réhabilité. Le *[malakh],* à savoir l'ange défenseur, demande à Yahvé de réprimander le satan accusateur et prononce des paroles d'espoir à l'intention de Josué, qui est à l'avenir invité à suivre les voies prescrites.

c) Dans le psaume 109, le protagoniste est un malheureux qui demande à Yahvé de le libérer de ses ennemis et de déférer son persécuteur (verset 6) devant un juge sévère, en suscitant contre lui un שטן *[satàn],* c'est-à-dire un accusateur. Ici aussi, ce personnage de *[satàn]* n'est pas vu comme un opposant à l'action divine. Il en est même fait un exécuteur qu'on a directement demandé à Yahvé pour qu'il rétablisse la justice.

d) Dans *1 Ch* **21** 1, le *[satàn]* se comporte véritablement comme un ennemi tentateur et fait en sorte de mettre David en difficulté, l'incitant à accomplir une action qui déplaît clairement à Yahvé. Il incite David à procéder à un recensement de la population, déchaînant la colère de l'Elohìm et ainsi une punition qui sera par la suite annulée tel que nous l'avons décrit dans le chapitre précédent.

e) Nous avons sinon un autre récit où le שטן [satàn] opère encore une fois comme envoyé de Yahvé, ce qui prouve que *la représentation traditionnelle qui en fait le chef irréductible des anges rebelles et le seigneur des enfers n'est guère justifiée* : il s'agit de l'histoire de Balaam, qui est racontée dans *Nb* **22**.

Il s'agissait d'un augure qui exerçait à l'époque où les Israélites, après quarante années de pérégrination dans le désert, se trouvaient dans les steppes de Moab, à l'est du fleuve Jourdain.

Les Israélites ont déjà vaincu les rois des Amorites et de Bashan, c'est pourquoi Balak, roi de Moab, envoie les anciens près de Balaam, fils de Béor, pour l'inciter à maudire Israël. Après un premier refus, Balaam accepte la mission.

On nous dit dans le texte que la colère de Yahvé se déchaîna contre Balaam et qu'un *[malakh]* fut dépêché pour accomplir une tâche précise. Alors qu'il chemine avec son

ânesse, le *[malakh]* de Yahvé lui barre la route et fait peur à l'animal, l'obligeant à quitter le chemin principal et à partir à travers champs.

Le récit, qui est ici très concret (verset 21 et suiv.), nous révèle que *cette figure "angélique" a en réalité une action très matérielle* : alors que Balaam bat l'ânesse pour la faire revenir sur la route, le [*malakh*] se place sur un sentier passant au milieu des vignes avec un muret de chaque côté. L'ânesse rase l'un des murs pour passer, mais y frotte le pied de Balaam. La scène se poursuit jusqu'à ce que le [*malakh*] indique à Balaam qu'il devra exécuter les ordres qu'il lui donnera.

Le verset confirme que la fonction exercée par l'émissaire est parfaitement conforme à la volonté de l'Elohìm. Il y est en effet dit que *(Nb* **22** 22) :

יתיצב	מלאך	יהוה
posa-se-et	de-ange	Yahvé

בדרך	לשטן
route-la-sur	(obstacle)adversaire-comme

Nous avons un peu plus loin une nouvelle confirmation de *la valeur purement fonctionnelle du terme [satàn],* au moment où l'ange parle le premier, disant *(Nb* **22** 32) :

יצאתי	לשטן
sorti-suis-je	(obstacle)adversaire-comme

En guise de synthèse…

Les versets que nous venons brièvement de présenter nous confirment ainsi les deux aspects fondamentaux de ce personnage : • Le personnage de Satan n'existe pas en tant que simple acteur qui agit en tant qu'individu seul, mais représente une position, une fonction qui peut être assumée aussi bien par des hommes que par des [*malakhìm*], ceux qu'on appelle "anges".

• Il n'agit pas nécessairement en continuel adversaire de "Dieu".

• Il s'agit souvent d'un exécutant de confiance étant donné qu'il accomplit fidèlement ce que "Dieu" veut.

• Il n'est ainsi pas du tout clair qu'il puisse être identifié comme le chef de groupes rebelles.

Lucifer

La tradition religieuse a en réalité opéré une fusion entre Satan et un autre personnage

angélique connu sous le nom de *Lucifer.* Ce terme signifie “Porteur de lumière” et dérive du latin *lucifer* (de *lux,* “lumière”, et *ferre,* “porter”) et du grec φωσφόρος [*phôsphoras*] (φως [*phôs*], “lumière”, et φέρειν [*pherein*], “porter”). On l’utilise souvent pour désigner la planète Vénus qui apparaît à l’aube, anticipant ainsi la lumière du jour.

Ce dernier rapprochement n’est en fait justifié que lorsque ce terme s’insère dans sa définition complète d’“astre du matin”. Dans les autres cas, il ne suggère guère plus qu’un corps céleste très lumineux.

Dans la tradition populaire, ce terme est généralement compris comme évoquant un être hypothétique, incorporel et lumineux, pourvu d’une nature éminemment maligne. On le désigne même souvent comme le chef des démons, le seigneur des enfers où s’entassent les damnés. C’est ainsi par ce biais que le judaïsme et le christianisme l’assimilent partiellement à la figure de Satan. Cette identification très prisée découlerait de traditions judéo-chrétiennes ayant fourni une interprétation particulière d’un passage d’Isaïe que nous verrons bientôt. Le nom de *Lucifer* serait en réalité celui que cette entité portait avant d’être chassée du ciel par “Dieu”. L’ange “porteur de lumière” serait ainsi devenu le Satan, c’est-à-dire “l’adversaire” par excellence.

Les partisans de cette interprétation ont principalement été Jérôme, Tertullien, Origène, Saint Grégoire le Grand, Saint Cyprien de Carthage, Saint Bernard de Clairvaux, Augustin de Cantorbéry et quelques autres, lesquels s’accordent principalement sur l’état angélique initial de Lucifer/Satan et de ses anges/démons. Une situation paradisiaque dont ils auraient été déchus du fait de leur orgueil et de leur esprit rebelle.

On peut essentiellement dire que ces Pères de l’Église établiront une identité entre le Lucifer d’Isaïe et le Satan de Job et des Évangiles, nouant ainsi un lien qui est entré dans la tradition religieuse populaire.

On gardera pour l’instant en mémoire que cette définition d’“adversaire de Dieu” est, comme nous venons de le voir, totalement inadéquate.

Le Lucifer *d’Ézéchiel*

Avant d’examiner le passage d’Isaïe qui est à l’origine de ces diverses élaborations théologiques, il va nous être utile d’isoler un autre extrait de l’Ancien Testament qui, à la faveur d’une exagération totalement irrecevable, associe souvent Lucifer à Satan : *Ezéchiel* **28** 1 et suiv.

Dans le chapitre mentionné, Ezéchiel s’adresse au roi de Tyr pour lui transmettre les paroles de Yahvé. Il le réprimande sévèrement à propos de son orgueil qui l’a poussé à se prendre pour un Elohìm. Il prépare ainsi sa chute inévitable du fait de peuples que ce même Yahvé enverra contre lui pour le faire mourir de mort violente et choir dans les enfers (?).

Tel est ce qu’on trouve dans les traductions habituelles. Ce concept des “enfers”, pourtant, constitue une première exagération injustifiée, car le terme hébreu שחת

[*schakhat*] ne renvoie pas au concept commun des enfers, mais désigne une fosse du type de celles qu'ils utilisaient pour capturer les animaux féroces. Il n'est donc ici pas question d'enfers. Dans les versets 7-8, on peut craindre l'arrivée des peuples étrangers qui vont le combattre et le vaincre pour le faire "descendre dans la fosse".

La façon dont le récit se déroule suggère en outre que cette descente dans la fosse va même se produire avant son assassinat et il ne s'agit sans doute ainsi que de sa capture, qui sera suivie de sa mort par noyade *[be-lev iamim]* "dans la profondeur des eaux".

Puis la narration continue avec ce que la Bible définit elle-même explicitement comme "une complainte contre le roi de Tyr" (*Ez* **28** 12). Elle rappelle en guise de comparaison la grandeur initiale d'un personnage chassé de l'Eden du fait de son orgueil, ce même sentiment qu'on reproche au roi de Tyr, qui le conduira à profaner des sanctuaires et à commettre des actes de violence en se couvrant ainsi de fautes sans nombre qui ne sauraient trouver de pardon.

Le verset 14 nous intéresse ici tout particulièrement. Il s'agit de celui dont l'interprétation se réfère à Lucifer ; nous allons cependant comprendre que rien ne permet ce rapprochement :

הסוכך		ממשח	את-כרוב
(protecteur)couvrant-le		de-(ouverture)expansion	Chérubin-toi
אלהים	קדש	בהר	ונתתיך
Elohìm	sacré	de-mont-sur	placé-avais-t'-je-et
התהלסת	אבני-אש	בתוך	היית
marchant	feu-de-pierres	de-milieu-au	étais-tu

Méchanceté, cupidité et orgueil prennent possession de ce personnage qui se trouve dans une position privilégiée – semblable à celle d'un chérubin en Eden (verset 13) – et *la punition devient ainsi inévitable. Cette punition consiste cependant en son anéantissement total et non pas à le chasser dans un hypothétique monde des enfers.* On nous dit en effet dans les versets 18 et 19 qu'il l'a "réduit en cendres" et :

עד-עולם	ואינך
toujours-à-jusqu'	pas(seras)ne-tu-et

"Tu n'existeras jamais plus !" lui dit-il clairement.

Tel que nous le comprenons effectivement, *ce personnage ne saurait être pris pour Lucifer/Satan* qui, bien au contraire, existe évidement toujours, étant donné qu'il doit/devrait exercer l'éternelle fonction d'adversaire de "Dieu" et seigneur du monde des damnés !

Le rapprochement entre ce personnage d'Ezéchiel et la soi-disant figure de Lucifer est par conséquent injustifié et erroné.

Le Lucifer *d'Isaïe*

Le vrai passage à l'origine de toute cette construction théologique est le suivant (*Is* **14** 12-15) :

בן-שחר	הילל	משמים	נפלת	איך
aurore-de-fils	resplendissant-le	cieux-des	tombé-es-tu	comme

Cette invective se poursuit en y faisant remarquer que le roi se croyait si puissant qu'il s'imaginait pouvoir égaler le Très-Haut (verset 14), à savoir cette figure appelée עליון [*elion*] que nous avons évoquée dans le chapitre consacré à la division des peuples.

Mais ces arrogantes prétentions sont punies, et il est expédié dans les enfers (verset 15).

Voici comment les Pères de l'Église ont procédé : ils ont appliqué leur vision de la chute du prince des anges rebelles au texte et ont repris les paroles du Christ issues de *Luc* **10** 18 ("Je voyais Satan tomber du ciel…"). Ils ont par la suite commencé à affubler le chef des démons du nom de Lucifer, créant ainsi cette association avec Satan.

Mais il n'existe dans les textes aucun passage susceptible d'autoriser ce genre d'approche, bien au contraire.

Le chapitre 14 ***d'Isaïe*** est une sorte de texte sarcastique qui s'adresse à un puissant de la Terre dont nous parlerons sous peu. Tel est ainsi celui qui pensait pouvoir s'élever à la hauteur de l'*[elion]* **!** C'est le verset 4 qui nous le présente, là où Isaïe s'adresse au peuple d'Israël, l'invitant à prononcer un *[maschal],* "proverbe, maxime, parabole", contre ce souverain. Employant des expressions ironiques, il s'élève contre lui en indiquant que s'il pensait lui aussi être un grand qui terrorisait les peuples, il était maintenant devenu comme les autres. Il faisait auparavant trembler la terre, mais gît à présent sans sépulture au milieu d'autres cadavres…

Mais qui est donc exactement ce personnage ?

Une tradition fait de lui Nabonide, le roi de Babylone vaincu par Cyrus le Grand, qui permit en 539 le retour des Hébreux en Palestine. Mais ce verset se réfère beaucoup plus probablement au second successeur de Cyrus, Xerxès (mort en 465 apr. J.-C.), qui met fin à la coexistence pacifique qui s'était instaurée entre la dynastie achéménide et la classe dirigeante jérosolymitaine. La fin de cette idylle aura également eu des conséquences négatives sur la reconstruction du Temple, qui se voit interrompue.

Dans *Isaïe* **14**, les versets 14 à 23, dont celui qui nous intéresse, constituent en effet un récapitulatif de la parabole du souverain persan et de ce qui advient sous son règne : fin de la tolérance religieuse instaurée par Cyr le Grand, destruction des centres habités, même ceux qui sont importants (Babylone étant du nombre), effondrement du règne persan (souvenons-nous les défaites de Salamine, de Platées et de Mycale) et mort violente de Xerxès.

Ce passage de la Bible semble en outre être une réponse directe à ce que le roi persan faisait écrire de lui quand il demandait à la divinité d'être grand et heureux lors de ses existences, celle sur la Terre et celle à venir. La condamnation biblique rappelle elle aussi les deux mondes et s'élève contre ce souverain coupable d'avoir mis fin à la politique

universelle de Cyr, son prédécesseur, que le prophète avait lui-même défini en tant que *Messie de Yahvé.*

Les rapports ayant changé, le prophète, maniant l'ironie et le sarcasme, invite le peuple judaïque à s'élever contre le nouveau souverain. Cette prophétie a évidemment été écrite "après" la mort du roi, à l'instar de toutes les autres prophéties de la Bible, continuellement écrites "après" que les événements se soient vérifiés, celles-ci étant donc toujours des prophéties établies *post eventum.*

Ce parallèle sans équivoque entre ces versets de la Bible, les vicissitudes de Xerxès et la période historique à laquelle le texte est rédigé par l'auteur sous l'intitulé de *Deutéro-Isaïe* - les décennies qui ont vu la restauration d'Israël après l'exil babylonien –, nous font dire avec certitude que la figure à laquelle notre prophète fait référence n'est pas un esprit du mal – un diable –, ni même celui qui commande les légions infernales. *Ne s'agissant pas d'un Lucifer artificiellement construit par la tradition religieuse, il se trouve que nous sommes en réalité devant un souverain achéménide.*

Le verset mentionné plus haut s'insère dans un contexte historique précis qui ne permet aucun doute. On en a malgré cela fait l'un des fondements de toute l'élaboration doctrinale qui s'en est suivie. Les Pères de l'Église s'en sont ainsi servis pour construire le personnage irréel d'un ange qui se serait initialement appelé *Lucifer,* et, après sa chute, *Satan.*

La tradition patristique a atteint son apogée avec Thomas d'Aquin, qui a non seulement confirmé l'identité de Lucifer et de Satan, mais a en outre cherché à prouver que c'était véritablement à partir de cette identité que l'on pouvait comprendre l'origine ce qu'on appelle le *"mysterium iniquitatis"*[103], la question toujours irrésolue de l'existence du mal et de l'injustice à travers le monde.

Un verset qui s'adressait à Xerxès a été récupéré au bénéfice d'une figure qui semble n'être que le fruit d'une construction théologique sans réelle substance !

La question qui se pose alors est : • Tout ceci est-il né d'une *équivoque* vécue en toute bonne foi ou alors de la *volonté expresse* de trouver une base textuelle pour définir ce personnage du seigneur des enfers où finiraient les pécheurs ?

Et il n'y a pas que l'Église…

La doctrine chrétienne-catholique n'a pas été la seule à œuvrer à ce bouleversement. La gnose, sa contemporaine, a également cédé à la tentation d'utiliser le personnage de Lucifer. Elle l'a effectivement fait, mais en en changeant le sens et en le réinterprétant sous l'angle du Salut : elle lui a ôté ses connotations négatives et lui a attribué une fonction libératrice vis-à-vis du démiurge.

Selon cette hypothèse, le serpent/Lucifer décrit dans *La Genèse* serait celui qui a incité l'homme à acquérir la connaissance du Bien et du Mal et à s'émanciper au point de se faire pareil à "Dieu".

Pour ce qui est du catholicisme, de la gnose et des fragments du judaïsme qui reposent sur le Second Livre d'Énoch et autres, il s'est ainsi développé, concernant le chapitre 14 d*'Isaïe,* tout un fatras d'interprétations et de constructions théologiques d'une épaisseur considérable, dont l'influence est également énorme sur les consciences des personnes de foi. Nous pouvons en revanche sereinement affirmer que *ce prophète et le peuple d'Israël de l'époque avaient alors bien autre chose en tête !*

Les insolubles contradictions issues des négativité et positivité dont est paré un même personnage, soulignent encore une fois *les risques que l'on court en abandonnant le sens littéral du texte pour progresser à la lumière de finalités idéologiques et doctrinales.*

Pour conclure…

Les traductions qui échappent aux conditionnements de la pensée théologique nous font comprendre que *la Bible est en elle-même très loin de l'iconographie traditionnelle qui veut voir en Satan/Lucifer le prince des démons,* l'adversaire par excellence et le seigneur des enfers où les damnés endurent d'éternelles souffrances.

Nous avons également établi que *le terme* [satàn] *ne désigne pas un individu spécifique, mais plutôt une fonction ou une charge, une tâche qui peut être assurée aussi bien par les hommes que par les messagers des Elohìm* : il ne s'agit pas d'une entité spirituelle qu'on devrait craindre ou à qui l'on s'adresserait pour évoquer ce que l'on pourrait appeler, à défaut d'un terme plus approprié, des forces malignes.

Nous avons ensuite documenté le fait que le Lucifer d*'Isaïe* n'avait rien à voir avec le *[satàn]* biblique. Nous ne pouvons cependant conclure ici sans dire avec amertume que *le satanisme, avec toutes les conséquences néfastes et dramatiques qui ont accompagné ses manifestations, qui n'en étaient que plus criminelles, est né de doctrines factices dont il tire une justification "spirituelle" aussi infâme que profondément tragique.*

11 כרבים [kerubìm] Les Chérubins Sont-ils des Anges ?

Nous avons précédemment cité des textes traditionnels qui faisaient état de l'existence de diverses catégories d'anges relevant de fonctions spécifiques distinctes.

Parmi les divers ordres répertoriés par la pensée religieuse et spiritualiste, on trouve celui des Chérubins : des êtres angéliques auxquels on attribue une importance particulière au sein des hiérarchies angéliques.

On dit en particulier de ces êtres qu'ils percent les mystères divins. C'est de "Dieu" qu'ils recevraient la lumière de la sagesse en ayant la capacité de la communiquer aux hommes. On affirme en outre que leurs ailes sont le symbole du repos dans la contemplation et qu'elles témoignent de la capacité de l'esprit à s'élever au point d'entendre la voix divine qu'ils représentent. Ils seraient en mesure de connaître "Dieu", d'en contempler la beauté et de transmettre à l'homme une lumière surnaturelle. Ils symboliseraient les suprématie et souveraineté du divin sur la totalité de la création.

Il découle de cette fonction élevée qu'ils ont continuellement fait l'objet d'une attention particulière. Une attitude à laquelle nous nous conformerons en leur consacrant ici deux chapitres, même si nous les y présenterons sous un éclairage manifestement différent : celui qui correspond au texte biblique.

Sont-ils similaires aux [karibu] assyro-babyloniens ?

Selon une idée largement répandue, le terme *[keruvìm/kerubìm]* dériverait de l'akkadien [*karabu*], qui a le sens de "bénir" et dont le participe [*karibu]* signifie également "celui qui prie". Les auteurs de l'Ancien Testament en auraient calqué l'image sur la représentation assyro-babylonienne de ces *[karibu]* en animaux ailés à figure humaine.

D'un point de vue général, nous dirons d'emblée que la description qu'en fait la Bible semble totalement diverger de ce qui précède.

Les *[karibu]* mésopotamiens étaient un genre de divinités intermédiaires auxquelles on avait confié la tâche de prier pour le compte des fidèles et dont on connaissait également une version féminine, le *[karibatu]*. Ils avaient en somme des formes et des fonctions similaires à celles des autres divinités mineures appelées *[shedu]* et [*lamashu*], elles-mêmes également et généralement placées aux portes des sanctuaires. Le terme *[shedu]* nous rappelle ces divinités *[shedim]* que mentionne Moïse (*Dt* **32** 17) en tant que se faisant vouer un culte par le peuple, qui avait souvent tendance à se détourner de celui de son Elohìm comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré au monothéisme.

Les Chérubins bibliques affichent des caractéristiques différentes. Ils ne sont pas divins, ne font pas l'objet d'une dévotion spécifique, n'ont pas de contrepartie féminine et ne se substituent pas aux croyants dans leurs prières. Ils sont généralement évoqués au pluriel et ne sont pas directement liés au sanctuaire. Ils apparaissent en même temps que la gloire de "Dieu", avec laquelle ils se déplacent comme nous allons le voir.

Il est à ce propos utile de se souvenir que les Chérubins sont appelés *qarubiyyun* dans la tradition islamique. L'islamiste Alessandro Bausani assimilait le mot *mukarrabun* – présent dans *Cor* **IV** 172, **LVI** 11 et **LXXXIII** 21, 28 – à une sorte d'ensemble angélique qui avait pour tâche d'entourer le trône céleste.

En persan, ce terme désigne quelque chose de grand et de puissant. Il indique également une nuée orageuse et un vent de tempête, à savoir l'ensemble des phénomènes qui, dans la Bible, accompagnent constamment le mouvement du *[kevôd]* de Yahvé[104].

Les Chérubins de la tradition de l'Ancien Testament paraissent donc avoir des spécificités dont découlent une définition, des différences et autres caractéristiques qui les rendent peu susceptibles d'être ramenés à l'iconographie angélique classique.

Les Chérubins dans l'Ancien Testament

Nous avons jusqu'ici rapporté, en le résumant brièvement, ce que la tradition dit des Anges en général et des Chérubins en particulier.

Il est à présent nécessaire de nous demander ce que dit *littéralement* l'Ancien Testament des כרבים [*keruvim/kerubìm*]. Nous suivrons ce faisant un parcours qui nous conduira pas à pas aux découvertes successives d'éléments qui s'insèrent de façon presque fortuite dans le texte biblique. Nous soulignerons ici encore une fois, que notre besoin de descriptions systématiques ne faisait hélas guère partie des préoccupations essentielles de nos auteurs anciens. Ces derniers ont ainsi réparti les éléments descriptifs qui frappaient graduellement l'observateur dans divers passages, et il nous faudra retrouver ceux-ci à travers un travail aussi patient que fascinant.

Genèse, chap. 3

Nous sommes dans le jardin d'Eden.

Le serpent tentateur a mené à son terme l'action de déstabilisation qu'il projetait. Il a convaincu Èvede manger du fruit défendu, l'interdiction ayant ainsi été transgressée (ce dont nous traitons dans le chapitre "Le péché et la condamnation"[105]). C'est à ce moment-là qu'Adam et Èvese rendent compte qu'ils sont nus. Yahvé l'Elohìm leur procure des tuniques de peau, les habille et les chasse de ce lieu protégé.

Les chasser n'est cependant pas suffisant, il veut évidemment être sûr qu'ils ne puissent pas revenir *(Gn* **3** 21-24) :

לגן-עדן	מקדם	ישכן
Éden-de-jardin-du	(devant ?)est-l'-à	(mis)placer-fit

להט	ואת	את-הכרבים
de-flamme	(avec)-et	Chérubins-les

המתהפכת	החרב
tournoyante-la	(brûlante)lame-la

On nous dit avant tout dans ce verset que l'Éden n'avait qu'une entrée, probablement postée à l'est, et qu'il suffisait donc de contrôler cet accès pour bloquer toute intrusion indésirable. On nous révèle ici que "Dieu" doit poster des gardes pour bloquer l'entrée du lieu où il réside. Nous sommes contraints d'avouer qu'une telle "chose" ne laisse pas d'étonner si l'on pense qu'il s'agit là d'une entité spirituelle.

Ce passage de la Bible ne nous donne pas de détails qui pourraient nous aider à appréhender la forme des Chérubins, leurs dimensions, leur apparence… Nous apprenons seulement qu'ils étaient accompagnés ou secondés par une lame qui tournait, voire *reliés* à celle-ci.

Accolé à la traduction de חרב [*kherev*] par le terme "lame", nous avons mis entre parenthèses le mot "brûlant", car c'est le sens qu'a sa racine hébraïque[106], en général simplement traduite par "épée" en y perdant ainsi un aspect d'une certaine importance, comme nous aurons l'occasion de mieux le voir plus loin.

Eu égard au peu d'éléments que comporte le texte et en l'absence de toute description précise, il nous semble néanmoins évident que la représentation traditionnelle du Chérubin (singulier) en tant qu'ange ailé défendant cette entrée l'épée à la main, ne correspond pas à ce que la Bible nous narre. Nous avons ici une lame tournoyante qui brûle, c'est-à-dire une roue de feu physiquement reliée aux Chérubins qui sont plus d'un, cette dernière chose n'étant toutefois pas encore très claire.

1 R chapitre 6

On trouve, dans le *Premier livre des Rois,* le récit de la construction du Temple de Jérusalem qui est l'œuvre de Salomon.

Il est manifestement dit dans le chapitre 6 que c'est Yahvé en personne qui a fourni des indications pour cet édifice, qui sera son domicile auprès du peuple d'Israël. Sur la base de ces instructions précises, Salomon fait réaliser et placer deux Chérubins en olivier hauts de dix coudées (environ cinq mètres) dans la chambre intérieure du temple et (*1 R* **6** 24):

הכרוב	כנף	אמות	חמש
Chérubin-le	de-aile(?)	coudées	cinq

Nous apprenons dans ce verset que l'autre aile avait également cinq coudées de longueur : elles mesuraient ainsi à peu près cinq mètres d'une extrémité à l'autre.

Dans la traduction nous avons inséré le point d'interrogation parce que le terme כנף *[kanàf],* qui est normalement traduit par "aile", désigne en réalité avant tout une "partie latérale", une "extrémité" tel que nous le dirions de *l'aile d'un édifice ou de l'extrémité*

du bras d'une grue.

Il faut savoir que son sens étymologie correspond très exactement à quelque chose qui "couvre, protège et cache". Nous sommes par conséquent en présence d'un élément dont la fonction principale ou exclusive est celle de voler, sauf que nous avons également avec כנף *[kanàf]* une structure qui sert à soustraire au regard des personnes présentes, à couvrir et à protéger – *"Cover and conceal from view, covering, protecting"* comme le précise l'*Etymological Dictionary*[107] déjà cité… Le lecteur aura en outre sûrement noté quelque chose qui nous semble pour le moins étrange.

Il y a ici le terme *[kanàf]* sans que nous l'ayons jamais rencontré dans le chapitre précédent consacré aux "anges". Nous devons ainsi constater que ce dispositif assimilé au concept d'ailes est étranger aux personnages des *[malakhìm]* "anges", qui sont pourtant traditionnellement représentés comme des êtres ailés.

Ce ne sera qu'en approfondissant nos recherches sur les caractéristiques des Chérubins que nous en comprendrons la fonction et *découvrirons surtout que ces deux typologies d'êtres* – /malakhìm/ *et* /kerubìm/ – *sont le fait de catégories absolument différentes.*

Nous ne trouvons jusqu'ici toujours pas de description des Chérubins, mais nous avons saisi que leurs dimensions sont probablement considérables, et commençons surtout à comprendre à quoi servent ces extrémités qui n'ont toujours été interprétées et représentées que comme des ailes. Nous savons maintenant qu'elles ont diverses fonctions eu égard au sens initial de leur racine hébraïque.

En résumé, les Chérubins…

• sont reliés *à une lame brûlante et tournoyante* ; • peuvent atteindre des *dimensions considérables* ; • disposent d'éléments ayant des fonctions distinctes : *couvrir et voler.*

***1 Samuel,* 4** 4 / 2 ***Samuel, 6** 2 / **1 Chroniques,* 13** 6 / ***Psaumes,* 80** 2 – **99** 1 / ***Isaïe,* 37** 16

Dans les passages cités de ce paragraphe, nous apprenons encore une information qui nous permet d'en savoir plus la nature de ces mystérieux "objets".

Dans tous les versets, on affirme invariablement que :

הכרבים	ישב	יהוה
Chérubins-les	s'asseyant	Yahvé

Le verbe ישב *[isciav]* comporte un faisceau de significations qui renvoient aux concepts de "demeurer, être assis", mais aussi au fait de "se poser" comme un oiseau et de "se poster" comme un animal *(Ex* **24** 14, *1 R* ***2*** 19, *Jr* **35** 7, *Is* **13** 20, *Ct* **5** *12, Ps* **17** 12…).

Cette formule nous décrit ainsi, sur le mode concret auquel les auteurs de la Bible nous ont habitués, des Chérubins qui semblent être – ou posséder – des structures sur lesquelles on peut s'appuyer.

Il est certain que celui qui les voit comme des "anges", à savoir des personnages éthérés pourvus d'ailes, se doit également d'introduire des clefs de lecture susceptible de résoudre l'incohérence d'un "Dieu" qui s'assoit ou se pose sur ses "anges".

Nous verrons bientôt qu'il s'agit du fait de "se poser" très concrètement.

Nous savons déjà que ce qui constitue un problème pour l'interprétation religieuse ne posait alors aucune difficulté à celui qui était familier des personnages, des faits, des lieux et des objets, un exemple en étant le [*kevòd*] de Yahvé et les structures qui lui étaient associées.

Nous avons vu dans notre précédent ouvrage que la Bible désigne par le terme *[kevòd]* ce "quelque chose de lourd" sur lequel l'Elohìm voyageait. Un quelque chose engendrant des nuées, un fort bruit et un vent de tempête qui, en passant près de l'homme, le tuait inexorablement du fait que "Dieu" n'était pas en mesure d'en contrôler les effets.

Étant donné qu'il ne nous est pas possible de le traduire de manière plus parlante – en usant du terme "OVNI" –, nous utiliserons tout simplement le nom par lequel la Bible le définit elle-même.

Nous nous contenterons pour l'instant de répertorier chemin faisant cette information supplémentaire concernant les Chérubins : • ils sont reliés à une lame brûlante et tournoyante ; • ils peuvent atteindre des dimensions considérables ; • ils disposent d'éléments ayant des fonctions distinctes : couvrir et voler ; • *ils représentent "quelque chose" où l'Elohìm se pose, s'assoit et se tient.*

1 Chroniques, chapitre 28

Nous croisons, dans le chapitre 28 du *Premier livre des Chroniques,* le roi David qui convoque tous les chefs d'Israël et les informe de sa volonté de construire un édifice pouvant abriter l'Arche d'Alliance. Mais l'Elohìm a entre-temps lui-même changé d'avis : c'est Salomon, fils de David, qui devra assumer cette tâche *(1 Ch* **28** 1-10).

Après qu'il se soit officiellement fait attribuer cette charge, David remet à son fils tous les plans du complexe : le hall, les entrepôts, les pièces supérieures, les chambres intérieures, la salle destinée au propitiatoire, les cours et autres. Il lui transmet également toutes les indications pour la réalisation du mobilier et des accessoires et ustensiles nécessaires au service de Yahvé. Parmi ceux-ci on compte également un (7 *Ch* **28** 18) :

הכרבים	המרכבה	תבנית
Chérubins-les	(pour,de)char-le	de-modèle

qui exerce une fonction précise, ils sont décrits comme :

וסككים	פרשים
(protégeant)couvrant-et	ouvrant

ברית-יהוה	על-ארון
Yahvé-de-alliance	de-arche-sur

Si la réalisation du char des Chérubins exigeait la rédaction d'un projet avec un modèle, c'est qu'il devait avoir des caractéristiques spécifiques : le texte, pourtant, ne nous le décrit malheureusement pas. Nous ne pouvons qu'en déduire qu'il ne s'agissait pas là d'un des nombreux chars utilisés pour les transports, car il est clair que ceux-ci n'étaient pas rares.

Nous y relevons en outre une confirmation de ce que nous venons de dire plus haut : le terme כנף *[kanàf]* ne désigne pas qu'un élément destiné au vol, mais également une "partie latérale", une "extrémité" qui sert à couvrir et à protéger. C'est à cela que se réfère très clairement le verset mentionné quand il y est dit que les Chérubins sont "ouvrants et couvrants".

Notre connaissance s'enrichit ainsi d'une autre donnée : *ils sont dotés d'un dispositif mobile qui permet de faire en sorte que leurs extrémités recouvrent l'Arche d'Alliance.*

Continuons à suivre nos auteurs bibliques, qui nous font progressivement découvrir des éléments toujours nouveaux et apparemment surprenants pour un lecteur moderne, mais qui ne l'étaient guère pour celui qui avait vécu ces événements et s'était contenté de les raconter.

Nous éprouvons souvent une légère impatience du fait que nous aurions aimé avoir des descriptions plus précises, mais c'est là une réalité que nous devons accepter. Cette exigence n'appartient ainsi qu'à nous, car l'auteur comme le lecteur de l'époque connaissaient les faits, les acteurs et les éléments dont il était question, et ne réclamaient pas cette exactitude qui nous manque tant pour avoir des réponses claires et satisfaire ainsi notre curiosité.

Les divers récits qui émaillent l'Ancien Testament nous fournissent néanmoins, même si elles sont éparses, les nombreuses pièces d'une mosaïque que nous pouvons tenter de composer.

Insérons maintenant ce nouvel élément découvert dans la liste de nos caractéristiques : les Chérubins…

• sont reliés à une lame brûlante et tournoyante ; • peuvent atteindre des dimensions considérables ; • disposent d'éléments ayant des fonctions distinctes : couvrir et voler ; • représentent "quelque chose" où l'Elohìm se pose, s'assoit et se tient *;* • *peuvent (doivent ?), lorsqu'ils ne se déplacent pas de façon autonome, être transportés avec un char spécialement conçu à cet effet.*

2 Samuel, chapitre 22

Les deux livres de Samuel sont des textes composites : ils agrègent en effet de nombreuses traditions orales. Le chapitre 22 du second livre rapporte des paroles qui constituent un authentique cantique, à travers lequel le roi David entend remercier l'Elohìm qui l'a sauvé des mains de ses ennemis.

Il s'agissait de l'époque où les Philistins menaient de nombreuses batailles contre Israël, l'auteur biblique indiquant de manière répétitive qu'il n'était pas rare que les "descendants de Rapha", à savoir les Rephaïm (2 *S* **21** 15-22), y participassent également. Il y avait par conséquent là les membres de ces groupes que la Bible définit en tant que [*Nephilìm*] ou "fils d'Anàk", [*Anakìm*], terme qui rappelle les Anunnakis sumériens. Il s'agissait toujours d'individus aux caractéristiques physiques très particulières.

Lors de ces affrontements, Goliath (le géant) combat aux côtés de quatre autres Rephaïm de la petite ville de Gath et d'un autre individu de grande taille, descendant lui aussi de Rapha et doté d'une particularité surprenante (2 *S* **21** 20) :

מדון	איש	ויהי	
(taille-grande)Madon	de-homme	était(y)-et	

רגליו	ואעבעת	ידיו	ואעבעת
pieds-ses	de-doigts-et	mains-ses	de-doigts

מסטר	וארבע	עשרים	ושש	שש
nombre	quatre-et	vingt	six-et	six

Nous avons bien lu, l'auteur a choisi d'être très précis en nous communiquant la particularité qui le caractérisait : *celui-ci avait six doigts pour chaque membre, 24 en tout !*

La présence de cet *individu hexadactyle* et son appartenance familiale sont reconfirmées avec le même souci du détail dans *1 Ch* **20** 6 : la Bible entend ainsi signaler très clairement que celui-ci appartenait bien à ces groupes quelque peu particuliers !

Dans l'ouvrage précédent, nous avons consacré un chapitre où nous parlons des fils de Rapha *[Rephaïm],* des *[Emìm],* des *[Zamzummìm],* des *[Anakìm], de toutes ces populations répertoriées en tant que "les géants" comme des lieux où ils vivaient* : nous n'y reviendrons par conséquent pas. Nous rappelons cependant que la petite ville de Gath était l'une de leurs citadelles mentionnées dans *Josué* **11** 22, où l'on dit que Josué avait exterminé tous les enfants d'Anàk *[Anakìm]* qui étaient dans les montagnes et n'étaient ainsi pas restés seuls à Gaza, à Ashdod et notamment à Gath.

Leur présence dans les troupes des Philistins rendait le combat très risqué pour David, et la participation directe de son Elohìm était donc plus que jamais providentielle.

Pour décrire les modalités de l'intervention "divine", David souligne tous les aspects que nous retrouvons généralement à chaque fois que Yahvé entre en scène *(2 S* **22** 8 et suiv.). La terre tremble… la fumée sort des narines (!) de Yahvé… sa bouche crache du feu… des charbons s'embrasent… un grand bruit provient du ciel… des flèches sont lancées et la foudre les éparpille sur le champ de bataille… et, lors de sa descente, une nuée brumeuse apparaît sous ses pieds…

L'Elohìm constate les difficultés qu'affronte David et intervient pour le délivrer de ses ennemis. Il l'extrait d'une dangereuse mêlée et le libère dans un lieu dégagé.

À propos de toutes ces actions qui s'enchaînent, Yahvé en accomplit une d'un intérêt particulier, laquelle clôt une succession d'événements claire et cohérente : • il se présente en faisant trembler la terre ; • de sa partie antérieure (narines et bouche) sortent du feu et de la fumée ; • il descend en émettant une épaisse nuée, puis… (2 ***S*** **22** 10-11):

ויעף	על-כרוב	וירכב
vola-et	Chérubin(un)-sur	chevaucha-et

על-כנפי-רוח	וירא
vent-du-latérales-parties-sur	vu-fut-il-et

L'acte de "se mettre dessus" que nous avons précédemment relevé a ici un sens résolument plus précis et dynamique. Il ne s'agit pas seulement de "s'assoir et rester", car

le verbe רכב *[rakav]* désigne très exactement le fait de monter à cheval, l'action de chevaucher étant suggérée par ce que fait ensuite le Chérubin qui porte son passager.

Yahvé, après être descendu du ciel nanti de son habituel corolaire de manifestations bruyantes et lumineuses, semble abandonner son moyen de transport principal pour en emprunter un autre et faire avec ce dernier irruption au milieu de la bataille : *il arrive, observe et "chevauche" ensuite un Chérubin !*

La scène s'achève avec cet Elohìm à califourchon sur le Chérubin et les ailes du [*ruàch*] visibles en arrière-plan.

Pour le terme רוח *[ruàch],* ici traduit par "vent", nous vous renvoyons à ce nous en disons dans le chapitre qui lui est consacré. Nous soulignerons seulement cette étrange description où le *[ruàch]* en question constitue la toile de fond de la scène où Yahvé chevauche son Chérubin. Une curiosité, et non des moindres, pour ceux qui prétendent que le terme *[ruàch]* figure indiscutablement 1'"esprit divin" !

- Serions-nous éventuellement confrontés à un moyen de transport qui se déplace avec légèreté et d'où il peut empoigner David (verset 17) pour l'amener en lieu sûr ?

On trouve également ce genre d'histoire dans *Psaumes* **18**, où David entonne un chant de remerciement qu'il adresse à "Dieu" pour l'avoir sauvé des mains de ses ennemis.

Il décrit son arrivée et, après l'habituelle succession d'événements qui accompagne toujours la manifestation de son char céleste, précise (verset 11) :

ויעף	על-כרוב	וירכב
vola-et	Chérubin(un)-sur	chevaucha-et
	על-כנפי-רוח	וידא
	[ruàch]-du-ailes-sur	rapide-vola-il-et

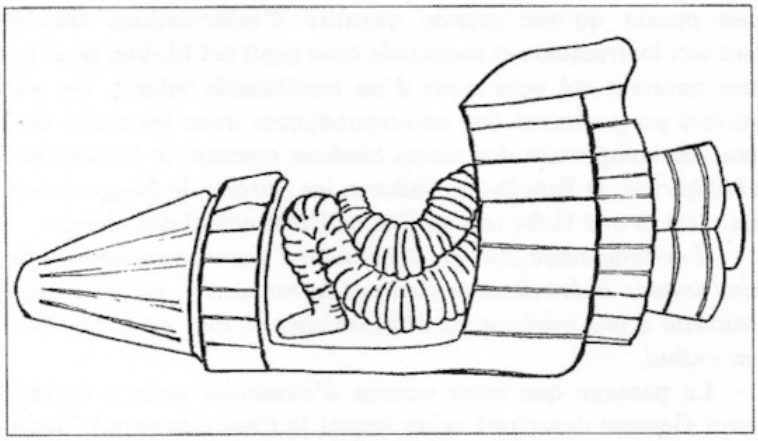
Le verbe *[dah]* indique un déplacement aérien très rapide de type "flèche" ou "oiseau rapace", et nous remarquerons encore une fois qu'il serait pour le moins curieux d'imaginer un "Dieu" monter à califourchon sur un ange pour se faire transporter…

L'image de Yahvé en vol est pour la seconde fois associée au *[ruàch]* qui paraît servir de point de référence visuel à l'observateur. On se demande comment les auteurs de la Bible pourraient avoir inventé une telle scène, eux qui, si l'on en croit la tradition religieuse, avaient pour objectif de faire valoir auprès des fidèles l'image d'un "Dieu" unique, universel, spirituel et transcendant.

Le rabbin Matityahu Clark, en présentant la racine רכב *[karav]* dans son *Etymological Dictionary…*[108], cite expressément le Psaume 80 2 et attribue au mot *[kerubìm],* sur lequel Yahvé est encore une fois dépeint "assis", la signification suivante *:"Vehicle for God'spresence",* c'est-à-dire "Véhicule pour la présence de Dieu".

Cette description répétée de Yahvé à califourchon sur le Chérubin nous donne une image très semblable à la sculpture qui se trouve dans le Musée archéologique d'Istanbul

et que nous reproduisons ici :



L'objet en question a été découvert dans la ville de Toprakkale, qui portait dans l'antiquité le nom de Tuspa et était située dans l'est de la Turquie.

Cette sculpture en argile remonte à quelque 3 000 ans et est approximativement longue de 22-23 cm, large de 9 cm et haute de 8 cm. Elle semble vraiment représenter un petit véhicule spatial, le pilote étant assis comme s'il était à cheval. Sa partie postérieure comporte ce qui pourrait être un dispositif de propulsion dont nous parlerons plus loin.

Nous ne pouvons certes pas vraiment savoir si l'Elohìm de David se déplaçait sur un véhicule comme celui-ci ou du même type, mais la correspondance entre cette sculpture et la description que fournissent *2 S* **22** et *Ps* **18** 8-16 nous rend extrêmement curieux : *il est plutôt évident que cette navette monoplace corresponde bien plus aux versets bibliques que les représentations d'un Chérubin vu comme un être spirituel* avec de longs cheveux éventuellement blonds, vêtu d'une longue tunique blanche et pourvu d'ailes aux plumes soyeuses.

Concernant cette narration, nous regrettons quant à nous la disparition (accidentelle ou voulue ?) du document *Le Livre des Guerres de Yahvé.* Ce livre est cité dans les versets 14-15 de *Nombres* **21**, qui en rapportent un très bref extrait : "Vaheb en Soufa et les torrents de l'Arnon, et les pentes des torrents qui s'inclinent vers le site d'Ar et s'adossent à la frontière/au territoire de Moab".

La précision de cette description territoriale très brève nous laisse penser qu'une grande quantité d'informations concrètes quant aux instruments et modalités dont usait cet Elohìm pour combattre auraient été pour nous d'un inestimable intérêt. On aurait peut-être pu y trouver des correspondances avec les récits de Vi-mana que comportent des textes hindous comme le *Rāmāyana,* le *Mahābhārata*, le *Vaimānika-Shāstra,* les *Purana,* le *Bhagaravata…* mais c'est là une tâche impossible en l'état actuel des choses.

Il ne nous reste plus qu'à formuler l'espoir que dans un futur moins soumis à des dogmes limitant la recherche, ce texte émerge à nouveau d'une quelconque bibliothèque où on l'aura éventuellement enfoui.

Le passage que nous venons d'examiner nous a fourni un nouvel élément descriptif selon lequel le Chérubin serait "quelque chose" susceptible d'être utilisé pour se déplacer dans les airs, et sur lequel on serait assis (à califourchon ?).

Prolongeons maintenant notre liste des caractéristiques propres aux Chérubins : • il sont reliés à une lame brûlante et tournoyante ; • ils peuvent atteindre des dimensions

considérables ; • il disposent d'éléments ayant des fonctions distinctes : couvrir et voler ; • ils représentent "quelque chose" où l'Elohìm se pose, s'assoit et se tient ; • *ils sont quelque chose qui peut être indépendant de la structure principale* /ruàch/, *[kevòd], char de Yahvé* ; • *ils sont "quelque chose" sur lequel l'Elohìm peut monter à califourchon et dont il se sert pour voler.*

Ézéchiel Ezéchiel (nom qui signifie "El est fort") naquit aux environs de l'an 620 av. J.-C. et bien qu'appartenant à une famille sacerdotale, il exerça en qualité de prophète *[navi],* c'est-à-dire de porte-parole de Yahvé… Déporté en Babylonie en 597 av. J.-C., il s'établit dans le village de Tel-Aviv, sur le fleuve Kebar/Kevar. Sa mission en tant que prophète avait pour objectif de rendre l'espoir au peuple en exil. Après qu'il eût été puni pour idolâtrie, le moment serait revenu de refonder Israël à partir des renaissances de la ville sainte de Jérusalem et du Temple.

Les documents concernant sa vie sont peu nombreux et son activité fut probablement très contrastée. Nous savons en effet qu'il jouissait d'un grand prestige, car les anciens du peuple s'adressaient souvent à lui pour gérer des affaires importantes, même s'ils ne comprenaient parfois pas le contenu de sa prédication ou décidaient carrément de ne pas se fier à lui.

Pour aiguillonner ses auditeurs, Ezéchiel accomplissait souvent des actions fortement symboliques. Il mangeait du pain cuit avec des excréments, il restait couché durant de longues périodes sur un seul côté du corps, il s'attachait avec des cordes et se coupait les cheveux avec une épée…

Cinq ans avant son exil, il eut la vision décrite dans le premier chapitre du livre qui porte son nom. Il vit le char [*ruàch*] de l'Elohìm arriver du nord dans un grand vent de tempête, environné de feu et d'une nuée.

Tout au long de sa vision, il décrit également des êtres qu'il définit comme "dotés de vie" qui sont positionnés sous une partie centrale et dont l'aspect est le suivant (nous rapportons ici ce passage *d'Ez* **1** 5-17 sans le texte hébraïque pour en alléger la lecture, mais toujours en respectant l'original) : • "leurs faces et leurs ailes étaient séparées par le haut" ; • "chacun en avait deux jointes l'une à l'autre et deux couvrant leur corps" ; • "chacun avançait en direction de sa face (partie antérieure), vers là où le vent [*ruàch*] les faisait aller" ; • "ils allaient et ne se tournaient pas dans leur marche" ; • "et ressemblance (forme) des vivants, leur apparence comme bras de feu brûlants comme apparence de torches allant en avant et en arrière entre les vivants" ; • "et le feu avait splendeur et du feu sortant (sortait) des éclairs" ; • "et les vivants courir et revenir (zigzaguer dans toutes les directions) comme la vision de l'éclair" ; • "et une roue à terre près de (du côté de) des vivants devant leurs quatre faces (parties antérieures)" ; • "et aspect des roues et leurs structures comme œil de Tharsis (brillance de pierre précieuse, chrysolithe)" ; • "et une ressemble aux quatre autres" ; • "et leur apparence et leurs structures comme (si) la roue était au milieu de la roue (une roue à l'intérieur d'une autre)" ; • "dans leur marche, elles allaient vers les quatre côtés (directions)" ; • "elles ne se tournaient pas dans leur marche".

On précisera pour l'instant que le texte biblique nous permet de comprendre *qu'il ne s'agit pas d'un rêve.* Ézéchiel dit expressément se trouver sur la rive du fleuve (*Ez* **1** 1) : il fait jour et tout commence avec "quelque chose" d'impétueux qui vient d'une direction

bien définie, le nord.

Nous notons en outre le besoin, confinant presque à l'obsession, de répéter que ces "vivants" se déplaçaient dans toutes les directions sans avoir la nécessité de se tourner, c'est-à-dire de rouler comme des chars de transport normaux le feraient naturellement. Cela était de toute évidence d'une telle étrangeté que celui qui assistait à l'événement en restait frappé.

Mais l'étrangeté ne s'arrête pas là – que le lecteur ne s'inquiète néanmoins pas des difficultés qu'il pourrait rencontrer à comprendre cette description et ces mouvements : l'ensemble sera résumé de façon claire et synthétique au terme de ce chapitre.

Poursuivons notre lecture (*Ez* **1** 18) : • "Et leurs supports et leur grandeur (hauteur)" ; • "et les supports des quatre roues étaient remplis d'yeux tout autour".

Ces supports devaient résolument sembler imposants, tous les quatre *étant dotés sur leur pourtour de ce que le prophète appelle des "yeux", que nous définirions comme des "hublots"* pour être certains de ne pas abuser de notre imagination.

On nous décrit ensuite, dans les versets 19-21, la manière dont ces "vivants" se déplacent : • "Et (quand) les vivants avançaient les roues près d'eux avançaient" ; • "et (quand) les vivants se soulevaient de terre les roues se soulevaient" ; • "vers là (où) le vent voulait aller ils allaient là (où) le vent allait".

> • "et les roues se soulevaient à leurs côtés (avec eux) puisque le vent de la vie (vivants) était dans (avec) leurs roues" ; • "en (quand) ils avançaient elles avançaient et en (quand) ils restaient (ils s'arrêtaient) elles restaient (elles s'arrêtaient)" ; • "et (quand) ils se soulevaient de terre les roues se soulevaient à côté d'eux (avec eux)" ; • "puisque le vent de la vie (vivants) était dans (avec) les roues".

Il y a donc des roues qui se meuvent avec la totalité de ce que nous identifions au mieux comme un "objet". Elles sont étroitement associées à ce que nous identifions au mieux comme des "vivants" ; et non seulement ceux-ci se déplacent-ils avec elles, mais ils s'élèvent et s'abaissent en vol ! *On peut être certain que s'il ne s'agissait pas de la Bible, personne n'aurait la moindre difficulté à y voir la description d'un objet mécanique !*

Poursuivant son récit, Ézéchiel nous narre que cet objet volant – un être ayant l'apparence d'un homme est assis dans la coupole – réapparaît le jour où Yahvé le soulève pour l'emmener dans la ville de Jérusalem au seuil de la porte interne qui garde le septentrion *(Ez* **8** 3).

C'est dans ces circonstances qu'apparaissent des individus opérant sous le commandement de Yahvé. Il y a là six hommes avec au milieu d'eux un homme vêtu de lin qui porte l'encrier du scribe. Ils ont le poste d'inspecteurs chargés de constater toutes les abominations commises par le peuple et par les prêtres… (Nous ne rapporterons pas ici l'ensemble du récit, tout lecteur bien disposé le trouvera dans les chapitres 1-9 du livre d'Ézéchiel). Ce qui nous intéresse ici, c'est la façon dont *Ézéchiel définit ces "vivants" dotés d'extrémités qui s'ouvrent, de supports de roues, de roues insérées les unes dans les autres, et surtout de ce type de mouvement horizontal et vertical très particulier* que nous

venons juste de voir.

Ezéchiel continue son récit *(Ez* **10** 1) : “Je regardai : voici que…

הכרבים	על-ראש
Chérubins-les	de-tête-sur

… comme pierre de saphir avec apparence semblable à un trône…”.

Dans la traduction du chapitre 1, on lisait que les “vivants” se trouvaient sous la partie centrale de l’objet volant muni d’une coupole. Nous apprenons à présent que *cette coupole était transparente et qu’on pouvait ainsi voir à travers elle un trône/siège fait d’un matériau brillant, mais ce qu’on peut avant tout lire encore une fois, c’est que cette coupole était placée “sur” les Chérubins !*

Arrivé à ce point, il n’y a selon nous plus de doute possible : *les “vivants” avec des roues, des supports de roues, des structures pour se poser au sol et autres, représentent les כרבים [keruvìm].* Une situation que nous avons déjà observée dans les pages précédentes et qui sera confirmée par Ezéchiel lui-même, comme nous allons bientôt le voir. *Nous savions déjà que Yahvé s’“asseyait” sur les Chérubins, mais Ezéchiel nous révèle ici une autre particularité : c’était le char des Elohìm lui-même qui se posait sur les Chérubins !* Le personnage assis sur le trône que l’on voit à travers la coupole donne un ordre à l’homme vêtu de lin entré en scène dans le chapitre 9 (*Ez* **10** 2) :

לגלגל	אל-בינות	בא
roue-la-à	de-espace-(dans)vers	(entre)dedans-viens

לכרוב	אל-תחת
Chérubin-le(de)-à	dessous-en

Cet ordre nous confirme que *les Chérubins ont des roues et qu’il y a entre celles-ci un espace à l’intérieur duquel un individu peut entrer* pour y mener des actions qui ne nous intéressent pour l’instant pas directement.

On nous raconte dans le verset suivant que les Chérubins vont ensuite prendre position sur la droite du Temple et que la nuée emplit la cour intérieure (souvenons-nous que la scène se déroule à Jérusalem).

• Que s’était-il passé ?

• D’où provenait cette nuée ?

Ezéchiel nous donne quelques éclaircissements (*Ez* **10** 4) :

הכרוב	מעל	כבוד-יהוה	וירם
Chérubin-le	son-de	Yahweh-de-[*kevòd*]	élevé-fut-et

הבית	על-מפתן
(temple-le)maison-la	de-(seuil)protection-sur

“…le Temple se remplit de la nuée et la cour s’était emplie de l’éclat du *[kevòd]* de Yahvé.”

Voici donc l'explication du prophète : *le [*kevòd*] est positionné sur les Chérubins, s'élève, dépasse la protection (le seuil) du Temple et se déplace à l'intérieur de la cour pendant qu'une nuée enveloppe le Temple lui-même.*

On peut non seulement voir ce déplacement conséquent, mais ceux qui n'ont pas la possibilité de le voir peuvent aussi l'entendre, en effet (*Ez* 10 5):

וקול	כנפי	הכרובים
de-bruit-et	de-ailes	Chérubin-les

נשמע	עד-החצר	החיצנה
entendu-vint	cour-la-à-jusqu'	extérieure-l'

Il n'y a ainsi pas qu'Ézéchiel à voir ce qui se passe dans la cour intérieure, étant donné que quelqu'un qui se serait trouvé dans la cour extérieure aurait également entendu le bruit produit par les Chérubins.

Les versets 6-8 dépeignent ce que fait l'individu vêtu de lin entre les roues des Chérubins. Les versets 9 à 12 réitèrent cette description que le prophète juge importante de souligner, notamment pour ce qui est des particularités qui suivent (comme nous l'avons fait plus haut, nous nous passerons de l'hébreu pour en faciliter la lecture) : • "et je vis et voici quatre roues à côté des Chérubins" ; • "une roue à côté d'un Chérubin" ; • "et une roue à côté d'un Chérubin" ; • "et apparence des roues comme l'œil d'une pierre de Tharsis" ; • "et leur apparence ressemblance d'une aux quatre (elles étaient semblables)" ; .

• "comme que (si) était (fut) la roue au milieu de la roue" ; • "à leurs quatre roues (chacun avait sa roue)".

Concernant ce qu'il avait entendu, il nous informe pour finir que *(Ez* **10** 13):

לאופנים	להם	קרא	הגלגל
roues-les-à	elles-à	nom-donné-était	cercle-le

Cette précision du prophète paraît étrange, voire éventuellement inutile : désigner les roues par le terme de "cercle" représente en effet une répétition qui n'a pas de sens.

Mais cela n'en est pas une si nous considérons le sens du vocable גלגל [*galgal*], qui désigne une "rotation rapide" : *il s'agissait de roues qui tournaient rapidement, comme dans le cas d'une turbine !!!*

Si nous voulions adapter ce que désigne le mot [*galgal*] à la terminologie propre aux roues, nous pourrions définir celles-ci comme des "turbines" sans qu'il soit nécessaire de faire de grands efforts d'imagination (comme pour l'illustration précédente).

• Peut-être s'agit-il ici des *lames flamboyantes et tournoyantes* que nous avons vues dans *Genèse* 3 ?

• Constituaient-elles alors *le système de propulsion des Chérubins* sur lequel était posé le [*kevòd*] de Yahvé tel que nous l'avons vu ?

Il ne s'agit pas là de divagations : la question est légitime si on lit les versets qui

suivent (*Ez* **10** 15):

וירמו	הכרובים	היא	החיה
élevèrent-s'-et	Chérubins-les	elle	vivante(chose)-la

אשר	ראיתי	בנהר-כבר	
que	vu-avais-j'	Kevar-fleuve-sur	

Ézéchiel anticipe pour l'instant ce qu'il va bientôt confirmer. La "chose" vue sur le fleuve (chapitre 1) avec les "vivants" n'était autre que celle qu'il revoit maintenant avec les Chérubins. Tout de suite après, il relève encore une fois que… (versets 16-18) : • "en (quand) les Chérubins avançaient" ; • "les roues avançaient à côté d'eux" ; • "et en (quand) les Chérubins déployaient leurs ailes pour s'élever de terre" ; • "les roues ne s'écartaient pas elles demeuraient près d'eux (elles ne s'éloignaient pas)" ; • "en (quand) ils s'arrêtaient elles s'arrêtaient" ; • "et (quand) ils s'élevaient, elles s'élevaient avec eux".

Jusqu'à cette surprenante description, qui confirme ce que nous avons interprété jusqu'ici (versets 18 et 19) :

ויצא	כבוד-יהוה	מעל
sortit-et	Yahvé-de-[*kevòd*]	dessus-de

מפתן	הבית		
de-(seuil)protection-la	(temple-le)maison-la		
ויעמד	על	הכרובים	
arrêta-s'-et	sur	Chérubins-les	
וישאו	הכרובים	את-כנפיהם	
déployèrent-et	Chérubins-les	ailes-leurs	
וירומו	מן-הארץ	לעיני	
soulevèrent-se-et	terre-de	yeux-mes-à	
בצאתם	והאופנים	לעמתם	
sortirent-ils-(quand)en	roues-les-et	eux-d'-près	

Ce devait être là un aspect très important pour qu'*Ézéchiel souligne de nouveau que les roues faisaient partie intégrante des Chérubins et qu'elles en étaient solidaires lorsqu'ils bougeaient.*

L'action se poursuit :

ויעמד	פתח	שער	בית-יהוה
arrêta-s'-et	de-entrée	de-porte	Yahvé-de-(Temple)maison
הקדמוני	וכבוד	אלהי-ישראל	
orientale-l'	de-[*kevòd*]-et	Israël-d'-Elohìm	
עליהם	מלמעלה		
eux-sur	dessus-par		

Le *[kevòd]* de l'Elohìm, qui s'était soulevé dans le verset 4 pour se poser dans la cour intérieure du Temple, s'élève à présent, passe le seuil, le quitte et revient se poser sur les

Chérubins en attente à proximité de la porte orientale du Temple.

Nous apprenons dans le verset 20 qu'Ézéchiel n'avait pas bien compris ce qu'il avait vu dans le chapitre 1 de son livre. Après avoir assisté à cette suite d'événements, il est en effet le seul à pouvoir affirmer que les êtres qu'il avait vus sur les bords du fleuve Kevar sont là, et :

המה	כרוביע	כי	ואדע
eux	Chérubins	que	(compris)sus-je-et

C'est à ce moment-là qu'*il comprend que les "vivants" sont les Chérubins, une découverte dont nous sommes également surpris !*

Les "vivants" sur lesquels les exégètes ont planché durant des siècles pour tenter d'en définir la forme et la substance sous des angles allégorique, métaphorique, mythique, ésotérique et autres, sont en réalité ces Chérubins qui nous occupent et que nous voyons apparaître ici sous une forme de plus en plus précise !

Arrivé à ce point et ayant réalisé ses desseins, Yahvé s'en va avec la structure volante entièrement recomposée, non sans avoir proféré menaces et promesses *(Ez* **11** 22-23) :

את-כנפיהם	הכרובים	וישאו	
ailes-leurs	Chérubins-les	(soulevèrent)déployèrent-et	

לעמתם	והאופנים
eux-(de-près)avec-(pour)à	roues-les-et

מלמעלה	עליהם	אלהי-ישראל	וכבוד
dessus-par	eux-sur	Israël-d'-Elohìm	de-[*kevòd*]-et

העיר	תוך	מעל	יהוה	כבוד	ויעל
ville-la	de-milieu-le	dessus-de	Yahvé	de-[*kevòd*]	monta-et

לעיר	מקדם	אשר	על-ההר	ויעמד
ville-la-de	orient-l'-à	qui	mont-le-sur	arrêta-s'-et

Un scénario filmique lui-même pourrait difficilement donner des détails plus circonstanciés *quant à la description de cette manœuvre ; l'Elohìm prend ainsi son envol avec le moyen de transport des Chérubins au complet, quitte la ville et va se placer sur la hauteur située immédiatement à l'est.* La scène que nous avons sous les yeux est on ne peut plus claire et ne réclame pas d'autres commentaires !

L'histoire, pour être complète, comporte encore un voyage en Chaldée à bord du *[ruàch]* et trouve enfin son ultime épilogue dans le verset 24 du chapitre 11, lequel se passe d'explications :

ראיתי	אשר	המראה	מעלי	ויעל
vue-avais-j'	que	vision-la	moi-de-dessus-au	monta-et

Liste complète de leurs caractéristiques

Les passages bibliques que nous avons examinés peuvent avoir généré quelque confusion chez le lecteur, mais il était nécessaire de les présenter sous un aspect concret.

Reprenant ici les choses en main, nous allons compléter l'ensemble des caractéristiques que nous avons découvertes à mesure que nous examinions ces différents passages.

> Pour conclure, les כרבים [*keruvìm/kerubìm*]… : • sont *reliés à des lames flamboyantes/cercles* qui tournent rapidement (*Gn* **3** 21-24, *Ez* **10** 9-12) ; • sont représentés comme ayant des *dimensions considérables (1 R* **6** 24) ; • *peuvent (ils doivent ?) être transportés avec un char réalisé spécialement à cet effet* quand ils ne se meuvent pas de façon autonome (*1 Ch* **28** 18) ; • *ont des roues qui peuvent avancer dans toutes les directions sans tourner,* restant toujours unies par leur structure au reste de l'objet volant *(Ez* **10** 16-18), et *ont aussi une partie centrale circulaire qui a un mouvement rotatif/de turbine rapide (Ez* **10** 13) ; • *ont sous eux suffisamment d'espace* pour une personne quand ils sont reliés au char de Yahvé *(Ez* 10 2) ; • *sont dotés de structures qui couvrent et protègent* quand elles sont repliées, et servent à voler quand elles sont en position ouverte *(Ez* **10** 5-19) ; • *émettent* en se déplaçant *un bruit qu'on entend de loin* (*Ez* **10** 5) ; • *sont "quelque chose" où l'Elohìm se pose, s'assoit, se tient en se mettant à califourchon pour voler (1 Sam* **4** 4, *2 Sam* **6** 2 ; *2 Sam* **22** 10-11,7 *Ch* **13** 6, *1 Ch* **28** 18, etc.) ; • *se meuvent reliés au* [kevôd, ruàch] *de l'Elohìm mais également de façon indépendante,* comme cela transparaît des déplacements successifs à Jérusalem qui ont suivi (*Ez* **8** 10-11) : ils sont là en même temps que le char de l'Elohìm ; ils se placent à droite du Temple pendant que le char s'élève pour prendre place à l'intérieur ; ils produisent un bruit qu'entendrait quelqu'un qui ne peut les voir de la cour extérieure ; quand le char revient vers eux, ils déploient leurs ailes et s'élèvent ; l'ensemble de la structure sort du Temple et se place à sa porte orientale, d'où il s'élève à nouveau pour quitter la ville et atterrir sur la hauteur située à l'est de cette habitation.

Des questions justifiées

Souvenons-nous encore une fois que notre objectif n'est pas de définir "dans l'absolu" s'il existe ou pas des personnages angéliques, mais plutôt d'en vérifier l'existence dans l'Ancien Testament, ainsi que la description qui en est faite pour la comparer à ce que contient en général la tradition religieuse et spiritualiste.

Ayant fait cette précision, nous dirons que *l'ensemble des données qui émaillent les différents passages bibliques analysés génère des questions* auxquelles chacun pourra répondre comme il le souhaitera : • Leurs ailes sont-elles le symbole du repos dans la contemplation comme de la capacité de l'esprit à s'élever jusqu'à entendre la voix de Dieu ?

• Transmettent-ils à l'homme la notion de *surnaturel* ?

Nos principales questions étant : • *Peut-on raisonnablement les inscrire dans une*

hiérarchie "angélique" constituée d'entités considérées comme "spirituelles" ?

• *Sont-ils dotés des caractéristiques que le Catéchisme de l' Église Catholique leur attribue, celle-ci établissant comme Vérité de Foi que* : "(330) En tant que créatures purement spirituelles, ils ont l'intelligence et la volonté : ce sont des créatures personnelles et immortelles. Ils dépassent en perfection toutes les créatures visibles. En témoigne l'éclat de leur gloire"… ?

“La vérité et l’originalité trouveraient plus facilement leur place dans le monde, si ceux qui ne sont pas capables de les manifester ne conspiraient pas d’un commun accord pour qu’elles ne voient pas le jour. “

Arthur Schopenhauer

12 כרבים ארון הברית [*berìt-ha-aròn kerubìm*] Les Chérubins de l'Arche d'Alliance

Les Chérubins mentionnés dans le livre de l'Exode méritent un traitement particulier, car leurs position et fonction adoptent un mode différent de celui que nous avons vu dans le chapitre qui précède. Nous nous trouvons ici devant des éléments spécifiques qui nécessitent d'être étudiés à part.

Ce sont *trois structures* qui entrent en effet enjeu. *Elles sont étroitement associées,* autant dans l'espace que de par leurs fonctions. Ce qui ressort de la lecture du texte, c'est que ce dernier aspect dépend du premier, étant donné que la fonctionnalité de l'ensemble semble déterminée par le positionnement correct des : 1. Arche d'Alliance : ארון הברית *[berit-ha-aròn]*

2. Propitiatoire : כפרת *[kapporèt]*

3. Chérubins : כרבים *[kerubìm]*

1. L'Arche d'Alliance

Dans *Exode* **25** 10-16, Yahvé donne des indications précises à Moïse pour fabriquer un coffre dont le but sera de contenir et de conserver la עדות [*edùt*], le "témoignage", que l'Elohìm donnera lui-même à Moïse et que l'on considère toujours comme l'ensemble des normes dictées par "Dieu".

Le *Deutéronome* **10** 1-5 affirme expressément qu'il abritait les Tables de la Loi.

Les indications concernant sa réalisation supposaient qu'elle devait être… : • construite en bois d'acacia ; • longue de 2,5 coudées, large de 1,5 coudée et haute de 1,5 coudée (approximativement 112,5 x 67,7 x 67,5 cm selon notre mesure décimale) ; • recouverte d'or pur autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et également entourée d'une bordure en or au niveau de la partie supérieure ; • dotée au niveau de ses quatre pieds d'autant d'anneaux d'or, deux de chaque côté de l'ensemble, dans lesquels on introduisait deux barres d'acacia qui étaient utilisées pour le transport et ne devaient *jamais* être retirées des anneaux.

Telles sont les instructions fournies : on ne pourra s'empêcher de remarquer l'étrange attitude d'un "Dieu" dont les descriptions très détaillées trahissent son souci de la façon dont un mobilier et des accessoires destinés au culte seront construits.

• Pourquoi était-il *fondamental* que cet objet-là, de même que les autres, soient faits selon une configuration *particulière,* avec des mesures, des formes et des matériaux parfaitement définis ?

Yahvé recommande au moins trois fois à Moïse de suivre fidèlement le תבנית *[tavnit],* “projet, dessin, modèle”, qu’il lui a montré sur la montagne (Ex 25 9, 25 40).

La Bible est ici éloquente et ne provoque pas le moindre doute. Lors d’une de leurs rencontres sur la montagne, domicile de l’*Elohìm,* ce dernier *a produit à Moïse une représentation précise (dessin et modèle) de ce qui devait être réalisé !*

On n’imagine guère, d’après le texte, qu’il se fût agi d’une vision, d’un rêve, d’une révélation ou autre. L’instantanéité du récit nous donne clairement le sentiment que *Moïse a pu/dû consulter et examiner sur la montagne un modèle/dessin précis, où figuraient également des mesures.*

C’est là un élément qui réapparaitra bientôt à travers la traduction d’un terme qui, comme nous le verrons, nous renverra au *caractère typiquement technique* des indications concernant le mobilier et autres accessoires.

2. Le Propitiatoire

Les instructions de Yahvé se poursuivent avec cet autre élément qu’est le כפרת [*kapporèt*], le “propitiatoire”, qui *devra être placé sur l’Arche et servir de support aux Chérubins.*

Il devra avoir les mêmes longueur et largeur que l’Arche et devra également être entièrement réalisé en or pur.

Ce vocable hébraïque est normalement traduit par le terme français “propitiatoire”, mais le sens premier de sa racine renvoie au fait de “couvrir et protéger”.

Nous pourrions dans un premier temps *être autorisés à penser qu’il s’agissait de la couverture (couvercle) de l’Arche* et que celle-ci ait *ensuite,* par extension de sens, adopté la fonction qu’on lui connaît généralement, celle de “couvrir les péchés”, au sens de “remettre les fautes”, ou que cela soit également la conséquence de sacrifices propitiateurs, à l’instar de ceux qu’on accomplit dans le rite solennel de l’expiation, annuellement célébré par le Grand prêtre *(Lv* **16** 14-15).

Mais si l’on excepte toutes les interprétations et attributions qui s’en sont suivies, son but a initialement été expliqué par Yahvé lui-même de manière très précise, comme nous allons bientôt le voir.

3. Les Chérubins

L’Elohìm ordonne à Moïse *(Ex* **25** 18-20) :

ועשית	שנים	כרחים	זהב
feras-tu-et	deux	Chérubins	or
מקשה	תעשה	אתם	
travaillé-métal	feras-tu	eux	
משני	קצות	הכפרת	
deux-aux	de-extrémités	propitiatoire-le	

Dans le verset suivant, Yahvé précise à nouveau que les deux Chérubins doivent se trouver aux extrémités – c'était à l'évidence une particularité technique importante –, puis

והיו	הכרבים		
seront-et	Chérubins-les		
פרשי	כנפים	למעלה	
des-déployant	(extrémité)ailes	haut-le-vers	
פككים	בכנפיהם	על-הכפרת	
couvrant	ailes-leurs-avec	propitiatoire-le-sur	
ופניהם	איש	אל-אחיו	
faces-leurs-et	chacune	frère-son-à	
אל-הכפרת	יהיו	פני	הכרבים
propitiatoire-le-(dans)vers	seront	de-faces-les	Chérubins-des

il poursuit :

Est derechef clairement indiquée, ici, la fonction fondamentale associée au vocable כנף *[kanàf],* toujours traduit par "ailes".

Ces extrémités "se déploient" pour "couvrir et protéger" : *"Cover and conceal from view, covering, protecting"* précise *l'Etymological Dictionary*...[109] déjà cité.

Les deux Chérubins sont très certainement placés l'un en face de l'autre : nous soulèverons néanmoins la question de leur positionnement par rapport au propitiatoire. Les traductions bibliques et les représentations iconographiques de l'Arche mettent toutes invariablement les Chérubins "sur" le propitiatoire, mais le texte n'est pas explicite à ce propos. On y dit en effet que ceux-ci : • sont placés "aux extrémités" du propitiatoire ; • sont tournés "vers" le propitiatoire ; • et leurs ailes se déploient pour le recouvrir.

Chose qui est également répétée dans *Exode* **37** 7-9 : • il fit deux Chérubins aux extrémités du propitiatoire ; • il fit un Chérubin "à l'une des extrémités" et l'autre Chérubin "à l'une des extrémités" du propitiatoire (à savoir un pour chaque extrémité) ; • les Chérubins se présentaient "déployant leurs ailes vers le haut" ; • les Chérubins se présentaient "recouvrant le propitiatoire de leurs ailes" ; • les Chérubins étaient placés l'un en face de l'autre ; • les faces (parties frontales) des Chérubins sont tournées "vers" le propitiatoire.

Nous ne pouvons par conséquent pas être certains que ces deux structures étaient placées sur le couvercle. Au vu de la fonction exercée par le [*kevòd*] que nous évoquions dans le chapitre précédent, nous serions tentés de penser qu'ils pourraient en réalité avoir une position externe par rapport au propitiatoire ; ce sont avant tout les paroles de Yahvé,

que nous allons bientôt examiner, qui vont nous faire pencher dans ce sens.

L'ensemble – propitiatoire et Chérubins – a fait l'objet de nombreuses interprétations symboliques. Celles-ci peuvent se résumer à la fonction supposée de manifestation de la présence spirituelle de "Dieu". Il s'agissait ainsi d'une espèce de résidence virtuelle censée perpétuer le sens de plénitude divine, lequel perdurera toujours, même quand Moïse ne sera plus là pour servir d'intermédiaire et de porte-parole.

Dans l'un de ses passages cependant, l'*Exode* en donne une description qui paraît manifestement plus fonctionnelle. Celle-ci ne justifie guère une interprétation symbolique de ce type, pas plus qu'elle ne met l'accent sur son emploi à des fins expiatoires.

C'est Yahvé qui explique lui-même à Moïse l'utilisation qu'il compte en faire *(Ex* **25** 22) :

הכפרת	מעל	שם	לך	ונועדתי
propitiatoire-le	dessus-de	là	toi-avec	rencontrerai-me-je-et

הכרבים	שני	מבין
Chérubins-les	de-deux	(de-milieu-au)entre-d'

העדת	על-ארן	אשר
témoignage	du-arche-sur	sont-qui

Il lui dit également *[dibbarti itchà]*, c'est-à-dire "je parlerai avec toi" : le propitiatoire avait de ce fait pour but de permettre la rencontre entre l'Elohìm et Moïse, ainsi que leur échange. Nous sommes donc en présence d'un lieu physique où un *contact* s'établit, comme d'un *objet* par l'intermédiaire duquel on parle.

En lisant ce passage, nous constatons que ce "Dieu" a besoin de communiquer "verbalement" avec Moïse : il s'exprime avec la voix et dans une langue que ce dernier comprend, et ce, par l'intermédiaire d'un appareil dont la fabrication devait suivre des règles précises.

Mais on se demande alors : • Pourquoi donc ? Se peut-il qu'il n'eût sinon pas fonctionné ?

• Pourquoi "Dieu" aurait-il dû se servir d'un instrument pour écouter la voix de son interlocuteur et pour donner ses ordres ?

• Comment se fait-il que l'être suprême ait besoin d'un appareil physique ?

• S'agissait-il d'un authentique système permettant d'émettre et de recevoir ?

Impossible de le savoir avec certitude, mais ce qu'on peut dire sans hésiter, c'est qu'un contact de type psychique/spirituel/ médiumnique n'exigerait ni ne justifierait une telle précision mécanique, voire y verrait très probablement un obstacle.

C'est en effet très précisément Dieu lui-même qui dit parler à Moïse *(Nb* **12** 8) :

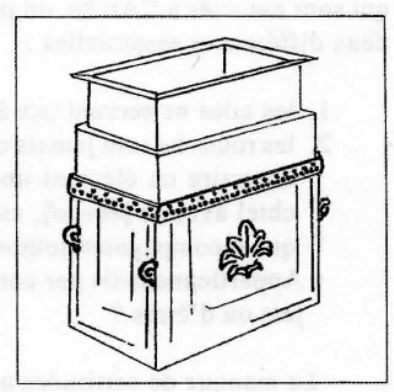
בחידות	ולא	ומראה	אל-פה	פה
énigmes-avec	non-et	apparence-et	face-à	face

יביט	יהוה	ותמנת
voit-il	Yahvé	de-forme-et

Ils se *parlent donc en personne* et Moïse voit son Elohìm *de ses propres yeux !*

Le rabbin Moshé Levine affirme dans son ouvrage, *Le Tabernacle*[110], *se fondant sur le récit biblique, que l'Arche peut être assimilée à un condensateur électrique* constitué de deux armatures (en or en dedans et au-dehors) séparées par un diélectrique (le bois interne).

Elle était en effet constituée, comme nous l'avons vu, de trois éléments[111] : • une feuille intérieure en or pur, que nous savons être un excellent conducteur ; • une couche intermédiaire en bois d'acacia, qui sert d'isolant et résiste à l'humidité en garantissant ainsi une grande longévité ; • une couche d'or supplémentaire en tant que revêtement extérieur.



Pour la déplacer, les Lévites – les seuls autorisés à le faire – passaient deux barres dorées dans les anneaux, et elle pouvait ainsi se décharger sans danger en étant posée au sol, qui jouait le rôle d'une prise de terre naturelle.

Un condensateur semblable aurait également été en mesure d'accumuler des quantités considérables d'une énergie statique utilisable de diverses manières, et même souvent dangereuse si elle se retrouvait entre les mains de quelqu'un qui en ignorait les caractéristiques et les effets.

C'est le malheureux Uzza qui l'expérimenta à ses dépens, lui qui osa la toucher pendant qu'on la transportait, mourant ainsi foudroyé. Cela frappa et terrorisa tellement David qu'il refusa de transférer l'Arche chez lui, la faisant amener chez Obed-Édom à Gat (*2 S* **6** 2-11).

Dans *Jos* **3** 4, il est recommandé au peuple de s'en tenir éloigné d'une distance de 2 000 coudées, une distance véritablement considérable puisqu'elle équivaut à peu près à un kilomètre. Dans de telles circonstances, *les ailes des deux Chérubins pourraient faire penser à deux électrodes ayant pour fonction de décharger l'électricité statique accumulée par le condensateur, ou alors à des antennes associées au dispositif de transmission.*

Il ne s'agit évidemment pas là de certitudes, sauf que *la description que nous avons de toute cette structure nous inciterait encore une fois à penser qu'on ne saurait strictement*

considérer les Chérubins comme des êtres spirituels dotés d'une personnalité propre ainsi que de toutes les caractéristiques – décrites précédemment – qu'a forgées la tradition religieuse.

Deux clefs de lecture possibles

Entre les Chérubins décrits dans le chapitre précédent et ceux qui sont associés à l'Arche, on peut noter que ces derniers affichent deux différences essentielles : 1. les ailes ne servent pas à voler, mais uniquement à couvrir.

2. les roues ne sont jamais citées, alors qu'elles représentent au contraire un élément important dans les rencontres d'Ezéchiel avec le [*kevòd*], associées à toutes les manifestations qui accompagnent toujours son arrivée.

• Appartiennent-ils par conséquent à la même catégorie d'objets ou d'êtres ?

Le manque de certitudes nous contraint par conséquent à formuler *différentes clefs de lecture* possibles.

Première hypothèse

Concernant le char de Yahvé, nous relevons une correspondance dont nous trouvons des allusions dans des versets déjà examinés, où l'Elohìm dit à Moïse qu'il lui parlera de "dessus" le propitiatoire qui se trouve :

מבין	שני	הכרבים
(de-milieu-au)entre-d'	de-deux	Chérubins-les

Examinons dans *Exode* **40** 34-36 le lien entre "se trouver avec les Chérubins" et tout ce qui a été analysé dans le précédent chapitre quant à la relation entre les Chérubins et le *[kevòd]* du point de vue de la structure : on y décrit l'une des descentes effectuées par Yahvé dans la tente où se trouve l'Arche avec toutes ses annexes.

ויכס	הענן	את-אהל	מועד
couvrit-et	nuée-la	de-tente	rencontre
וכבוד	יהוה	מלא	את-המשכן
de-[*kevòd*]-et	Yahvé	remplit	tabernacle-le

Nous y lisons que :

Le *[kevôd]* arrive précédé de la nuée qui accompagne toujours ses déplacements et remplit le tabernacle, à savoir le saint du saint du temple/de la tente, celle où se trouve l'Arche avec ses Chérubins.

On précise en outre dans le verset suivant (35) que *Moïse n'a en la circonstance pas*

pu entrer dans le tabernacle, car il était occupé par le [kevod], ce qui n'est pas un mince indice ! Nous savons en effet que la proximité du *[kevôd]* était mortelle, et nous avons précédemment vu les précautions que doit prendre Yahvé pour que Moïse ne meure pas au moment où il décide de le lui montrer de près[112].

Ainsi, le *[kevòd]* n'était pas dans le tabernacle lorsqu'ils se parlaient : Yahvé y était présent en personne et ils se retrouvaient face à face lors du rendez-vous.

Nous relèverons au passage que cette manifestation "divine" se faisait sous la forme d'une nuée descendante le jour, et sous celle d'un feu très brillant la nuit, ce qui sera une constante tout au long de la pérégrination dans le désert (cf. *Ex* **33** 7-11, *Nb* **12** 8 & **9** 15 et suiv. : **10** 11-12, **12** 5 & **14** 14).

Respecter les modes et les temps

Dans le chapitre dédié aux modalités à suivre pour la production des "odeurs relaxantes/calmantes" destinées à l'Elohìm, nous avons rapporté dans un encadré l'histoire des deux fils d'Aaron tués pour ne pas avoir respecté les modes de préparation des substances odorantes.

Mais il faut savoir qu'au-delà des ***modalités,*** il était également fondamental de respecter les *temps* : nous venons juste de voir que le livre de l'Exode souligne qu'ow ***ne devait pas entrer dans le Temple quand l'Elohìm s'y présentait, étant donné qu'on risquait de mourir.***

Pour confirmer une nouvelle fois la réalité très concrète de ce danger, nous avons ici un passage dans lequel Yahvé rappelle lui-même une telle chose.

***Lévitique* 16 1 et suiv.**

Le chapitre s'ouvre sur le rappel des deux jeunes morts suite à la présentation de leur offrande, et se poursuit avec une série de dispositions que Yahvé est en train de transmettre à Moïse.

La première d'entre elles est vraiment importante ; Moïse doit en effet dire à Aron (*Lv* **16** 2) :

אל-הקדש	בכל-עת	ואל-יבא	
sacré-le-(vers)dans	moment-tout-à	pas-(verra)entrera-n'-il-et	
הכפרת	אל-פני	לפרכת	מבית
couvercle	du-faces-vers	tente-la-à	de-maison-de
	ימות	ולא	על-הארן אשר
	pas-mourra	ne-et	arche-l'-sur que
על-הכפרת	אראה	בענן	כי
couvercle-le-sur	vu-serai-je	nuée-la-dans	puisque

L'indication est claire : si Aaron ne veut pas courir le risque de mourir, il doit éviter

d'entrer dans le saint du saint du Temple à n'importe quel moment. Il peut seulement le faire dans des circonstances bien précises, car s'il se trouve par malheur dans le קדש *[,kodèsc*], "partie réservée", au moment où Yahvé y est présent avec son habituelle "nuée", cette dernière le tue !

La présence de cet Elohìm avec ce que l'on peut définir comme son *appareil* – improprement appelé "gloire de Dieu" –, produisait à l'évidence des effets précis dans l'espace qui l'entourait. Il fallait ainsi qu'Aaron fût suffisamment avisé pour *ne pas* se trouver dans le Temple à un moment inopportun.

Et nous introduisons ici une seconde clef de lecture possible pour la mort des deux fils d'Aaron, dont nous avons parlé dans l'encadré du chapitre consacré aux Elohìm et à l'odeur de chair grillée.

- Sont-ils tous les deux morts parce qu'ils ont été "tués" *volontairement* par Yahvé, ou parce qu'ils sont entrés pour amener l'offrande *au mauvais moment* ?

Nous ne pouvons pas le savoir avec certitude, mais l'un de ces aspects semble ne pas faire le moindre doute : des choses faites au mauvais moment ou de la mauvaise manière pouvaient vous coûter la vie.

———

Si, comme nous l'avons proposé dans le chapitre précédent, il s'avérait que les כרבים *[kerubìm] représentaient une sorte de "support mobile" servant à transporter Yahvé*, nous pourrions alors avoir ici une confirmation supplémentaire quant au reste d'une structure qui, comme déjà dit, vient d'en haut et se connecte aux *[kerubìm]* en se mettant au milieu.

Seconde hypothèse

Nous avons précédemment relevé l'existence de *différences importantes entre les deux espèces de Chérubins analysées* (ceux d'Ezéchiel et ceux de l'Arche). Penchons-nous à présent sur *notre seconde hypothèse, qui voit dans l'ensemble Arche/propitiatoire/ Chérubins un dispositif émetteur-récepteur.*

Pour comprendre ce que seraient dans ce cas les Chérubins, nous allons devoir faire une incursion à Aksoum, en Éthiopie.

Mais examinons avant cela ce qui se passait quand Moïse et Aaron s'entretenaient avec leur Elohìm : nous découvrirons ainsi qu'il y avait d*'autres instruments* à entrer en scène, de même qu'une activité spécifique.

À chaque étape de la traversée du désert, Moïse installait le tabernacle à une certaine distance du campement : c'était une partie de ce qu'on appelait la "tente de rencontre", la structure dans laquelle on se retirait pour consulter l'Elohìm. Quand Moïse sortait pour se rendre au tabernacle, tout le peuple se mettait debout, chacun devant sa tente, et le regardait passer jusqu'à ce qu'il soit sur le seuil de la tente de la rencontre. Lorsqu'il

entrait dans le tabernacle, la colonne de nuée descendait, se posait à l'entrée de la tente et c'est à partir de ce moment-là qu'ils commençaient à parler face à face.

L'ensemble du rituel supposait que les préposés à ce service eussent revêtu des habits particuliers, chose que nous n'évoquerons pas ici, ce chapitre étant consacré aux Chérubins. Nous nous contenterons de mentionner *deux accessoires* qui sont en relation étroite avec notre hypothèse d'une accumulation d'énergie et d'un mode de communication que nous qualifierons de *technologique* : l'אפד *[éphod]* et le חשן [*choscèn*], "pectoral".

C'est dans *Exode* **28** 6 et suiv. que sont décrits ces objets que la tradition religieuse a toujours voulu considérer comme un élément purement ornemental, au point même de modifier la traduction d'un certain nombre de termes pour appuyer cette thèse. Nous en verrons un exemple plus loin.

Traitant ici du sujet des Chérubins, le lecteur curieux et bien disposé pourra ainsi lire de lui-même les passages mentionnés pour avoir une description complète de l'*[éphod]* et du pectoral. Pour cependant faciliter la compréhension de ce que nous allons maintenant dire, nous insérons ci-après la reproduction d'une image réalisée d'après les instructions très précises du rabbin Moshé Levine"[113].

Il est intéressant de noter ici une particularité d'une importance considérable qui introduit la fonction de cet ensemble d'accessoires.

Dans les versions traditionnelles, les différents éléments de l'*[éphod]* sont toujours définis comme étant le fruit d'un "travail artistique", cette expression traduisant l'ensemble des deux termes חשב et מעשה *[maasé* et *choscèv]* utilisés par l'auteur biblique. Les termes en question signifient en revanche littéralement "travail d'un assemblant, œuvre d'un pensant". *[Choscèv]* est en effet le participe du verbe *[chascàv]* dont le sens est "combiner, mettre ensemble, penser, projeter" : concernant ces deux accessoires, *nous sommes donc clairement en présence du travail d'un technicien et non de celui d'un artiste !*

• Pourquoi un travail de précision technique était-il donc nécessaire ?

Parce que l'*[éphod]* et le pectoral ne devaient pas être des ornements destinés à vous embellir : *ils devaient fonctionner !*

• Et quelle fonction avaient-ils alors ?

Aucune réponse ne sera plus parlante que la description pratique que nous avons dans *1 S* **23** et **30**.

Dans *1 S* **23** 6 et suiv., David combat les Philistins. Après avoir libéré l'agglomération de Qéïla, il s'y installe, est rejoint par Ébyatar, et…

בידו	ירד	אפוד
(Ébyatar-de)main-sa-dans	descendu-était	[*éphod*]

Nous apprenons ainsi qu'Ébyatar était l'un des prêtres autorisés à emmener et à utiliser ce que l'on définira, à défaut de meilleure appellation, comme un instrument qui lui est remis en cette occasion et dont il découvrira bientôt l'utilité.

Saül, le rival de David pour le trône de Judée, décide d'assiéger Qéïla en pensant facilement capturer l'armée adverse (verset 8) commandée par David et composée d'à peu près 600 soldats. David est informé de ce qui est en train de se passer et dit au prêtre Ébyatar (versets 9-10) :

האפוד	הגישה
[*éphod*]-le	approche

…et quand il a cet instrument à sa disposition il se met à parler avec Yahvé, à qui il demande des informations sur ce qu'il avait entendu à propos des intentions de Saül.

L'Elohìm confirme que Saül est en marche contre lui. Il sort alors de l'agglomération pour se mettre à l'abri dans les campagnes environnantes.

Les versets sont clairs : *David parle avec Yahvé "seulement après" qu'on ait approché de lui l'[*éphod*], dont la fonction était par conséquent de permettre les communications à distance.*

Nous avons lu dans le verset précédent que cet appareil "était descendu" dans les mains d'Ébyatar. On se demandera alors si ce n'est pas l'Elohìm lui-même qui le lui aurait remis pour qu'il l'amène à David, lequel avait l'intention de communiquer avec son Elohìm dans une situation qui était pour lui très risquée : • Lui a-t-il fourni un *émetteur-récepteur* ?!

Les versets suivants relatent un dialogue fait d'une série de questions et de réponses qui témoignent de la surexcitation du moment et de la nécessité qu'avait David d'obtenir des informations précises.

Mais l'instrument s'est également avéré précieux dans une autre situation.

Les Amalécites viennent juste de conquérir la ville de Çiqlag et de la détruire. Ils ont capturé tous les habitants, parmi lesquels se trouvaient même deux femmes de David, Ahinoam et Abigayil. Les hommes de David l'estiment responsable du désastre qui a touché leurs femmes et leurs enfants : ils sont amers et envisagent de le lapider.

David se trouve par conséquent dans une situation très délicate et décide de demander conseil à son "chef", mais l'Elohìm étant loin, il s'adresse alors une nouvelle fois au prêtre Ébyatar et lui ordonne *(1 S* **30** 7 et suiv.) :

האפוד	לי	הגישה-נא	
[*éphod*]-le	moi	(amène)approche-allez	
אל-דוד	את-האפד	אביתר	ויגש
David-à	[*éphod*]-le	Ébyatar	porta-il-et
	ביהוה	דוד	וישאל
	Yahvé-à	David	demanda-et

"…dois-je poursuivre cette bande… ?"

Nous avons ici, et d'une manière encore plus prononcée que dans le passage précédent, une expression courante introduite par la particule נא *[na]* qui a littéralement le sens de ces termes familiers que nous utilisons pour amener quelqu'un à s'exécuter rapidement : "allez…".

David est de toute évidence pressé de consulter son Elohìm et demande au prêtre Ébyatar de lui amener l'*[éphod]* dans les plus brefs délais. Il en a un besoin urgent, ce que nous comprenons bien étant donné que nous savons désormais qu'il ne peut pas s'adresser à son "chef' sans cet objet. En effet, et comme dans la situation précédente déjà, c'est seulement après l'avoir reçu qu'il peut commencer à s'entretenir avec Yahvé pour se faire conseiller.

Cela ressemble fort à la lecture du compte rendu synthétique d'une opération militaire tout à fait normale, et si l'on trouvait cela sur une page écrite aujourd'hui par un correspondant de guerre, nous n'aurions aucun doute sur ce qui s'est produit : *le responsable des troupes engagées communique via radio avec sa hiérarchie pour s'informer et prendre la décision adéquate quant à ce qu'il convient de faire dans ce cas précis.*

Le problème, c'est que l'épisode en question est relaté dans l'Ancien Testament : cela en fait quelque chose d'inacceptable aux yeux d'une personne dépourvue des sérénité et détachement nécessaires à l'appréhension de l'aspect concret des récits bibliques.

L'attitude classique conditionnée par la pensée religieuse vous amène en effet à vous exclamer : "Une telle chose ne peut pas être possible !", "Il n'est pas concevable que la Bible fasse état de dispositifs émetteurs-récepteurs", "C'est ridicule !".

Mais ceux qui gardent l'esprit ouvert relieront ces événements aux déplacements du *[kevòd],* aux caractéristiques des Chérubins, aux indications techniques concernant la réalisation de tels objets, ainsi qu'à la façon d'agir de Yahvé. *Nous composons ainsi une mosaïque qui offre une vue d'ensemble en elle-même cohérente, sans qu'il soit nécessaire d'y introduire des concepts théologiques pour la comprendre.*

Une telle ouverture d'esprit nous enjoint bien évidemment de cheminer prudemment, c'est pourquoi nous allons tâcher, tout en restant sceptiques, de résumer les données recueillies jusque-là dans notre développement de cette seconde hypothèse concernant les Chérubins : • l'*[éphod]* associé au pectoral, servait-il *d'émetteur-récepteur* ?

• Comment se rechargeait-il ?

• L'Arche était-elle un *condensateur* susceptible *d'accumuler de l'énergie* ?

• Yahvé parlait-il dans le temple-tente en étant sur le couvercle de l'Arche ?

• Pouvons-nous supposer que *les Chérubins* servaient *d'électrodes* opposées ayant la fonction de décharger l'électricité statique accumulée par le condensateur alimentant l'appareil émetteur-récepteur ?

Il est possible qu'il y ait une réponse dans le livre des Nombres, plus précisément dans le passage où il est clairement dit qu'au moment où Moïse entrait dans la tente de la rencontre pour parler avec l'Elohìm (7 89)… :

וישמע	את-הקול	מדבר	אליו
entendait-il-et	voix-la	parlant	lui-à
מעל	הכפרת	אשר	על-ארן
dessus-au-d'	couverture-la	qui	du-arche-sur
העדת	מבין	שני	הכרבים
témoignage	entre-d'	des-deux	Chérubins

Nous relèverons encore une fois que *si ce verset ne se trouvait pas dans la Bible,* mais dans n'importe quel autre texte que nous définirions comme "neutre" du point de vue de nos propres convictions, *nous en déduirions sans hésiter qu'il s'agirait en la circonstance d'une communication radio tout à fait normale* : on entend une voix provenir d'une structure en bois doublée de métal, façonnée selon une configuration particulière et comportant des modules aériens orientés dans une direction précise.

Il en résulte que le terme כרבים *[keruvvìm]* indiquait dans ce cas quelque chose de très différent de ce qui a par la suite été décrit par Ezéchiel. Il n'y a là rien d'étonnant. La polysémie propre à la langue hébraïque fait que ses racines consonantiques sont porteuses d'un sens initial qui s'étend à toutes les applications possibles. Ainsi, le sens de "couvrir" inhérent à la racine [*keruv*] pouvait très bien désigner la forme particulière d'objets volants nantis d'ailes qui recouvraient la structure, ou alors la fonction exercée par les panneaux présents sur le couvercle de l'Arche. Rien n'est évidemment certain, sauf que l'aventure vécue par un architecte italien pourrait bien nous fournir une clef pour comprendre la façon dont étaient faits les Chérubins placés sur cette arche. Faisons à présent cette incursion à Aksoum annoncée plus haut.

———

Aksoum Aksoum est une ville du Tigray, une province d'Éthiopie. Elle a été le centre du royaume éponyme qui s'est développé entre les premières années de notre ère et le XIIe siècle, période à laquelle il sera absorbé par l'empire éthiopien naissant.

Il disposait d'une langue écrite appelée le *Geez* et d'une architecture dont il subsiste des ruines classées "Patrimoine de l'humanité" par l'UNESCO.

Le royaume aksoumite fut christianisé aux environs du IVe siècle et la population de cette région comporte aujourd'hui 75 % de chrétiens orthodoxes.

Aksoum abrite une église qui porte le nom de *Notre Dame de Sion,* où les empereurs éthiopiens ont pendant des siècles été couronnés. C'est pour nous un édifice crucial, car

l'Église orthodoxe locale, qui a l'appui de nombreux chercheurs contemporains (Graham Hancock *in primis), soutient que l'Arche d'alliance biblique est conservée dans une chapelle de ce complexe.* Un prêtre est préposé à sa garde, charge à laquelle il reste lié toute sa vie, devenant de fait une sorte de *prisonnier de son privilège.*

Dans chaque église ancienne d'Éthiopie, il en existe des copies qui sont portées en procession à l'occasion de fêtes particulières.

L'Arche originale serait selon certains exposée lors de la fête de Timkat. Elle serait enveloppée dans un linge pour la cacher à la vue des fidèles, mais également pour protéger les prêtres qui la porteraient. Elle continuerait en effet à être *potentiellement aussi dangereuse* qu'au temps des narrations bibliques.

• Comment cette arche serait-elle cependant arrivée à Aksoum ?

Un récit nous apprend que la reine de Saba (dont le royaume s'étendait jusqu'en Éthiopie) serait allée à Jérusalem pour y faire la connaissance du roi Salomon. Elle en eut un fils appelé Ménélik, qui prit l'Arche qui avait jusqu'alors été gardée dans le Temple de Jérusalem. Cette hypothèse n'est guère convaincante, car Salomon régna aux environs du Xe siècle av. J.-C., et l'on trouve des témoignages de la présence de l'Arche à Jérusalem jusqu'à Tan 586 av. J.-C. au moins.

Il existe cependant une autre hypothèse qui nous paraît plus crédible.

Vers le VIe siècle av. J.-C. sur l'île d'Éléphantine – qui se trouvait dans la partie méridionale du royaume des Pharaons –, opérait une garnison de soldats hébreux qui avaient construit un temple semblable à celui de Jérusalem. Peu de temps avant le siège de Babylone, l'Arche aurait été mise en sécurité dans cette région précisément du fait de la présence de cette garnison. Elle y serait restée durant de très nombreuses années jusqu'à ce qu'on la transporte à Aksoum vers le IIIe siècle de notre ère, pour y être ensuite définitivement entreposée dans l'église Notre Dame de Sion, où elle se trouverait encore aujourd'hui.

Nous n'en avons évidemment aucune certitude, mais ces récits fort répandus sur la présence de l'Arche perdurent depuis plus de mille ans : voyageurs, explorateurs, marchands, templiers et francs-maçons en parlent.

L'architecte et professeur Giuseppe Claudio Infranca se rendit sur les lieux à la suite d'une mission de restauration menée par le CNR dans le jardin des Stèles d'Aksoum. Par le plus pur des hasards, il fut invité par le clergé local à visiter le Sanctuaire de Sainte Marie de Sion, qui avait gravement été endommagée par des bombardements dus à la guerre civile éthiopienne. Il réussit pendant cette visite à pénétrer dans le *Sancta Sanctorum,* découvrant l'Arche d'Alliance dont les Éthiopiens disent qu'il s'agit toujours de l'original.

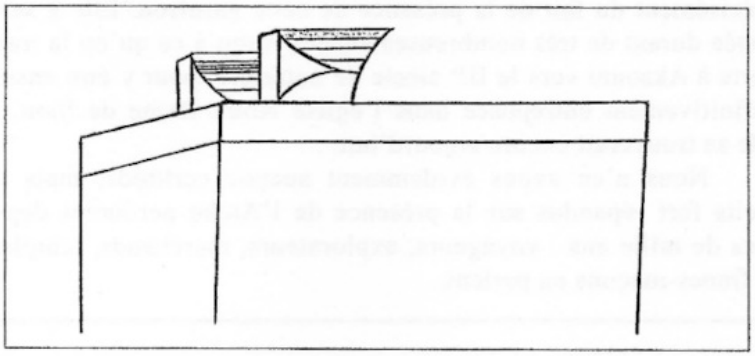
Il réussit à en faire une photo tandis qu'il sera pris d'étranges bourdonnements d'oreilles.

Il ne révélera rien pendant des années jusqu'à ce qu'il découvre une information selon laquelle deux Israéliens, un homme et une femme membres des forces spéciales de

l'armée, avaient pénétré dans ce même lieu pour y contempler ce qu'il y avait lui-même vu, et avaient ainsi révélé cette importante découverte.

Commençant dès lors à s'intéresser au sujet, il réussit après des années de recherche à reconstituer l'histoire et le long voyage de l'Arche de l'ancienne Palestine à la lointaine Aksoum. Il a compilé les résultats de ses recherches dans son livre, *L'Arca dell'Alleanza – Il Tabernacolo di Dio – Diario di una Scoperta*[114].

La totalité de cette histoire a également été rapportée lors d'une émission spéciale de la chaîne *Mediaset.* Nous reproduisons ci-après un dessin des Chérubins tels qu'ils apparaissent sur la photographie montrée au cours de l'émission.



Comme on peut le voir, *la position des Chérubins et la forme de leurs soi-disant "ailes" font davantage penser à des panneaux, des électrodes ou des antennes en vis-à-vis, qu'à des instruments pour voler.*

Si l'authenticité de cette découverte était définitivement confirmée, et s'il se vérifiait que l'Arche de Notre Dame de Sion était l'originale, il faudrait alors éventuellement accepter l'idée que les Chérubins placés sur le couvercle ***diffèrent*** de ceux qu'a vus Ezéchiel lors de son vol sur le [***kevòd***] de Yahvé.

Mais cela ne serait contradictoire qu'en ***apparence,*** car l'on se souviendra que le terme כרבים renvoie au concept de "couvrir" et qu'il pouvait ainsi être également utilisé pour désigner des objets ayant des configuration et fonction différentes. Ce ne serait ici pas la première fois et il ne faudra donc pas s'en étonner, étant donné que cette utilisation diversifiée d'un même terme se vérifie également dans d'autres situations.

L'[éphod] se présente selon trois modèles au moins :

> 1. celui réservé au Grand prêtre et utilisé seulement dans des occasions particulières (***Ex* 28**) ; 2. celui qu'utilisent également les Lévites comme Mika, Samuel ou David (***Jg* 18, *1 S 2, 1 S 22, 1 C* 15**) ; 3. celui que fait réaliser Gédéon avec l'or récupéré après avoir mis les Madianites en déroute (***Jg* 8**), et dont la fonction n'est pas claire, car le passage biblique nous dit seulement qu'"à la suite de – ou après – cet [*éphod*] toute la population de Ofra se vendit/se prostitua et devint pour Gédéon cause de ruine" (verset 27).

Pour donner un autre exemple d'objets distincts relevant du même vocable, on se souviendra du terme איפה ***[ephàh]*** qui désigne aussi bien une unité de mesure pour les céréales qu'un objet volant à l'intérieur duquel une femme est assise (*Za* **5**)[115].

Sachant par conséquent que ***des termes identiques étaient utilisés pour désigner des éléments distincts,*** leurs description et fonction devraient à chaque fois être ramenées au contexte.

L'une des plus importantes études bibliques de la sphère catholique[116] relève en effet que…

> … la description des Chérubins de l'Arche d'Alliance […] provient de la tradition sacerdotale, qui cherche à donner une légitimité aux institutions religieuses et nationales, les datant d'une époque antérieure à celle de Moïse. Le cas est certain pour les Chérubins. En réalité, dans le sanctuaire du désert, l'Arche n'aurait pas eu ce type d'aspect. Mais puisqu'elle l'avait au temps de Salomon, les prêtres voulaient sans doute justifier que leur représentation était légitime en attribuant quelque chose d'analogue à Moïse.

Et il conclut : Il paraît évident que les Chérubins ont un rapport avec la présence de Dieu. Ils se trouvent où Il se manifeste ou dans les lieux qui lui sont dédiés.

Nous savons maintenant peut-être le pourquoi de ce rapprochement omniprésent : ***Y****ahvé se déplaçait avec ceux-ci ou il s'en servait comme appareil de transmission en association avec d'autres éléments technologiques comme l'[*éphod*] et le [*kapporèt*].*

Pour conclure…

D'après ce qui ressort des deux chapitres qui leur sont consacrés, *les* כרבים *[*kerubìm*] se présentent comme des structures mécaniques avec diverses articulations* et sont peut-être également de diverses natures : *1. ceux qui sont liés au [kevôd] ont l'aspect d'objets volants qui se déplacent avec lui ; ils s'élèvent et s'abaissent, mais ce sont également des avions susceptibles de se déplacer seuls* grâce à des systèmes de propulsion que nous supposons être les structures très lumineuses que la Bible décrit toujours comme des cercles qui tournent rapidement (turbines ?) ; *2. ceux qui se trouvent sur l'Arche pourraient au contraire avoir une forme et des fonctions strictement liées à la nature de cet objet qui se présente comme un condensateur et un système émetteur-récepteur, de même qu'une arme potentielle.*

Les Chérubins définis comme des *"êtres spirituels, incorporels… dont les ailes sont le symbole du repos dans la contemplation et le témoignage de la capacité de l'esprit à s'élever jusqu'à entendre la voix divine qu'ils représentent…"* – et qui appartiennent donc aux Hiérarchies angéliques – ne sont par conséquent pas ce dont traite le présent ouvrage, qui a pour objet des récits de la Bible dont cette typologie d'"êtres" très particulière semble être absente.

13 אליה [Eliàh] Élie : le Miracle Chimique

Le terme qui équivaut au le nom de ce prophète est mentionné et employé dans différents livres de l'Ancien Testament (*1 R* et *2 R, 1 Ch* et *2 Ch, Jb, Ml, 1* S et autres) avec une graphie et des significations variables :

• אליה [*Elià*] *:* "Seigneur (est) Yah".

• אליהו, אליהוא [*Eliàhu*] : "Seigneur (mon) il".

La vie et le parcours d'Élie sont essentiellement racontés dans les deux Livres des Rois : il travailla ainsi en tant que prophète de Yahvé, qui comme nous le savons était un El, à savoir un membre du groupe des Elohìm. Originaire de Tishbé en Galaad, il accomplit sa mission au temps du roi Achab (IXe siècle av. J.-C.).

Il est considéré comme l'un des plus grands prophètes de toute l'histoire du peuple d'Israël, et *l'Ancien Testament lui attribue plusieurs faits extraordinaires* :

• la multiplication de l'huile et de la farine, et la résurrection du fils d'une veuve à Sarepta, dans les environs de Sidon (*1 R* **17** 17-24) ;

• le feu de Yahvé invoqué par le prophète, qui descendit du ciel pour réduire en cendres deux régiments de 50 soldats envoyés contre lui par le roi Ochozias pour avoir critiqué le comportement de ce dernier (*2 R* 1 9-15) ;

• le passage de Yahvé auquel il assiste sur le mont Horeb (Sinaï), mont sur lequel "Dieu" résidait du temps de l'exode d'Égypte (7 *R* **19** 9-12) ;

• la mise à feu d'un bûcher, érigé avec du bois et des pierres imprégnés d'eau, par le feu de Yahvé descendu du ciel (7 *R* **18** 38).

Nous avons en outre, dans notre ouvrage précédent[117], abondamment traité de l'épisode narré dans le chapitre 2 du Second Livre des Rois, connu en tant que l'*"enlèvement" d'Élie* : un événement qui pourrait être défini en termes contemporains comme *une véritable "abduction", c'est-à-dire un enlèvement opéré par des extraterrestres qui l'emportent sur leur char volant.*

Nous nous contenterons ici de répéter que *le vocable "enlèvement" qu'on utiliserait normalement ne semble pas approprié, étant donné que l'on savait d'avance ce qui allait arriver à ce prophète* : Élie s'y est rendu en étant au courant et il était accompagné de ses disciples, qui étaient également informés de ce qui allait se produire. *L'enlèvement sur ce char volant avait donc été dûment programmé.*

On soulignera en passant que certains se servent *à tort* de cet événement pour affirmer qu'on trouve la doctrine de la réincarnation dans les Évangiles chrétiens. Les défenseurs de cette thèse affirment en gros que la doctrine de la réincarnation apparaît dans les passages des Évangiles où le peuple identifie Jean le Baptiste comme le prophète Élie revenu dans un nouveau corps (*Mt* **11** 12-14, **17** 10-13). *Mais il est clairement dit dans la Bible qu'Élie est monté "vivant" sur le char des Elohìm. Il y a volontairement pris place pour accomplir un voyage dont il n'est ensuite plus jamais revenu.* Il est par conséquent

évident que “celui qui n’est pas mort ne peut pas se réincarner”, et *les Hébreux de l’époque attendaient en effet son retour et pas sa renaissance.*

Revenons maintenant à l’Ancien Testament pour concentrer notre attention sur l’un des événements répertoriés plus haut : *ledit “miracle du feu”, dont nous allons découvrir qu’il s’agit très probablement d’un miracle chimique* que n’importe qui pourrait reproduire, en prenant naturellement les précautions nécessaires.

Les prêtres de Baal et la chimie

Nous sommes comme nous l’avons dit à l’époque du roi Achab, l’un des souverains du royaume d’Israël, qui régna de 875 à 852 av. J.-C. Ses aventures sont racontées dans le premier Livre des Rois (chapitres 16-22).

D’après ce que raconte la Bible, il fut poussé par sa femme Jézabel, d’origine cananéenne, à renier sa foi dans le “Dieu” d’Israël pour se convertir au culte du dieu Baal qu’adoraient les Phéniciens.

On se souviendra que nous avons souligné dans d’autres parties du présent ouvrage que le “Dieu” d’Israël était seulement l’un des divers Elohìm qui se partageaient le contrôle des régions du Moyen-Orient : Yahvé du Teman (du sud : le Sinaï) qui s’opposait à Baal Zaphon (le seigneur du nord : le Liban).

Après que la nation d’Israël eût été divisée – suite à la première période monarchique qui avait vu régner Saül, David et Salomon –, le pays fut partagé en deux royaumes : celui de Juda au sud, et celui d’Israël qui comprenait les régions du nord. Il était par conséquent facile pour les habitants du Nord de renier le culte d’un Elohìm pour en suivre un autre, qui se trouvait également être plus proche d’un point de vue physique et géographique.

C’est précisément le choix que fit Achab : il s’opposa lors de son règne aux fidèles du “Dieu” de ses pères et favorisa un culte cananéen. Il fut sans nul doute l’un des rois les plus doués du point de vue de l’intelligence tactique et stratégique. Ses aptitudes militaires lui permettront de remporter d’importantes victoires et de freiner les visées expansionnistes des Araméens en en étant victorieux à Aphec, alors même qu’il menait bataille en étant largement inférieur en nombre.

C’était un opportuniste qui n’eut ainsi pas de scrupules à suivre les indications de Yahvé lorsqu’il s’était trouvé dangereusement menacé au moment où Ben Hadad, le roi de Syrie, avait assiégé la ville de Samarie. Il passait donc avec une certaine désinvolture d’un gouverneur local à un autre, sans en concevoir de gêne excessive.

Il mourut au combat frappé par une flèche, et la Bible rappelle que des chiens lapèrent le sang de ses blessures (*1 R* **22** 34-38).

Pour atteindre son but, qui était d’asseoir le nouveau culte, il persécuta cruellement les prophètes de Yahvé, le “Dieu” de la tradition hébraïque, cherchant faire taire les voix qui enjoignaient de garder la foi en l’Alliance contractée avec ce dernier. On trouvait également parmi ces voix celle d’Élie. Dans la continuelle discussion qui oppose les représentants des différentes divinités, Élie lance un défi aux prophètes de Baal *(1 R* **18** 19

et suiv.). Achab accepte l'épreuve et convoque les 450 prêtres/prophètes de son "Dieu" pour les réunir, comme Élie l'a demandé, sur le mont Carmel, une chaîne de montagnes qui s'étend sur presque 40 km du nord-ouest au sud-est de la Haute Galilée"[8].

Alors qu'ils sont tous réunis, le prophète de Yahvé réprimande âprement le peuple qui a abandonné le culte du "Dieu" de ses pères. Il organise ainsi une véritable épreuve de force ayant pour finalité de démontrer lequel des deux "seigneurs d'en haut" est le plus puissant, et donc le seul digne d'être obéi.

La multiplicité des "dieux" est un sujet indiscutablement épineux pour le monothéisme, mais nous savons déjà qu'il ne soulevait pas d'objection de la part du peuple d'Israël, et la nécessité d'établir à quelle divinité il valait mieux se soumettre était une question constamment abordée. Il était en effet très souvent nécessaire d'évaluer attentivement ce choix pour ne pas se tromper, et être de ce fait certain de se mettre au service de l'Elohìm susceptible de toujours fournir les meilleures garanties.

Point d'étonnement devant de telles épreuves de force ; elles étaient amplement justifiées, car un choix malavisé pouvait engendrer moult conséquences fort déplaisantes : mesures de rétorsion de la part de l'Elohìm initial, perte de souveraineté sur une région, spoliation de biens, voire même l'extermination ou la réduction en esclavage par d'autres peuples…

Le défi était par conséquent d'importance.

Élie fait ainsi apprêter deux jeunes taureaux, un pour chacune des parties qui s'opposent, et ordonne de préparer deux piles de bois sur lesquelles sont disposés les morceaux de viande, tout en précisant de ne pas allumer le feu : ce sera la tâche spécifique des deux "divinités" qui devront enflammer le bois et brûler la victime.

C'est précisément cet acte extraordinaire qui décidera de la supériorité de l'un ou de l'autre des "dieux" en lice : il est affirmé dans le verset 24 que le "véritable Elohìm" sera celui qui répondra par le feu.

Les prophètes de Baal commencent les premiers : ils préparent l'ensemble, de même que le jeune taureau, puis commencent à invoquer leur "Dieu" de façon répétitive, mais celui-ci ne se montre pas. Plusieurs heures passent sans qu'il y ait cependant de réponse, et rien ne se produit : le bûcher reste éteint.

A midi, Élie commence à prendre à partie ses adversaires et leur "Dieu". Il les invite à crier d'une voix forte et se référant à Baal, il affirme (*1 R* **18** 27) :

הוא	כי-אלהים
il	Elohìm-(certainement)puisque

Pour Élie il n'y a pas de doute : Baal appartient au groupe des Elohìm mais, poursuit le prophète, ils doivent l'appeler d'une voix forte parce qu'il est peut-être…

לו	כי-דרך	לו	שיג
même-lui-pour	voyage-puisque	même-lui-pour	absent

Nous soulignerons ici une donnée pour le moins curieuse : l'absence spécifique de

Baal n'est pas seulement mentionnée dans la Bible, elle est également mise en évidence dans d'autres textes qui parlent de ce "Seigneur" comme d'un "Dieu" qui a étrangement été absent durant une longue période.

Il est en effet dit dans un texte venant d'Ougarit et remontant au XIVe siècle avant J.-C., que :

Pendant sept ans Ba'al peut être absent,

Pendant huit ans le Cavalier des Nuages !

*CAT** [1.19 -1 : 42-43]

Il était évidemment nécessaire de relever l'absence de ce gouverneur qui, comme nous le voyons, était également appelé le "Cavalier des Nuages", une épithète qui le dépeint de la même manière que Yahvé. Dans le Psaume 68, Yahvé est lui aussi vu comme "chevauchant les nuages" : il n'est ainsi guère difficile de comprendre que ces Elohìm avaient également en commun les modes de transport qui leur servaient à se déplacer dans les cieux !

Un hangar ?

Élie affirme que Baal était assurément un Elohìm, mais qu'il était à ce moment-là peut-être absent.

Il n'est ici pas seulement question d'être légèrement ironique, ces affirmations correspondent à ce que racontent les textes de l'époque à son propos : *Baal était effectivement un "Dieu" voyageur et le temple de Baalbek, situé au Liban, dans la vallée de la Bekaa, était connu comme étant l'endroit où cette divinité locale faisait "reposer" son moyen de transport.*

Ce "Dieu" régional était également connu sous les noms suméro-akkadiens de *Utu-Shamash-Hadad* : le Dieu qui voyageait sur un char solaire (l'Apollon ou le Jupiter des Grecs ?) et qui était à l'origine de tempêtes.

Baalbek est l'un des sites archéologiques les plus importants du Proche-Orient. Il sera déclaré "Patrimoine de l'Humanité" par l'UNESCO en 1984 et se situe à l'est de Beyrouth – à environ 6570 km à vol d'oiseau – dans la vallée de la Bekaa, à une altitude de 1170 mètres au-dessus du niveau de la mer.

On trouve dans cette localité les ruines monumentales de certains temples romains datant des IIe et IIIe siècles après J.-C. Ce sanctuaire était dédié à la divinité solaire baptisée *Jupiter Héliopolitain* et la localité était connue sous le nom d'*Héliopolis*... Les bases du temple sont cependant largement antérieures à la période gréco-romaine. Les études archéologiques les font remonter à deux colonies cananéennes datant de l'Âge du Bronze ancien (2900-2300 avant J.-C.).

Baalbek est étymologiquement dérivé du substantif *Baal* ou *Bel*, qui signifie "seigneur" dans les langues sémitiques occidentales. Le terme *Baalbek* signifierait par conséquent "seigneur de la Bekaa" et pourrait être associé à l'oracle et au temple dont nous sommes en train de parler, initialement dédié au dieu Baal et à Anat, sa demi-sœur et

compagne, la déesse de la violence et de la guerre.

L'observateur reste littéralement stupéfié devant la dimension des pierres qui constituent le sol : ce sont trois monolithes gigantesques pesant chacun de 700 à 900 tonnes !

On se demande ainsi quelle allure pouvait avoir un tel *char,* qui avait exigé l'emploi de technologies capables de déplacer des masses aussi volumineuses.

• Quelles poussées le sol était-il censé subir ?

• Quel poids devait-il supporter ?

• Quel sens y aurait-il eu à produire un effort aussi titanesque dans le seul but d'abriter les chars de l'époque, pour lesquels un simple sol en terre battue aurait suffi ?

• Qui a pu tailler, polir, déplacer et mettre en œuvre de tels blocs de pierre ?

On n'est, aujourd'hui encore, pas plus capable de fournir des explications convaincantes sur le "pourquoi" que sur le "comment" de la réalisation de cette œuvre ; les plus grosses entreprises de bâtiment contemporaines auraient elles-mêmes les plus grandes difficultés à réaliser de tels travaux.

Même si cela était néanmoins réalisable, une telle chose serait de fait "inutile", ou en tout cas "excessive en diable" du point de vue de son utilisation réelle.

On peut de fait supposer que de nombreux temples et monuments anciens étaient réalisés pour afficher le pouvoir personnel ainsi que l'opulence de leurs acquéreurs. Sauf qu'il est ici question d'un sol, donc d'un élément que l'on voit à peine et dont l'aspect monumental ne saurait être justifié par son apparence, *à moins qu'elle ne fût alors motivée par des exigences pratiques et concrètes : devait-il éventuellement résister à de tels poids et à de telles forces ? Ou peut-être au poids et à la poussée d'un char volant ? Nous l'ignorons, mais serions très tentés de le suggérer.*

———

Après les vaines tentatives des prophètes à la solde d'Achab, c'est au tour d'Élie.

Celui-ci accomplit alors un certain nombre de choses visant apparemment à faire croître l'étonnement de l'assistance, fournissant ainsi une preuve de la puissance de Yahvé qui semble dépasser les limites de l'imaginable. Il construit un autel en pierre, creuse un canal tout autour, met le bois sur les pierres, répartit la viande sur le bois et arrose le tout avec de l'eau.

Nous relèverons ici un premier élément qui s'avérera décisif tout en témoignant des connaissances dont le prophète de Yahvé se sert pour accomplir ce prodige.

Pendant que les prêtres de Baal, privés de l'assistance de leur "Dieu", dressent un bûcher uniquement fait de bois, Élie, en hommage à son Elohìm, construit un autel avec une base en pierre (7 *R* **18** 31) :

אבנים	עשרה	שתים	אליהו	ויקח
pierres	de-dix	deux	Eliàhu	prit-il-et

…et il érige la base de l'autel avec ces douze blocs (18 32) :

	כבית	תעלה	ויעש
	de-maison-comme	fossé	fit-il-et
סביב	זרע	סאתים	
autour	grain	(*seah*)mesures-deux	

L'autel est donc entouré d'un petit fossé capable de contenir une quantité de "grain" équivalant à environ 24 litres. Puis Élie entasse le bois et place par-dessus le jeune taureau découpé en morceaux.

Il s'ensuit un geste qui semble incompréhensible et qu'on interprète souvent comme motivé par la volonté d'étonner les individus présents à travers un prodige relevant véritablement du miracle, mais nous verrons bientôt que c'est bien autre chose que notre prophète met en œuvre.

Il ordonne en effet **(18** 34) :

מים	כדים	ארבעה	מלאו
eaux	jarres	quatre	remplissez
ועל-העצים	על-העלה	ויצקו	
bois-les-sur-et	sacrifice-le-sur	versez-et	

Une fois l'opération réalisée, il ordonne de la répéter deux fois encore, et l'auteur biblique de préciser pour finir que l'eau – après avoir baigné les pierres, le bois et la viande – s'était répandue **(18** 35)… :

וגם	למזבח	סביב
aussi-et	autel-l'-d	autour
מילא-מים	את-התעלה	
eaux-remplit-se	fossé-le	

Après avoir fait verser de l'eau par dizaines de litres, Élie invoque Yahvé et lui demande de faire la démonstration de sa puissance.

À ce moment-là (**18** 38) :

ותאכל	אש-יהוה	ותפל	
brûla-et	Yahvé-de-feu	tombe-et	
ואת-האבנים	ואת-העצים	ואת-העלה	
pierres-les-et	bois-les-et	sacrifice-le	
לחכה	אשר-בתעלה	ואת-המים	ואת-העפר
(sur)coula	fossé-le-dans-qui	eaux-les-et	poussière-la-et

Ainsi, Yahvé intervient et fait "tomber" un feu qui provoque l'embrasement de cet amas de pierres, de bois et de viande trempé qui brûle en se consumant totalement, y compris l'eau présente dans le fossé.

• Une telle chose est-elle crédible ?

Avant de répondre, examinons la situation dans laquelle se trouvent nos protagonistes :

• Élie et son Elohìm sont les auteurs et véritables organisateurs de ce défi ;

• les prêtres rivaux d'Élie sont contraints d'agir seuls, privés de l'assistance de leur Elohìm/Baal qui s'avère être absent (et l'on se demandera si l'Elohìm d'Élie n'a pas lancé le défi à ce moment précis parce qu'il savait que son collègue/rival était occupé ailleurs…) ;

• Élie suit avec scrupule les indications de son Elohìm et c'est lui qui énonce les règles du défi. Dans le verset **18** 36, il parle à Yahvé et lui rappelle littéralement : "j'ai accompli toutes ces choses 'בדברך' *[badevarécha]* selon tes paroles". Les instructions proviennent donc de quelqu'un qui sait comment procéder ;

• seul Élie fait creuser un fossé autour de l'autel ;

• Élie, à la différence des prophètes de Baal, construit l'autel en utilisant des pierres. Nous avons ainsi un élément minéral sur lequel reposent les morceaux de bois. La base de l'autel – que la Bible définit par le terme générique de "pierres" – contenait probablement du bitume, du soufre, voire de la chaux vive ;

• le bitume était abondamment présent dans le sol du Moyen-Orient, duquel il affleurait en en imprégnant également souvent la surface. Le terme actuel de "naphta", qu'on emploie également dans les langues sémitiques, est dérivé du vocable suméro-akkadien *"napatu/nafatu"*, qui signifiait "pierres qui brûlent" ;

• seul Élie mouille l'ensemble à grand renfort avec l'eau (un liquide transparent) nécessaire pour amorcer le processus thermique ;

• nous savons par d'autres passages de la Bible que Yahvé générait souvent, et pour divers motifs, un "feu" qui émanait de la partie avant de son char ou du ciel *(2 R* **1** 9-15)[119].

Comme on peut clairement le déduire de ce récit de la Bible, les parties opposées étaient dans des situations différentes et n'accomplissaient pas les mêmes actions. On pourrait ainsi dire qu'ils ne disposaient pas des mêmes cartes pour jouer à ce jeu : les prêtres de Baal étaient en nette position d'infériorité.

Explication possible…

Nous avons vu qu'Élie fait répandre plusieurs dizaines de litres d'eau (liquide transparent) qui aurait dû empêcher n'importe quel feu de prendre. On ne pourrait y voir que le bon sens le plus élémentaire, *à moins que celui qui voulait prouver sa puissance n'eût eu connaissance du phénomène physico-chimique précis qu'on obtient avec de la chaux vive.*

Ce produit était connu et utilisé par divers peuples de l'Antiquité. Étant donné sa

grande dangerosité, son élaboration était confiée à un nombre restreint de personnes spécialement formées, qui la mélangeaient avec du sable pour en faire le mortier employé dans les constructions.

La matière première utilisée pour la production de la chaux vive était le calcaire, une roche riche en carbonate de calcium. Le matériau, réduit en fragments allant d'une taille de quelques centimètres à une dizaine de centimètres, était introduit dans des fours spéciaux qui atteignaient les 800 à 1000 °C pendant une dizaine d'heures. Ce délai permettait le processus dit de "calcination", une réaction chimique qui libère l'anhydride carbonique en produisant l'oxyde de calcium, à savoir la chaux vive : une substance blanche, poreuse et très hygroscopique.

Cette dernière caractéristique la rend délicate à manipuler, tout en la rendant susceptible d'amorcer un phénomène qui explique l'étrangeté du prodige accompli par l'Elohìm d'Élie. Lorsqu'on y ajoute de l'eau, la chaux vive initie une réaction thermique qui atteint une température frôlant les 300 °C, et si on la met au contact d'une matière inflammable, cette dernière prend rapidement feu.

L'eau qui aurait dû empêcher un feu de prendre aurait dans ce cas précisément été l'élément nécessaire pour le déclencher. La température élevée que génère la chaux vive au contact de l'eau aurait fait naître une flamme comme par magie, qu'auraient ensuite alimentée le bois et les différents composants inflammables de ces pierres (bitume, soufre…).

C'est là une première explication si l'on considère avec exactitude les circonstances initiales que nous avons décrites ci-dessus, mais il existe également…

… et hypothèse alternative

En imaginant maintenant que la présence de chaux vive ne soit pas suffisamment avérée dans ce texte de la Bible, il faut alors savoir qu'il existe parmi les hydrocarbures présents dans la nature des produits qui étaient déjà connus dans l'antiquité et régulièrement utilisés à diverses fins. Le vieux-perse les désignait par des termes comme *"nafata, naft, neft",* qui signifiaient "huile bouillante" et qui rappellent de toute évidence le terme suméro-akkadien *"napatu"* mentionné plus haut, les "pierres qui brûlent". Il s'agit de substances totalement fluides, diaphanes et si légères qu'elles flottent sur l'eau. Dans le contexte aussi fiévreux que dramatique qui entourait ce récit, il est très possible que les observateurs présents aient pris ces substances pour de l'eau.

On dispose de témoignages de sources naturelles de *naphta* dans différentes localités du Proche – et de l'Extrême-Orient ; c'est un produit qui a les limpidité et densité de l'huile d'olive. Alessandro Magno s'est spécialement rendu dans la région du fleuve Oxus pour y examiner de près ce phénomène générateur de combustions spontanées, ce dernier étant également visible à Ecbatane, en Perse.

Ces substances liquides prennent en effet très facilement feu et peuvent faire l'objet d'une combustion spontanée. Il suffit ainsi d'arriver à une température proche des 280 °C

(comme le fait la chaux vive au contact de l'eau) ou bien de les placer à proximité d'une flamme générée d'une manière ou d'une autre. Ils ne laissent aucun résidu en brûlant, précisément comme on nous le raconte dans les versets que nous venons d'examiner, où l'on nous dit que tout se consume entièrement, les pierres, le bois et la viande, y compris le liquide présent dans le fossé.

Cette seconde hypothèse tient compte du fait qu'Élie n'aurait en réalité pas fait répandre de l'eau sur l'autel, mais plutôt l'une de ces substances liquides, translucides et très inflammables.

On se donnera dès lors de temps de méditer une telle hypothèse.

Nous avons vu ci-dessus dans *1 R* **18** 31 et suiv., qu'il y est question d'un fossé pouvant contenir…

סביב	זרע	סאתים
autour	grain	(seah)mesures-deux

c'est-à-dire une quantité de "grain" correspondant à peu près à 24 litres.

Ce "grain", souvent traduit par "froment", ne fait pas partie des éléments qu'Élie demande de préparer.

Le fossé n'est pas tout de suite rempli d'eau, elle ne s'y écoulera qu'après avoir été répandue sur l'autel.

Le vocable "grain" désigne aussi le jaillissement d'une forme de vie ou d'une autre : il définit l'origine d'un événement.

On se demandera alors :

• À quoi ce fossé servait-il ?

• Pourquoi n'a-t-on pas également ordonné aux prêtres de Baal d'en préparer un ?

• Celui d'Élie aurait-il éventuellement contenu ce "grain" compris en tant qu'"amorce", à savoir la substance nécessaire au démarrage du processus ?

• Yahvé y fait-il "tomber" un feu qui provoque la combustion de ce "grain" ?

Il est difficile de se valoir ici d'une quelconque certitude, mais l'acte qu'accomplit unilatéralement notre prophète biblique suscite l'interrogation.

Pour conclure… de la réalité du récit à l'élaboration religieuse

Quelle que soit la solution adoptée – la chaux vive ou le liquide hautement inflammable, voire la combinaison des deux -nous avons quoi qu'il arrive, et uniquement dans le cas Élie, un mélange de pierres, de bois et de viande prêt à s'enflammer à partir du moment où Yahvé y fait "tomber" son "feu" conçu en tant qu'amorce.

En prenant les précautions adéquates, quiconque posséderait les connaissances nécessaires serait susceptible d'en faire autant, et l'on peut supposer que les Elohìm disposaient de celles-ci !

Le récit se poursuit avec un épisode qui n'est assurément pas glorieux pour le prophète de "Dieu", et l'est encore moins pour "Dieu" lui-même, que l'on voudrait continuellement nous présenter comme une entité spirituelle pleine d'affection pour l'humanité et bien disposée à son égard.

On nous dit en effet dans la Bible qu'Élie fait capturer tous les prophètes de Baal pour les conduire près du torrent du Qishôn (**18** 40) :

שם	וישחטם
là	massacra-les-il-et

Comme nous l'avons déjà dit, ne pas choisir le "Dieu" adéquat pouvait coûter très cher, étant donné que le "Dieu" vainqueur se révélait tout sauf conciliant.

Il est précisé dans le chapitre 19 qu'il les passa au fil de l'épée et que Jézabel, la femme d'Achab, ayant eu connaissance des faits, menaça de tuer Élie de la même manière.

Le prophète, prenant conscience du danger et craignant pour sa vie, s'enfuit (*1 R* **19** 1 et suiv.). Après avoir rejoint la ville de Bersabée, il chemine dans le désert où un messager de Yahvé lui procure par deux fois de la nourriture pour lui permettre de parcourir le long chemin qui le mène à la montagne. Il y rencontrera une nouvelle fois son Elohìm qui avait, depuis, manifestement abandonné l'endroit où la joute avait eu lieu.

L'interprétation théologique traditionnelle attribue à ces récits une valeur hagiographique, y voyant une fin exemplaire et une volonté d'affirmation de la pensée monothéiste, dont Élie serait l'un des défenseurs. L'entière succession de ces événements aurait ainsi pour finalité de présenter l'action de Yahvé comme relevant du miracle et du prodige : il manifeste ici des pouvoirs extraordinaires et surnaturels à travers un geste témoignant de son unicité.

Ces très vieilles narrations sont issues de sources antérieures, certaines d'entre elles étant du reste expressément mentionnées dans la Bible : le Livre des actes de Salomon, les Annales des Rois de Juda et celles des Rois d'Israël. Les exégètes traditionnels affirment que les auteurs les ont respectés au plus près, reconnaissant en particulier que les récits concernant d'Élie ont été rédigés à une époque chronologiquement très proche des événements eux-mêmes ; le fait que ces épisodes aient été historiquement récents les aura ainsi également contraints à rapporter des passages peu glorieux pour les personnages et la divinité elle-même.

Et si l'on en croit les commentateurs, les auteurs bibliques auraient en outre été obligés de narrer des événements en totale contradiction avec les thèses qu'ils entendaient véhiculer[120].

• Est-ce vraiment le cas ?

• Ces gens avaient-ils des thèses spiritualistes et monothéistes à véhiculer ?

• Avaient-ils vraiment la volonté de présenter un Dieu transcendant, affectueux envers ses créatures et attentif à elles ?

Il ne faut pas oublier qu'un récit, à l'instar d'un message, comporte des éléments dont le sens se rapporte au contexte qui leur est propre, et le contexte n'était ici pas plus spiritualiste que monothéiste.

L'aspect prodigieux de cet événement, son caractère miraculeux – supposé relever du surnaturel – et son attribution à un "Dieu" unique et spirituel, sembleraient plutôt être le fruit d'une élaboration sacerdotale et populaire postérieure à l'écriture de ces livres, raison pour laquelle ces aspects ne figurent pas dans le récit.

Les auteurs bibliques, respectant des sources historiquement proches des faits, ont fait état d'aspects contradictoires chez les Elohìm. Ils ne se sont par conséquent guère posé le problème du caractère unique de Yahvé, documentant ainsi le fait que le choix du peuple se faisait à travers des épreuves de force qui permettaient d'établir la supériorité de l'un sur l'autre.

On ne trouve dans ce récit pas les moindres vocable, verset, ou affirmation qui feraient référence à l'aspect soi-disant surnaturel de l'événement.

Pour ceux qui ont assisté à ce défi, il s'est vérifié quelque chose qui n'était pas à la portée d'un simple individu, mais en revanche tout à fait accessible à la catégorie des Elohìm. Ces événements, s'ils étaient à l'évidence susceptibles de surprendre, n'en appartenaient pas moins à l'ordre naturel des choses.

Le peuple en éprouve logiquement de l'étonnement (7 *R* 18 39) alors qu'Élie ne succombe quant à lui guère à une adoration béate. Sachant très bien ce qui s'est produit, il procède sans délai à l'extermination de ses rivaux, l'unique et véritable objectif de toute cette mise en scène.

”In looking back into the remote past we have to be prepared to live with a certain degree of uncertainty.„

“Alors que nous regardons très loin en arrière dans un passé reculé, il nous faudra nous préparer à vivre selon un certain degré d’incertitude. “

Georg Feuerstein[121]

14 עדן [eden] Le Péché et la Condamnation

Nous poursuivrons notre analyse en revenant à nos débuts : l'Éden, qui serait l'événement et le lieu où aurait commencé l'aventure que nous vivons encore actuellement.

C'est à partir de l'Éden que l'homme aurait fait son entrée officielle dans le monde, portant les conséquences d'un choix malheureux qu'il paie toujours aujourd'hui.

L'origine dramatique de notre présence ici expliquerait ainsi les efforts accomplis par l'humanité tout au long de son existence – des efforts visant continuellement à la reconquête d'une situation édénique d'où elle fut exclue, du fait d'un péché datant des origines qui conditionne encore les existences séculaire et éternelle de milliards d'êtres humains.

- Est-ce vraiment le cas ?
- Ce que l'on nous a raconté s'est-il effectivement produit ?
- Nos lointains ancêtres sont-ils responsables de la présence du Mal dans le monde ?

Nous vous renvoyons ici au glossaire de fin d'ouvrage pour le résumé de quelques éléments spécifiques à ce que nous connaissons en tant que "le Paradis terrestre" : la signification de son nom, son éventuelle localisation, l'identification de ses fleuves, les parallèles avec les récits d'autres peuples, *etc.* Nous allons quant à nous traiter de deux thèmes qui sont essentiels dans les théologies développées au fil des siècles par diverses religions : le fruit de l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal, et ce à quoi pourrait vraiment correspondre la condamnation des *[adàm]* par les Elohìm.

Ces thèmes ne sont en réalité au nombre de deux qu'en apparence, car ils peuvent être rapportés à un même noyau originel issu de ce que nous définirons comme une véritable "pagaille textuelle" – dont nous parlerons plus loin – et de l'interprétation qu'en ont ultérieurement faite les exégètes.

Genèse 2 8 et suivants

L'Éden fait son apparition dans le livre de la Genèse, juste après le second récit de la création de l'homme, analysé dans le chapitre 5.

On raconte dans *Genèse* **2** 8 que :

גן-בעדן	אלהים	יהוה	ויטע
Éden-dans-clôturé-lieu	Elohìm	Yahvé	planta-il-et

את-האדם	שם	וישם	מקדם
[*adàm*]-l'	là	plaça-et	orient-l'-à

Yahvé choisit et délimite, en le clôturant, un territoire qui se trouve en Éden dont on nous dit qu'il est situé à l'orient. Ainsi, *l'Éden* n'est pas un "Paradis terrestre" mythique et indéfini, une sorte de phénomène particulier ou un statut d'ordre spirituel, mais *une région située à l'orient* par rapport à l'endroit où se sont déroulés les faits décrits dans le premier chapitre de la Bible, qui incluent par conséquent la formation de l'homme.

Une fois délimité et protégé, ce lieu est utilisé comme un véritable *jardin expérimental* où sont produits des fruits de toute sorte.

On y plante également (**2** 9) :

הגן	בתוך	החיים	ועץ
clôturé-lieu	du-milieu-au	vivants	des-arbre-et

ורע	טוב	הדעת	ועץ
mal-et	bien	du-connaissance-la	de-arbre-et

L'auteur nous précise ainsi que dans ce jardin, parmi les autres arbres, ont également été plantés *l'Arbre des vivants* (habituellement traduit par "vie") et *l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal.* On ne nous fournit cependant pas d'indications pour le second, le premier nous étant décrit comme ayant été très précisément planté "au milieu" du jardin.

Il va maintenant nous falloir suivre attentivement la progression des événements dans leurs aspects fondamentaux afin d'en extraire une synthèse, pour ensuite progresser en fonction des thèmes qui nous intéressent plus particulièrement.

• *Verset **2** 9* : l'Arbre de Vie est planté au milieu du jardin alors que l'Arbre de la connaissance ne semble pas y avoir d'emplacement précis.

Nous remarquons que le premier arbre est seulement "de vie" et non "de mort", alors que le second suppose une union indéfectible entre Bien et Mal. *Vie et Mort ne sont par conséquent pas associées,* car l'une peut exister sans l'autre, alors que les deux autres éléments, *Bien et Mal, s'avèrent être inséparables.*

• *Verset **2** 17 :* Yahvé interdit expressément *la seule* consommation des fruits de l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal.

Étant donné que *l'interdiction ne concerne pas l'Arbre de Vie* – planté au milieu –, peut-on alors en déduire que l'Elohìm considérait qu'il était plus grave et plus dangereux pour les [*adàm*] d'expérimenter la connaissance plutôt qu'une éternelle longévité ?

• *Verset **3** 1-2* : Ève est tentée par le serpent et lui répond que l'interdiction concerne l'arbre qui se trouve בתוך הגן *[gan-ha tàch-be*], "au milieu du jardin" ; or, nous savons par le verset **2** 9 qu'il s'agit de l'Arbre de Vie et non de celui de la Connaissance.

• *Verset **3** 6* : Ève mange un fruit de l'arbre qui se trouve "au milieu du jardin" et en

offre à son compagnon : tous deux mangent ainsi de l'Arbre de Vie[122] !

• *Qui a provoqué la confusion ?* L'Elohìm, au moment de l'interdiction ? Le serpent, au moment où il tente Ève ? Ève elle-même, qui a confondu les arbres ? Le rédacteur de la première version ?

Nous ne le savons pas. *Il est évident que le texte est confus,* sauf que nous renoncerons ici à cette question, car elle peut avoir diverses explications : 1. Une *erreur d'écriture des copistes* ayant provoqué une transposition au sein du texte qui aurait limité la spécificité de l'emplacement à un seul arbre au lieu de l'attribuer aux deux. Le fait que l'expression "au milieu du jardin" ne soit placée qu'après l'Arbre de la Vie n'aurait dans ce cas que peu de sens.

2. Peut-être le récit originel ne comportait-il *qu'un seul arbre* exempt de caractéristiques particulières, hormis celle de son emplacement. Il n'aura ainsi été *dédoublé que par la suite,* l'introduction d'un nouvel arbre supposant qu'ils fussent distingués. Le récit initial aurait dans ce cas été celui du fruit interdit, récit où l'on aurait ensuite introduit la distinction qui a provoqué cette confusion.

3. À l'époque de la rédaction du livre de la Genèse, son matériel narratif était déjà véhiculé sous forme orale depuis longtemps. Le concept d'Arbre de Vie ou d'Arbre Cosmique était commun à d'autres cultures, alors qu'il n'y a guère de témoignages antérieurs explicites d'un Arbre de la connaissance du Bien et du Mal.

Il n'y a ici aucune allusion à nos lointains ancêtres : • Si les arbres étaient vraiment au nombre de deux et *si l'interdiction ne concernait pas l'Arbre de Vie, pourquoi les deux* [adàm] *n'en ont-ils pas immédiatement profité pour devenir immortels ?*

S'ils avaient effet commencé par manger de l'Arbre de Vie, ils seraient devenus éternels, et la punition qui s'en est suivie – "vous mourrez !" – n'aurait plus eu aucune efficacité.

• S'agissait-il d'ingénus, ou de pauvres naïfs ?

Nous terminerons cette courte analyse de ladite confusion en relevant qu'on trouve, dans *Deutéronome* **30** 15, une formulation qui nous ferait pencher pour l'hypothèse d'un arbre originel unique. Moïse se fait dire par Yahvé : "Je te propose vie et bonheur, mort et malheur".

Dans ce passage, les deux arbres et ce dont ils seraient porteurs semblent se compléter : les concepts se superposent en vertu d'un parallèle très clair.

Comme on le voit, le sujet est d'une complexité considérable et l'on aura beau disserter sans discontinuer, autant en termes philologiques que strictement sémantiques, qu'on ne saurait parvenir à une conclusion satisfaisante. Mais l'histoire telle qu'elle se développe nous indique en revanche une direction qu'il nous semble important de suivre.

Après que les deux [*adàm*] eurent consommé le fruit défendu *(Gn* **3** 7) :

הם	עירמם	כי	ויעדו
ils	nus	que	surent- ils-et

Ainsi la Bible nous dit qu'après avoir fait l'expérience du fruit défendu, "ils connurent" leur nudité.

La signification de la racine verbale *[iadà]* indique l'acte de connaître à travers l'expérience directe, le célèbre concept de la *connaissance biblique* qu'on associe généralement à l'homme et à la femme : *l'union sexuelle.*

Ils découvrent/expérimentent donc subitement ce dont ils n'avaient jamais eu conscience auparavant, leur nudité, et se font des ceintures pour la recouvrir : ils cachent spécifiquement leurs organes génitaux.

Le fait de recouvrir entièrement le corps n'est pas une nécessité immédiate, Yahvé y pourvoira quand il les expulsera du jardin *(Gn* **3** 21) : ce n'est qu'à ce moment-là qu'il leur procurera des tuniques qu'il fabriquera lui-même.

C'est une remarque qu'on trouve systématiquement sans jamais en saisir la particularité : *cette nudité découverte par le couple ne concerne pas tout le corps !*

Ce n'est pas la nudité du dos, du thorax, du cou, des membres et des seins dont ils s'aperçoivent avec crainte et effarement… *mais plutôt celle de leurs organes sexuels.*

Ils prennent conscience de leur sexualité !

Il semble évident que *c'est là que la "fonction" reproductrice leur apparaît, étant donné que le simple fait de "voir" les organes sexuels était déjà flagrant auparavant,* exactement comme pour les genoux, la gorge, les pieds, les fesses, *etc.* Il faut par conséquent imaginer que ce qui les surprend, ce n'est pas de voir que l'homme et la femme sont faits différemment – chose qui allait de soi, comme l'admet le texte lui-même *(Gn* **2** 25) –, mais de comprendre que cette différence morphologique relève d'une finalité bien précise offrant une *nouvelle possibilité qui déplaît manifestement à "Dieu".*

Et cette découverte du vrai motif de la contrariété divine est soulignée par une donnée que la Genèse porte à notre attention : *les deux* [adàm] *se cachent de "Dieu" et pas l'un de l'autre !*

Cette nécessité urgente de se cacher concerne le rapport établi avec l'Elohìm et pas celui qui existe entre l'homme et la femme.

Les versets de *Genèse* **3** 8-10 le révèlent très clairement : les deux *[adàm]* entendent les pas de Yahvé – qu'on peut donc également entendre marcher avant de le voir – et ils courent immédiatement se cacher.

Yahvé, qui ne les voit pas (!), appelle à voix haute : "Où es-tu ?". L'*[adàm]* se justifie en répondant qu'il a entendu ses pas et s'est caché parce que :

אנכי	כי-עירם	ואירא
je	nu-puisque	peur-eu-ai-j'

Adam dit franchement "avoir eu peur" : c'est là la véritable réaction que provoque la découverte de la nudité de leurs sexes sur fond d'interdit divin !

Amos Luzzatto, un éminent bibliste de la sphère hébraïque, fait remarquer qu'*Adam ne prend pas conscience de sa désobéissance, mais plutôt de sa nudité,* et que ce n'est pas Dieu qui a stigmatisé le fait d'être nu.

Notre lointain ancêtre présumé n'éprouve par conséquent pas de honte ni cette pudeur susceptible de naître à la simple vue de ce qu'il voyait déjà auparavant.

Quel sens y avait-il à cacher cette nudité en présence de "Dieu", dont ce dernier avait parfaitement connaissance pour l'avoir lui-même établie, sans jamais la condamner comme quelque chose d'immoral ?!

Ce n'est assurément pas notre Elohìm qui en a décrété l'indécence.

Adam n'éprouve donc pas de honte vis-à-vis d'une chose évidente que personne n'avait jamais définie comme "honteuse" : il éprouve en revanche de la peur face à la prévisible réaction divine.

Luzzatto insiste sur le fait que la nudité n'était en soi pas un péché ni une faute dans l'esprit de l'Ancien Testament. Il ne trouve en effet pas la moindre condamnation véhémente dans le reste de la Bible, et la pudeur d'Adam n'est elle-même jamais rappelée dans les textes qui suivront.

La grave faute de nos lointains ancêtres ne résidait pas dans la nudité en soi, mais dans ce que la sexualité pouvait entraîner dans cette situation : *l'homme et la femme de la nouvelle espèce ont dès lors compris/expérimenté qu'ils avaient la capacité de se reproduire de manière autonome.*

La gravité de cette faute provient du fait qu'en ayant ce nouveau statut, on saisisse l'une des différences essentielles d'avec les Elohìm : le contrôle de la reproduction de la nouvelle espèce des *[adàm]* était avant tout l'apanage des seigneurs d'en haut, alors que les *[adàm]* découvrent à présent qu'ils sont justement autosuffisants du point de vue de la procréation.

Ils peuvent se reproduire sans l'intervention des "gardiens" !

L'arbre du fruit défendu (qu'il y en ait initialement eu un ou deux) représente l'élément qui transforme les créatures et leur garantit la possibilité de générer la vie : une capacité réservée jusque-là aux "dieux" et qui est dès lors également à la disposition des hommes.

Les Elohìm ont immédiatement l'intuition des lourdes conséquences qu'implique cette nouvelle situation, et Yahvé reconnaît avec inquiétude dans le verset **3** 22 :

ממנו	כאחד	היה	האדם	הן
nous-de	un-comme	est	[*adàm*]-l'	voici

L'affirmation est claire et n'exige pas d'interprétation : *en mangeant le fruit, l'homme est déjà devenu comme "Dieu ", l'[*adàm*] a acquis le pouvoir procréateur des Elohìm.*

Yahvé comprend qu'il s'agit d'un événement historique qui libère la nouvelle espèce de son créateur et la rend autonome pour sa future expansion démographique. Une situation lourde de conséquences imprévisibles, qui connaîtront des développements dramatiques à travers la succession d'un ensemble d'événements dont nous avons amplement parlés ailleurs : les unions entre les fils des Elohìm et les femmes des *[adàm],* la colère du "Dieu", le déluge, l'éventuelle restauration d'une pureté génétique à travers

Noé, *etc.*

Ayant compris la gravité des faits, l'Elohìm du nom de Yahvé prend des mesures pour y remédier. Ne désirant pas les supprimer, il éloigne alors les représentants de la nouvelle espèce du lieu protégé où il les avait placés.

Pour empêcher qu'ils pénètrent dans l'Eden, il en fait garder l'entrée par les Chérubins : nous noterons au passage que les Chérubins sont placés seulement מקדם *[kedèm-mi],* c'est-à-dire "de—devant" ou "à-orient" du jardin, ce qui nous autorise à penser que ce lieu clos n'était doté que d'une entrée utilisable, trois de ses côtés au moins n'ayant pas besoin d'être protégés.

"Dieu" craint à l'évidence la nouvelle espèce – prévoyant déjà qu'elle sera peut-être incontrôlable dans le futur – et il ne veut pas l'avoir dans ce laboratoire expérimental, sorte de résidence privilégiée : pour ne pas prendre le risque de les voir rentrer, il établit un tour de garde à l'entrée.

Encore une donnée concrète et étrange qu'on ne saurait négliger…

Le péché originel ?

Se greffe sur l'histoire que nous venons de raconter le concept éthique et théologique du *péché originel,* avec pour résultat la condamnation présumée des descendants d'Adam par "Dieu".

Nous avons utilisé l'adjectif *présumée,* car nous expliquerons d'ici peu qu'il pourrait également ne pas s'agir d'une punition, mais d'un phénomène beaucoup plus direct et – sous certains de ses aspects – indubitablement plus tranquillisant pour l'humanité et ses craintes éventuelles quant à l'éternité : nous y viendrons en fin de chapitre.

Comprenons qu'il s'agit ici de faire l'hypothèse de l'absence de péché originel, ou tout au moins de la condamnation qui en dériverait. Mais nous trouvant toujours dans le domaine des hypothèses, c'est en toute sérénité que nous continuerons à raisonner, en nous inspirant en outre des affirmations du professeur Luzzatto, l'ex-Président de l'Union des Communautés Hébraïques Italiennes[123]. Présupposant l'existence initiale des deux arbres, ce dernier s'interroge : • Pourquoi "Dieu" n'interdit-il pas la consommation des fruits de l'Arbre de Vie ?

> • Dans l'esprit divin, qu'y avait-il de plus grave : que les hommes deviennent immortels ou qu'ils comprennent le Bien et le Mal ?

Il était à l'évidence *plus grave qu'ils connussent le Bien et le Mal.* Tel était vraiment ce que "Dieu" craignait, et peut-être pourrions-nous confirmer ici l'une de nos précédentes hypothèses : sans doute *existait-il initialement un seul arbre,* l'immortalité étant un bien beaucoup plus précieux, car il empêcherait toute possibilité de punition radicale en cas de grave désobéissance.

Un oubli divin aussi impardonnable serait incompréhensible.

Une lecture attentive du texte nous révèle en outre que “Dieu”, après avoir constaté cette grave désobéissance, ne met de toute façon pas sa menace à exécution, à savoir qu’il ne fait pas mourir le couple comme il l’avait clairement laissé présager dans *Genèse* **2** 17 :

תמות	מות	ממנו	אכלך	ביום
mourras-tu	mourir	ceci-(à)de	manger-toi	où-jour-le

Le serpent avait donc raison quand il disait à Ève qu’“ils ne mourraient pas, mais, qu’en plus, ils deviendraient comme Dieu” *(Gn* **3** 4) : on prendra ainsi acte du fait que l’adversaire tentateur avait dit vrai !

Nous serions cependant tentés de croire que cette figure de style hébraïque voulait dire quelque chose comme “vous finirez certainement par mourir (dans le futur)” et qu’elle ne supposait donc pas une mort *immédiate* : si tel fut le cas, il faut alors imaginer que nous étions antérieurement immortels.

Mais nous savons que ce n’est pas possible, étant donné qu’un peu plus loin, “Dieu” lui-même *(Gn* **3** 22) chasse les deux *[adàm]* de l’Éden pour éviter qu’ils ne mangent de l’Arbre de Vie et deviennent, du coup, immortels : ils ne l’étaient donc pas !

Notre subtile argumentation n’étant guère étayée par des faits, il nous faut ainsi reconnaître que l’aspect fondamental de ce passage réside dans la considération de cette menace, indépendamment du moment et de la forme de sa concrétisation. Il convient de dire que la menace de mort – qu’elle fût imminente ou différée – devait nécessairement être inefficace, ou tout au moins incompréhensible, car on peut imaginer qu’Adam et Èveignoraient ce qu’était la mort : ils ne l’avaient jamais vue !

Et quel sens aurait alors la menace d’une punition dont la nature est totalement inconnue du destinataire ?

Ils n’étaient pas immortels, mais ne connaissaient pas le phénomène de *la mort* que supposait la menace divine : sachant qu’on ne nous en dit en outre rien, nous n’irons pas plus loin, car nos hypothèses s’éloigneraient dans ce cas trop du texte.

Bien et Mal

Ce qui devient en revanche évident, c’est une donnée qui n’est presque jamais considérée à sa juste valeur : la différence substantielle entre ce que la tradition a restitué des concepts de *faute* et de *condamnation* – avec tout ce qui s’en est suivi dans les contextes religieux, théologique, éthique, dogmatique et normatif – et le texte biblique.

Nous avons jusqu’ici essentiellement dit que : • il y a eu *confusion* dans l’identification des arbres sans que nous sachions d’où elle provient ; • cette confusion serait peut-être explicable par le fait qu’il n’existait à l’origine qu*’un seul* arbre ; • Adam et Èvedésobéissent et découvrent la *fonction sexuelle* ; • aucun des deux n’a honte, mais *ils craignent la réaction de l’Elohìm* et se cachent de celui-ci.

Il nous faut à présent analyser, en faisant fi de toute autre considération, l’élément qui

caractérise à lui seul cette histoire : ladite “connaissance du Bien et du Mal”.

C’est en effet là que toutes les traditions situent l’origine du Mal, en considérant que la vraie signification de la désobéissance de l’homme envers “Dieu”, c’est de décider en toute indépendance de ce qui est bien et de ce qui est mal : telle est la faute que nous traînons depuis nos origines.

L’arbre aurait donc fait comprendre à l’homme la signification du Bien et du Mal en lui donnant la possibilité de choisir : d’un côté le Bien (la volonté de “Dieu”) et, de l’autre, le Mal (l’action qui n’en tient pas compte – ou pire, qui s’y oppose).

C’est à partir de là qu’auraient fait leur entrée dans le cœur de l’homme les concepts du *juste* et de *Yinjuste,* de ce qui est *bon* et de ce qui est *mauvais,* du *licite* et de l’*illicite,* etc., initiant ainsi le long parcours qui a conduit l’homme à élaborer son code éthique : c’est le début de la prise de conscience d’une morale innée, inscrite une fois pour toutes dans le cœur de l’humanité.

Il semblerait cependant que ce soit autre chose qu’on nous raconte dans le texte en nous offrant *deux éléments de réflexion très importants.*

1. Cette affirmation de la connaissance du Bien et du Mal rapportée dans les versets – tel que le professeur Amos Luzzatto cité plus haut le relève également – *est exempte du concept de distinction : le Bien et le Mal sont unis et indissociables.*

Quand les auteurs bibliques entendent placer une distinction entre deux éléments, ils utilisent une formulation spécifique qui introduit ce concept à travers la formule [*ben… u-ven…] :* l’hébreu biblique précise toujours qu’il est établi une distinction [entre… et-entre…], sauf que cette formule est absente des passages concernant l’arbre, le Bien et le Mal y étant étroitement associés. L’introduction de cette image de l’Arbre de la connaissance n’équivaut pas à dire qu’il y a connaissance/distinction “entre Bien et Mal”, mais l’expérimentation inévitable et simultanée des deux.

Par conséquent, les considérations sur le fait que l’homme acquière la capacité de distinguer entre Bien et Mal partent ici en fumée : l’auteur du livre de la Genèse n’a jamais eu l’intention de parler d’une telle chose.

2. Pour se référer au Mal, l’auteur biblique utilise le terme רע *[ra],* dont le sens renvoie aux diverses acceptions de ce concept. Luzzatto relève dans ce cas précis l’acception spécifique qui suit : […] cette composante physiologique et physiopathologique du comportement et des sensations humaines et de la manière de vivre, qui est en réalité inévitable comme l’est la douleur de l’accouchement […] qui a pendant des millénaires vu la femme souffrir pour d’évidentes raisons physiologiques.

Le “mal” auquel il se réfère ici relève donc du physiologique, du concret, du matériel et non de l’éthique. Il ne concerne que l’aspect physique de la vie humaine. On le retrouve avec cette même acception “physique” dans *Dt* **28** 35 et dans *Jb* **2**, où רע [ra] désigne des ulcères et des affections de la peau.

Les deux parties que nous venons de mettre en évidence offrent une vision d’ensemble qui ne correspond pas à ce que la tradition nous enseigne.

Nous y apprenons en effet que le Bien et le Mal ne sont pas séparés, et que le “mal” est une donnée essentiellement physique, le fait de souffrir étant compris comme une donnée inhérente à la vie dans son quotidien “matériel”.

On pourrait y voir une confirmation dans les versets de *Genèse* **3** 16-19, où l’Elohìm appelé Yahvé formule ladite “condamnation” en en soulignant l’essentiel : • Ève souffrira durant ses grossesses et accouchera dans la douleur en subissant l’autorité de l’homme prévaricateur…

> • Il faudra qu’Adam peine et fasse des efforts pour se procurer de la nourriture, et il devra manger les herbes des champs jusqu’à ce qu’il soit en mesure de la produire !

———

Le serpent tentateur

À la lecture de *Genèse* 3 1 et suiv., on s’interroge : • Qui est le serpent ?

• Que représente-t-il ?

• Quel est le sens de la tentation ?

Ce protagoniste de l’histoire de l’Éden est systématiquement interprété à la lumière d’éléments externes au contexte biblique.

Souvenons-nous en guise de récapitulation que les mythologies suméro-akkadiennes évoquent le continuel désaccord entre deux divinités Anunnaki (Enlil et Enki), dont les conceptions diffèrent quant aux rapports à entretenir avec la nouvelle espèce qu’ils ont eux-mêmes créée. *Il y avait parmi leurs divers différends une question majeure qui concernait précisément la possibilité de rendre ce nouvel être fertile en lui donnant ainsi la possibilité de se reproduire de manière autonome.*

Enlil tendait à être hostile à l’homme qui n’était pour lui qu’un esclave et il n’était donc pas de cet avis. Enki, qui avait expressément voulu et façonné la nouvelle espèce, s’était attaché à sa créature et désirait en faciliter le développement et l’évolution.

Ce dernier, qui gérait l’exploitation des mines pour laquelle l’homme avait spécialement été créé, était considéré comme *un connaisseur en termes de profondeurs et on le représentait souvent à l’aide de l’image du serpent.*

La racine hébraïque qui désigne le serpent, נחש [*nahàsh*], désigne initialement le fait de connaître à l’avance les intentions[124] de quelqu’un, la connaissance étant donc un élément fondamental de la symbolique qui l’accompagne.

Pour la plupart des mythologies anciennes, *cet animal était par excellence le détenteur d’un savoir* réservé à quelques individus – on dirait aujourd’hui *“ésotérique”*. La connaissance de la structure profonde du patrimoine génétique appartenait à ce type de science qui, pour des raisons évidentes, ne pouvait pas et ne devait pas être diffusée à la légère. *Le double serpent enroulé autour de l’Arbre de Vie représenterait en effet la double hélice de l’ADN utilisée par la divinité féminine qui collabora à la création des*

[adàm] *en opérant sur le* [tzelèm) *et sur l'[afàr]* évoqués dans un autre chapitre.

Le serpent et la tentation seraient donc la transposition en langage biblique du désaccord opposant Enlil et Enki, et *l'intervention du serpent/Enki représenterait le moment où la nouvelle espèce fut rendue fertile*[125].

———

Pour conclure

L'analyse du texte nous révèle la complexité croissante de toute cette histoire. Les difficultés d'interprétation qui ont été mises en évidence au fil des siècles en sont la preuve et *la clef de lecture théologique nous permet d'y relever certains éléments.*

Essayons par conséquent de reprendre les données qui ont émergé jusqu'ici sur la base de nos hypothèses de fond, et cherchons à savoir s'il y aurait là une éventuelle cohérence : • *Adam et Ève se trouvent dans un lieu clôturé et protégé* où toutes leurs exigences matérielles sont satisfaites par les Elohìm ; • *Yahvé écarte/interdit toute possibilité de reproduction autonome* aux nouveaux individus ; • *cette interdiction est matérialisée par la défense de consommer un certain fruit qui donne la "connaissance"* ; • la confusion émanant du texte quant à l'identification des arbres pourrait s'expliquer par le fait qu'il *n'existait à l'origine qu'un seul arbre* ; • Adam et Ève désobéissent et découvrent la *fonction sexuelle propre à leur espèce* ; • Yahvé prend acte de la nouvelle situation, *en comprend le danger et les chasse tous les deux* ; • Adam et Ève se trouvent subitement "contraints" de vivre dans une situation d'autosuffisance totale dans laquelle toute leur vie dépendra exclusivement de leur détermination et de leur physiologie.

Cette indépendance étant établie, ceux-ci devront nécessairement connaître/expérimenter les "aspects positifs et négatifs" de la nouvelle existence qu'ils mèneront dans un environnement libre, leur situation comportant des avantages et les inconvénients : *tels sont donc le "bien" et le "mal" dans leur aspect le plus concret.*

On notera ici une donnée fondamentale pour comprendre le sens général de ce qu'ont généré de telles circonstances.

En parlant du "mal", Yahvé relève uniquement les aspects négatifs liés aux deux aspects fondamentaux de la vie : l'alimentation et la reproduction.

Il leur dit en substance que…

> • *s'ils veulent manger, ils devront dès lors et dorénavant payer de leur personne pour se procurer de la nourriture, car elle ne sera plus fournie par les Elohìm,* les gestionnaires de ce territoire privilégié et protégé ; • *Ève accouchera de façon autonome en découvrant que la grossesse est un poids et que faire des enfants est un acte très douloureux,* la production des [*adàm*] ayant précédemment été de la compétence des "gardiens".

Nous avons ici également la confirmation qu'il fait encore une fois allusion à *l'aspect*

matériel du quotidien : les maux énumérés ne concernent pas les sentiments ou bien les souffrances de la psyché ou de l'âme.

"Dieu" dit en substance : "Vous avez voulu l'autonomie ? Vous allez à présent en vivre les conséquences !".

Vous nous pardonnerez cet exemple banal, mais ô combien éclairant : "Dieu" dit ainsi quelque chose comme "Vous avez voulu la bicyclette ? Eh bien, pédalez maintenant !".

C'est un exemple apparemment ridicule, mais en réalité très utile pour bien comprendre *l'inexistence de ce concept de la "condamnation"* : le fait de pédaler n'est en effet pas une condamnation pour celui qui a voulu la bicyclette, mais une nécessité impérative ; une fois monté sur la selle, le fait d'actionner les pédales devient inévitable.

Bicyclette et pédalage sont inséparables : le plaisir du grand air, la fatigue de l'effort et la sueur en représentent tous les aspects qui s'y associent sur un mode aussi intrinsèque qu'inévitable.

Il ne s'agirait donc pas d'une condamnation. Yahvé n'a pas puni l'homme par le travail et les souffrances physiques, *il a simplement exprimé ce qu'on définit habituellement comme une "sentence* post eventum", *à savoir la simple constatation d'une situation inévitable qui est née de cette acquisition de l'autonomie.*

Il a communiqué aux deux [*adàm*] que la nouvelle existence aurait inévitablement des aspects positifs et négatifs, et qu'ils connaîtraient/expérimenteraient ainsi les deux.

On se souviendra par ailleurs également que l'Arbre de Vie ne contient pas le concept de Mort, les deux définitions s'excluant mutuellement, alors que le "bien" et le "mal", représentés par le deuxième arbre, ne s'excluent non seulement pas, mais cohabitent en outre nécessairement.

Rappelons-nous ce que nous avons expliqué plus haut : le bien et le mal n'ont pas non plus été différenciés du point de vue linguistique…

À partir du moment où l'on expérimente le bien, on expérimente également – et inévitablement – le mal : il est par conséquent profondément erroné de ne considérer que cet aspect négatif en l'interprétant comme le fruit de la condamnation.

Il est également erroné d'imaginer que l'homme aurait été dans le Bien absolu, et que son comportement malheureux serait à l'origine du Mal qui l'aurait conduit dans le monde.

Arrivé à ce point, beaucoup de chercheurs se demanderaient : • Si les concepts du *péché originel* commis par l'homme et de la *punition* qui s'en est suivie avec son lot de souffrances s'évanouissent, *qui* a alors introduit le Mal dans la création ?

La théologie et l'éthique dissertent depuis des siècles sur l'énorme et dramatique problème de l'existence du Mal dans le monde : ce qu'on appelle le "*Mysterium iniquitatis"* – le problème de l'existence du Mal dans le monde –, continuellement et inséparablement associé à la théodicée, à savoir cette nécessité de justifier "Dieu" en le libérant de toute responsabilité.

Cette tâche que les théologiens de tout temps se sont donnée revient constamment tout

au long de l'histoire de la pensée éthico-religieuse.

La Bible fournit quant à elle une réponse qui ne réclame pas d'analyses particulières ni de critères théologiques ou anthropologiques complexes : *c'est Yahvé lui-même qui la formule (Is* **45** 7)…

יצר	אור	ובורא	חשך
formant	lumière	créant-et	ténèbres

עשה	שלום	ובורא	רע
faisant	(bien)complétude	créant-et	mal

אני	יהוה	עשה
moi	Yahvé	faisant

C'est lui, uniquement lui, qui a créé tous les aspects positifs et négatifs du monde !

Et c'est précisément lui qui le dit, à travers l'une des voix les plus importantes et les plus influentes de toute l'histoire de la pensée hébraïque, le prophète Isaïe.

Ce n'est pas un hasard – relève encore une fois Amos Luzzatto – que cette affirmation on ne peut plus embarrassante soit parfois expliquée comme une insertion polémique vis-à-vis du Zoroastrisme, ce dernier supposant l'existence de deux principes séparés du Bien et du Mal.

Il s'agit cependant d'une tentative de justification qui ne convainc pas ces mêmes exégètes, et qui ne réussit de toute façon pas à cacher la portée dévastatrice de cette affirmation. Ce n'est pas une coïncidence si la majeure partie des commentateurs se tait parce qu'"elle ne sait pas quoi dire", affirme sans ambages le célèbre bibliste.

On comprendra en effet très bien que ce verset soit en pleine contradiction avec cette volonté de considérer l'homme comme le véritable et unique responsable du Mal dans le Monde.

Nous avons de notre côté constaté que les choses pourraient ne pas s'être déroulées ainsi, et ces quelques paroles d'Isaïe clarifient bien les choses, car elles constituent une éventuelle confirmation de ce que nous avons relevé dans ce chapitre.

- Pourrait-on imaginer, ou du moins espérer que la théologie catholique, dans un futur pas trop éloigné, prenne par conséquent des mesures pour supprimer ce concept du péché originel qui pèse sur chaque être vivant naissant sur la planète Terre ?

Vaguement débattu par l'apôtre Paul dans *Rm* **5** 12 et dans *1 Co* **15** 21-22, celui-ci sera introduit dans le canon du Concile de Carthage de l'an 418 après J.-C., consacrant ainsi la pensée d'Augustin d'Hippone. Une grande partie des théologiens contemporains réexamine aujourd'hui l'absurdité d'une condamnation qui retomberait sur chaque être vivant par le seul fait de descendre innocemment d'un couple de lointains ancêtres. L'aspect inacceptable de cette présomption de faute originelle trouve une autre confirmation dans cette lecture de la Bible, laquelle met en évidence *une probable absence de fondement, tant d'un point de vue littéral que conceptuel.* Nous sommes ainsi confiants dans le fait que l'Église n'ait à l'avenir plus la volonté de charger ses fidèles du

poids d'une faute qu'ils n'ont d'une part pas commise, leurs soi-disant lointains ancêtres étant d'autre part également innocents.

Ceci est d'autant plus vrai qu*'Adam et Ève pourraient*, comme nous l'avons anticipé dans le chapitre 5, *ne pas être les ancêtres fondateurs de toute l'humanité*, *mais d'un groupe unique que les Elohìm avaient programmé et produit, lequel avait pour tâche spécifique de répondre à leurs exigences sur le territoire de l'Éden.* Le "dieu" (ENKI/serpent), qui les a génétiquement créés, leur a ensuite également attribué une reproduction autonome, et c'est l'autre "dieu" (ENLIL, frère d'ENKI), opposé au premier, qui les a chassés. La Bible a, ici également, développé une synthèse concrète des événements qui se sont déroulés, et ce, en parfaite conformité avec le caractère concret des personnages et des actions des Elohìm tel qu'il ressort des passages examinés dans l'Ancien Testament.

Arrivés à ce point, la question qui introduit la poursuite de notre recherche pourrait être que l'Arbre de vie est en réalité défini en tant que עץ החיים [*hachajim etz] :* "Arbre des Vivants".

Sommes-nous certains qu'il s'agisse de la même chose ?

Nous soupçonnons donc, preuves à l'appui, que l'auteur voulait ici se référer à une situation précise et certainement plus concrète qu'une simple allusion à la vie : il y a par conséquent encore beaucoup de réponses à chercher.

15 Le Dieu de la Bible Vient des Étoiles

Nous achèverons la partie descriptive de ce travail avec un chapitre qui résumera et synthétisera les concepts fondamentaux que contiennent les deux ouvrages qui ont jusqu'ici été consacrés à ce sujet.

Le terme "dieu" employé au singulier renvoie à la thèse fondamentale des théologies monothéistes élaborées à partir de la Bible, et ce, de manière joliment polémique, étant donné que nous avons pu voir à travers les évidences relevées lors de nos traductions et analyses, *qu'il ne semble pas y avoir de raisons à vouloir réduire à une unité ontologique ce qui se présente concrètement comme indubitablement multiple.*

Les caractéristiques de cette présumée divinité et des personnages secondaires qui l'entourent au quotidien dans ces récits diffèrent nettement de celles que les divers courants de la pensée théologique ont voulu élaborer et mettre en avant.

Nous avons pu constater que *le personnage de "dieu" qui ressort des histoires racontées se présente comme un individu en chair et en os qui ne traitait jamais de théologie ni de spiritualité.*

Le comportement de l'Elohìm connu sous le nom de *Yahvé,* les choix qui le concernaient, les règles qu'il imposait au peuple et les finalités de ses actions, qu'il mentionnait explicitement, témoignent sans conteste d'un être de nature physique. *Cette dernière était indubitablement dotée de caractéristiques particulières qui en faisaient un être supérieur du point de vue de la puissance, des connaissances et de la technologie.*

Tout cela n'aura pas empêché les auteurs bibliques de rapporter également des aspects peu glorieux auxquels on ne se serait certes pas attendu : ils nous relatent ainsi clairement qu'*il se relaxait en inhalant des senteurs de graisse brûlée.*

Nous sommes par conséquent devant une supériorité qui n'est toujours que matérielle et qu'il imposait en plus avec une arrogance et un manque de respect presque total pour le peuple qui s'y soumettait.

Les clauses de l'alliance qu'il avait établie avec ses sujets/fidèles n'étaient guère le résultat d'une négociation ou d'une discussion ouverte entre deux contractants : il s'agissait de directives auxquelles on ne pouvait qu'obéir. En examinant les règles imposées, nous avons également compris que nous étions face à *un individu qui n'avait pas le moindre intérêt pour des thèmes de nature théologique ou métaphysique.*

Ayant analysé les Dix Commandements dans notre premier ouvrage, nous y avons relevé l'aspect contradictoire des intentions de l'Elohìm qui les a imposés, avec la représentation qu'en ont donnée les fondateurs des religions. Ceux-ci se sont ainsi efforcés de présenter comme fondamentaux (écrits sur la pierre) des commandements choisis par leurs soins, qu'ils estimaient utiles pour arriver à leurs fins. l'Elohìm considérait quant à lui comme fondamentales d'autres normes beaucoup plus concrètes, sur lesquelles il aurait été plus compliqué d'ériger un système religieux tel qu'on l'entend habituellement. *Il avait ainsi des objectifs bien différents, à savoir établir un pacte avec*

un peuple qui le servirait en échange de son aide, afin de conquérir un territoire pour s'y installer.

Conformément à cette *absence d'intentions spirituelles,* nous avons pu voir à quel point la *bénédiction* biblique elle-même consistait en biens matériels et se voyait ainsi correspondre à une quantité bien définie de richesses. Tel était le cas lorsque l'histoire du peuple d'Israël a commencé ; ce ne sera que par la suite, le contact avec les Elohìm ayant été perdu, que sera élaboré un concept de "bénédiction" qui se prévaudra de valeurs d'une tout autre nature : *donation de biens matériels à l'origine, on en fera alors un octroi de bénéfices spirituels.*

Ces deux sens de la bénédiction seront en définitive indiscutablement divergents ! C'est tout à fait dans la logique de cette vision d'ensemble que *la Bible nous présente cet Elohìm, l'un de ceux, nombreux, qui se trouvaient alors sur le théâtre moyen-oriental*, qui s'appropriera personnellement des gens qui seront par la suite connus et identifiés en tant que "peuple d'Israël".

En disséquant le soi-disant concept de "monothéisme" et le choix dont disposaient ces peuples, nous avons en effet pu voir que *Moïse, Josué et la totalité du peuple qu'ils conduisaient n'étaient pas monothéistes.* Ils étaient totalement conscients de l'existence avérée d'autres Elohìm, en outre de celle de leur Yahvé, et ils savaient pouvoir s'adresser à eux sur le même mode concret qu'ils employaient avec ce "dieu" qui les avait guidés hors d'Égypte.

Ils en étaient tellement certains qu'ils ont continuellement agi de cette façon.

Mais l'Ancien Testament nous raconte également l'histoire qui a précédé : les origines mêmes de l'humanité, qui sont inévitablement en lien avec ce que voulait tout ce groupe d'Elohìm.

Ayant examiné les deux récits bibliques de la création de l'homme, nous avons pu en saisir l'éventuelle complémentarité à partir du moment où nous ont été narrées certaines circonstances et autres agissements. *Les Elohìm, au nombre desquels nous compterons Yahvé, après avoir pris une décision collégiale, commencent en effet à façonner la nouvelle espèce vivante en partant des éléments matériels qu'ils avaient à leur disposition : la poussière, [Afàr], à savoir l'ADN des espèces déjà présentes dans l'hémisphère sud de la Terre* (Abzu), *et le [*Tselèm*], à savoir leur propre ADN, l'élément "divin" qui sera greffé sur un hominidé.*

*L'union de ces deux éléments générera la nouvelle espèce, l'[*Adàm*], qui vivra de la vie* [nishmàt chajìm] *qui lui aura été donnée par le "créateur".*

Les concepts de "péché" et de "condamnation" auxquels l'humanité serait soumise seront pareillement mis en doute. Le récit dudit "péché originel" se prête en effet à des clefs de lecture fort différentes et bien moins dramatiques pour l'homme : nous avons ici aussi trouvé confirmation du fait qu'il est encore une fois question de la réalité concrète du quotidien. *Les maux mentionnés ne sont pas du domaine des sentiments ou bien des souffrances de la psyché ou de l'âme.* Yahvé n'a pas puni l'homme pour sa faute, il a simplement exprimé ce qu'on définit habituellement comme une *"sententiapost eventum",* c'est-à-dire le fait de simplement prendre acte d'une situation inévitable résultant du libre choix opéré par les représentants de la nouvelle espèce.

Ces Elohìm se déplaçaient dans l'espace ; ils avaient besoin de le faire physiquement, car, n'étant pas des êtres spirituels, ils devaient matériellement rejoindre l'endroit où ils avaient l'intention de se rendre, et ce, avec des machines volantes.

Nous avons vu que ladite "gloire de Yahvé" est un concept théologique qui n'est pas réellement fondé, une élaboration des théologiens, fruit de la volonté d'introduire de force des concepts spirituels dans un environnement narratif qui en était quant à lui exempt.

Cette "gloire" représentait quelque chose d'externe à "dieu", un instrument dont il se servait pour se déplacer en le pilotant, et un moyen de transport générant des effets mortels pour celui qui avait la malchance de se trouver à proximité – des effets que "dieu" lui-même n'était pas en mesure de maîtriser.

Toute l'histoire des commentateurs traditionnels – qui réfutent obstinément cette hypothèse – rend compte de l'énorme difficulté à comprendre le *"kevòd, ruàch"* en le décrivant en termes de spiritualité et de transcendance. De notre côté, il nous paraît beaucoup plus simple de penser que celui qui a rédigé ces textes, avait transposé par écrit le récit de phénomènes physiques concrets auxquels il est certain que des centaines, voire des milliers de personnes avaient régulièrement assisté. Le souvenir avait dû en être transmis au fil du temps, du moins dans ses lignes essentielles, même si celles-ci supposaient toutes les variantes que génère inévitablement la transmission orale.

Les expériences des prophètes – Ézéchiel, Zacharie, Élie, Enoch, Moïse lui-même et d'autres – analysées par nos soins rendent compte de cette *simplicité aussi étonnante que désarmante.*

L'on se souviendra que ces passages bibliques correspondent étonnamment aux récits des Sumériens où l'on nous décrit les Anunnaki se déplaçant dans les cieux sur leurs machines volantes. Il n'est pas possible de gommer un si grand nombre d'éléments concrets en les reléguant dans l'univers imprécis des visions ou des rêves. On ne pourra guère biffer d'un trait de crayon ou à travers un arrogant présupposé dogmatique ce que ces auteurs ont voulu fixer dans la mémoire que sont les paroles écrites.

Les auteurs bibliques ont ensuite mentionné *d'autres présences étroitement liées à celle des Elohìm : les[*nephilìm*] et les [*malakhìm*]*.

Des premiers, nous avons relevé la nature de *géants* appartenant encore à la lignée des *enfants d'Anàk* (*anakiti-anunnaki ?)* de mémoire sumérienne. Nous en avons réexaminé les caractéristiques physiques, parmi lesquelles la présence de *six doigts par membre,* ainsi que les événements qui les ont lentement vus disparaître en se fondant au sein des peuples qui habitaient la terre de Canaan.

Les [*malakhìm*] ont quant à eux exigé une analyse plus attentive, car les théologiens en ont inexplicablement fait des êtres spirituels. Les récits où ils apparaissent affichent au contraire toujours cet extraordinaire caractère concret propre aux auteurs bibliques pour décrire des scènes avec précision et leur donner un contexte temporel qui permette de localiser ces événements.

Les anges [malakhìm] *sont des individus faits de matière* dont la différence physique avec l'homme est évidente. Ils sont dotés de pouvoirs supérieurs et vivent dans des campements auxquels il semblerait qu'on n'ait pas le droit d'accéder. Ils exercent

différentes fonctions d'ordre tout à fait pratique, parmi lesquelles celle de porte-parole de Yahvé.

Nous avons vu que *les personnages de Satan et de Lucifer ont eux-mêmes été inventés,* mais nous avons surtout examiné *les Chérubins, qui diffèrent totalement de ce que les théologiens en ont fait, les deux versions étant inconciliables.*

Les [kerubìm] *de la Bible sont des machines, des dispositifs mécaniques de deux sortes* : les premiers sont reliés au *[kevòd]* et se présentent comme des objets volants ; les seconds, qui se trouvent sur l'*Arche d'Alliance,* ont des fonctions étroitement liées à la nature de cet objet, qui se présente comme *un condensateur et un système émetteur-récepteur, de même qu'une arme potentielle.*

Il ressort ainsi de tout ce qui a été dit que "LE DIEU DE LA BIBLE VIENT DES ÉTOILES" – avec sa cour de personnages et les appareils associés à ses aventures – et *se présente sous des habits bien différents de ceux que les religions leur ont cousus sur le dos.*

Nous mentionnerons en dernier lieu la caractéristique la plus "inacceptable" : *le fait que les Elohìm (c'est-à-dire ce "dieu") meurent.* C'est ce que nous avons constaté en examinant un passage de la Bible où ceci est très clairement affirmé sans qu'il puisse y avoir d'équivoque.

Écartant toute lecture alternative, hypothèse fantaisiste et autre traduction tendancieuse, on peut très simplement et très clairement l'énoncer : *les Elohìm meurent comme tous les Adàm !* Cela ne sera certes pas une surprise si l'on émet l'hypothèse que les ANUNNAKI/ELOHÌM pouvaient avoir une vie prolongée – voire extrêmement longue en termes terrestres –, sauf qu'ils meurent également, étant donné que ce sont des individus de chair et d'os.

Mais quand c'est précisément la Bible qui le dit, on ne peut qu'en être étonné !

Il nous faudrait en réalité reconnaître sans l'ombre d'un doute *qu'IL EST ÉCRIT DANS L'ANCIEN TESTAMENT QUE DIEU MEURT comme tous les autres hommes !*

À moins que les théologiens n'omettent de nous dire que lorsque la Bible utilise le terme *Elohìm* cela veut parfois dire *Dieu*, alors qu'en d'autres occasions, cela signifie *autre chose…* mais dans ce cas, il n'y a plus aucune certitude et chacun est alors libre de faire dire ce qu'il veut au texte.

Les religions sont nées d'une tentative de renouer le contact et de retisser un lien avec des êtres qui furent considérés comme supérieurs et divins du fait de l'avance considérable qu'ils avaient sur l'homme en termes de connaissances, d'aptitudes et de puissance :

- *des individus qui vivaient tellement longtemps qu'ils étaient considérés comme immortels, même s'ils ne l'étaient pas ;*
- *des individus qui connaissaient les secrets de la nature et du cosmos, les transmettant seulement à leurs fidèles disciples en lançant ainsi les castes des rois/gouverneurs/prêtres (qui étaient justement "initiés" à la Connaissance…) ;*
- *des individus qui voyageaient dans les airs, couvrant à une vitesse*

extraordinairement rapide des distances impensables pour celui qui se déplaçait en marchant ;

• des individus qui utilisaient des intermédiaires pour administrer leur pouvoir et communiquer avec l'humanité à travers des filtres (les anges…) qui évitaient le contact direct ;

• des individus qui avaient créé l'homme en utilisant les techniques d'ingénierie génétique dont ils contrôlaient tous les aspects.

Autant de choses constitutives de ce qui semblerait être un DIEU de la BIBLE QUI VIENT DES ÉTOILES.

Ce ne sont bien entendu que des hypothèses, les preuves absolues nous faisant encore défaut. Il ne sera néanmoins pas aisé d'écarter comme trop imaginatives des interprétations qui ont le mérite de coller au plus près du texte biblique.

Ce DIEU QUI VIENT DES ÉTOILES est-il encore ici ou a-t-il quitté les lieux ?

C'est là une question lancinante à laquelle nous n'avons guère de réponse.

Nous ne pouvons, à travers ce que nous en dit la Bible – à savoir presque rien –, qu'émettre l'hypothèse que les individus appartenant à ces populations particulières se soient progressivement mêlés aux gens auprès desquels ils vivaient. Pourtant, conformément à une méthodologie qui nous lie aux textes anciens, nous avons rapporté les affirmations de l'historien judéo-romain Flavius Josèphe qui, dans le chapitre VI de son ouvrage *Guerre des juifs*[126], nous narre divers faits résolument étranges, et ce, d'autant plus qu'ils sont selon nous avérés s'être produits entre l'an 60 et l'an 70 après J.-C.

Dans les versets 289-299, l'auteur nous rapporte des événements qui sont sans nul doute hors du commun : au-dessus de Jérusalem apparaissent un "astre en forme d'épée" et une "comète qui resta un an".

Le huitième jour du mois des azymes (mois de la Pâque hébraïque), à la neuvième heure de la nuit, l'autel et le Temple sont enveloppés par un halo de lumière qui les illumine comme en plein jour pendant environ trente minutes.

Le portail en bronze extrêmement pesant, qui devait normalement être actionné par une vingtaine d'hommes, s'ouvre de lui-même à la sixième heure de la nuit.

Mais l'événement le plus extraordinaire a lieu le vingt-et-unième jour du mois d'Artémisios (celui qui suit la Pâque). L'historien juif nous dit ainsi que cette vision était tellement miraculeuse qu'elle eût semblé incroyable si elle n'avait pas été observée par de nombreux témoins oculaires.

Avant que le soleil ne se couche, "On vit donc dans tout le pays, avant le coucher du

soleil, des chars et des bataillons armés répandus dans les airs, s'élançant à travers les nuages…" et, lors de la fête de la Pentecôte, les prêtres qui étaient entrés dans le Temple pour les célébrations rituelles perçoivent distinctement "une secousse et un coup" et puis "un ensemble de voix qui disaient : 'Nous, on quitte les lieux'".

• S'ils sont par conséquent partis, à quelle époque était-ce ?

• S'ils sont partis, n'y en eut-il que quelques-uns à le faire ?

• Reviendront-ils ?

• Sont-ils déjà revenus ?

• Ou ne sont-ils jamais partis ?

Nous l'ignorons et laissons volontiers à ceux qui savent, ou affirment savoir, le soin de répondre.

En ce qui nous concerne cependant, *il est bien évident que la recherche continue.*

ANNEXE

Glossaire général

Cette section approfondit certains thèmes classés par ordre alphabétique et donne la signification de termes sumériens et akkadiens provenant des traductions et, surtout, des interprétations fournies par des experts en la matière (G. R. Castellino, G. Furlani, S. N. Kramer, G. Pettinato, B. Russo, Z. Sitchin). Leurs œuvres – citées dans la bibliographie – sont essentielles pour comprendre la logique de leurs interprétations, et nous y renverrons par conséquent nos lecteurs.

L'exposé qui en est ici fait représente donc une modeste contribution propre à fournir un cadre synthétique au contenu de ce livre qui, par choix méthodologique, traite presque exclusivement de ce que narre l'Ancien Testament.

La variété des définitions, de même que les éventuelles contradictions présentes dans certains termes, rendent compte des incertitudes et difficultés que les spécialistes rencontrent pour déterminer un éventuel sens exact dont on ne peut très souvent pas être absolument certain.

Le lecteur intéressé pourra par conséquent approfondir le sujet en accédant aux textes des auteurs cités.

NB : l'acronyme (TSA) *indique les termes appartenant aux langues sumérienne et akkadienne.*

A *(TSA)* "Eau".

Abram *(TSA)* "Préféré du père"

Abraham (Abramo) est un terme sémitique qui signifie "père d'une multitude".

Abzu *(TSA)* "Puits", "Monde inférieur", "Source primordiale".

Indiquait probablement, à l'origine, les parties inférieures de la planète Terre, l'hémisphère sud. Le terme a par suite pris le sens de grand océan d'eau douce qui s'étend sous les terres et qui affleure dans les sources et dans les lacs. Le seigneur Enki en fait partie en tant que dirigeant des mines, lesquelles descendent effectivement vers les nappes souterraines et les rejoignent.

C'est de ce terme sumérien que dérive le terme moderne d'"abysse" .

Adamah

"Terre".

Ce terme hébraïque signifie également "terre rouge".

Adamu, Addamu, Admu *(TSA)* "Terrestre", "Image", "Père-homme", "Genre humain".

L'hébreu *Adam* signifie également "Terre rouge" (voir "El" et "Enki").

Adamu en akkadien devient *Atamu,* et ses prérogatives (le père des vivants) le font

selon certains correspondre à l'*Atum* des Égyptiens.

Pour les Sabéo-Phéniciens, *Adam* signifiait "serviteur".

Pour les Assyriens, le terme *Udmu* désignait le genre humain.

Ammonites

Descendants de Ben Ammi, le second fils de Lot et frère de Moab *(Gn* 19 37-38). Après avoir vaincu les Zamzummims à l'est de la mer Morte, ils s'établiront dans la région située entre les fleuves Arnon et Yabboq, d'où ils furent chassés par les Amorrites qui les firent migrer vers les confins du désert à l'est. Ils furent exclus de la communauté israélite, car ils s'étaient adonnés au culte de Balaam.

Amorrites

Terme général par lequel on indiquait les peuples qui occupaient la Palestine avant l'arrivée des Hébreux. Ce nom fut par conséquent également synonyme de Cananéens.

Le terme "amorite" désigne la langue parlée par les populations sémites présentes en Syrie de la seconde moitié du troisième millénaire aux premiers siècles du second millénaire avant J.-C. : une langue qui n'a jamais eu de forme écrite, car elle était utilisée par des populations semi-nomades qui, une fois sédentarisées, utiliseront la langue babylonienne.

Anunnaki *(TSA)* "Ceux qui, du ciel, vinrent sur la terre".

Les nephilìm de la Bible (?), le peuple des Shem-Shumu : c'est-à-dire aussi bien le peuple "renommé" que le peuple des machines volantes.

Ils étaient connus en tant que "Fils de An sur la Terre".

Pour une autre interprétation, voir les recherches de B. Russo : le terme signifie selon cet auteur "la graine la plus importante (première) de la Terre".

Apkallu *(TSA)* "Sage".

L'être moitié homme et moitié poisson qui enseignait aux hommes les règles de la vie civile à l'époque qui précéda le déluge.

Les Apkallu étaient des conseillers des rois fondateurs de la civilisation sumérienne.

On en connait sept : le premier de ces sages vivait à l'époque d'Aalu, premier roi antédiluvien d'Eridu, et il se nommait Adapa (voir cette entrée). Il s'agissait selon d'autres traditions d'Uan (Oannes), à qui l'on attribue l'enseignement de l'écriture.

Après le déluge, ils seront remplacés par les Ummânu, des conseillers et maîtres "humains".

Araméens

Populations sémites occidentales qui atteignirent un développement considérable entre la fin du second millénaire et le début du premier avant J.-C., arrivant jusqu'aux côtes du Golfe Persique au sud, la région de l'Elam à l'est, la région des monts Amanus au nord et la Transjordanie à l'ouest.

Les premières inscriptions à utiliser le terme *Aramu* en tant que nom propre d'un

peuple remontent au début du second millénaire, sauf que ce peuple était déjà mentionné par le roi akkadien Naram-Sin au XXIIIe siècle avant J.-C. Aux environs du XIIIe siècle avant J.-C., les Araméens de Syrie pénétreront en Mésopotamie et l'araméen finira par se substituer au babylonien en tant que langue principale.

La langue araméenne est celle qui, parmi les langues sémitiques, se targue d'être la plus ancienne et celle qui a connu le moins d'interruptions : son existence est effectivement documentée du début du premier millénaire avant J.-C. à aujourd'hui.

Aratta *(TSA)* La région où était situé l'Edin (Éden biblique). Les Sumériens l'ont toujours considérée comme un mythe, comme une terre fabuleuse, riche et luxuriante (le climat y était très agréable et la nature véritablement florissante et généreuse). Le voyage du messager d'Enmerkar (voir cette entrée) à Aratta décrit le passage de sept portes (sept cols sur sept chaînes constituées de nombreuses montagnes) qu'il est aujourd'hui encore nécessaire de traverser pour aller du territoire de l'ancienne Sumer à la zone où se trouve la ville de Tabriz (ancien Éden ?).

Le Talmud hébreu parle de sept ciels à traverser pour rejoindre le ciel primordial.

Il correspond peut-être à l'actuelle plaine *(Edin* en sumérien et *edinna* en akkadien) de Miyandoab (Caucase), au sud du lac Ourmia.

Asarluhi *(TSA)* Fils d'Enki et Dieu de la fertilité connu sous le nom de *Marduk* chez les Babyloniens, et *d'Ashur* chez les Assyriens. Il correspond probablement à l'Ashur biblique, le fils de Sem et petit-fils de Noé. Ce descendant des patriarches bibliques serait ainsi le fondateur du royaume assyrien.

Il correspond à Osiris, que les Égyptiens connaissaient sous le nom *d'Asar* (Osiris en est le nom grécisé).

Son symbole était le disque solaire ailé qui représentait également le Dieu persan Ahura-Mazda (dont le grand prophète était Zarathoustra ou Zoroastre), Horus et la divinité solaire Râ-Horakhty (Râ-Horus de l'horizon : la terre orientale d'où les dieux étaient venus).

Selon la mythologie égyptienne, Horus, l'héritier divin, était le fils d'Osiris, et par conséquent celui qui "provient d'Asar", à savoir qu'il s'agissait de "M-Asr" : le Mizraïm de la Bible[127].

Les Égyptiens se définissaient comme *el-Masri* : "celui qui descend d'Osiris".

Astarté

Déesse vénérée dans la région sémite du nord-ouest (l'Ishtar babylonienne) ; elle représentait la Grande Mère phénicienne et cananéenne. Son culte était lié à la fertilité, à la fécondité et à la guerre. Les centres majeurs dans lesquels elle était vénérée furent Sidon, Tyr et Byblos, mais elle était également connue à Malte, à Tharros en Sardaigne, et à Erice en Sicile.

Elle entra également au panthéon égyptien, où elle devint Isis. La période hellénistique qui suivra la verra associée à la déesse grecque Aphrodite et à la Vénus romaine.

Le nom d'Astarté apparaît souvent dans l'Ancien Testament, également sous sa forme plurielle (Ashtarot, cf. *Jg* **10** 6) : il indique probablement, dans ce cas, des divinités féminines correspondant aux Baalim masculins. A suivre, un court rappel de ce qui est rapporté dans le chapitre 6 : à Kuntilled Ajrud (entre Néguev et Sinaï), Yahvé était vénéré en même temps que sa partenaire Ashérah.

Badtibira *(TSA)* "Lieu brillant où le minéral est fait métal", "lieu fortifié des métaux", "fondement du travail des métaux".

Ville située à proximité du corridor où descendaient les navires des dieux. Il fut le siège d'un royaume antérieur au déluge qui succédera à Eridu. On y célébrait le culte d'Inanna.

C'est l'une des cinq villes antédiluviennes qui seront construites au moment où Enlil décide de "tirer l'humanité des cavernes" et de lui offrir une existence plus humaine et plus civilisée avec des villes, l'agriculture et l'élevage de moutons. Les récits en cunéiformes mentionnent que les hommes ne mangeaient alors pas de pain, ne s'habillaient pas, allaient tous nus, mangeaient de l'herbe en l'arrachant avec la bouche, et buvaient à même l'eau des fossés…

Dans ces villes-là, c'étaient les dieux qui commandaient.

Son nom, qui veut également dire "installation de celui qui travaille les métaux", nous renvoie éventuellement (de "t-b-r" à "t-b-l") au terme *Tubal-cain* de la Bible, le "forgeron".

Il s'agirait ainsi de la cité de Tubal (T-b-l, t-b-r), la cité du forgeron.

Bérose (Beroso)

Prêtre de Marduk, astronome et astrologue babylonien, il vécut entre les IVe et IIIe siècles avant J.-C.

L'importance de ce personnage est liée à ses trois livres, qui constituent l'œuvre connue sous le nom d'*Histoire de Babylone* (Βαβυλωνιαχα), consacrée au roi Antioche Ier et aujourd'hui perdue. On en détient des fragments plus ou moins importants grâce à des auteurs comme Abideno et Alessandro Polistore (Ier siècle après J.-C.) : elle fait état de l'histoire du monde, des origines jusqu'à l'époque de l'auteur.

Pour ce qui concerne en particulier l'histoire humaine, Bérose la divise essentiellement en deux grandes époques dont le déluge forme la ligne de partage des eaux : dans la première, dix souverains antédiluviens avaient régné sur des périodes extrêmement longues, mesurées en *saroi* (les *Sar* des Sumériens ?) équivalant à 3600 ans.

La liste des noms grecs est la suivante : Aloro, Alapro, Malone, Am-menone, Magalaro, Daono, Euerodesco, Amempsino, Parte, Xisutro (le *Ziusudra* sumérien, le *Noé* biblique ?).

En ces temps-là, des poissons avec une tête et des pieds humains sortaient de la mer (le premier étant Oannes) et jouaient le rôle de conseillers auprès des souverains, enseignant à travers ces derniers tous les aspects de la civilisation aux hommes. Après le déluge, la durée des règnes diminuera et sera mesurée en *neroi,* à savoir en périodes de

600 ans. Il en arrive pour finir à des personnages historiques ; on a en particulier retrouvé des fragments importants de cette histoire relatifs aux périodes de Nabuchodonosor II et de Nabonedo.

Bible Stuttgartensia

La *Biblia Hebraica Stuttgartensia,* ou *BHS,* est une édition de la Bible hébraïque publiée par la "*Deutsche Bibelgesellschaft"* (Société biblique allemande) de Stuttgart.

Le texte est une copie précise des écrits massorétique tel qu'ils figurent dans le *Codex Leningradensis* (*L*) ou codex de Leningrad, et représente la version de référence officielle du texte biblique hébreu-araméen aussi bien pour les juifs que pour les chrétiens.

Le texte correspond également à la *Letteris Bible,* la Bible publiée par *"The British and Foreign Bible Society"* de Londres.

Cargo (culte du) Il s'agit d'un phénomène étudié par les anthropologues. Il se caractérise par le culte que des habitants d'îles du Pacifique rendaient aux avions et à leur contenu qu'ils considéraient comme étant d'origine "magique" et "divine".

Il s'est principalement développé en Nouvelle-Guinée, en Mélanésie et en Micronésie, son origine étant liée au passage et à l'arrivée des premiers navires explorateurs occidentaux du XIXe siècle.

Dans les années 1920, le naturaliste James Hurley amerrit en Nouvelle-Guinée avec un hydravion et ne tarde pas à découvrir que les indigènes lui offraient chaque jour, à lui et à son avion, des sacrifices, estimant qu'ils étaient tous deux d'origine divine.

Mais le développement majeur de ce culte s'est produit après la Seconde Guerre mondiale au cours de laquelle une très grande quantité de matériel destiné à l'armée étatsunienne a été parachutée sur les îles, qui a servi pour la campagne du Pacifique contre le Japon : vêtements, nourriture, tentes, armes et autres biens destinés aux soldats, mais aussi aux insulaires qui leur servaient de guides.

Tout se termina à la fin de la guerre : les bases aériennes furent abandonnées et les "cargo" ne furent plus parachutés. C'est ainsi que l'acheminement de marchandises de tout type diminua – entre autres, de grandes quantités de nourriture dont bénéficiaient abondamment les autochtones. Les habitants de ces îles, se sentant abandonnés par des "divinités" qui s'étaient révélées si prodigues, élaboreront de véritables pratiques religieuses et des rituels magiques dans le but de les faire revenir. Ils reproduisirent de façon grossière et approximative des pistes d'atterrissage, des aéroplanes et des appareils radio réalisés en bois qui étaient installés à l'intérieur de tours de contrôle fictives. Ils tenteront également d'imiter le comportement du personnel militaire qui avait opéré sur les lieux, et commenceront aussi à mimer les signaux propres à chaque aéroport de manière rituelle : ils allumeront ainsi des feux pour éclairer les pistes, *etc.*

Puis les cultes du Cargo ont lentement diminué jusqu'à disparaître avec la constatation que ces "dieux" généreux ne revenaient pas. Mais on a relevé un cas qui fournit en outre des indications sur la façon dont des dénominations spécifiques peuvent naître. La reconstitution qui en a été faite est malheureusement aussi pleine de lacunes qu'incertaine, mais on y trouve un certain nombre d'éléments : des soldats étatsuniens qui avaient la tâche de défendre l'archipel contre une éventuelle invasion japonaise rejoignirent les îles

Vanuatu en avion. L'un de ces militaires était de couleur et les habitants de l'archipel, également frappés par sa peau sombre similaire à la leur, l'auraient pris pour un être divin : ils ont attendu son retour et lui ont dédié un temple en gardant en tant que reliques quelques objets qui lui avaient appartenus. Le chef de tribu d'alors raconta ensuite avoir rêvé de l'Américain/dieu après que celui-ci fût parti et fut à partir de là considéré comme un "prophète du dieu".

Après le départ du soldat, on a commencé à adorer cette "divinité" sous le nom de "*Jonfram*". Il subsiste malheureusement des incertitudes quant à l'origine même de ce nom, dans la mesure où l'on n'a pas réussi à établir si elle correspondait à l'image d'un Américain particulier qui se serait appelé John Frum, ou si le nom en question venait du fait qu'il se serait présenté comme *"John from America"* .Après son départ les locaux auraient quoi qu'il en soit gardé le son *Jonfrom/Jonfram* en mémoire, faisant de ce nom celui de ce "dieu" singulier arrivé d'en haut avec moult biens à sa disposition.

Tous les ans au mois de février, le *"Johnfram Day"* est célébré sur l'île de Tanna, un jour pendant lequel les participants défilent habillés de Tshirts portant l'inscription "T-A USA"(*Tanna USA Army*) : l'événement est célébré le 15e jour, la croyance étant que ce "dieu" reviendra précisément à ce moment-là, sauf que l'année n'est pas précisée.

Au-delà du cas particulier de Jonfram, nous pouvons plus généralement constater que l'attitude religieuse qui en est née pour évoluer sur un mode spiritualiste/chamanique, a résolument conduit les peuples mélanésiens à croire que ces cargos, autrement dit des cargaisons de marchandises acheminées par voie aérienne, furent spécialement créés pour eux par les esprits des ancêtres. Selon cette croyance, les peuples blancs en auraient indûment pris possession, et il était ainsi nécessaire d'accomplir des rites de purification et de propitiation afin de faciliter les voyages permettant à ces biens d'arriver sur leurs îles.

Tout ceci s'est passé au siècle dernier sous les yeux des anthropologues et pourrait très probablement être la répétition documentée de ce qui s'est produit lors des millénaires où l'homme aurait été façonné par ces êtres supérieurs : il les aurait vu voler dans les cieux et aurait reconnu l'immense écart qui les séparait en termes de connaissances, de force et d'aptitudes. Faisant parallèlement l'expérience de leur technologie souvent terriblement destructrice, il aura néanmoins également bénéficié des extraordinaires avantages qu'elle offrait en se faisant transmettre ces connaissances et autres savoir-faire.

Le contact direct ayant été perdu – exactement comme cela s'est produit avec ces habitants d'îles du Pacifique –, on peut par conséquent estimer que l'homme aura au fil des siècles transformé ces caractéristiques matérielles en y substituant des convictions d'ordre magique, supérieur, spirituel et divin, au point de construire le personnage d'un "Dieu" n'ayant plus rien à voir avec les individus par lesquels tout avait probablement commencé[128].

Carmel (Mont)

Ce mont apparaît dans les textes sacrés du judaïsme et du christianisme, mais s'avère être également présent dans d'autres traditions. On affirme que ce n'est pas une découverte du judaïsme et qu'il serait même habité depuis la préhistoire, à savoir 150.000 ans avant J.-C. au moins, certaines pièces à caractère funéraire suggérant qu'il était déjà

considéré comme un lieu sacré à la fin de cette lointaine antiquité.

Nous en avons également un témoignage d'origine égyptienne : en l'an 1400 avant J.-C., le pharaon Thoutmôsis III, qui mène des campagnes militaires en Palestine, mentionne également le mont Carmel qu'il désigne comme un "Mont Saint" dans ses comptes rendus.

Nous avons dans la Bible les références suivantes : • *Jos* **12** 22 : le Carmel est conquis par Josué qui bat le roi Yoqnéam.

• *1 R* **18** : le Carmel entre en scène dans l'histoire d'Élie, que nous avons traitée dans le chapitre concerné.

Après cet épisode, le mont Carmel n'apparaît plus dans l'histoire biblique que sous forme d'allusions *(Is* **35** 2, *Ct* **7** 6, *Na* **1** 4).

En l'an 66 après J.-C., Vespasien accomplit des sacrifices sur le mont Carmel au dieu du lieu, que Tacite et Suétone décrivent comme un Dieu sans visage. Différentes traditions rappellent ensuite que de nombreux ermites continueront à se retirer dans les grottes de ce mont dans le sillage d'Élie, d'Elisée et de leurs disciples. Des complexes monastiques datant de l'époque byzantine seront par la suite établis près de la Grotte d'Élie (qu'abrite l'église de l'actuel couvent), comme en témoignent des inscriptions découvertes à l'occasion de fouilles.

Lors de la seconde moitié de l'an 1100, un certain nombre de rescapés des croisades se rassembleront sur le Carmel pour y démarrer une existence contemplative consacrée à la prière et à l'isolement : ce sera le patriarche de Jérusalem qui définira les règles de ce nouvel Ordre né de l'union de différentes communautés cénobitiques.

En l'an 1200, ce mouvement monastique gagnera l'Europe sous le nom d'"Ordre de Sainte Marie du mont Carmel". Celui-ci était fondé sur la solitude contemplative, la prière, la pauvreté et le travail.

L'Ordre passa ensuite de l'ermitage à la mendicité, et le pape Innocent IV publia la Règle Modifiée des Carmélites le premier octobre 1247.

Déluge

מבול *(mabùl* en hébreu) : "océan céleste, inondation, déluge".

On déduira de l'analyse des pictogrammes originaux de la langue hébraïque publiés dans *The Ancient Hebrew Language and Alphabet*[129], que le terme מבול *(mabùl)*

	lettre	pictogramme	signification
מ	mem (m)		Eau : mer, grande quantité, puissance.
ב	beth (b)		Maison : famille, interne
ו	vav (u)		Piolet de la tente : Ajouter, unir, rendre sûr et stable.
ל	lamed (l)		Bâton du berger : autorité de conduire à travers ou dans une direction précise.

correspond aux signes suivants :

Le déluge est connu et rapporté par différentes civilisations : la Bible fait état de cet événement dans les chapitres 6, 7, 8 du livre de la Genèse.

Les religions qui en soutiennent la véracité sont variées : judaïsme, christianisme, hindouisme, bouddhisme, confucianisme, shintoïsme, islam, zoroastrisme…

Le roi assyrien Assurbanipal se vantait de pouvoir lire et comprendre la signification des “inscriptions sur une pierre antérieure au déluge”.

Le texte sumérien qui s’intitule *Liste Royale Sumérienne* comporte une liste de souverains qui se prolonge durant un certain nombre de millénaires jusqu’à l’époque d’Ubar-Tutu… “le déluge balaya toute chose”. Il existe partout dans le monde de très nombreux récits du déluge dont tous les continents sont porteurs.

Le plus ancien s’avère quoi qu’il en soit être le texte sumérien connu sous le nom de *La Genèse d’Eridu* ou *Déluge sumérien* (XXXe siècle avant J.-C.), ensuite repris dans l’*Épopée de Gilgamesh* où l’on parle de la rencontre entre ce demi-dieu et Utnapishtim/Utanapishtim (le Noé de la civilisation babylonienne).

Nous mentionnons ci-après quelques-unes des nombreuses versions que diverses civilisations ont élaborées.

1) **Sumériens-Akkadiens**[130] : Enki et Enlil, les deux fils d’Anu, seigneur de l’empire, entretenaient une continuelle rivalité, qui avait aussi des conséquences sur la nouvelle espèce voulue et créée par le premier pour répondre aux exigences de ses subordonnés, les Anunnaki qui travaillaient dans les mines.

Enki aimait sa créature et décida de lui octroyer la “Connaissance” ultime, celle qui l’aurait affranchie de ses créateurs à travers l’aptitude à se reproduire de manière autonome : une connaissance/capacité qui l’aurait en somme rendue semblable aux “dieux”. Il le fit sans demander l’approbation de son frère, qui lui était hiérarchiquement supérieur.

Nous rapportons ici un élément qui nous relie directement aux récits bibliques : Enki était également représenté par un serpent, cette créature qui vit dans des abris creusés dans

la terre et en connaît les profonds secrets, précisément cette “divinité/serpent”, c’est-à-dire Enki, qui donne à Èvela capacité de se reproduire.

La Genèse rappelle parfaitement cet événement dans le récit du serpent qui tente la femme, l’incite à accéder à la connaissance et à prendre ce chemin que les dieux lui refusaient, car ils savaient qu’il aurait conduit l’homme (l’Adam, le “terrestre”) sur la voie de l’émancipation définitive et de la liberté.

Enlil, son frère aîné, l’apprit, chassant l’homme et la femme de ce lieu protégé dans lequel ils vivaient (que l’on appelle “paradis”, terme qui dérive du grec παράδεισος *[paradeisos]*, qui provient lui-même de l’iranien *pairidaesa,* “lieu clôturé”, lequel correspond au *[gan eden]* de la Bible et au *kharshag* suméro-akkadien, “lieu clôturé et protégé”) et les condamnant à se procurer de la nourriture par eux-mêmes. Il annonce également à la femme qu’elle devra enfanter dans la douleur, ce qui paraît logique si l’on songe que la création des hommes était jusque-là l’apanage des femmes anunnaki : les femmes d’humain, en effet, n’accouchaient pas et ne connaissaient par conséquent pas la souffrance physique liée à ce processus.

Les hommes commenceront ainsi à se multiplier par eux-mêmes et à peupler la région.

En 1914, le sumérologue Arno Poebel a mis à jour une tablette sur laquelle sont racontés les événements qui ont précédé la catastrophe : il s’agit de l’époque où les Anunnaki/Elohìm ont introduit la “royauté” sur Terre, à savoir le siège du pouvoir, érigeant des villes où cette lignée était établie : Eridu, Bad-Tibira, Larak, Sippar, Shuruppak et Larsa (des fouilles archéologiques ont aujourd’hui exhumé les ruines de tous ces établissements, à l’exception de Larak, qu’on situe hypothétiquement sans qu’il y en ait encore des preuves).

La durée totale des dix règnes des Anunnaki sur ces villes fut de 456.000 années[131].

La Bible nous parle également de l’existence de dix patriarches antédiluviens, et on nous y raconte ensuite que les fils des “dieux”, à qui les femmes commençaient à manquer pour des raisons évidentes, verront les filles des hommes (les *Adàm,* les terrestres) et s’en éprendront ; ils s’uniront alors à elles et procréeront à leur tour *(Gn* **6** 1-8), les deux espèces ayant évidemment été compatibles. Cela provoqua la colère d’Enlil, qui n’aimait pas la nouvelle créature et condamnait ouvertement ce métissage.

Dans l’intervalle, il était également devenu véritablement complexe de gérer les problèmes issus d’une masse d’individus qui allait en augmentant de manière incontrôlée. Face à ces situations problématiques, Enlil décida de mettre un phénomène naturel imminent à profit afin d’éliminer les Adàm et les êtres nés des rapports qui s’étaient instaurés entre les deux espèces. Les Anunnaki savaient en effet qu’une gigantesque et inévitable catastrophe était sur le point de s’abattre sur la Terre du fait de la force d’attraction exercée par la proche Nibiru, à savoir un déplacement des calottes polaires dont les désastreuses conséquences auraient concerné toute la planète.

Tout cela serait arrivé il y a environ 13.000 ans, à la fin de la dernière grande glaciation, et cet événement est connu de tous les mythes du monde en tant que “Déluge universel”.

Les Anunnaki en avaient donc connaissance, et Enlil voulut en profiter pour réaliser

son objectif au détriment de l'humanité : il décida d'abandonner temporairement la planète sans en avertir l'homme, le condamnant ainsi à l'extinction, en même temps que les animaux qui partageaient son existence sur la planète.

Les "dieux" partirent ainsi sur leurs navettes et ne réapparurent que quand les choses se calmèrent. Nous avons cependant indiqué qu'Enki, le "créateur" de l'homme, aimait sa créature : fort de ce sentiment, il décida alors d'en sauver ne serait-ce qu'un ensemble représentatif. Il prévint par conséquent l'un des hommes (Ziusudra/Uta-Napishtim, le Noé suméro-akkadien) de ce danger imminent et lui fournit les instructions nécessaires pour se mettre en sécurité avec sa famille, ainsi que quelques animaux qui leur serviraient à survivre en attendant de retrouver des conditions normales d'existence. La divinité transmit ainsi les informations permettant la construction d'une arche susceptible de préserver les espèces du désastre qui s'annonçait (voir l'entrée "Magur").

On relèvera avec étonnement que les rédacteurs de la Bible, tout à leur affirmation du caractère unique de dieu, ont revisité ce conflit entre les deux divinités, le transformant en une sorte de conflit intérieur vécu par le Dieu unique (cf. *Gn* **6**) : il décide d'effacer l'humanité de la face de la Terre ; pourtant, ayant d'une certaine manière réfléchi, il choisit de laisser vivre un homme juste et intègre qui avait trouvé grâce à ses yeux et avec lequel il établit un nouveau pacte.

L'autre caractéristique digne d'être relevée, c'est que la notion de "pluie" n'apparaît pas dans le récit sumérien du déluge, étant donné qu'il n'y est question que d'une grande masse d'eau provenant du sud qui submergeait tout sur son passage : une description qui fait songer à un gigantesque raz-de-marée.

La Genèse (**7** 11) dit que le cataclysme débuta par l'ouverture des מעינח ههום *[mayianot tehom]*, c'est-à-dire les "sources de l'abysse", sachant que le terme *mayian* indique "le lieu d'où surgit l'eau" et que le terme *tehom* signifie "la mer profonde", "l'abysse" ou "l'océan originel des eaux souterraines".

L'auteur biblique nous dit ensuite que les "ouvertures du ciel" (ארבח ה שמים) seront également activées ; ces dernières étant désignées à part, seraient-elles différentes des sources de l'abysse ?

Nous avons donc une succession d'événements qui semblerait commencer avec l'écoulement des eaux de l'océan pour se poursuivre avec des pluies interminables qui ne surviennent qu'après coup.

On notera de la même manière, à la fin de l'événement, une succession inversée des phénomènes *(Gn* **8** 2) : ce sont d'abord les *[mayianot tehom]* ("sources de l'abysse") qui se ferment, puis c'est au tour des *[arubbot ha-shamàim]*, les "ouvertures du ciel", de se fermer en faisant cesser la pluie. On trouve à nouveau, ici, une différenciation qui paraît claire entre "sources de l'abysse" et "ouverture du ciel", une distinction qui nous fait penser que ces deux éléments n'étaient probablement pas les mêmes et ne partageaient pas le même espace : en bas, les "sources", et en haut, les "ouvertures".

En suivant l'ordre des événements rapportés par la Genèse, on constate une correspondance avec le récit mésopotamien : dans un cas comme dans l'autre, le début de tout ce phénomène aurait été déterminé par le déplacement d'une immense masse d'eau déjà présente sur Terre.

2) **Bérose** : selon ce prêtre babylonien, les “dieux” cachèrent à l’homme la nouvelle de ce désastre imminent, sauf que le dieu Cronos en révéla le secret à Sisidro/Xisutro (on notera l’assonance avec le nom du Sumérien Ziusudra), le dernier patriarche/souverain antédiluvien, en lui ordonnant d’écrire l’histoire de ce qui adviendra à partir du moment où le phénomène débutera, de mettre cette histoire en sûreté dans la ville de Sippar avec tous les autres écrits dont il disposera, et de veiller enfin à se sauver en prenant place sur une embarcation. Sisidro exécute l’ordre reçu, construit une embarcation longue de cinq stades et large de deux, puis lève l’ancre pour l’Arménie (l’arche de Noé s’échoua sur l’Ararat, une montagne située en Arménie : *Gn* **8** 4). Le déluge étant passé, il libérera des oiseaux – exactement comme le fera le Noé biblique – pour vérifier la présence de la terre ferme en vue d’y aborder.

On notera ici avec intérêt l’existence d’autres correspondances spécifiques : Bérose écrit que le déluge aurait débuté au “quinzième jour du mois de Daisos”, qui était le second mois de l’année, la Bible (*Gn* **7** 11) indiquant quant à elle qu’il débuta le “dix-septième jour du second mois”. Dans les deux récits, l’homme choisi s’embarque avec femme, enfants, nourriture, eau et animaux, sauf que Bérose mentionne de son côté qu’il est également accompagné de quelques amis.

Au terme du cataclysme, Xisutro, la femme et le timonier sont “enlevés par les dieux” (il sera ainsi accordé au Sumérien Ziusudra de jouir de la “longue vie” normalement réservée aux “dieux”) alors que ses enfants et ses amis repeupleront la terre. Dans le récit de la Bible, cette tâche est le fait de la descendance de Sem, Cham et Japhet, les fils de Noé, qui aura lui-même une existence très longue : il vivra en effet 950 ans (*Gn* **9** 19-29).

3) Le chapitre CLXXV du ***Livre des Morts égyptien*** figure une description de la très forte irritation du dieu Thot à l’égard de l’humanité, où on lui attribue la volonté de détruire cette dernière : “J’effacerai tout ce que j’ai créé. La terre tombera dans l’abysse des eaux du déluge et redeviendra paisible comme au temps du commencement”. On en trouve la confirmation dans un texte funèbre issu de la tombe de Seti Ier, où il est question d’un déluge qui a détruit l’humanité ; trois papyrus relatent des catastrophes qui peuvent être comparées à celle qu’on décrit dans la Bible : • on lit dans le papyrus d’Harris (1300 avant J.-C.) qu’“une catastrophe de feu et d’eau provoqua le retournement de la terre” ; • pour le papyrus d’Ipuwer (1250 avant J.-C.), “le monde se mit à tourner à l’envers comme s’il était une roue de potier, et la terre se retourna” ; • si l’on en croit le papyrus d’Hermitage (1700 avant J.-C.), “le monde se retourna”.

4) La **mythologie grecque** nous parle de Deucalion et de Pyrrha, les fils respectifs de Prométhée et d’Épiméthée, deux conjoints dépourvus d’enfants qui furent choisis pour être sauvé du déluge qui se serait abattu sur la Terre ; ce serait ainsi à partir de ces derniers que l’humanité aurait pu renaître.

5) La **Chine** connaît **un** grand nombre de récits d’inondations, dont certaines auraient eu des proportions planétaires.

• Le *Livre de l’Histoire* (autour de 500 avant J.-C.) parle de l’empereur Yao qui doit faire face à des inondations dont les eaux ont “atteint les cieux”.

• Les *Classiques des Montagnes et des Mers* (sans doute écrit à partir de 450 avant J.-C.) nous renvoient à l’empereur chinois Da Yu qui passera dix ans à

contrôler un déluge “dont les eaux dues à l’inondation avaient atteint le ciel”.

D’autres récits contiennent des références à une femme du nom de Nüwa qui répara les cieux après la grande inondation et repeupla le monde.

6) En Malaisie, le déluge est mentionné dans les mythes de Jakun, de Kelantan et des Temuan.

7) Dans le manuscrit **aztèque** connu sous le nom de “Codex Borgia”, on parle de la *Quarta,* qui s’était terminée par un déluge universel qu’avait provoqué la déesse Acuecucyoticihuati (ou Chalciuhtlicue).

Dans la mythologie **inca,** le “dieu” Viracocha (l’Enki ou l’Enlil des Sumériens ?) anéantit des géants à l’aide d’une grande inondation, et ce furent ensuite deux personnes qui permirent de repeupler la Terre.

Dans les récits du peuple **maya,** on parle d’un grand déluge que provoqua le “dieu” Huracan.

8) Les **Indiens Hopi** parlent du déluge, de même que les **Micmacs** et les **Caddos** nord-américains, les **aborigènes d’Australie** et des **îles Andaman,** les **Polynésiens,** les **Maoris** de Nouvelle-Zélande, les **Mapuches** chiliens, les **Muiscas** colombiens, ainsi que les **Scandinaves** et les **Irlandais,** puis les **Indonésiens** et autres.

Nous noterons enfin que le personnage de Noé/Ziusudra/Utnapishtim/Xisutro est connu des mythes du monde entier sous divers noms : *Noé* (Noah) dans la Bible, *Utnapistim* dans l’épopée babylonienne de Gilgamesh, *Ziusudra* chez les Sumériens, *Cox Cox* chez les Aztèques, *Powaco* chez les Indiens Delaware, *Manu Yaivasata* dans THindoustan, *Dwytach* chez les Celtes, *Sze Kha* chez les Patagoniens, *Noa* pour les habitants d’Amazonie, *Nu-u* dans les îles Hawaii, *Nuwah* pour les Chinois, etc., certains de ces noms présentant également des assonances avec celui du patriarche biblique.

C’est toute l’humanité qui semble par conséquent se rappeler cet événement narré pour la première fois par les Sumériens, eux qui avaient eu le privilège de marcher avec les “dieux”, de vivre avec eux, et d’en recevoir la vie et des instruments pour progresser de façon autonome, initiant ainsi l’évolution des civilisation et culture humaines.

Pour approfondir la question et autres hypothèses alternatives, prière de se référer aux recherches d’E. Spedicato citées dans la bibliographie.

Duranki *(TSA)* Le “lien ciel-terre”.

Il s’agit d’une colonne utilisée par Enlil pour “s’adresser au ciel” ; cela se trouvait dans le centre de Nippur, la capitale du dieu Enlil. Il est également appelé *Ekur* et indique le lieu où Enlil planta la graine de l’humanité.

Duulma *(TSA)* Localité visitée par Inanna avec sa navette du ciel.

Eanna *(TSA)* “Maison de An”.

Le temple d’Anu (et d’Inanna) en Ur – la navette d’Anu ?

C’était une ziggourat (?) également appelée *Eunir Ankida,* “Maison qui s’élève en haut”, qui “unit ciel et terre”.

Se soulevait-elle ? Il est en.effet également dit de cette navette qu'"elle descend du ciel", et Inanna la soustrait à Anu en affrontant le "scorpion", qui la défend.

Ce temple/navette spatiale (?) révèle également le caractère typiquement "humain" et localisé des pouvoirs d'Inanna qui dit à Gilgamesh : "dans l'Eanna, je ne te concède pas le droit de promulguer des lois, je ne te concède pas le droit d'émettre des sentences […] Gilgamesh, ton pouvoir est confiné aux hommes, sur mes biens tu n'as aucun droit…".

Ebabbar *(TSA)* "Maison du lumineux".

Le temple d'Utu à Sippar.

Edin *(TSA),* **Éden**

(cf. *Gn* **2** 10) Le mot *Éden* a été traduit en grec par παράδεισος *[paradeisos]*, "paradis", et dérive du *pairidaeza* de la religion zoroastrienne (dont l'origine se trouve précisément dans le territoire de l'Eden) : le terme signifie "lieu clôturé".

Le mot hébreu *gan,* qui désigne le "jardin", est dérivé de la racine *ganan,* qui signifie "clôturer".

[*Gan be-eden*] גן בעדן signifie donc "jardin clôturé en Éden", qui, comme le dit la Bible, se trouve effectivement à l'orient par rapport au territoire palestinien où l'Ancien Testament fut rédigé.

La racine hébraïque *[adhan]* renvoie également à l'idée de "joie d'une vie heureuse" : elle évoque par conséquent le concept de paradis en tant que lieu de délices où les premiers êtres vivaient au contact des Elohìm ; nourris et soignés, ils étaient ainsi libérés des vicissitudes d'une existence normale.

Il y en a probablement eu deux : l'un en Afrique (dieux enkiti) et l'autre à Sumer (dieux enliliti), où Adam et Ève ont été emmenés. Les quatre fleuves bibliques qui partent de l'Eden sont le Gihon (l'actuel Aras, qui a un moment été appelé le Gaihun), le Pison (l'actuel Uhizun), l'Hiddekel (Tigre) et le Perath (Euphrate). Ils prennent leur source dans une région située à l'ouest de la mer Caspienne, aux alentours des lacs Ourmia et Van (Arménie-Kurdistan).

Sa localisation précise semble en être la zone de l'actuelle Tabriz (Iran) : la vallée de l'Adji Chay, appelée en persan *Meidan* (qui veut dire "lieu clôturé de murs").

La terre de Kush (Azerbaïdjan) et d'Avila (province d'Anguran en Iran), arrosée par le Gihon et le Pison, se trouve dans l'actuel Azerbaïdjan et sur les monts voisins du nord de l'Iran.

Le fleuve qui traverse l'Éden disparaît dans le sol dans les environs du lac Ourmia pour ensuite refaire surface en donnant source aux quatre fleuves cités, deux d'entre eux se jetant dans la mer Caspienne (le Gihon et le Pison) et les deux autres dans le golfe Persique (le Tigre et l'Euphrate).

Les archéologues estiment que les Sumériens sont arrivés dans la région qui constituera leur territoire (Sumer, dans le sud de la Mésopotamie) à la suite d'une migration dont l'origine se situerait précisément dans une zone montagneuse limitrophe à la mer Caspienne. Leur Dieu le plus important était assimilé à une "montagne", et leurs

temples nantis de surfaces à forte pente (*ziggourat*) rappellent justement cette formation naturelle.

C'est à partir de la terre de Sumer (Sud de la Mésopotamie) que l'on rejoint le ciel (le paradis terrestre) en passant sept chaînes de montagnes (les monts Zagros, d'abord, puis les autres) avec sept cols (les "sept portes" que mentionnent les récits babyloniens et hébraïques ?) : ceux-ci sont probablement les sept ciels de la mythologie religieuse hébraïque (le Talmud), qu'il faut dépasser pour atteindre le paradis ultime.

Caïn est exilé de l'Eden vers la terre de Nod, que la toponymie de l'époque place précisément à l'orient de la région abritant le siège probable de l'Eden biblique.

Les Chérubins affectés à la garde du jardin ont donné la localité de *Keruhabad,* la "résidence des Kheru" – les *Kherubi,* les Chérubins, les gardiens du territoire.

La région est dominée par le mont (volcan) Sahand, la montagne lumineuse sur laquelle se rencontraient les dieux, laquelle pourrait être le "mont de dieu" de la Bible[132].

Cet Éden correspondrait-il à la "Terre des vivants" originelle, le *Tilmum* des Égyptiens ?

Les dieux primordiaux provenaient de l'Éden :

- Enki (EA – Ya – Yahvé) ;
- Ninhursag (Mère des vivants – Hawwah – Ève) ;
- Inanna (Ishtar – Astarté – Ashtaroth) ;
- Dumuzi (Asar – Marduk – Osiris).

Ekur, Ehur, Ehar *(TSA)* "Maison comme une montagne".

Il s'agit du nom de la pyramide-temple d'Enlil à Nippur.

Les inscriptions disent que sa cime montait vers le ciel : se référaient-elles éventuellement à une partie supérieure susceptible de décoller ?

La Bible *(Gn* **11** 4) décrit la construction de la tour de Babel en énonçant littéralement, sans utiliser de verbes, que "cime d'elle dans les cieux" (les deux récits se réfèrent-ils au même événement évoquant la même caractéristique ?).

Les autres dieux se rendaient au temple de Nippur pour plaider la cause de leurs protégés. Il abritait une chambre centrale où étaient conservées les "Tables des destins", des pièces qui contenaient probablement des informations sur les orbites planétaires, celles qu'on lisait dans le ciel pour prévoir l'avenir, les phénomènes astronomiques étant parfaitement prédictibles. On peut supposer que c'est sans doute là-dessus que se sera bâtie la conviction dont se prévaut l'astrologie de pouvoir prédire le futur en observant les étoiles.

El Terme sémitique : dieu des Cananéens, la plus importante divinité ouga-ritique (culture pré-hébraïque située dans la région de Canaan et dans le Sinaï) ; nom utilisé dans la Bible dans *El Elyon* ou *El Shaddai* ("très haut", "seigneur des montagnes", "seigneur puissant").

Cet El est également appelé *"Ab-adam",* qui veut dire "Père de l'homme". Son

pluriel, *Elohîm,* est utilisé dans la Bible pour indiquer l'ensemble des individus dont la théologie a ensuite fait le personnage du dieu unique (voir le chapitre concerné).

Enki, Ea *(TSA)* "Seigneur de la terre", "Celui qui dévoile les secrets", "Seigneur de l'eau" (était-ce ce même dieu que les Égyptiens connaissaient sous le nom de *Ptah* ?).

Dieu de l'Abzu ; fils d'Anu ; frère d'Enlil ; divinité de tutelle d'Eri-du ; commandant des Anunnaki ; le dieu qui décide de créer l'homme sur l'initiative de la mère Nammu qui l'invite à façonner un être semblable aux dieux susceptible de les servir et de travailler pour eux. Enki crée l'homme : il crée l'humain-homme et l'humain-femme comme le dieu hébreu crée l'homme et ensuite la femme qui doit aider ce dernier à procréer de manière autonome.

Il avait pour emblème deux serpents entrelacés, un symbole qui rappelle la structure de l'ADN et le serpent [*nahash*] de la Bible qui tente Ève.

C'est le dieu qui reçoit pour tâche d'établir l'ordre dans le monde.

Il est également désigné en tant que "Seigneur de l'eau", et fait le lien avec d'anciennes légendes mésopotamiennes concernant des êtres mi-homme, mi-poisson, ou des individus recouverts d'écailles (une combinaison rappelant des écailles ?) parfois aussi décrits en tant qu'"animaux sensibles" : les Apkallu.

Ces êtres sont évoqués par divers chroniqueurs anciens.

Bérose (qui a vécu au IIIe siècle avant J.-C.), un prêtre babylonien du dieu Bel-Marduk, avait accès à des écrits cunéiformes et pictographiques (sur des cylindres, des tablettes et les murs des temples) qui dataient de milliers d'années. Il trouva dans certaines d'entre elles des informations concernant un animal doté de raison qu'on appelait *Oannes* : son corps était celui d'un poisson, mais comme il était amphibie, sa tête de poisson dissimulait une autre tête, humaine celle-là, sa queue cachant quant à elle des pieds.

La voix et le langage qu'il utilisait étaient en outre articulés et humains. La légende raconte qu'Oannes parlait avec l'homme le jour et l'instruisait en matière de lettres, de sciences et de toute sorte d'arts. Il lui avait ainsi appris à construire des maisons, à bâtir des temples, à rédiger les lois et à assimiler les principes de la géométrie. Quand le soleil se couchait, l'être en question plongeait à nouveau dans la mer et attendait toute la nuit dans les profondeurs marines.

Abidin, un disciple d'Aristote (IIIe siècle avant J.-C.), mentionne également ces êtres sortis de la mer lorsqu'il parle des rois sumériens.

Apollodore d'Athènes, un érudit athénien du IIe siècle avant J.-C., fait quant à lui référence aux diverses manifestations de ces êtres sortis des eaux du Golfe Persique : sous le règne d'Amenon le Chaldéen, "apparaît le *Musarus Oannes, 'Annedotus',* qui signifie 'l'abominable Oannes' ou 'le repoussant'" ; sous le règne d'Euedoreschus, apparait en revanche un personnage du nom d*'Odacon.*

Des analogies sont possibles avec d'autres traditions qui décrivent des personnages aux caractéristiques très similaires à celles des Apkallu : en Amérique, les Mayas adoraient un être amphibie qu'ils appelaient *"Uaana"* et dont la traduction est "celui qui

réside dans l'eau".

On trouve à côté de cela, à Rhodes, les Telchines, des divinités amphibies dotées de pouvoirs magiques. Les Dogons du Mali adoraient le *Nommo,* un être supérieur doté d'un corps de poisson qui était à l'origine de toute leur culture. Celui-ci retourna au milieu des nuages à l'intérieur d'un œuf ardent… On trouve chez les Sumériens également, parallèlement à une composante "céleste", les traces d'une mythologie "aquatique". Pour les défenseurs de la paléo-astronautique, ces deux mythes pourraient en fait se rapporter à des êtres "extraterrestres" que le regard culturel de l'époque aurait déformés. Ils font en outre valoir leur thèse en soulignant que les descriptions des moyens de transport avec lesquels ces êtres sortaient de la mer rappellent fortement des submersibles modernes ou des navettes spatiales également susceptibles de servir d'engin amphibie.

Enlil *(TSA)* "Seigneur du ciel", "Seigneur du commandement", "Seigneur du vent".

Fils d'Anu, frère d'Enki et divinité tutélaire de Nippur (voir l'entrée "Nibruki").

C'était en fait le plus important des dieux après Anu : il semble même avoir remplacé ce dernier – qui était toujours absent – à partir d'une certaine époque, ainsi que lors de la période qui suivra. Il était considéré comme le "Roi du ciel et de la Terre", le "Roi de tous les pays" et les divers souverains locaux affirmaient que c'était lui qui les avait directement intronisés pour régner sur le pays qui leur était confié : c'était en effet Enlil qui "prononçait le nom du roi" et lui "donnait son sceptre".

Enmeduranki *(TSA)* "Le seigneur dont *Me* relie ciel et terre".

Prêtre des *Me* de Duranki qui officiait près du temple sacré de Nippur.

Ce personnage est accompagné par un sage Apkallu du nom d*' Utuaabzu,* lequel rappelle l'Énoch biblique qui fut emmené dans le ciel : la dernière partie du nom sumérien du roi de cet apkallu, "anki", est un rappel direct de l'hébreu *Hanok*...

Enmerkar *(TSA)* Roi d'Uruk (première dynastie ; il régna immédiatement après le déluge), celui à qui l'on a attribué l'invention de l'écriture (3100 avant J.-C.).

Il s'agit du fils de Meskiagkasher, le premier roi qui régna sur Uruk après le déluge.

Enmerkar ramena le culte de la déesse Inanna d'Aratta (l'Urartu/Ararat biblique) à Uruk, la région où se trouvait l'Éden.

Il fait construire l'Eanna à Uruk.

Son nom a également le sens *d'Enmeru,* "chasseur" : ce personnage, avec ses trois consonnes *N-M-R,* rappelle les trois consonnes du grand chasseur biblique Nimrod (le fils de Kush et petit fils de Noé), qui fut le premier à exercer le pouvoir sur la terre (après le déluge ?) en régnant sur Érek (Uruk), Babel et Accad *(Gn* **10** 8-10).

La dynastie serait la suivante :

Ziusudra (Noé) – Déluge – Meskiagkasher (Kush) – Enmerkar (Nimrod).

Ces deux derniers personnages (suméro-bibliques) sont donc les initiateurs de la première dynastie d'Uruk (l'Érek biblique) après le déluge.

Enmerkar fait construire un grand temple dédié à la déesse Inanna, et le Nimrod

biblique (selon l'historien juif-romain Flavius Josèphe) fait construire une tour gigantesque ; ce sera la période de la confusion des langues (??) provoquée par le Dieu suprême (Enlil ?) : souvenons-nous qu'Utnapishtim (le Noé babylonien) fait construire un temple dédié à la déesse Ishtar, la rivale d'Enlil.

Ennéades (Plotin) Plotin — né à Licopoli (Égypte) en 205 et mort à Minturno (Lazio) en 270 – a été l'un des philosophes les plus importants de l'antiquité. Il fut l'héritier de Platon et est considéré comme le père du Néoplatonisme.

Sa doctrine est contenue dans les Ennéades, une œuvre dirigée et publiée par son biographe Porfirio. Elles sont composées de 6 groupes de 9 traités, classés selon un schéma ascensionnel qui part des réalités du monde et de la vie terrestre, pour passer aux niveaux métaphysiques (providence divine, âme, facultés psychiques et intellectuelles…) et toucher pour finir à la réalité divine suprême.

Enuma Elish Poème babylonien connu sous le titre d*'Épopée de la Création,* même si la signification exacte de ces termes est "Quand en haut" : c'est une narration du mythe de la création et des exploits du dieu babylonien Marduk.

On ne connaît pas avec certitude l'époque de sa composition (XIXe siècle avant J.-C. ?), mais il contient assurément un grand nombre d'éléments typiques des récits sumériens qui lui sont antérieurs. Les tablettes d'argile sur lesquelles il est écrit rapportent en tout cas clairement cette légende "copiée d'un texte sumérien". Nous en connaissons diverses rédactions : néo-babylonienne, néo-assyrienne, une assyrienne plus ancienne, et une pré-babylonienne.

L'épopée qui nous est racontée peut être scindée en plusieurs parties distinctes – généalogie des dieux, l'histoire d'Ea (Enki) et d'Apsu, le mythe du dragon, le récit de la création – et se termine par une sorte d'hymne aux 50 noms de Marduk : cette particularité fait penser qu'il s'agit d'une réécriture du poème dédié à Enlil, ce dieu ayant considéré le numéro 50 comme sacré. Le nombre de tablettes incluant ce récit de la création, 7, correspond exactement à la subdivision des jours indiquée dans le chapitre 1 de la Genèse, une spécificité qui suggère que le texte biblique est *directement lié* à cet écrit suméro-babylonien beaucoup plus ancien.

Eridu *(TSA)* Le plus ancien site des "dieux" de Sumer.

Le terme rappelle l'idée d'un "domicile placé loin" des domiciles d'origine.

Son nom pourrait bien rappeler l'Irad/Iaràd biblique, le fils d'Énoch et "constructeur de ville".

Dans *Genèse* **4** 17, on parle d'une installation dans la plaine et de la fondation d'une ville qui aurait été construite par Enoch, lequel lui aurait justement donné le nom de son fils, *Irad/Iaràd* : un nom qui signifie "celui qui descend" et pourrait ainsi évoquer une migration se faisant de régions élevées en direction de la plaine, ou encore "ceux qui sont tombés d'en haut".

Ce fut le centre du culte du dieu Enki qui avait pourvu à l'assainissement de la région des marécages : on l'appelait également *Haaki,* "Maison des poissons d'eau", car elle était construite sur un important réseau de canaux et de marécages.

Elle sera également appelée *Eduku*, la “Maison du tombeau sacré”, où se trouvait un “temple qui s’élève jusqu’au ciel”.

Elle était également connue sous le nom de *Nunki* : la terre de Nun.

Le terme *Nun* désignait pour les Égyptiens les eaux primordiales du chaos, et c’est précisément sur celles-ci qu’Eridu érige cette première construction dans les marécages de la basse Mésopotamie (une région par conséquent vierge et chaotique – l’Abzu, l’eau primordiale).

Elle correspondait à l’actuelle Tell Abu Shahrain (315 km au sud-est de Bagdad).

Erreurs de la Bible Notre étude tend à démontrer en dehors de tout doute raisonnable que l’Ancien Testament est un livre d’histoire écrit sans la moindre intervention divine par des hommes, qu’il n’est ainsi, en tant que tel – contrairement à ce qui est souvent affirmé – pas infaillible et contient donc de très nombreuses erreurs, contradictions, incohérences et autres.

En attendant de consacrer un travail spécifique à cette question, nous nous contenterons de ne rapporter dans cette rubrique que quelques-unes des “inexactitudes” les plus voyantes parmi toutes celles que contient l’Ancien Testament dans son entier. Il s’agit d’erreurs aussi visibles qu’indiscutables qui renvoient à des faits historiques bien connus et qui ne sont donc pas attribuables à des difficultés d’interprétation : • Dans *Tobie* **1** 2, ¡1 est écrit que l’exil dont il est question s’est produit au temps de Salmanasar alors que cela s’est passé à l’époque de Tiglat-Pileser III.

• Dans *Tobie* **1** 15, il est écrit que lorsque Salmanasar mourut, c’est son fils Sennachérib qui monta sur le trône, alors que son successeur fut en réalité Sargon II.

• Dans *Judith* **1** 1, il est fait état d’un improbable Nabuchodonosor qui règne sur les Assyriens à Ninive.

• Dans *Daniel* **4** 30, on parle de la “folie” de Nabuchodonosor alors que c’est son fils Nabonide (555-539 avant J.-C.) que le déséquilibre mental frappa, celui-ci abandonnant le trône, Babylone et autres pour se retirer dans l’oasis de Tema (l’histoire est également racontée dans un document de Qumram connu sous le nom de “Prière de Nabonide”).

• Dans *Daniel* **5** 2, on décrit Baltazar comme le fils de Nabuchodonosor, alors que c’était en réalité le fils de Nabonide.

• Dans *Daniel* **5** 30, il est dit que Balthazar fut tué lors de la prise de Babylone, alors que le roi qui fut tué cette nuit-là était Nabonide. Balthazar avait péri auparavant lors d’une bataille menée à l’extérieur de la ville.

• Dans *Daniel* **6** 1, on raconte que Darius le Mède reçut le royaume (de Babylone) à la mort de Balthazar, alors que c’était le roi persan Cyrus qui avait conquis la ville, Darius ne la reconquérant qu’en 521 en vainquant un rebelle du nom de Nabuchodonosor IV qui y avait repris le pouvoir.

On ne pourra s’empêcher de remarquer ici qu’on attribue souvent au livre de Daniel une valeur prophétique, nantie de l’infaillibilité qui l’accompagne nécessairement, alors

qu'il est émaillé d'erreurs manifestes du fait de connaissances lacunaires quant aux sujets traités !

Flavius Josèphe Il naît à Jérusalem d'une famille noble autour de l'an 37 après J.-C. Il sera éduqué au sein de la tradition hébraïque en étant cependant soumis à l'influence des civilisations grecque et latine. Hébreu respectueux de la Torah, proche de la mouvance des pharisiens et hostile aux mouvements nationalistes, il se rend en 64 à Rome qui lui laisse une impression aussi forte que positive.

Lors de la première guerre judaïque (en 66 après J.-C.), il occupe la charge militaire de gouverneur de Galilée. Quand les rebelles se rendent compte qu'ils ne peuvent plus s'opposer aux Romains, ils choisissent de se suicider. Josèphe réussit à survivre et se rend alors aux Romains. Il fait ensuite la rencontre, qui sera pour lui déterminante, de Titus Flavius Vespasianus (Vespasien), un responsable militaire, auquel il prédit qu'il deviendra empereur. Suite à cette heureuse prémonition, le futur empereur des Romains lui laissera la vie et Josèphe se liera à la famille de l'empereur, en adoptant également le nom de famille de Flavius.

Il vécut par la suite à Rome, écrivant des œuvres qui, si elles étaient empreintes de romanité, n'en oubliaient pas moins de diffuser des éléments de la culture hébraïque.

Sa *Guerre des Juifs* représente la principale source historique pour ce qui est de la guerre contre Rome, étant également inclusive de la description des derniers jours de la forteresse hébraïque de Massada.

On trouve en outre, dans les *Antiquités judaïques,* des aperçus sur le personnage de Jésus (considérés par les experts comme une suite d'interpolations) et des informations importantes concernant des mouvements religieux internes au judaïsme de l'époque.

Il mourut à Rome autour de l'an 100 après J.-C.

Gai *(TSA)* "Grande".

Gai *(TSA)* "Être de lait", au sens d'un individu au teint laiteux. Description sumérienne attribuée à ces individus qui sont ensuite devenus les anges (les άγγελος [*âggelos*] des Grecs) des traditions postérieures : ils avaient la peau, les cheveux et les yeux très clairs (voir les recherches de B. Russo citées dans la bibliographie).

Gilgamesh *(TSA)* **(Épopée de…)** Fléros sumérien, souverain d'Uruk (l'Erek biblique), fils de la déesse Nin-sun et descendant de Shamash : il était aux deux tiers dieu, le troisième tiers étant humain. On le dit également être le fils de Lugalbanda (lui-même le fils de la déesse Ninsun) et le petit-fils d'Enmerkar.

L'Épopée de Gilgamesh est un poème écrit en caractères cunéiformes sur des tablettes d'argile, la version qu'on en connaît remontant au XIe siècle avant J.-C., mais son contenu a en réalité été inspiré par le récit d'Atrahasis plus ancien de six siècles.

Que raconte donc son épopée ?

Souverain cruel, Gilgamesh attire sur lui l'attention des divinités, qui décident de le punir.

Ils façonnent alors un certain Enkidu avec de l'argile, une sorte d'homme primitif et

sauvage.

Tous deux s'affrontent, mais Enkidu ne réussit pas à vaincre Gilgamesh. Ils établissent alors une alliance qui se transforme en amitié : ils décident ainsi d'aller dans la Forêt des Cèdres (Liban ?) pour y prendre le bois des arbres, celle-ci étant protégée par un monstre qu'ils réussissent à vaincre.

Gilgamesh est courtisée par Ishtar/Astarté, mais il la repousse. La déesse offensée envoie alors contre les deux amis un taureau divin de couleur bleue : Enkidu le stoppe et Gilgamesh le tue. Ishtar met ensuite Enkidu à mort et Gilgamesh découvre ce qu'est la douleur à travers la perte de son ami. Décidant de partir à la recherche du secret de l'immortalité, il apprend ainsi qu'il existe un homme qui connaît ce secret : le vieux sage Utanapishtim (le Noé biblique) qui avait été sauvé du déluge universel avec l'aide d'Enki, et à qui les dieux avaient donné l'immortalité. Gilgamesh vient à bout des obstacles qui l'empêchaient de le rencontrer et atteint un lieu où une femme lui demande de faire halte. Il choisit cependant de continuer sa route et rejoint Utanapishtim. Le vieux sage l'informe d'abord que la mort est inévitable pour l'homme puis, pris de pitié, lui révèle alors qu'il existe une possibilité d'acquérir la jeunesse éternelle, à savoir une plante qu'on trouve au fond de la mer. Gilgamesh part immédiatement à la recherche de cette plante et, ayant fini par la trouver, il s'arrête pour se reposer au bord d'un ruisseau, la plante étant dans l'intervalle mangée par un serpent.

La fin du texte original est endommagée et il y manque de nombreuses parties. D'autres tablettes qui ne font pas partie de l'épopée traditionnelle font état du suicide de Gilgamesh et de sa cour.

Igigi, Igigu *(TSA)* "Ceux qui observent" : c'est ainsi qu'on définissait les astronautes anunnaki qui restaient en orbite (?).

Igi signifie "œil" et par conséquent le fait de regarder. *Gu* signifie "territoire, région". *Gi* porte en lui les sens de "confidence", "familiarité" et "confiance" (voir le travail de B. Russo cité dans la bibliographie).

Ilu *(TSA)* "Celui qui est en haut", "Seigneur".

Immortalité des dieux Le sujet de l'immortalité de dieu, ou des dieux est particulièrement épineux car il est directement en rapport avec l'*éternité* de dieu. Cette dernière est spécifiquement liée à la foi des croyants, qui sont bien entendu dans l'impossibilité de remettre cet aspect de leur dieu en question.

La Bible dit pourtant clairement que les Elohìm "meurent comme tous les hommes (*Adàm*)[133], les Sumériens racontant que leurs dieux/Anunnaki jouissaient de vies très longues mais pas éternelles et que cette durée allait progressivement en diminuant au fil des siècles, surtout avec la pratique des croisements entre les membres des deux espèces.

Si l'on en croit les traductions de Sitchin, les Anunnaki s'étaient rendu compte que ceux d'entre eux qui étaient descendus sur Terre vieillissaient plus vite que ceux qui étaient restés dans l'espace, les premiers à vieillir étant en particulier ceux qui étaient nés sur notre planète.

La Bible rend compte de ces croisements lorsqu'elle narre que *(Gn* **6** 1-4) les fils des Elohìm virent qu'ils pouvaient physiquement s'unir aux filles des Adam et commencèrent

ainsi à les prendre pour femmes.

Selon toute probabilité, ce seront ces croisements qui détermineront l'atténuation progressive des qualités d'un "gène" donné de la longévité, jusqu'à le faire complètement disparaître.

L'existence de ces "gènes" pourrait éventuellement être prouvée par le fait que les dynasties de gouvernants Anunnaki supposaient que la descendance en fût garantie par des mariages entre mâles et demi-sœurs afin d'en conserver la pureté : les unions mixtes qui s'en sont suivies ont bien évidemment dû interrompre le processus.

Telle fut pourtant l'attitude des lointains ancêtres de l'homme.

Dans le *Livre des Jubilés* (voir cette entrée), il est rapporté que dans la 21e année du second jubilé, Èvedonne naissance à Caïn, puis à une fille nommée Awan que Caïn, son frère, prendra pour femme. Naît ensuite Set et une autre fille, Azura, que Set, son frère, prendra pour femme.

De l'union entre Caïn et sa demi-sœur Awan naît Enoch ; de Set et Azura naît Enosh, dont le fils, Qénân, prend pour femme sa sœur Mualet, puis leur fils Mahalaléel prend pour épouse sa cousine Dina… C'est en somme une tradition importante qui se conserve dans le temps.

La liste des descendants de Noé nous rend compte du raccourcissement progressif et inévitable de la durée de la vie *(Gn* **10-11**) : Sem vécut 600 ans, Eber, son arrière-petit-fils, 464 ans alors que son fils Péleg ne vivra que 239 ans, et puis, petit à petit… Nacor vécut 148 ans et Sara (femme d'Abraham) 127 ans. Quelques années supplémentaires furent accordées à Abraham, qui ne vécut que 175 ans, en définitive bien moins que les patriarches qui l'avaient précédé dans sa généalogie, lesquels jouirent d'une remarquable longévité.

La famille d'Abraham elle-même suivait encore cette coutume quant au choix de leurs femmes pour ses descendants *(Gn* **20** 12 et chap. **24-28**).

La science moderne est en train de retrouver cette connaissance ancienne : elle a en effet identifiée des gènes, ou des combinaisons génétiques qui allongent la vie dans le monde animal, et est en train de mener une série d'expérimentation dans ce sens.

Le professeur Edoardo Boncinelli, un biologiste, affirme que la prochaine étape de la génétique est précisément représentée par des interventions destinées à prolonger la durée de la vie humaine de quelques décennies.[134]

Les Islandais sont connus pour avoir dans leur ADN un gène qu'on a baptisé "Mathusalem", parce qu'il semble avoir une fonction spécifique en termes de longévité. On a découvert un gène chez la *Drosophila melanogaster,* le moucheron du fruit, qui multiplie sa durée de vie par deux. On a également repéré chez les rats, un gène qui augmente leur longévité de 35%…[135]

Inanna *(TSA)* "Bien aimée d'Anu", "Reine du ciel", "Dame du temps du ciel" : fille de Nannar/Sin, sœur d'Utu et petite-fille d'Enlil, elle régnait sur Aratta et Uruk, et se vit confier l'administration de la civilisation de la vallée de l'Indus aux environs de l'an 2800 avant J.-C.

Elle est également connue sous les noms d*'Irnini* ("forte, dame parfumée"), d'*Ashtaroth* chez les Hébreux, d*'Ishtar* en Babylonie, d*'Astarté* chez les Syriens et d*'Anahita* chez les Perses.

Ses symboles étaient entre autres le lys (présent sur les plus anciennes constructions égyptiennes) et le trône, qui était également représenté sur la tête de la déesse Isis *(Aset* en égyptien).

Déesse de la guerre (la "bataille était son plaisir"), elle réussit à s'emparer des "pouvoirs" *(Me)* qui étaient conservés à Eridu au profit d'Uruk.

Elle était également considérée comme la patronne de l'amour libertin et sans entrave : des caractéristiques que l'on retrouve chez la Grecque Aphrodite, pareillement vénérée en tant que déesse de l'amour et protectrice des combattants. Hiérodule d'An avait sa résidence à Uruk, auprès de la ziggourat connue sous le nom *d'Eanna* ("Maison d'An", "Maison des multiples rendez-vous").

C'était une Anunnaki enlilite, qui épousa Dumuzi (*Tammuz* pour les Akkadiens, *Adonis* pour les Grecs), le fils d'Enki : la continuelle rivalité qui divisait les familles enlilites et enkites poussa Marduk à provoquer la mort de Dumuzi pour conserver le pouvoir.

Kiengir *(TSA)* Nom avec lequel les Sumériens définissaient le territoire où ils vivaient, à savoir Sumer. "Terre des seigneurs noirs", "Terre des seigneurs des noirs", "Terre des seigneurs des machines volantes", "Terre des gardiens" *(Shumer* en akkadien), "Terre du seigneur noble".

Il est à noter que les Égyptiens appelaient leurs dieux du commencement des temps *"ta neteru",* "les gardiens".

Kish *(TSA)* La première localité de la Terre à laquelle les dieux ont concédé la royauté après le déluge : c'est à partir de ce moment-là que les hommes peuvent commencer à se gouverner eux-mêmes et à gérer leur travail pour les Anunnaki.

Le nom de cette ville est mentionné dans *Genèse* **10** en tant que première ville royale.

Certains écrits sumériens attribuent ce privilège à Kish ("le déluge effaça toute chose […] après que le déluge eut effacé toute chose, quand la royauté descendit du ciel, la royauté fut à Kish"), d'autres à Lagash, alors l'archéologie contemporaine semble leur préférer Uruk.

Kish a été protégée par les dieux : "… eux, les grands dieux, les Igigi, désigneront une ville […] eux, les grands dieux, les Igigi, désigneront la ville de Kish […] les Igigi se tournèrent vers les Têtes Noires (l'appellation que les Sumériens s'attribuaient) et dirent 'puisse un roi être leur berger […] puisse Etana être le constructeur du temple…'".

Etana était défini comme "le Berger qui monta au ciel".

La ville se trouvait à proximité de l'actuelle Ingarra, à 85 km au sud-est de Bagdad.

Livre des Jubilés Également appelé *Petite Genèse,* ce texte n'est considéré comme canonique que par l'Église copte. Probablement composé en hébreu vers la fin du IIe siècle avant J.-C., il n'a été conservé dans son intégralité que dans sa traduction

éthiopienne et avait le statut, avec le Livre d'Énoch, de texte sacré de la Bible, dont il faisait partie.

Il rapporte l'histoire qui va du monde de la création à l'exode hors d'Égypte, subdivisant les événements en périodes de 49 ans – d'où son nom – elles-mêmes divisées en périodes de sept ans.

Livre d'Énoch C'est un texte apocryphe d'origine judaïque qui n'est accepté que par la tradition copte. Sa rédaction définitive remonte au Ier siècle avant J.-C. et elle nous est parvenue sous sa forme écrite dans une ancienne langue littéraire de l'Éthiopie (le *ge'ez).*

Il y a d'autres versions du Livre d'Énoch, l'une appartenant aux Rouleaux de Qumran qui est araméenne, l'autre étant l'extrait que nous en a donné le moine Giorgio Sincello dans une œuvre qu'il a composée au IXe siècle.

Le Livre d'Énoch pourrait constituer un regroupement de textes antérieurs car il est composé de sections distinctes : le livre des *Vigilants* (cc. 1-36), le livre des *Paraboles* (cc. 37-71), le livre de l'*Astronomie* ou livre des *Astres célestes* (cc. 72-82), le livre des *Rêves* (cc. 83-90), la lettre *d'Énoch* (cc. 91-104) et la section finale (cc. 105-108) également connue en tant qu*'Apocalypse de Noé.*

Lugal *(TSA)* "Grand homme".

Titre conféré à des personnages particulièrement méritants comme Kubaba, la reine de Kish et fondatrice de la troisième dynastie.

Il signifie également "roi, seigneur". Il fallait qu'il ait moins de pouvoir que l'En.

Ce terme pourrait être un rappel du terme sémitique *Malik,* ou *Melek,* "roi" (comme le Melchisedek biblique : *melek-sadok,* le seigneur de justice et roi de Jérusalem).

Lugalbanda *(TSA)* Commandant des troupes d'Enmerkar, qui est défini comme un *Dingir* et comme le père de Gilgamesh.

Lulu, Lullu *(TSA)* "Mélangé", mais peut-être également "stupide" (voir B. Russo dans la bibliographie).

Le nouvel être créé par les Anunnaki/Elohìm.

Magur, Magurgur *(TSA)* Un "Bateau qui peut se renverser et se tourner", qui devait par conséquent être celui de Ziusudra, le Noé sumérien.

Il était appelé "*Tebitu"* en akkadien, dont le sens renverrait à un type d'embarcation également capable de rester submergé sans être endommagé et à l'intérieur duquel on pouvait vivre.

Il est appelé "*Tevàh*" תבה dans la Bible *(Gn* **6** 14 et suiv.), dont le sens est "panier, boite, caisse".

Dans les deux récits moyen-orientaux les plus importants qui parlent de l'arche, il subsiste encore la description de la façon dont on utilisait le bitume pour le collage et l'étanchéisation, mais les dimensions de l'arche diffèrent : • *longueur* : 300 coudées dans la Bible comme dans l'Épopée de Gilgamesh.

• *largeur* : 50 coudées dans la Bible, et 120 dans l'Épopée de Gilgamesh.

• *hauteur* : 30 coudées dans la Bible et 120 dans l'Épopée de Gilgamesh.

Manéthon

Prêtre égyptien du culte de Sérapis, il est engagé par le roi Ptolémée Philadelphe en 270 avant J.-C. pour écrire l'histoire de l'Égypte antique.

Les trois volumes, connus sous le titre d*'Aegyptiaca,* furent déposés dans la Bibliothèque d'Alexandrie et furent perdus à la suite des nombreux événements dramatiques qui provoqueront la destruction de cet important centre mondial antique de la culture : on en connaît le contenu grâce aux citations d'autres auteurs, parmi lesquels le juif Flavius Josèphe, Sextus Julius Africanus et Eusèbe de Césarée.

Il affirma dans ses écrits que les listes des dynasties du temps des commencements étaient constituées de dieux et de demi-dieux ayant régné bien avant les Pharaons.

Les dieux des origines étaient les suivants, leurs durées de règne respectives étant mentionnées : Ptah (9000 ans), Ra (1000 ans), Shu (700 ans), Geb (500 ans), Osiris (450 ans), Seth (350 ans) et Horus (300 ans). Il s'ensuivit une dynastie de 30 demi-dieux, lesquels ont régné durant une période de 3650 ans qui fut suivie d'une époque de chaos qui se termina par l'instauration de la première dynastie exclusivement "humaine", dont le premier pharaon fut Men (Ménès). La liste des Pharaons ayant succédé à Ménès fut considérée comme fantaisiste et on doit à Champollion, le père de l'égyptologie moderne, d'avoir relevé que les informations données par Manéthon étaient dignes d'intérêt, et ce, beaucoup plus qu'on ne le pensait : le temps aidant, on a en effet retrouvé des preuves concrètes de l'existence de certains souverains que Manéthon avait été le seul à citer.

Massorètes

Les massorètes étaient ces gardiens de la "tradition" (masorah) qui sont intervenus sur les textes bibliques au Ier millénaire après J.-C. afin de définitivement en établir le canon. Ils se sont par conséquent occupés de réaliser diverses opérations, parmi lesquelles la définition de l'orthographe et de la prononciation avec insertion de voyelles, la subdivision en mots, livres, sections, paragraphes et versets, et une manière d'arranger le texte qui le préservait d'interprétations erronées.

Parmi les textes proposés par les divers massorètes qui se sont succédé au fil des siècles, c'est le codex élaboré par la famille Ben Asher de l'école de Tibériade (VIIIe siècle après J.-C.) qui s'est imposé, lequel fut par conséquent reconnu en tant que texte standard de la Bible, cette version étant arrivée jusqu'à nous par l'intermédiaire du *Codex Leningradensis* (Codex de Leningrad), un manuscrit rédigé sur parchemin et daté de 1008 après J.-C.

L'auteur, Semuel ben Yaaqov, déclare l'avoir recopié au Caire à partir du manuscrit original d'un chef de file, le massorète Aaron ben Moshe ben Asher.

Il est conservé dans la Bibliothèque Nationale russe de Saint-Pétersbourg (Leningrad à l'époque, d'où le nom), et répertorié sous la référence "Firkovich B 19A" ; il représente la version de référence officielle du texte biblique hébraïco-araméen qui vaut autant pour les juifs que pour les chrétiens.

"Pointeurs" (*naqdanlm*) est le nom que s'attribueront ceux qui élaboreront et

appliqueront au texte consonantique un système de points et de petites lignes pour indiquer les sons vocaliques et permettre la prononciation correcte du texte sacré lors de sa lecture. Il en est né un système de vocalisation précis mais complexe que nous n'avons de ce fait pas pris en considération.

Me *(TSA)* Objets mal identifiés qu'Inanna soustrait à Enki et qui lui permirent d'acquérir une série de connaissances cruciales dont la portée était majeure.

Un *Me* s'avère avoir été "mené à terme" dans le Dirga par Enlil. Ces *Me* ont également été "compilés" par Enki : était-ce des unités de stockage de mémoire ?

Il s'agissait d'éléments qui garantissaient l'ordre cosmique et présidaient au devenir de l'homme et de la civilisation.

En ce qui concerne ce dernier aspect, il existe une liste de 64 *Me* qui concerne différents aspects dont, entre autres, les éléments constitutifs d'une vie civilisée : du pouvoir à la prêtrise, et de la loi aux instruments musicaux.

Ce qui est curieux, c'est qu'à partir du moment où Inanna s'en empare, Enki s'aperçoit qu'"ils ne sont pas à leur place" (?) et veut absolument les récupérer (comme s'ils n'étaient pas duplicables). Il envoie ainsi son assistant à la poursuite d'Inanna en lui demandant de ramener le "Bateau céleste" (comme s'il n'était pas séparable des *Me*) : lorsque celui-ci arrive à destination, Inanna sort "un par un" les *Me* qui définissent les "lois divines".

Un autre récit dit : "[…] en ces jours-là […] les pays montagneux […] la grande montagne des sublimes *Me* […] les *Me* luxuriants […] les *Me* resplendissants […] les grands *Me* divins, tu ne dois jamais les faire échapper de tes mains." (?).[136]

An, Enlil, Enki, Ninhursag, Inanna, Utu et Suen représentent les divinités qui ont les Me, "puissance surhumaine", "en main".

Quand Inanna "descend aux enfers", elle apprête ses vêtements habituels et "elle attache les sept *Me* à son côté […] rassemble les Me, les prend en main, les relie sur leur base, les fait se tenir droit". Quand elle arrive à destination, privée de tout pouvoir (elle est dénudée, ayant été dépouillée des "vêtements habituels" qu'elle portait pour ses voyages), elle est "réduite à l'état de cadavre" : elle sera ensuite ressuscitée par un Dieu qui l'arrose "avec l'eau de la vie" et lui fait manger la "nourriture de la vie".

Ce mot trouve sa correspondance dans le terme égyptien *Maat* (qu'on prononçait *"Ma"* ou *"Mua")* qui exprime l'idée d'ordre cosmique, de vérité divine qui règle et garantit tout, à savoir qu'elle empêche la victoire des forces du chaos représentées par Seth (le frère d'Osiris).

Menorah

L'arbre à sept branches des Hébreux.

Il correspondrait selon certains au sceau sumérien où sont représentées deux divinités avec l'arbre de vie à sept branches qui est soutenu par le serpent (symbole du dieu sumérien Enki qui "tente" les nouveaux êtres humains pour qu'ils soient en désaccord avec son frère Enlil, lequel est plus puissant que lui).

À en croire B. Russo[137], il serait erroné de faire un tel parallèle, étant donné que le serpent n'avait pas de valeur négative du temps des Sumériens ; le nombre sept symbolisait généralement une grande quantité, l'arbre chargé de dattes désignant la connaissance, et il n'existe dans la littérature suméro-akkadienne aucune référence à ce qu'on appelle le "péché originel".

Mitochondries

Les mitochondries sont des organites présents dans toutes les cellules animales et végétales dont le métabolisme dépend de l'oxygène. Ce sont de petits organes chargés de la respiration cellulaire. Leur fonction la plus importante consiste à extraire de l'énergie des substances organiques, et elles sont en outre préposées à la régulation du cycle cellulaire et à la production de chaleur.

Moab

On désignait sous ce terme la région située entre la mer Morte à l'ouest et le désert syro-arabique à l'est. Elle s'achevait au sud par le torrent Zéred (l'actuel Wadi el Kesa).

Moab était également le fils de Lot né du rapport incestueux avec sa fille aînée après la destruction de Sodome et Gomorrhe : il est présenté comme l'ancêtre des Moabites *(Gn* **19** 37).

Moriah *(TSA)* "Mont qui indique la direction".

La Bible en fait également état *(Gn* **22** 2) dans la narration du sacrifice d'Isaac, un sacrifice qui sera interrompu par dieu.

Nabar(TSA) "Pierre brillante qui explique".

Un système de communication à distance ?

Nabh en sanscrit signifie "émaner de force". *Nabih* en sémitique signifie "prophète", celui qui parle pour le compte de Dieu.

Dans la Bible, les prophètes sont également appelés *"roeh e hozeh",* "celui qui voit Dieu".

Nibruki*(TSA)* "Carrefour de la Terre", "Point de croisement sur la Terre".

Le nom sumérien de Nippur, la ville d'où gouvernait Enlil. Elle était également appelée Duranki.

On trouvait en ce lieu 50 Anunna et sept dieux qui "établissaient les destins".

Le terme "*Hébreux*" pourrait découler de la racine *IBR*, qui signifie "traverser".

La ville avait été construite par les dieux avant que l'homme ne soit créé. Les principaux dieux de Nippur étaient Enlil, Ninlil et sa mère Nun-barshegunu.

La ville de Nibruki/Nippur se trouve à 150 km au sud-est de Bagdad.

Ninhar (hur)sag, Ninkhursag *(TSA)* "Dame de la montagne principale", "Dame des sommets montagneux", "Dame de la colline", la "Mère de tous les vivants".

Demi-sœur d'Enki et d'Enlil dont elle a un fils, Ninurta.

Elle était responsable des services médicaux. Également appelée *Nintu/Nintur* ("Dame de la cabane de la naissance"), elle régnait sur Shurappak/ Shuruppak (le centre médical ?).

On l'appelait aussi *Sud,* "Celle qui ressuscite", Ninti, Ninta, Mammi et *Ninmah,* "Dame majestueuse".

En akkadien, on lui attribuait également le nom de *Belitili* : "la dame des 'dieux'".

Il est possible qu'elle personnifie la déesse Hathor des Égyptiens (celle qui régna sur le lieu des faucons) : devenue vieille, elle fut appelée "la vache", ce qui correspond à la représentation d'Hathor. Une épouse d'Anu – la mère d'Enlil – et une épouse d'Enki portaient également ce nom (?).

Ninti *(TSA)* "Dame de la vie", "Dame des mois".

Fille de la déesse Ninharsag.

Ninti soigne le dieu Enki qui va mourir tandis qu'il dit : "Ma côte me fait mal".

Ti signifie également "côte" en sumérien ; elle était donc également la "dame de la côte" : Ninti, dame de la vie, est ainsi dame de la côte parce qu'elle soigne les os malades du Dieu. Un personnage qui nous rappelle Ève, laquelle naît d'une côte et qu'on qualifie de dame de tous les vivants.

Nintu *(TSA)* "Dame de l'accouchement".

Déesse qui préside aux naissances (l'autre nom de Ninharsag, la déesse la plus importante).

Nundun *(TSA)* La "Terre du repos creusée".

Possiblement le lieu appelé "Terre de Nod" dans la Bible *(Gn* **4** 16), où se rendit Caïn. Elle correspond à l'*Ashurenduni* et à l'*Ashur bel Ka'ini* des Assyriens, qui considéraient comme une même entité le peuple de Dun et le peuple de Caïn (voir aussi l'entrée "Edin").

Paradis terrestre (voir l'entrée "Edin") **Popol Vuh** "Livre de la communauté" : il s'agit d'un recueil de mythes et de légendes des divers groupes ethniques qui habitèrent la terre du Quiché, l'un des royaumes mayas du Guatemala.

Connu également comme "la Bible des Mayas", il narre notamment la création de l'homme qui serait survenue de manière fort semblable à ce qui est décrit dans les textes sumériens et akkadiens.

Les dieux créateurs disent : "Faisons un qui soit obéissant et respectueux ainsi il nous nourrira, nous mettra sous terre et nous vénérera".

Pour les Mayas comme pour les Sumériens, l'homme a essentiellement été créé pour servir les "divinités" et travailler pour elles.

Précession des équinoxes Expression qui désigne le phénomène céleste issu de l'oscillation de l'axe terrestre qui accomplit un lent mouvement circulaire semblable à celui d'une toupie.

Cette oscillation détermine un apparent recul des constellations dans la sphère céleste qui est dû au fait que la ligne imaginaire qui relie les équinoxes de printemps et d'automne sur le plan de l'écliptique se déplace tous les 71/72 ans d'à peu près un degré.

Les douze signes du zodiaque qui forment la totalité des 360° de Tare céleste, couvrent chacun une période de 2160 années, que l'astrologie définit en tant qu'"Eres précessionnelles" : l'ère du Bélier, l'ère du Taureau et ainsi de suite Ce cycle complet de 360° dure par conséquent un peu moins de 26.000 ans (2160 x 12).

D'où la difficulté à l'observer et à le calculer.

Cette longue période, appelée "grande année", était connue de très nombreuses civilisations de diverses parties du monde – Vallée de l'Indus, Égypte, Amérique centrale et autres –, et on se demande encore aujourd'hui à quoi le fait d'en calculer la durée pouvait bien servir à une civilisation faite de nomades, de bergers ou d'éleveurs ! Aurait-

elle été de quelque utilité aux dieux anunnaki pour calculer les périodes orbitales de leur planète d'origine afin de programmer leurs voyages spatiaux, qui devaient nécessairement s'étaler sur de très longues durées ?

Saggi, Sagge (TSA)

"Têtes noires", "Peuple des têtes noires".

Termes que les Sumériens utilisaient pour se désigner.

Sar *(TSA)* "Le gouvernant suprême", le "Grand cercle". Le nombre 3600, durée de la révolution de Nibiru autour du Soleil (selon Sitchin).

Selon d'autres, il serait plutôt associé aux 2160 années de chaque ère précessionnelle (voir l'entrée "Précession des équinoxes").

Sarai *(TSA)* "Princesse".

Sarah est également un terme sémite : c'est ainsi que s'appelle la femme d'Abraham.

Shiimti *(TSA)* "Souffle", "Vent", "Côté", "Vie", "Argile".

La maison où se transmettait le "vent de la vie" ; *Shi* correspond à l'hébreu [*nephesh*], "âme".

Shuruppak *(TSA)* "Lieu de bien-être suprême".

Centre médical dirigé par Ninharsag/Sus, sœur d'Enki.

C'est là qu'habite le Noé sumérien, qui correspond au prêtre Ziusudra *(Utnapishtim* en sémitique, *Atra-Hasis* en akkadien).

L'une des cinq villes antédiluviennes qui seront construites au moment où Enlil décide de "sortir l'humanité des cavernes" en lui offrant une existence plus humaine et civilisée, synonyme de villes, d'agriculture et d'élevage de moutons, des villes où la royauté était exercée par les dieux.

Dans les années trente du siècle dernier, on y découvrit de nombreux édifices publics, y compris des écoles avec des bancs en briques d'argile, ainsi que des tablettes portant des indications sur la vie quotidienne, les activités agricoles, l'administration publique, de même que sur les événements qui avaient précédé le déluge.

Ces récits en cunéiformes relatent qu'à cette époque, les hommes ne mangeaient pas de pain, ne portaient pas de vêtements, allaient nus, mangeaient l'herbe en l'arrachant avec la bouche, buvaient l'eau directement des fossés et autres.

Lieu qui correspond aujourd'hui à Tell al-Fara (180 km au sud-est de Bagdad).

Sigilii

Il s'agit d'une des nombreuses inventions sumériennes qui seront ensuite adoptées par de nombreux peuples de l'antiquité.

Il s'agissait de cylindres de pierre dont la longueur pouvait aller jusqu'à 5 cm et sur lesquels était gravé un dessin parfois accompagné d'une inscription. L'image était gravée en négatif : en faisant rouler le cylindre sur l'argile humide, le dessin apparaissait dans le bon sens.

Ils étaient utilisés pour "sceller" divers contenants (huile, vin…) ou bien fermer une enveloppe contenant une missive.

Sippar *(TSA)* "Oiseau".

Ville du dieu Utu/Shamash d'où partaient des *Apin,* des objets qui "avançaient en fendant". Il s'agissait du premier port spatial antédiluvien.

L'une des cinq villes antédiluviennes qui seront construites au moment où Enlil décide de "sortir l'humanité des cavernes" en lui offrant une existence plus humaine et civilisée, synonyme de villes, d'agriculture et d'élevage de moutons, des villes où la royauté était exercée par les dieux.

Sumer *(TSA)* Le nom semble être dérivé de *Shumer* qui viendrait lui-même de *Shem* (Sem), le lointain ancêtre de Noé, l'aïeul de ceux qui, descendant de l'Aratta (Eden), occuperont le territoire de la Shinar biblique.

Ce nom apparaît dans des inscriptions akkadiennes qui mentionnent le royaume de Shumer et d'Akkad, constitué à travers l'accession de Sargon **Ier** au pouvoir (premières décennies du XXIVe siècle avant J.-C.) : la racine akkadienne de ce nom désigne l'acte de "surveiller", et le terme hébreu "*shomèr*" désigne encore de nos jours le "gardien". En Égypte, les traditions anciennes parlent des *Neteru,* dont la racine *NTR* a le même sens que "gardiens", dont il est dit qu'ils arrivèrent sur les terres du Nil en venant d'Urta, le "lieu ancien" (probablement l'ancienne terre des gardiens de Shumer, où tout a débuté).

Les découvertes archéologiques témoignent en effet du transfert d'une vaste culture des territoires montagneux irakiens (Zagros) aux plaines de l'ancienne Mésopotamie : à la suite du déluge, il est probable que les populations se soient établies dans des zones élevées, exemptes de la vase des marécages et à l'abri d'éventuelles nouvelles inondations, pour ensuite descendre occuper la plaine en y creusant des canaux destinés à la rendre fertile.

Il est connu dans la Bible sous le terme de *Shin'har.*

Tehom Terme hébreu *(Gn* 1 2, 8 2) auquel semblent correspondre *Tiamat (TSA)* et le terme assyrien *Tiamtu,* qui servait à désigner la "mer", l'océan primordial qui enveloppait la planète Terre au-dessus et en dessous, avant qu'apparaissent les terres émergées.

Tilmun *(TSA)* "La terre des machines volantes", "La terre des vivants".

D'après le chercheur Zecharia Sitchin, il s'agirait probablement du Sinaï ou des îles Bahreïn (golfe Persique).

La *Duat* des Égyptiens qui se trouvait à l'orient, au-delà de la mer (?). Elle était placée sous le contrôle d'Utu et on pouvait y voir le dieu monter au ciel.

Lieu où Ziusudra est envoyé après le déluge pour y vivre et y recevoir la "vie comme les dieux".

Ugarit, Ougarit Ville de la côte nord de la Syrie, correspondant à l'actuel site de Ras Shamrah, à quelques kilomètres au nord de la ville moderne de Latakia.

Capitale de l'ancien royaume du même nom située à la frontière entre le territoire des Hittites au nord et les zones contrôlées par les Égyptiens au sud. Elle constituait sur la Méditerranée le point d'arrivée d'une importante voie caravanière venant de Mésopotamie.

Ur Ville mentionnée dans la Bible sous le nom d'"Ur des Chaldéens" (***Gn* 11** 28-31), la patrie d'Abraham qui l'abandonnera avec son père Terah pour se rendre en Canaan. Ce lieu fut habité de façon ininterrompue du IVe millénaire à Lan 300 avant J.-C. Elle devint au début du IIIe millénaire l'une des villes sumériennes les plus importantes.

Son statut s'éleva particulièrement du fait d'Ur-Nammu, qui fonda la troisième dynastie et dont le règne s'étendit sur Babylone, l'Assyrie, Elam et le moyen Euphrate.

Détruite au XVIIIe siècle avant J.-C., elle correspondait à l'actuelle Tell al-Mukayyar (à 300 km au sud-est de Bagdad).

Uruk

Centre de culte d'Anu et d'Inanna ; Anu y fait descendre son temple Eanna directement du ciel.

Selon la Liste royale sumérienne, il fut le siège de la seconde dynastie postdiluvienne (après Kish).

Le nom de cette ville proviendrait de l'akkadien *Uruk* et du sumérien *Unu(g)* et aurait le sens de "ville d'Unuki", à savoir "ville d'Énoch", le patriarche biblique mentionné dans *Genèse* **4** qui avait probablement déjà construit Eridu, laquelle serait à l'origine du nom de son fils Iràd/Iaràd. On la trouve dans la Bible sous le nom d'"Érek" *(Gn* 10 10).

Elle correspondait à l'actuelle Warka (à 250 km au sud-est de Bagdad). Les archéologues y ont mis à jour des fragments de l'Eanna, la ziggourat du temple blanc, le palais de Sinkasid et un très grand nombre de tablettes cunéiformes.

Utu/Shamash *(TSA)* "Le dieu qui resplendit et monte vers les cieux (Shumu) dans le feu".

Fils de Nannar et de Ningal, et frère d'Inanna.

Divinité tutélaire d'Ur et de Larsa : il était préposé au cadastre des biens des dieux et à la justice ; c'était essentiellement le seigneur du droit. Roi antédiluvien de Sippar.

Version des Septante

La version des Septante – *Septuaginta* en latin, qu'on désigne également par *LXX* en vertu de la numérotation latine, ou par la lettre *omicron* suivie d'un apex selon la numérotation grecque – constitue la version en langue grecque de la Bible.

Elle serait selon la tradition le fruit de la traduction effectuée par 70 (72) sages qui travaillaient au IIIe siècle avant J.-C. à Alexandrie en Égypte, ville où résidait une importante communauté hébraïque.

C'est une demande qui aurait directement été émise par le souverain helléniste Ptolémée II Philadelphe (285-246 avant J.-C.).

Ce texte constitue toujours la version liturgique de l'Ancien Testament pour les Églises orthodoxes orientales de tradition grecque.

Vigne, vin

Cette plante a une importance particulière dans la Bible et dans le chapitre 9 de la Genèse, car elle apparaît comme la première production agricole après le déluge universel. Cette importance est due à ses propriétés qui agissent aussi bien sur le plan physique que sur le plan psychologique : elle a autant un effet thérapeutique sur l'appareil digestif que dans le domaine cardiovasculaire, et adoucit les souffrances en produisant en outre une certaine euphorie qui peut avoir son utilité dans des contextes et des situations spécifiques. Elle a notamment plusieurs effets physiologiques : antioxydant, anti-inflammatoire, antimicrobien et anticancérigène ; elle régule aussi l'agrégation plaquettaire, réduisant ainsi le risque de maladies cardiovasculaires.

Les Anunnaki/Elohìm ont montré en de nombreuses occasions qu'ils étaient fort savants dans le domaine médical. Il ne faudra par conséquent pas s'étonner de ce qu'ils se soient particulièrement intéressés à un produit susceptible de servir de médicament, afin de soigner et prévenir un certain nombre de cas pour lesquels il n'existait pas de remèdes alternatifs plus efficaces. 11 est en outre éminemment curieux de constater que l'histoire de la diffusion de cette plante se déroule parallèlement aux événements que nous avons analysés. Les recherches les plus récentes font remonter l'apparition de la vigne à 140 millions d'années en arrière. Des restes fossilisés ont montré qu'avant l'apparition de l'homme, il existait sur la planète une quarantaine de variétés du genre *vitis,* dont beaucoup disparaîtront lors de glaciations. Quelques-unes d'entre elles seront épargnées et survivront dans ce qui s'appelle des "refuges climatiques naturels", l'un de ceux-ci, connu sous le nom de "Refuge Pontique", étant précisément localisé en Asie, entre la mer Noire et la mer Caspienne.

L'histoire de Noé prend place sur le mont Ararat en Arménie, à savoir dans la région même où il semblerait que l'homme ait débuté la "domestication" de cette plante et, par conséquent, la production de vin !

La paléobotanique a en effet relevé que le passage de la vigne sauvage *(Vitis silvestris*) à la vigne de culture *(Vitis vinifera sativa*) s'est précisément produit dans le périmètre syro-anatolico-mésopotamien. En 2010, des chercheurs français ont découvert en Arménie des vestiges de culture de la vigne qui dataient de près de 8000 ans ! Si cette découverte était confirmée, nous nous trouverions devant un témoignage supplémentaire

de l'historicité des données de la Bible.

Les Sumériens connaissaient très bien la vigne et faisaient la différence entre diverses qualités de vin. Ils découvriront par exemple que les vignes cultivées sur les collines produisaient un vin supérieur à celui qui provenait de cépages cultivés en plaine. Ce furent eux qui, à partir du Caucase, diffusèrent le vin dans les régions environnantes : ils commercialisaient déjà ce produit en 3000 avant J.-C., même si ce sont ensuite les Assyriens et les Babyloniens qui introduisirent une authentique réglementation du "marché".

Ziusudra *(TSA)* "Les jours prolongés de sa vie", "La vie comme celle d'un dieu".

Le Noé sumérien (voir également l'entrée "Déluge").

Fils d'Ubartutu, le dernier roi de Shuruppak avant le déluge. Il correspond à l'*Utnapishtim* babylonien (dont parle l'Épopée de Gilgamesh, le roi d'Uruk), à l'*Atrahasis* des Sémites du royaume akkadien, ainsi qu'au *Deucalion* de la Grèce antique.

Il est averti de ce désastre imminent par l'Anunnaki Enki (inscription CBS 10673) qui lui fournit également des indications concernant la construction d'une embarcation pour y trouver refuge.

Ziusudra fait également s'envoler un corbeau de l'arche, celle-ci étant-parallélépipédique (*tebah*, "caisse") comme celle de Noé. Après le déluge, on accordera à Ziusudra une "vie comme celle des dieux", d'où son nom.

Ziusudra correspond au *Xisutros* que mentionne Bérose (voir l'entrée "Bérose") en tant que dixième et dernier roi sumérien avant le déluge.

Dans *Genèse* **5** 3-29, il est fait état d'une liste de 10 patriarches qui va d'Adam à Noé et dont les durées de vie (règnes) sont particulièrement longues.

Bibliographie

► **Divers auteurs,** ***La Bibbia concordata -Antico testamento, Pentateuco>,*** Arnoldo Mondadori Editore, Milan, 1982

► **Divers auteurs,** ***Dalla preistoria all'antico Egitto,*** UTET, De Agostini – G. E. L'Espresso, Rome, 2004.

► **Divers auteurs,** ***Enciclopedia della Bibbia*** (Voi. 1-6), ELLE DI CI, Leumann, Turin, 1969.

► **Divers auteurs,** ***Sefèr Toràh Nevijm u-Ketuvìm,*** The British and Foreign Bible Society, Londres.

► **Divers auteurs,** ***Il libro dèi Giubilei,*** UTET, De Agostini, Turin, 1993.

► **Divers auteurs,** ***BIBBIA Emmaus,*** éd. San Paolo, Cinisello Balsamo, Milan, 1998.

► **Alford,** A. **F.,** ***Quando gli dèi scesero sulla terra,*** Newton **&** Compton, Rome, 2001.

Il mistero della genesi delle antiche civiltà, Newton & Compton, Rome, 2002.

► **Anati,** E., ***Har karkom Montagna sacra nel deserto dell'esodo,*** Jaka Book, Milan, 1984.

► **Armstrong, K.,** ***Storia di Dio.*** *4000* ***anni di storia di religioni monoteìste,*** Marsilio Editori, Venise, 1995.

► **Artom,** M. E., ***Corso pratico di morfologia ebraica,*** Unione delle comunità israelitiche italiane, Rome, 1975.

► **Ayo, P.,** ***"Alien Report, Documenti, testimonianze e prove definitive di settanta anni di presenze ET sulla terra", Stangedays News,*** Rome, 2009. t

► **Baldacci,** M., ***La scoperta di Ugarit,*** PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 1996.

Il libre dei morti della antica Ugarit, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 1998.

Prima della Bibbia, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2000.

Il diluvio, Arnoldo Mondadori Editore, Milan, 2000

► **Barbiero, F.,** "La Bibbia senza segreti", ***Magazzini del caos,*** Grosseto, 2008.

"UFO – L'ipotesi terrestre. L'altra umanità", Magazzini del caos, Grosseto, 2008.

The Secret Society of Moses, InnerTraditions, Bear & Company, Rochester (VM, É.-

U. d'A.), 2010.

► **Barracano,** M., (ss. la dir. de), divers auteurs (dont Mauro Biglino), ***L 'anarchia del sacro,*** Bietti Media, Bergamo, 2010.

► **Bauvai,** R., et Hancock, G., ***Custode della genesi,*** Corbaccio, Milan, 1997.

► **Bauvai,** R., et Gilbert, A., ***Il mistero di Orione,*** Corbaccio, Milan, 1997.

► **Benner,** J. A., ***The Ancient Hebrew Language andAlphabet,*** Virtualbookworm, Publishing Ine., College Station (TX, É.-U. d'A.), 2004.

Ancient Hebrew Lexicon of thè Bible, Virtualbookworm, Publishing Inc., College Station (TX, É.-U. d'A.), 2005.

► **Beretta,** P., (ss.la dir. de), ***Bibbia Ebraica Interlineare – Esodo,*** Éd. San Paolo, Cinisello Balsamo, Milan, 2003.

Bibbia Ebraica Interlineare – Leviti-co, Éd. San Paolo, Cinisello Balsamo, Milan, 2003.

Bibbia Ebraica Interlineare – Numeri, Éd. San Paolo, Cinisello Balsamo, Milan, 2004.

Bibbia Ebraica Interlineare – Deuteronomio, Éd. San Paolo, Cinisello Balsamo, Milan, 2002.

Bibbia Ebraica Interlineare - Cinque Meghillot, Éd. San Paolo, Cinisello Balsamo, Milan, 2008.

Bibbia Ebraica Interlineare – Il libro dei dodici (trad. par Mauro Biglino), Ed. San Paolo, Cinisello Balsamo, Milan, 2009.

► **Biglino,** M., ***Resurrezione Reincarnazione – Favole consolatorie o Realtà?,*** Infinito Editori, Orbassano, 2009.

Il libro che cambìerrà per sempre le nostre idee sulla Bibbia - Gli dèi che giunsero dallo spazio?, Infinito Editori, Orbassano, 2010 (traduction française : voir à la p. 9).

► Biglino, M., ***et all., L'anarchia del sacro,*** Bietti Media, Brescia, 2010**.**

► Bottéro, J., et Kramer, S. N., ***Uomini e dèi della Mesopotamia,*** Einaudi, Turin, 1992.

► Brown, F., Driver, S., et Briggs, C., ***The Brown-Driver-Briggs Hebrew and English Lexicon,*** Hendrikson Publishers, Peabody (MA, É.-U. d'A.), 2005.

► Bürgin, L., ***Archeologia misterica,*** PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2001.

► Canelle, S., Caricato, C., Piscaglia, L., et Sonelli, S., ***Introduzione alla Bibbia,*** Newton & Compton, Rome, 1997.

► Castellino, G. R., ***Testi sumerici ed accadici,*** UTET, Turin, 1977.

► Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary ofBiblical Hebrew,*** Feldheim Publishers, Jérusalem, 1999.

► **Colin, W.,** ***Dèi dell'altro universo,*** PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 1999.

► Collins, A., ***Gli ultimi dèi,*** Sperling & Kupfer, Milan, 1997.

► Cremo, M. A., et Thompson, R. L., ***Archeologia proibita,*** Newton & Compton, Rome, 2002.

► De Angelis, A. et A., ***Oltre la mente di Dio – Quando l'uomo creò Dio senza Sapere di esserlo,*** Infinito Editori, Orbassano, 2011.

► Deiana, G., et Spreafico, A., ***Guida allo studio dell'ebraico biblico,*** Urbaniana University Press e Società Biblica Britannica & Forestiera, Rome, 1997.

► Demontis, A., ***Mille cose nascoste,*** site ***ilmiolibro.it*** di L'Espresso, Rome, 2009.

Testi sumeri tradotti e commentati, site ***ilmiolibro.it*** di L'Espresso, Rome, 2010.

Il fenomeno Nibiru, 1.1, site ***ilmiolibro.it*** di L'Espresso, Rome, 2011.

► De Santillana, G., et von Dechend, H., ***Il mulino di Amleto,*** Adelphi, Milan, 1997.

► **Drosnin,** M., ***Codice genesi,*** RCS Libri, Milan, 1997.

Codice genesi – Conto alla rovescia, RCS Libri, Milan, 2003.

► **Fagan,** B., ***Le origini degli dèi,*** Sperling & Kupfer, Milan, 2000.

► **Feuerstein,** G., **Kak,** S., et **Frawley,** D., ***In Search of thè Cradle of Civilization,*** Motilal Banarsidass Publishers, Delhi, 2008.

► **Flavius,** J., ***Guerra giudaica,*** Arnoldo Mondadori Editore, Milan, 2003.

► **Forgione,** A., ***Scienza, mistica e alchimia dei cerchi nel grano,*** Hera Edizioni, Rome, 2006.

► **Furlani,** G., ***La Religione Babilonese ed Assira,*** Zanichelli, Bologne, 1929.

Miti Babilonesi ed Assiri, Sansoni, Florence, 1958.

Riti Babilonesi e Assiri, Ist. delle Ed.ni Accademiche, Udine, 1940.

► **Galimberti,** U., ***Psiche e techne – L'uomo nell 'età della tecnica,*** Giangiacomo Feltrinelli, Milan, 2000.

Il gioco delle opinioni, Giangiacommo Feltrinelli, Milan, 2004.

► **Garbini,** G., ***Storia e ideologia nell'antico Israele,*** Paideia Editrice, Brescia, 1986.

Note di lessicografia ebraica, Paideia Editrice, Brescia, 1998.

Mito e storia nella Bibbia, Paideia Editrice, Brescia, 2003.

► **Garbini,** G., et **Durand, O.,** ***Introduzione alle lingue semitiche,*** Paideia Editrice, Brescia, 1994.

► **Gesenius, W.,** ***Hebrew and Chaldee Lexicon to thè Old Testament Scriptures,*** Boston, 1844.

► **Gimbutas,** M., ***Il linguaggio della dea,*** Longanesi, Milan, 1990.

► **Grimal, N.,** ***L'antico Egitto,*** RCS Libri, Milan, 2004.

► **Graves,** R., ***Miti greci,*** Longanesi, Milan, 1983.

► **Graves,** R., et **Patai,** R., ***Miti ebraici,*** TEA, Milan, 1990.

► **Hancock,** G., ***Impronte degli dèi,*** Cobaccio, Milan, 1996.

L'enigma di Marte, Corbaccio, Milan, 1999.

Civiltà sommerse, Corbaccio, Milan, 2002.

► **Hancock,** G., et **Faiia,** S., ***Lo specchio del cielo,*** Corbaccio, Milan, 1998.

► **Hanhart,** R., et **Rahlfs,** A., ***Septuaginta Editio altera,*** Deutsche Bibelgesellschaft, Stuttgart, 2006.

► **Hendel,** R. S., ***"Of Demigods and the Deluge: Toward an Interpretation of Genesis 6:1-4", Journal of Biblical Literature,*** 106/1, pp. 13-26, 1987.

► **Hérodote,** ***Storie*** (vol. 1-2), Arnoldo Mondadori Editore, Milan, 2005.

► **Hésiode,** ***Opere e giorni – Lo scudo di Eracle,*** Arnoldo Mondadori Editore, Milan, 1997.

► **Jucci,** E., (ss. la dir. de), ***Gli apocrifi – L'altra Bibbia che non fu scritta da Dio,*** PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 1992.

► **Kramer,** S. N., ***I Sumeri – Alle radici della storia,*** Newton **&** Compton, Rome, 1979.

I Sumeri agli esordi della civiltà, Aldo Martello Editore, Milan, 1958.

The Sumerian – Their History, Culture and Character, University of Chicago Press, Chicago, 1963, rééd. en 1971.

► **Labat,** R., et **Malbran-Labat,** F., ***Manuel d'épigraphie akkadienne,*** Geuthner, Paris, 1976.

► **Liverani,** M., ***Oltre la Bibbia – Storia antica di Israele,*** Laterza & Figli, Bari, 2003.

Le civiltà mesopotamiche, RCS, Milan, 2004.

► **Manher,** M., ***Storia misteriosa della terre - La scienza di fronte al mistero,*** Phasar Editioni, Florence, 2008.

► **McCall, H.,** *Miti* ***mesopotamici,*** Aldo Mondadori Editore, Milan, 1995.

► **Meaden, T.,** ***Stonehenge, il segreto del solstizio,*** Armenia, Milan, 1998.

► **Mittler,** D., ***Grammatica ebraica,*** Zanichelli, Bologne, 2001.

► **Neri,** U., (ss. la dir. de), ***Genesi,*** EDB, Bologne, 1995.

► **Neugebauer,** 0., ***Le scienze esatte nell'antichità,*** Giangiacomo Feltrinelli, Milan, 1974.

► **Newberg,** A., et **D'Aquili,** E., ***Why God Won 't Go Away,*** Ballan-tine Books, New York, 2002.

The Mystical Mind, Fortress Press, Minneapolis, 1999.

► **North,** J., ***Il mistero di Stonehenge,*** PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 1997.

► **O'Brien,** C. et B. J., ***The Genius of thè Few,*** Dianthus Publishing Ltd, Cirencester (G.-B.), 1985, rééd. en 1999.

► **Odifreddi,** P., ***Il vangelo secondo la scienza,*** Einaudi, Turin, 1999.

Perché non possiamo essere cristiani, Longanesi, Milan, 2007.

► **Panini,** G. P., ***Il grande libro della mitologia,*** Aldo Mondadori Edizione, Milan, 1993.

► **Pepi,** L., et **Serafini,** F., ***Corso di ebraico biblico,*** Ed. San Paolo, Cinisello Balsamo, Milan, 2006.

► **Peri,** C., ***Il regno del nemico,*** Paideia Editrice, Brescia, 2003.

► **Pettinato,** G., ***Sumeri,*** Rusconi, Milan, 1994.

La scrittura celeste, Aldo Mondadori Edizione, Milan, 1999.

Mitologia sumerico, UTET, Turin, 2001.

Ire di Sumeri, Paideia Editrice, Brescia, 2003.

Mitologia Assiro Babilonese, UTET, Turin, 2005.

► **Pettinato,** G., (ss. la dir. de), ***La saga di Gilgamesh,*** Rusconi, Milan, 1992.

► **Piccaluga,** E., ***Ossimoro Marte Vita intelligente sul pianeta rosso - Le prove,*** Hera Edizioni, Rome, 2006.

► **Pinotti,** R., ***UFO - Contatto cosmico - Messaggeri e messaggi dal cosmo,*** Edizioni Mediterranee, Rome, 2000.

Atlantide - Il mistero dei continenti perduti, Aldo Mondadori Editore, Milan, 2001.

UFO - Top secret - Tutta la verità sugli extraterrestri, Bompiani, Milan, 2001.

Oggetti Volanti non Identificati – Nuovo rapporto su avvistamenti e ricerche in Italia, Aldo Mondadori Editore, Milán, 2003.

Oggetti Sommersi non identificati 1947-2003: rapporto sugli UFO del mare, Editoriale Olimpia, Florence, 2003.

Spazio - I segreti e gli inganni – Breve controstoria dell'astronautica, Editoriale Olimpia, Florence, 2003.

Strutture artificiali extraterrestri - I fenomeni lunari transitori, i monumenti di Marte, gli artefatti sugli asteroidi e sulle lune di Saturno, Editoriale Olimpia, Florence, 2005.

La guerra di due Mondi – Dagli scenari della fantascienza all'incubo della realtà,

Editoriale Olimpia, Florence, 2005.

Il fattore contatto - Alieni, intelligence ed esopoli-tica, Aldo Mondadori Editore, Milan, 2007.

Alieni un incontro annunciato, Aldo Mondadori Editore, Milan, 2009.

► **Pinotti,** R., et **Blondet,** M., ***Oltre - Dal Seti agli Ufo - Viaggio tra i fenomeni non classificati alla ricerca del pensiero alieno,*** Editoriale Olimpia, Florence, 2002.

► **Ponchia,** S., ***Gilgamesh - Il primo eroe,*** Nuove Edizioni Romane, Rome, 2000.

► **Pritchard,** J. B., ***Ancient Near Eastern Texts Relating to thè Old Testament with Supplement,*** Princeton University Press, Princeton, 1969.

► **Raèl,** voir les textes disponibles à ***http://fr.rael.org/download.php***

► **Ramachandran,** V. S., et **Blakeslee,** S., ***Phantoms in thè Brain,*** Quill Editions Harper Collins Pubi. New York, 1999.

► **Rashi de Troyes,** ***Commento alla Genesi,*** Casa Editrice Marietti S.p.A., Gènes, 1999.

► **Ravasi, G.,** ***500 curiosità della fede,*** Aldo Mondadori Editore, Milan, 2009.

► **Reymond,** P., ***Dizionario di ebraico e Aramaico biblici,*** Società Biblica Britannica e Foresteria, Rome, 2001.

► **Rogerson,** J., ***Atlante della Bibbia,*** Instituto Geografico De Agostini, Novara, 1988.

► **Rohl,** D., ***La Genesi aveva ragione,*** PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2000.

► **Roux,** G., ***Ancient Iraq,*** Londres, 1964-1992.

► **Russo,** B., ***Schiavi degli Dèi,*** Drakon Edizioni, Spoltore, Pescara, 2010.

► **Sacchi,** P., ***Apocrifi dell'antico Testamento,*** Editori Associati Spa, 1990-1997, sous licence UTET, Turin, 1981-1989.

► **Sagan,** C., et Smuelovic, S. J., ***La vita intelligente nell'universo,*** Giangiacomo Feltrinelli, Milan, 1980.

► Sandars, N. K., (ss. la dir. de), ***Poimandres,*** Marsilio Editori, Venise, 1988.

► **Schroeder,** G. L., ***Genesi e Big Bang,*** Marco Troppa Editore, Milan, 1999.

► **Scott,** W., ***A Simplified Guide to BHS {Biblia Hebraica Stuttgar-tensia},*** Bibal Press, Richland Hills (TX, É.-U. d'A.), 1987.

► **Sitchin,** Z., ***La genesi,*** Jackson Libri, Milan, 1995.

Il pianeta degli dèi, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 1998.

Le astronavi del Sinai, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 1998.

Guerre atomiche al tempo degli dèi, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 1999.

Gli architetti del tempo, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2001.

Il codice del cosmo, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2002.

Gli dèi dalle lacrime d'oro, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2003.

Il libro perduto del dio Enki, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2004.

L'altra Genesi, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2006.

Spedizioni nell'altro passato, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2005.

Il giorno degli dèi, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2009.

La Bibbia degli dèi, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2007.

Quando i giganti abitavano la Terra, MACRO Edizioni, Cesena, 2009.

► **Spedicato,** E., ***"Apollo Objects, Atlantis and the Deluge: A Ca-tastrophical Scenario for the End of the Last Glaciation",*** Report DMSIA 22/90, Université de Bergame, Bergame, 1990.

"A New Chronology for Egyptian and Related Ancient Histories", in ***"Har Karkom e monte Sinai: archeologia e mito",*** Atti convegno di studi Associazione Lombarda Archeologica, Milan (commune de Milan), 1997.

"Proceedings of Conference: New Scenarios on Evolution of Solar System: Consequences on History ofEarth and Man", Report DMSIA Miscellanea 1/99, Université de Bergame (avec A. Notarpietro), Bergame, 1999.

"Numerics and Geography of Gilgamesh Travels", Report DSMIA Miscellanea 1/00, Université de Bergame, Bergame, 2000.

"Numerics of Hebrews Worldwide Distribution Around 1170 AD According to Binyamin ofTuleda", Migration and Diffusion 1/3, Université de Bergame, Bergame, 16 juin 2000.

"Geography of Gilgamesh Travels, Part I: The Route to the Mountain of Cedars", Migration and Diffusion, Université de Bergame, Bergame, 6 janvier 2001.

Proceedings of the Symposium ***"Fifty Years after Worlds in Collision by Velikovsky: Classical and New Scenarios on the Evolution of the Solar System",*** Report Miscellanea, février 2002, Université de Bergame (avec A. Agriesti), Bergame, 2002.

"Eden Revisited: Geography, Numerics and Other Tales", Migration and Diffusion, 16 avril 2003.

"The Deucalion Catastroph 1: ***The Passage of the Red Sea by Moses and the Phaeton Explosion",*** Proceedings of the International Conference on ***The Atlantis Hypothesis: Searching for a Lost Land,*** pp. 115-130, Milos Island, juillet 2005, S. Papamarinopoulos Ed., Heliotopos, 2007.

"The Deucalion Catastroph 2: The Passage of the Red Sea by Moses and the Phaeton Explosion", Proceedings of the International Conference on ***The Atlantis***

Hypothesis: Searching for a Lost Land, Milos Island, juillet 2005.

"The Deucalion Catastroph 3: The Passage of the Red Sea by Moses and the Phaeton Explosion", Proceedings of the International Conference on ***The Atlantis Hypothesis: Searching for a Lost Land,*** Milos Island, juillet 2005, S. Papamarinopoulos Ed., Heliotopos, 2007.

Ophir Identified, Preprint, Université de Bergame, Bergame, 2009.

"L'Eden riscoperto: geografia ed altre storie – Sull 'uscita di Adamo dal giardino dell 'Eden; la terra di Nord', Osservatorio Letterario XIII-XIV, pp. 71-72, 2009-2010.

"Large Numbers in Asian Chronology Decrypted', article soumis à ***Bibbia e Oriente,*** 2010.

Atlantide e L'esodo — Platone e Mosè avevano ragione, Aracne, Rome, 2010.

"On the Reversal of the Rotational Momentum of Earth: A Mathematical Analysis via Conservation of Total Energy and Momentum", 2010.

► **Tipler,** F. J., ***La fisica dell'immortalità,*** Aldo Mondadori Editore, Milan, 1995.

► **Volterri,** R. ***Narrano antiche cronache – Ricordo dal futuro,*** Hera Edizioni, Rome, 2002.

Archeologia dell'invisibile, SugarCo, Milan, 2007.

Archeologia dell'impossibile – Tecnologie degli dèi, Eremon Edizioni.

► **Von Dàniken,** E., ***L'impronta di Zeus,*** PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2001.

Gli dèi erano astronauti, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2003.

Gli occhi della Sfinge, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2000.

► **West, J.** A., ***Il serpente celeste,*** Corbaccio, Milan, **1999.**

► **Wilson,** C., ***Dèi dell'altro universo,*** PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 1999.

Da Atlantide alla Sfinge, PIEMME, Casale Monferrato, Alessandria, Piémont, 2001.

► **Woolley,** L., ***Ur dei Caldei,*** Einaudi, Turin, 1958.

The Sumerians, Barnes & Noble, New York, 1929, rééd. en 1995.

Notes de bas de page

1 ***Talmud de Babylone, IV– Nézikin,*** "Baba metsi'a", 59 a-b.

3 Voir l'entrée "Massorètes" dans le glossaire en fin d'ouvrage (N.d.A.).

4 Feuerstein, G., Kak, S., et Frawley, D., ***In Search of the Cradle of Civilization,*** *op.cit.*

5 Se référer au glossaire en fin d'ouvrage (N.d.A.).

6 Voir le le chapitre concernant le [***ruàch***] des Elohìm (N.d.A.).

7 Biglino, M., ***Il libro che cambierà per sempre le nostre idee sulla Bibbia – Gli dèi che giunsero dallo spazio?*** Uno Editori, Orbassano, 2011. Traduction française : ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles*** ?, éditions Atlantes-Interkeltia, Jouy-en-Josas, 2014 (http://www.interkeltia.com/) (N.d.E.fr.).

8 Magazine ***Express-News*** de novembre 2010.

9 Voir plus loin le chapitre consacré aux Chérubins (N.d.A.).

10 Brenner, J. A., ***The Ancient Hebrew Language and Alphabet,*** Virtualbookworm, Publishing Inc., College Station (TX, E.-U. d'A.), 2004.

11 O'Brien. C.et B. J., ***The Genius of the Few,*** Dianthus Publishing Ltd, Cirencester (G.-B.), 1985,rééd.en 1999.

12 Rashi de Troyes, ***Commento alla Genesi,*** Casa Editrice Marietti S.p.A., Gênes, 1999.

13 Qui fut président du *Council for Jewish Education* (N.d.A.).

14 Clark, M., rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblicat Hebrew,*** Feldheim Publishers, Jérusalem, 1999.

16 Demontis, A., ***Testi sumeri tradotti e commentati,*** site *ilmiolibro.it* di L'Espresso, Rome, 2010.

17 Russo, B., ***Schiavi degli Dèi,*** Drakon Edizioni, Spoltore, Pescara, 2010.

18 Voir le glossaire en fin d'ouvrage.

19 *Idem*

20 *Idem*

21 *Idem*

22 Voir le site *www.sitchiniswrong.com (N.d.A.).*

23 Demontis, A., ***Testi sumeri tradotti e commentati****, op. cit.*

24 Hendel, R.S., ***"Of demigods and the Deluge: Toward an Interpretation if Genesis 6 : 1-4"***, *Journal ob Biblical Literature*, 106/1, pp. 13-26, 1987.

25 Se référer à la bibliographie pour ces divers auteurs et leurs ouvrages respectifs (N.d.A.).

26 Manher, M., et Spedicato, E., se référer à la bibliographie pour les ouvrages respectifs de ces deux auteurs. (N.d.A.) 27 Concernant Ève, la question de la "côte" et autres, cf. Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles*** ?, éditions Atlantes, *op. cit.*

28 Sitchin, Z., et Pettinato, G., se référer à la bibliographie pour les ouvrages respectifs de ces deux auteurs (N.d.A.).

29 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew***, ***op. cit.***

30 Brown, F., Driver, S., et Briggs, C., ***The Brown-Driver-Briggs Hebrew and***

English Lexicon, Hendrikson Publishers, Peabody (MA, É.-U. d'A.), 2005.

31 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew, op. cit.***

32 Russo, B., ***Schiavi degli Dèi****, op. cit.*

33 Sources : http://www.di.unipi.it/-romani/DIDATTICA/CMS/Gallori.pdf ;

http://spa.casaccia.enea.it/atena/Enea/tesi/127/127.htm ; 34 Sitchin, Z., se référer à la bibliographie pour les ouvrages de cet auteur (N.d.A.).

35 Voir à ce propos, De Angelis, A. et A., ***Ollre la mente di Dio – Quando l'uomo creb Dio senza Sapere di esserlo***, Infinito Editori, Orbassano, 2011.

36 Il existe également des hypothèses qui situent tous les événements bibliques dans d'autres contextes géographiques : voir à ce propos les travaux du professeur E. Spedicato cités en bibliographie (N.d.A.).

37 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue - Les dieux sont-ils venus des étoiles ?,*** éditions Atlantes-Interkeltia, ***op. cit.*** (www.interkeltia.com).

38 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew, op. cit.***

39 Se référer au chapitre "Un peuple valant propriété" (p. 115).

40 Que ma chère amie théologienne, Ilaria Cardelli, a trouvé opportun de me signaler et de me transmettre (LA 35, pp. 7-26, Jérusalem, 1985).

41 Voir à ce propos De Angelis, A. et A., ***Oltre la mente di Dio – Quando l'uomo creò Dio senza Sapere di esserlo***, Infinito Editori, Orbassano, 2011.

42 Interview de Mgr. Corrado Balducci par David Murgia pour le quotidien italien ***Il Tempo,*** parue dans son édition du 19 janvier 2003.

43 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles ?,*** éditions Atlantes-Interkeltia, *op. cit.* (www.interkeltia.com).

44 Garbini, G., ***Storia e ideologia nell'antico Israele***, Paideia Editrice, Brescia, 1986.

45 Baldacci, M., se référer à la bibliographie pour les ouvrages de cet auteur (N.d.A.).

46 Deiana, G., et Speafico, A., ***Guida allo studio dell'ebraico biblico***, Urbaniana University Press e Società Biblica Britanica & Forestiera, Rome, 1997.

47 Niccacci, A., mentionné dans la note de bas de page n°40 (N.d.A.) 48 Garbini, G., ***Note di lessicografia ebraica,*** Paideia Editrice, Brescia, 1998.

49 O'Brien, C.et B. J., ***The Genius of the Few***, *op. cit.*

50 Garbini, G., et Durand, O., ***Introduzione alle lingue semitiche***, Paideia Editrice, Brescia, 1994.

51 Extrait de l'étude publiée par l'auteur dans ***L'anarchia del sacro (****L'anarchie du sacré),* Bietti Media, Brescia 2010.

52 ***BIBBIA EMMAUS***, Ed. San Paolo, et Cinisello Balsamo, 1998.

53 Voir l'encadré de la page 163 sur les enfants d'Aaron (N.d.A.).

54 Extrait de Quinzio, S. ***La Sconfitta di Dio***, Adelphi, Milan, 1992.

55 Spinoza, Baruch, ***Ethica Ordine Geometrico demonstrata.***

56 Voir Schwarz, A., ***Sono ebreo, anche,*** Garzanti, Milan, 2007.

57 Ibid.

58 Voir Grunfeld, I., Lo Shabbàth, Giuntina, Florence, 2000.

59 Voir Schwartz, A., ***Sono ebreo, anche***, op. cit.

60 Voir Schwarz, A., ***Sono ebreo, anche****, op. cit.*

61 Cf. http://www.imninalu.net/PopoloElettol.htm

62 Concernant le sens de ***sacré,*** voir le paragraphe "Le 'sacré' matérialiste et le concept d''anarchie'" à la p. 107 du présent ouvrage.

63 À savoir S. N. Kramer & I. Bernhardt, J. Bottero & S. N. Kramer, S. N. Kramer & J. R. Maier, T. Römer, C. E. Benito, A. Falkenstein, et G. Pettinato.

64 Pettinato G., ***Mitologia sumerica***, UTET, Turin, 2001.

65 Feuerstein, G., Kak, S., et Frawley, D., ***In Search of the Cradle of Civilization***, *op. cit.*

66 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles*** ?, éditions Atlantes-Interkeltia, *op. cit.* (www.interkeltia.com).

67 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew***, op. cit.

68 Benner, J. A., ***The Ancient Hebrew Language and Alphabet.*** Virtualbookworm, Publishing Inc., College Station (TX, E.-U. d'A.), 2004.

69 Pour approfondir les thèmes abordés dans ce paragraphe, se reporter aux auteurs S. N. Kramer, B. Russo, et Z. Sitchin cités dans la bibliographie (N.d.A.).

70 Kramer, S. N., ***The Sumerian – Their History, Culture and Character***, University of Chicago Press, Chicago, 1963, rééd. en 1971.

71 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles ?,*** éditions Atlantes-Interkeltia, ***op. cit.*** (www.interkeltia.com).

72 Russo, B., ***Schiavi degli Dèi****, op. cit.*

73 *Ibid.*

74 Se reporter ici aux auteurs S. N. Kramer, B. Russo, et Z. Sitchin cités dans la bibliographie (N.d.A.).

75 Russo, B., ***Schiavi degli Dèi***, ***op.*** *cit.*

76 Se reporter ici aux auteurs S. N. Kramer, B. Russo, et Z. Sitchin cités dans la bibliographie (N.d.A.).

77 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew,*** *op. cit.*

78 Pour ceux qui ne seraient pas au courant, prière de se reporter aux nombreux sites Internet qui illustrent ce sujet (N.d.A.).

79 Garbini, G., ***Storia e ideologia nell'antico Israele***, *op. cit.*

80 *Ibid.*

81 Garbini, G., et Durand, O., ***Introduzione aile lingue semitiche,*** *op. cit.*

* Nous savons qu'il existe des théories qui placent des peuples appartenant aux civilisations d'Extrême-Orient à l'origine de la culture humaine, en se référant particulièrement aux régions des grands fleuves de l'Inde. C'est cependant sans ambages que nous déclarons ici nous occuper de ce que la Bible relate, tirant ainsi nos considérations de ce qui est relevé dans ce texte précis. Pour les hypothèses alternatives, on se référera en particulier aux travaux de G. Feuerstein et d'E. Spedicato cités dans la bibliographie (N.d.A.).

82 Feuerstein, G., Kak, S., et Frawley, D,, ***In Search of the Cradle of Civilization****, op. cit.,* p. 87.

83 ***BIBBIA EMMAUS***, *op. cit.*

84 Voir l'encadré de la p. 163 sur les enfants d'Aaron (N.d.A.).

85 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew, op.*** *cit.*

86 Divers auteurs, ***Enciclopedia della Bibbia,*** (Vol. 1-6), ELLE DI CI, Leumann, Turin, 1969.

87 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue - Les dieux sont-ils venus des étoiles*** ?, éditions Atlantes-Interkeltia, ***op. cit.*** (www.interkeltia.com).

88 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew***, ***op. cit.***

89 Brown, F., Driver, S., et Briggs, C., ***The Brown-Driver-Briggs Hebrew and English Lexicon****, op. cit.*

90 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew****, op. cit.*

91 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles ?,*** éditions Atlantes-Interkeltia, ***op. cit.*** (www.interkeltia.com).

92 Brown, F., Driver, S., et Briggs, C., ***The Brown-Driver-Briggs Hebrew and English Lexicon****, op. cit.*

93 Publié par le quotidien anglais *The Telegraph* (http://www.telegraph.co.uk/news/world-news/northamerica/usa/3210415/Space-smells-like-fried-steak.html ainsi que par Gordon Francis Ferri dans *Currents Affairs* (18 octobre 2008, source : ANSA) (communication transmise par Ivan Grippa) (N.d.A.)

94 "Gli aromi che inebriavano gli Elohìm", ***UFO Magazine***, Ed. Acacia, IIIe année, n° 17, avril 2011.

95 Van Gemeren, W. A., ***Evangelical Dictionary of Theology***, Baker Book House, Grand Rapids (MI, É.-U. d'A.), 1984.

96 Ravasi, G., ***500 curiosité delta fede,*** Aldo Mondadori Editore, Milan, 2009

97 ***BIBBIA EMMAUS***, op. cit.

98 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles ?,*** éditions Atlantes-Interkeltia, ***op. cit.*** (www.interkeltia.com).

99 Source : http://www.vatican.va/archive/ccc/index_fr.htm ou, dans la version italienne, http://www.vatican.va/archive/ITA0014/_P19.HTM.

100 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew,*** *op. cit.*

101 *Ibid.*

102 Flavius, J., ***Guerra giudaica,*** Arnoldo Mondadori Editore, Milan, 2003.

103 D'Aquin, Thomas, J., ***Somme théologique****, Livre I,* quest. 63, a. 1, "Somme contre les gentils", "Livre III", cc. 108-110.

104 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles ?,*** éditions Atlantes-Interkeltia, *op. cit.* (www.interkeltia.com).

105 Se reporter au par. "***Genèse*** 2 **8 et suivants**" à la p. 284 du présent ouvrage (N.d.A.) 106 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew,*** *op. cit.*

107 *Ibid.*

108 *Ibid.*

109 Clark, M., Rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew****, op. cit.*

110 Levine, M., Rabbin, ***Le tabernacle***, éditions Soncino, tel-Aviv, 1968.

111 "Immagine dell'Arca secondo la ricostruzione de Moshe Levine"

112 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles ?****,* éditions Atlantes-lnterkeltia, ***op. cit.*** (www.interkeltia.com).

113 Illustration tirée de Levine, M., Rabbin, ***Le tabernacle***, ***op.*** *cit.*

114 Infranca, G., C., ***L'arca dell'Alleanza – Il Tabernacolo di Dio – Diario du una Scoperta*****, Gangemi Editore, Rome, 2008.**

115 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles ?****,* éditions Atlantes-Interkeltia, *op. cit.* (www.interkeltia.com).

116 Divers auteurs, ***Enciclopedia délia Bibbia,*** (Vol. 2), *op. cit.*

117 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l'avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles ?,*** éditions Atlantes-Interkeltia, *op. cit.* (www.interkeltia.com).

* Dietrich, M., Loretz, O., et Sanmartín, J., ***The Cuneiform Alphabetic Texts*** (ou aussi *Keilschrift Texte aus Ugarit* (KTU) en allemand), Ugarit-Verlag, Münster, 1995 (N.d.É. fr.) 119 *Voir également l'encadré sur les fils d'Aaron à la p. 163 (N.d.A.).*

120 ***BIBBIA EMMAUS****, op. cit.*

121 Feuerstein, G., Kak, S., et Frawley, D., ***In Search of the Cradle of Civilization, op. cit.,*** p. 59.

122 Voir à ce propos, De Angelis, A. et A., ***Oltre la mente di Dio – Quando l'uomo creò Dio senza Sapere di esserlo,*** *op. cit.*

123 Congrès “Bibbia e Psicanalisi”, Ateneo veneto, Venise, 12 septembre 2010 (N.d.A.).

124 Clark, M., rabbin, ***Etymological Dictionary of Biblical Hebrew*, *op. cit.***

125 Pour les approfondissements nécessaires à une meilleure vision d’ensemble, voir également les ouvrages d’A. Demontis, B. Russo, et E. Spedicato cités en bibliographie (N.d.A.).

126 Flavius, J., ***Guerra giudaica, op.*** *cit.*

127 N. B. : Mizraïm, le petit-fils de Noé, est une épithète qui est dérivée de ***M-Asar,*** “disciple d’Asar” (à savoir d’Osiris) : il s’agissait d’un dirigeant de la tribu sumérienne du Faucon, donc un roi-Horus (N.d.A.).

128 *Pour approfondir le sujet :* Jebens H., ***Cargo, Cult, and Culture Critique***, University of Hawaii Press, Honolulu, 2004 / Lindstrom L., ***Cargo Cult: Stange Stories of Desire from Melanesia and Beyond***, *University of Hawaii Press*, Honolulu 1993 / Kaplan M., ***Neither Cargo nor Cult: Ritual politics and the Colonial Imagination in Fiji***, Duke University Press, Durham, 1995 (N.d.A.) 129 Benner, J. A., ***The Ancient Hebrew Language and Alphabet***, *op. cit.*

130 D’après les traductions de G. Furlani, S. N. Kramer, et G. Pettinato, et selon la traduction/reconstitution de Z. Sitchin du mythe sumérien du déluge (tous auteurs et œuvres cités dans la bibliographie) (N.d.A.).

131 Se référer aux pièces WB-62 et WB-444 – *Liste des Rois Sumériens* – publiées par Stephen Langdon dans *Oxford Editions of Cuneiform Texts,* 1923 (N.d.A.).

132 Pour d’autres hypothèses concernant cette localisation, nous vous conseillons de prendre connaissance des travaux du professeur E. Spedicato exposés dans ***Éden revisited: Geography, Numerics and other Tales***, qui est cité dans la bibliographie (N.d.A.).

133 Biglino, M., ***La Bible comme vous ne l’avez jamais lue – Les dieux sont-ils venus des étoiles ?,*** éditions Atlantes-Interkeltia, *op. cit.* (www.interkeltia.com).

134 Boncinelli, E., ***Lettera ad un bambino che vivrà 100 anni.*** Rizolli, Milan, 2010.

135 Voir Russo, B., ***Schiavi degli Dèi****, op. cit.,* et Sitchin, Z., ***Quando i giganti abitavano la Terra,*** MACRO Edizioni, Cesena, 2009.

136 Se référer aux ouvrages de G. Pettinato et de Z. Sitehin cités dans la bibliographie (N.d.A.).

137 Russo, B., ***Schiavi degli Dèi***, op. cit.